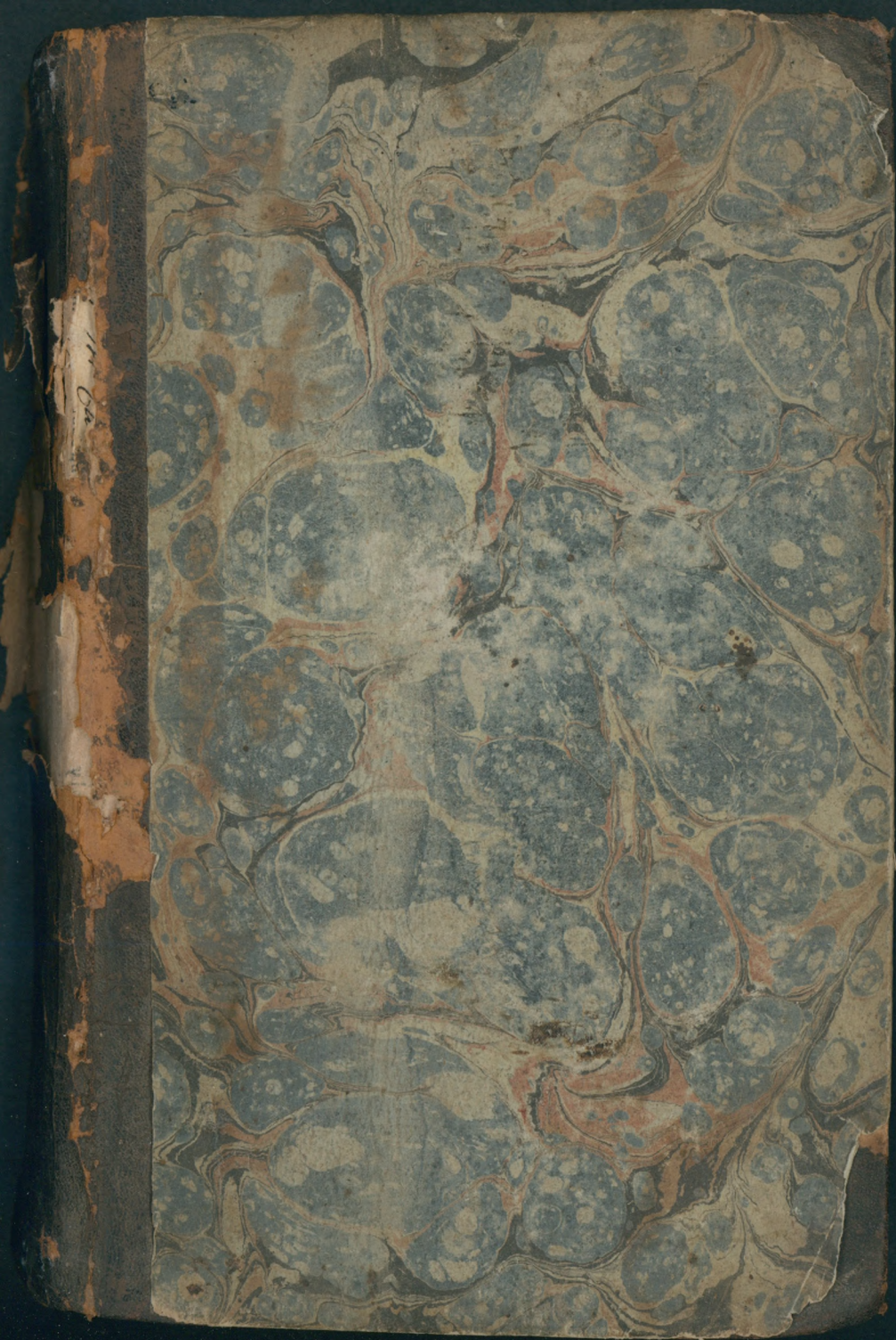




LEÇONS
DE LITTÉRATURE
ET
DE MORALE.

LEÇONS

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE

LEÇONS DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE,

Ou Recueil, en prose et en vers, des plus beaux Morceaux de notre Langue, dans la Littérature des deux derniers siècles; ouvrage classique adopté par le Gouvernement pour les Lycées et les Ecoles secondaires; et à l'usage de tous les autres Etablissements d'Instruction, publics et particuliers, de l'un et l'autre sexe;

PAR FR. NOEL,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

ET FR. DELAPLACE,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE CENTRALE DU PANTHÉON:

Tous deux ci-devant Professeurs de Belles-Lettres dans
l'Université de Paris.

Lectorem delectando pariterque monendo.

HOR., art. poet.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S,

Chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des
Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XII. — 1804.

LEÇONS
DE LITTÉRATURE
ET
DE MORALE



546926

ET DE LITTÉRATURE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE CENTRALE DU BARRAGE

Tous deux se trouvent chez les libraires de la ville de Paris.

Paris, chez les libraires de la ville de Paris.

TOME SECOND

A PARIS

chez le Normant, imprimeur-éditeur, rue de la Harpe, Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 10.

AN XII - 1804

LEÇONS

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE.

P O É S I E.

La Manière de faire les Vers.

QUELQUE sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue ,
L'esprit , à la trouver , aisément s'habitue .
Au joug de la raison sans peine elle fléchit ,
Et , loin de la gêner , la sert et l'enrichit .
Mais lorsqu'on la néglige , elle devient rebelle ;
Et , pour la rattraper , le sens court après elle .
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix .

La plupart, emportés d'une fougue insensée ,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée .
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux .

Evitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte , aussitôt on se noie.
La raison , pour marcher , n'a souvent qu'une voie.

Un auteur , quelquefois trop plein de son objet ,
Jamais , sans l'épuiser , n'abandonne un sujet.

.

Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile ,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant :
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner , ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible , et vous le rendez dur.
J'évite d'être long , et je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé , mais sa muse est trop nue ;
L'autre a peur de ramper , il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours ?
Sans cesse , en écrivant , variez vos discours.
Un style trop égal , et toujours uniforme ,
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs , nés pour nous ennuyer ,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui dans ses vers sait , d'une voix légère ,
Passer du grave au doux , du plaisant au sévère !

Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse;
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

.

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.

Imitez de Marot l'élégant badinage,
Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille sévère;
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois ,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.

.

Enfin Malherbe vint , et le premier en France ,
Fit sentir dans les vers une juste cadence.
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois , et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté ,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre ,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre ;
Et de vos vains discours prompt à se détacher ,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure ,
L'expression la suit , ou moins nette ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ,
Et les mots , pour le dire , arrivent aisément.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux ,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue , en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours , quoi qu'il fasse , un méchant écrivain.

Travaillez à loisir , quelque'ordre qui vous presse ,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtessé :
Un style si rapide et qui court en rimant ,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui , sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé , qui d'un cours orageux
Roule , plein de gravier , sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et sans perdre courage ,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse et le repolissez :
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début , la fin , répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique : !
L'ignorance toujours est prête à s'admirer ;
Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères ,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille , et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse :
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux :
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami , toujours rigoureux , inflexible ,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés :
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés :
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

.

BOILEAU, *Art Poétique* , chap. I.



La Manière de lire les Vers.

ARRÊTE , sot lecteur , dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie ,
Arrête , par pitié ! quel funeste travers ,
En dépit d'Apollon , te fait lire des vers ?

Ah ! si ta voix ingrate ou languit , ou détonne ,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
Si , du feu du génie en nos vers allumé ,
N'étincelle jamais ton œil inanimé ;
Si ta lecture enfin , dolente psalmodie ,
Ne dit rien , ne peint rien à mon âme engourdie ,
Cesse , ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sons et ta présence ,
Croit subir le supplice inventé par Mézence :
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix , Phébus même s'endort ;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers : il faut les savoir lire ;
Il faut avoir appris cet art mélodieux ,
De parler dignement le langage des Dieux ;
Cet art , qui , par les tons des phrases cadencées ,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées :
Cet art de déclamer , dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugué le cœur.

« D'où vient , me diras-tu , cette brusque apostrophe ?
» Lisant pour m'éclairer , je lis en philosophe.

» Plus un écrit est beau , moins il a besoin d'art ,
» Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
» L'harmonieux débit que ta muse me vante ,
» Ne séduisit jamais une oreille savante.
» De cette illusion , qu'un autre soit épris ;
» Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »

Eh quoi ! d'une lecture insipide et glacée ,
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître ! à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir , en détail , tu veux m'assassiner ;
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique , et toujours concerté ,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté ,
Tomber quand il s'élève , et ramper quand il vole !

Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif , dans le cercle obscur et limité ,
Qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux lois de ton compas asservis Melpomène ,
Et la douleur de Phèdre , et l'amour de Chimène ;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui , j'y consens ; sois barbare à ton aise.

Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
N'exige pas du moins , insensible lecteur ,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.

Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature ;
Et les traits que la muse éternise en ses chants,
Récités avec art , en seront plus touchans :
Ils laisseront dans l'âme une trace durable ,
Du génie éloquent , empreinte inaltérable ,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers ,
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.

Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrthée ?
Et Therpandre apaisant la foule révoltée ?
Les poètes divins , maîtres des nations ,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée ,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois ,
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les Dieux mêmes, les Dieux, par la voix des oracles ,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.

Chez les fils de Cadmus , peuples ingénieux ,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !
Que , dans ces beaux climats , l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf sœurs prêtait de mélodie !
On voyait , à côté des dactyles volants ,
Le spondée alongé se traîner à pas lents.

Chaque mot , chez les Grecs , amants de la mesure ,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.

Chaque genre eut son rythme. En vers majestueux ,
L'Épopée entonna ses récits fastueux.

La modeste élégie eut recours au distique ,
Archiloque s'arma de l'iambe caustique.

A des mètres divers , Alcée , Anacréon ,
Prêtèrent leur génie , et leur gloire et leur nom.

Pour nous , enfans des Goths , Apollon plus avare ,
A dédaigné long-temps notre jargon barbare ;

Ce jargon s'est poli : les muses , sur nos bords ,
Ont , d'une mine ingrate , arraché des trésors.

O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
Ce rebelle instrument rend des accens flatteurs.

Vous peignez la nature en sons imitateurs ,
Tantôt doux et légers , tantôt pesans et graves ;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves ;
Et l'oreille , attentive au charme de vos vers ,
Croit de Virgile même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



NARRATIONS.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.

BOILEAU, *Art poétique* ch. III.

Le Passage du Rhin.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits;
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses Naiades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain, menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête,
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête:
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux:
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles,
Le feu sort à travers ses humides prunelles.

« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois,
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;
Et de mille remparts mon onde environnée

De ces fleuves sans nom suivra la destinée !

Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous. »

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.

Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

En ce moment il part, et couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.

Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.

Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.

Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :

« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,

» Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,

» Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?

» Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,

» Au Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.

» Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,

» N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?

» Allez, vils combattants, inutiles soldats,

» Laissez-là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;

» Et la faux à la main, parmi vos marécages,

» Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;

» Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,

» Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,

Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;

Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,

La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer , instruit , dispose , ordonne.
Par son ordre , Grammont , le premier dans les flots ,
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide ,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté ,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière ,
Vivonne , Nantouillet , Coëslin et Salard :
Chacun d'eux , au péril , veut la première part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance ,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle , Béringham , Nogent , d'Ambre , Cavoix ,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage ,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :
Par ses soins cependant , trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jetant , signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux , le plomb vole à l'instant ,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume ,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse ,
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellonne.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;

Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés :
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles ,
Force les escadrons , et gagne les batailles ;
Enguien , de son hymen , le seul et digne fruit ,
Par lui , dès son enfance , à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ,
Et seul , désespéré , pleurant ses vains efforts ,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

BOILEAU , *épître 4.*



La Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène ;
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence , autour de lui rangés.
Il suivait , tout pensif , le chemin de Mycènes ;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers , qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix ,
L'œil morne maintenant , et la tête baissée ,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri , sorti du sein des flots ,
Des airs , en ce moment , a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond , en gémissant , à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant , sur le dos de la plaine liquide ,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche , se brise , et vomit à nos yeux ,
Parmi des flots d'écume , un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes ,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau , dragon impétueux ,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté ,
Tout fuit ; et , sans s'armer d'un courage inutile ,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul , digne fils d'un héros ,
Arrête ses coursiers , saisit ses javelots ,
Pousse au monstre ; et , d'un dard lancé d'une main sûre ,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant ,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ,
Se roule , et leur présente une gueule enflammée ,
Qui les couvre de feu , de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et , sourds à cette fois ,
Ils ne connaissent plus ni le frein , ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même , en ce désordre affreux ,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie , et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu , seigneur , j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler , et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 Je cours en soupirant, et sa garde me suit.
 De son généreux sang la trace nous conduit;
 Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
 « Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie...
 Cher ami, si mon père un jour désabusé,
 Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
 Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
 Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
 Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE, *Phèdre*, act. 5 (1).

L'horreur des Guerres civiles.

D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
 Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
 Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants;
 C'est un jeune héros, à la fleur de ses ans,

(1) Voyez le même récit dans Sénèque le tragique, *Hippolyte*, act. IV, sc. I.

Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière;
Parmi des tourbillons de flammes, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs :
Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée :
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent :
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourt ; le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étoient à ses côtés.
Malheureux ! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit, rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux; elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue:
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;

Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
 Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
 Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
 Puisse de ce combat le souvenir affreux
 Exalter la pitié de nos derniers neveux,
 Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 8.

~~~~~  
*Même sujet.*

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,  
 Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles,  
 Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,  
 Sujets contre sujets, parents contre parents.  
 Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine ;  
 Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.  
 Par la main qu'il chérit, chacun est égorgé ;  
 La nature est souffrante, et le sang outragé :  
 Son cri meurt étouffé ; plus de fils, plus de père ;  
 L'ami dans son ami, le frère dans son frère ,  
 Trouvent un assassin ; et , dans ce choc affreux ,  
 Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.  
 Ah ! qui pourrait tracer ces scènes de carnage ?  
 Les vieillards ne sont point protégés par leur âge ,  
 Le sexe par ses pleurs, les morts par les tombeaux ,  
 Et la férocité veut des crimes nouveaux.  
 Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière ,  
 L'enfant avant le temps arrive à la lumière ;

Sa mère palpitante expire sous leurs pas ;  
Du malheureux qui meurt , ils hâtent le trépas.  
Prêtres saints , cachez-vous , fermez le tabernacle ;  
Epargnez à mes yeux l'effroyable spectacle  
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants !  
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs ,  
S'irrite sans obstacle , égorge sans colère ,  
Et , s'il n'est teint de sang , l'or ne saurait leur plaire.  
Tout ce qui du passé gardait le souvenir ,  
Tout ce qui promettait un bonheur à venir ,  
Tout ce qui du présent accroît la jouissance ,  
Les monuments des arts , ceux de la bienfaisance ,  
Tout subit leur fureur : s'il offre un trait humain ,  
L'airain trouve un bourreau , le marbre un assassin.  
Quand le luxe insolent et l'infâme licence  
Ont d'un Dieu courroucé provoqué la vengeance ,  
Alors , laissant dormir la foudre dans ses mains ,  
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.  
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde ,  
La discorde , au milieu des dépouilles du monde ,  
Lève sa tête affreuse , et , s'emparant des cœurs ,  
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs :  
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage !  
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge ?

La Vendée ! à ce nom la nature frémit ,  
L'humanité recule , et la pitié gémit.  
La funeste Vendée , en sa fatale guerre ,  
Des Français égorgés couvrait au loin la terre ;  
Et le sujet des rois , l'esclave des tyrans ,  
De leur sang répandu confondaient les torrents.  
Enfin , entre les camps la trêve se déclare ;  
Soudain tous ont franchi le lieu qui les sépare ,  
Volent d'un camp à l'autre ; à peine on s'est mêlé ,  
La vengeance s'est tue et le sang a parlé.

A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connaissent,  
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent.  
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs.  
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs,  
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'armes,  
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,  
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,  
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux ;  
Dans leurs embrassements leurs transports se confondent ;  
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent.  
Des banquets sont dressés ; le vin coule à grands flots ;  
Les chants de l'amitié consolent les échos.  
Tout redevient Français, ami, parent et père ;  
L'humanité respire et la nature espère.  
Mais du départ fatal le signal est donné ;  
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné ;  
Aux cris joyeux succède un lugubre silence ;  
Tous pressentant leurs maux et les maux de la France,  
S'éloignent lentement ; et, les larmes aux yeux,  
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.  
Mais le remords redouble au milieu des ténèbres ;  
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres ;  
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc,  
L'autre égorger son frère et rouler dans son sang.  
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles  
Fait entendre ses sons, signal des funérailles.  
Accours, tendre Pitié, préviens ces jeux sanglants,  
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs ;  
Dis à ces malheureux : « Cruels ! qu'allez-vous faire ?  
» Vos bras dénaturés déchirent votre mère.  
» Laissez-là ces mousquets, ces piques et ces dards ;  
» La nature a maudit vos affreux étendards.  
» Hélas ! hier encore, assis aux mêmes tables,  
» Votre bouche abjurait ces lauriers détestables :



- » Avez-vous oublié vos doux serments d'amour ?  
 » Le ciel à vos combats prête à regret le jour,  
 » Et moi , si du malheur vous sentez les atteintes ,  
 » Cruels , je fermerai mon oreille à vos plaintes ;  
 » Je resterai muette , et vos justes malheurs  
 » A mes yeux vainement demanderont des pleurs.  
 » Et vous qui , les premiers , provoquant la vengeance ,  
 » Avez des cœurs français rompu l'intelligence ,  
 » C'est à vous de donner le signal de la paix :  
 » Vos barbares exploits sont autant de forfaits.  
 » Assez , pour féconder les palmes de la guerre ,  
 » Des cadavres sanglants ont engraisé la terre.  
 » Ah ! revenez à vous ; voyez la France en deuil  
 » Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil :  
 » Le chemin qui conduit ses enfants aux conquêtes  
 » Est teint de notre sang et pavé de nos têtes ;  
 » Près d'elle sont assis , sur son char inhumain ,  
 » D'un côté le triomphe et de l'autre la faim.  
 » Abjurez , il est temps , vos palmes funéraires ;  
 » Aimez-vous en Français , embrassez-vous en frères ;  
 » Et qu'aux chants de la mort succèdent en ce jour  
 » Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour. »

DELILLE, *Poëme de la Pitié.*

### *Combat de Turenne et d'Aumale (1).*

PARIS, le Roi, l'Armée, et l'Enfer et les Cieux ,  
 Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.  
 Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.  
 Henri, du champ d'honneur, leur ouvre la barrière.  
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier ;  
 Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ,

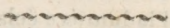
---

(1) Voyez, en prose, les narrations ou descriptions de combats.

Des anciens chevaliers ornement honorable,  
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;  
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend  
Et le combat plus long et le danger moins grand.  
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,  
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance;  
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi,  
Descends, juge sa cause, et combats avec moi;  
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;  
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.  
D'Aumale répondit : J'attends tout de mon bras;  
C'est de nous que dépend le destin des combats;  
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,  
Tranquille au haut du Ciel, il nous laisse à nous-même;  
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,  
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.  
Il dit : et d'un regard enflammé d'arrogance,  
Il voit de son rival la modeste assurance.  
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;  
Ils commencent enfin ce combat dangereux.  
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,  
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,  
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.  
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.  
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;  
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite:  
Tantôt plus rapprochés, ils semblent se saisir;  
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;  
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,  
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :  
Le fer étincelant, avec art détourné,  
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné :  
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,  
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,

Et, se rompant encor par des chemins divers,  
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.  
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,  
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.  
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;  
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;  
Maître de tous ses sens, animé sans colère,  
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.  
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :  
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.  
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;  
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse :  
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc;  
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang :  
Il tombe, et de l'Enfer tous les monstres frémirent;  
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :  
« De la ligue à jamais le trône est renversé ;  
» Tu l'emportes, Bourbon ! notre règne est passé. »  
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.  
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,  
Menace encor Turenne, et le menace en vain;  
Sa redoutable épée échappe de sa main.  
Il veut parler ; sa voix expire dans sa bouche.  
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.  
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,  
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.  
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne !  
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine  
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant X.



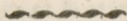


*Combat de Tancrede et de Raimbaud.*JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *Chant VII.*

LES ténèbres déjà répandaient leur horreur.  
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,  
Le Ciel et le château tout-à-coup s'enflammèrent.  
Aux fêtes du Théâtre, avec un art pareil,  
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.  
A l'ombre des créneaux Armide sur le faite,  
Peut voir, sans se montrer, le combat qui s'apprête.  
Un combat inégal dégrade le guerrier :  
Tancrede sur-le-champ a quitté son coursier.  
L'adversaire est à pied, Tancrede à pied s'avance ;  
Dans ses yeux, dans sa main il porte la vengeance.  
Il est sans bouclier : moins généreux que lui,  
Raimbaud, couvert du sien, et fort de cet appui,  
Tourne autour du héros, et, redoublant les feintes,  
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.  
Mais Tancrede le serre et le pousse, et du fer  
Aux visières du casque il fait briller l'éclair.  
Tout affaibli qu'il est de blessures récentes,  
Le combat seul lui rend des forces renaissantes :  
C'est aux endroits mortels qu'il adresse ses coups ;  
De son glaive animé l'impétueux courroux,  
Montrant toujours la mort, la fait craindre sans cesse.  
En vain de cent détours la prompte et souple adresse,  
Y dérobe Raimbaud, sous ses armes caché :  
Son bouclier fendu, son cimier arraché,  
Présent à peine encor leur défense mal sûre ;  
Son sang plus d'une fois humecta son armure.  
Ses coups sont sans effet. Le dépit et l'amour,  
La honte et le remords l'irritent tour-à-tour.  
Par un effort dernier rappelant son courage,  
Il y veut rassembler ses forces et sa rage,

S'approche , et loin de lui jetant son bouclier ,  
Sur son glaive , à deux mains , il pèse tout entier ,  
Le balance et l'abat avec un cri terrible ,  
Dans le flanc du héros il porte un coup horrible ,  
Et le coup sur sa tête est soudain redoublé ;  
Le casque a retenti , Tancrede a chancelé.  
Sans entamer l'airain , ces atteintes pesantes  
Font sentir au guerrier des angoisses cuisantes ;  
Mais plus que ses douleurs il ressent tout l'affront  
Du coup audacieux qui fit courber son front.  
La vengeance étincelle à travers sa visière.  
Raimbaud ne soutient pas l'aspect de sa colère ;  
Et voyant se lever le redoutable bras ,  
Sent déjà dans son cœur le fer et le trépas ;  
Il recule , et le coup qui dans les airs résonne ,  
Des limites du pont va frapper la colonne ,  
Dont le bronze en éclat se disperse à grand bruit.  
A ce coup foudroyant Raimbaud tremble et s'enfuit ;  
Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède.  
Il remonte le pont , le parcourt ; mais Tancrede  
Suit et presse ses pas , et le bras étendu ,  
Il l'atteignait déjà , Raimbaud était perdu . . . .  
Inespéré secours ! les clartés disparaissent ,  
Les flambeaux sont éteints , les ténèbres renaissent ,  
Tout se noircit , tout rentre en la profonde nuit ;  
Le Ciel est un désert , où nul astre ne luit.  
Tancrede , enveloppé de ces magiques ombres ,  
Ne voit , n'entend plus rien ; il erre en ces lieux sombres.  
Dans ce silence affreux , s'avancant pas à pas ,  
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas ,  
Entre , sans le savoir , sous cette voûte obscure ,  
Et la porte retombe avec un long murmure.

LA HARPE.



*Dernier Combat de Mithridate contre les Romains.*

Il vit (1), chargé de gloire, accablé de douleurs.  
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée  
Ne vous (2) a pas vous seule et sans cause alarmée.  
Les Romains, qui par-tout l'appuyaient par des cris,  
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.  
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,  
Et désormais certain du malheur de ses armes,  
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,  
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,  
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,  
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,  
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,  
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.

D'abord il a tenté les atteintes mortelles  
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles ;  
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.  
*Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !  
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,  
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre :  
Essayons maintenant des secours plus certains,  
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.*  
Il parle ; et défiant leurs nombreuses cohortes,  
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.  
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur  
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,  
Vous les eussiez-vus tous, retournant en arrière,  
Laisser entre eux et nous une large carrière ;  
Et déjà quelques uns couraient épouvantés  
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.

---

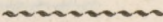
(1) Xipharès.

(2) Monime.



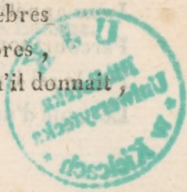
Mais le dirai-je , ô ciel ! rassurés par Pharnace ,  
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace ,  
Ils reprennent courage , ils attaquent le roi ,  
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.  
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables ,  
Quels coups , accompagnés de regards effroyables ,  
Son bras se signalant pour la dernière fois ,  
A de ce grand héros terminé les exploits ?  
Enfin , las et couvert de sang et de poussière ,  
Il s'était fait de morts une noble barrière.  
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.  
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups :  
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate ;  
Mais lui , *c'en est assez* , m'a t-il dit , *cher Arbate* ,  
*Le sang et ma fureur m'emportent trop avant* ,  
*Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.*  
Aussitôt dans son sein il plonge son épée ;  
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.  
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant ,  
Faible , et qui s'irritait contre un trépas si lent ;  
Et se plaignant à moi de ce reste de vie ,  
Il soulevait encor sa main appesantie ,  
Et , marquant à mon bras la place de son cœur ,  
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.  
Tandis que possédé de ma douleur extrême ,  
Je songe bien plutôt à me percer moi-même ,  
De grands cris ont soudain attiré mes regards.  
J'ai vu , qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts  
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace ,  
Fuyant vers leurs vaisseaux , abandonner la place ;  
Et le vainqueur , vers nous s'avancant de plus près ,  
A mes yeux éperdus à montré Xipharès.

RACINE , *Mithridate* , act. V , sc. IV.



*Combat de Rodrigue contre les Maures.*

CETTE obscure clarté qui tombe des étoiles ,  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.  
L'onde s'enfle dessous , et d'un commun effort ,  
Les Maures et la mer montent jusques au port.  
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;  
Point de Soldats au port , point aux murs de la ville.  
Notre profond silence abusant leurs esprits ,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :  
Ils abordent sans peur ; ils ancrent , il descendent ,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors , et tous en même temps  
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;  
Les nôtres à ces cris , de nos vaisseaux répondent ;  
Ils paraissent armés ; les Maures se confondent ;  
L'épouvante les prend à demi descendus ;  
Avant que de combattre , ils s'estiment perdus.  
Ils couraient au pillage , et rencontrent la guerre.  
Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre ;  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,  
Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang.  
Mais bientôt malgré nous , leurs princes les rallient ;  
Leur courage renaît , et leurs terreurs s'oublient ;  
La honte de mourir sans avoir combattu ,  
Arrête leur désordre , et leur rend leur vertu ,  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ,  
Des plus braves soldats les trames sont coupées ,  
Et la terre , et le fleuve , et leur flotte , et le port  
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.  
O combien d'actions , combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres ,  
Où chacun , seul témoin des grands coups qu'il donnait ,  
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !





J'allais de tous côtés encourager les nôtres ;  
Faire avancer les uns , et soutenir les autres ;  
Ranger ceux qui venaient , les pousser à leur tour ,  
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;  
Le Maure voit sa perte , et perd soudain courage ;  
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir ,  
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
Ils gagnent leurs vaisseaux ; ils en coupent les cables ,  
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables ;  
Font retraite en tumulte , et sans considérer  
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
Pour souffrir ce devoir, leur frayeur est trop forte ;  
Le flux les apporta , le reflux les remporte ;  
Cependant que leurs rois engagés parmi nous ,  
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups ,  
Disputent vaillamment , et vendent bien leur vie.  
A se rendre moi-même en vain je les convie ;  
Le cimeterre au poing , ils ne m'écoutent pas ;  
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ,  
Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,  
Ils demandent le chef ; je me nomme ; ils se rendent :  
Je vous les envoyai tous deux en même-temps ,  
Et le combat cessa faute de combattants.

CORNEILLE, *le Cid*, act. IV, sc. 3.

---

### *Le Combat du Lutrin.*

LOIN du bruit cependant les chanoines à table  
Immolent trente mets à leur faim indomptable.  
Leur appétit fougueux , par l'objet excité ,  
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.  
Par le sel irritant la soif est allumée ;  
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée



Semant par-tout l'effroi , vient au chantre éperdu  
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.  
Il se lève , enflammé de muscat et de bile ,  
Et prétend à son tour consulter la sibylle.  
Evrard a beau gémir du repas déserté ,  
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.  
Par les détours étroits d'une barrière oblique ,  
Ils gagnent les degrés et le perron antique ,  
Où sans cesse étalant bons et méchants écrits ,  
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix.  
Là , le chantre à grand bruit arrive et se fait place ,  
Dans le fatal instant que , d'une égale audace ,  
Le prélat et sa troupe , à pas tumultueux ,  
Descendaient du Palais l'escalier tortueux.  
L'un et l'autre rival s'arrêtant au passage ,  
Se mesure des yeux , s'observe , s'envisage.  
Une égale fureur anime leurs esprits :  
Tels deux fougueux taureaux , de jalousie épris ,  
Auprès d'une génisse au front large et superbe ,  
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe ,  
A l'aspect l'un de l'autre embrasés , furieux ,  
Déjà , le front baissé , se menacent des yeux.  
Mais Evrard en passant , coudoyé par Boirude ,  
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.  
Il entre chez Barbin , et d'un bras irrité ,  
Saisissant du Cyrus un volume écarté ,  
Il lance au sacristain le tome épouvantable.  
Boirude fuit le coup : le volume effroyable  
Lui rase le visage , et , droit dans l'estomac ,  
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.  
Le vieillard accablé de l'horrible Artamène ,  
Tombe aux pieds du prélat , sans poulx et sans haleine.  
Sa troupe le croit mort , et chacun empressé ,  
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.

Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;  
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent :  
La Discorde triomphe , et du combat fatal ,  
Par un cri , donne en l'air l'effroyable signal.  
Chez le libraire absent tout entre , tout se mêle ;  
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle ,  
Qui dans un grand jardin , à coups impétueux ,  
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.  
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :  
L'un tient l'Edit d'Amour , l'autre en saisit la Montre ;  
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié ,  
L'autre un Tasse français en naissant oublié.  
L'élève de Barbin , commis à la boutique ,  
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :  
Les volumes sans choix à la tête jetés ,  
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.  
Là , près d'un Guarini , Térence tombe à terre ;  
Là , Xénophon dans l'air heurte contre un la Serre  
O que d'écrits obscurs , de livres ignorés ,  
Furent en ce grand jour de la poudre tirés !  
Vous en futes tirés , Almérinde et Simandre ;  
Et toi , rebut du peuple , inconnu Caloandre ,  
Dans ton repos , dit-on , saisi par Gaillerbois ,  
Tu vis le jour alors pour la première fois.  
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.  
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.  
D'un Le Vayer épais Giraud est renversé ;  
Marineau , d'un Brébeuf à l'épaule blessé ,  
En sent par tout le bras une douleur amère ,  
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.  
D'un Pinchène *in-quarto* Dodillon étourdi  
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.  
Au plus fort du combat le chapelain Garagne ,  
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne

(Des vers de ce poëme effet prodigieux !),  
Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux.  
A plus d'un combattant la Clélie est fatale,  
Girou dix fois par elle éclate et se signale.  
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.  
Ce guerrier, dans l'Eglise aux querelles nourri,  
Est robuste de corps, terrible de visage,  
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.  
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,  
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,  
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.  
Des chantres désormais la brigade timide  
S'écarte, et du Palais regagne les chemins.  
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,  
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante :  
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,  
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,  
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :  
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière  
» N'a jamais, en marchant, fait un pas en arrière,  
» Un chanoine lui seul triomphant du prélat,  
» Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?  
» Non, non ; pour te couvrir de sa main redoutable  
» Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.  
» Viens, et sous ce rempart, à ce guerrier hautain  
» Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main. »  
A ces mots il lui tend le doux et tendre ouvrage.  
Le sacristain bouillant de zèle et de courage,  
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux  
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.  
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête :  
Le livre, sans vigueur, mollit contre sa tête ;  
Le chanoine le voit, de colère embrasé :  
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,



» Et jugez si ma main, aux grands exploits novice ,  
» Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »  
A ces mots, il saisit un vieux *Infortiat* ,  
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,  
Inutile ramas de gothique écriture ,  
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture ,  
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir ,  
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.  
Sur l'ais qui la soutient auprès d'un Avicène ,  
Deux des plus forts mortels l'ébranlèrent à peine ;  
Le chanoine pourtant l'enleva sans effort ,  
Et sur le couple pâle, et déjà demi-mort ,  
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre :  
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre ;  
Et du bois et des clous meurtris et déchirés ,  
Long-temps loin du perron roulent sur les degrés.

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue ,  
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue :  
Il maudit dans son cœur le démon des combats ,  
Et de l'horreur du coup il recule six pas ;  
Mais bientôt rappelant son antique prouesse ,  
Il tire du manteau sa dextre vengeresse.  
Il part , et de ses doigts saintement alongés ,  
Bénit tous les passants , en deux files rangés.  
Il sait que l'ennemi que ce coup va surprendre ,  
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre ,  
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux  
Crier aux combattants : Profanes, à genoux !  
Le chantre , qui de loin voit approcher l'orage ,  
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :  
La fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit ;  
Le long des sacrés murs sa brigade le suit ;  
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe ;  
Par-tout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.

Evrard seul, en un coin prudemment retiré ,  
 Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;  
 Mais le prélat vers lui fait une marche adroite ,  
 Il l'observe de l'œil , et tirant vers la droite ,  
 Tout d'un coup tourne à gauche , et d'un bras fortuné ,  
 Bénit subitement le guerrier consterné.  
 Le chanoine , surpris de la foudre mortelle ,  
 Se dresse et lève en vain une tête rebelle :  
 Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect ,  
 Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.  
 Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire  
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ,  
 Et de leurs vains projets les chanoines punis ,  
 S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

BOILEAU , *Lutrin* , ch. 5.

~~~~~

Le Meunier de Sans-Souci.

L'HOMME est , dans ses écarts , un étrange problème.
 Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
 Le commun caractère est de n'en point avoir :
 Le matin incrédule , on est dévot le soir.
 Tel s'élève et s'abaisse , au gré de l'atmosphère ,
 Le liquide métal balancé sous le verre.
 L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois ,
 Dont on dit tant de mal , ont du bon quelquefois.
 J'en conviendrai sans peine , et ferai mieux encore ;
 J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
 Il est de ce héros , de Frédéric second ,
 Qui , tout roi qu'il était , fut un penseur profond ,
 Redouté de l'Autriche , envié dans Versailles ,
 Cultivant les beaux arts au sortir des batailles ,
 D'un royaume nouveau la gloire et le soutien ,
 Grand roi , bon philosophe , et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asyle ,
Où , loin d'une étiquette arrogante et futile ,
Il pût , non végéter , boire et courir des cerfs ,
Mais des faibles humains méditer les travers ,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie ,
Souper avec D'Argens , Voltaire , et Lamettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi ,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour , exempt d'inquiétude ,
Et de quelque côté que vînt souffler le vent ,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Fort bien achalandé , grâce à son caractère ,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins , les filles , les garçons ,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !.... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets ,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir , et d'étendre ses droits ,
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans , fort beaux sur le papier ,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait , sans cela , renoncer à la vue ,
Rétrécir les jardins , et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier , et d'un ton important :

« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne? »
 — Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon.... mon moulin est à moi.
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi. —
 « Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends y garde. »
 — « Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
 Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
 Avec un grand scandale au prince est raconté.
 Il mande auprès de lui le meunier indocile;
 Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinoit. « Entendez la raison,
 Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison.
 Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
 C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant, peut-être:
 Ne l'êtes vous jamais? Tenez, mille ducats,
 Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
 Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste.

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
 Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
 « Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
 » Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
 » Sais-tu que sans payer, je pourrais bien le prendre?
 » Je suis le maître. » — Vous!... de prendre mon moulin?
 Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
 Charmé, que sous son règne, ou crût à la justice,
 Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
 « Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans:
 » Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
 Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier:
 Ce même Frédéric, juste envers un meunier,

Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ,
Qu'à peine sur le trône , avide de lauriers ,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers ,
Il mit l'Europe en feu ; ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin , on vole une province.

ANDRIEUX.

La Famine de Paris.

.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle ,
Montrant déjà la mort , qui marchait après elle ,
Alors on entendit des hurlements affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux ,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie ,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même , après de vains efforts ,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux , ces festins et ces fêtes ,
Où de myrte et de roses ils couronnaient leurs têtes ;
Où , parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés ,
Les vins les plus parfaits , les mets les plus vantés ,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse ,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
Pâles , défigurés , et la mort dans les yeux ,
Périssant de misère au sein de l'opulence ,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
Voit son fils au berceau , qui périt sans secours.

Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie !
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belghiques ;
Les autres, des rochers et des monts Helvétiques ;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiègent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère :
De la cruelle faim le besoin consumant ,
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire ,
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)

Une femme avait vu , par ces cœurs inhumains ,
Un reste d'aliments arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,
Un enfant lui restait , près de périr comme elle :
Furieuse , elle approche , avec un coutelas ,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance , sa voix , sa misère et ses charmes ,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé ,
Plein d'amour , de regret , de rage , de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte , et d'une voix tremblante ,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils , que mes flancs ont porté ,
» *Dit-elle* , c'est en vain que tu reçus la vie ;
» Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
» Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris ,
» Errant et malheureux , pleurer sur ses débris ?
» Meurs , avant de sentir mes maux et ta misère ;
» Rends-moi le jour , le sang que t'a donné ta mère :
» Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
» Et que Paris du moins voie un crime nouveau ! »
En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce , en frémissant , le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer ,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable ,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim , les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !

Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.

« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,
» C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains;
» Que la mère et le fils vous servent de pâture :
» Craignez-vous, plus que moi, d'outrager la nature ?
» Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous !
» Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »

Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, et demandait la mort.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant X.



*Egiste, fils de Mérope, attaque Polyphonte
au pied de l'autel où ce tyran allait épouser
sa mère.*

LA victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée, invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée, en ce moment s'avance

Un jeune homme, un héros semblable aux immortels ;
Il court, c'était Egiste ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée ;
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il ; dieux, prenez vos victimes.
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égiste se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, et blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère.... elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils : arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
C'est mon fils ! déchirez la mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entr'elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés ;
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères ;
Les frères, méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants :
On marche, on est porté sur les corps des mourants ;
On veut fuir, on revient, et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Egiste et la reine à mes yeux.

Parmi les combattants je vole ensanglantée ;
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
 On s'écrie : il est mort, il tombe, il est vainqueur.
 Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
 Me jette en ce palais éplorée, incertaine,
 Au milieu des mourants, des morts et des débris.
 Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
 Venez : j'ignore encor si la reine est sauvée,
 Si de son digne fils la vie est conservée,
 Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

VOLTAIRE. *Mérope*, acte V.

~~~~~

*Oreste délivré des fers d'Egiste.*

PAR les ordres d'Egiste on emmenait à peine,  
 Pour mourir avec nous le fidèle Pammène;  
 Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur,  
 J'entrevois sa rage à travers sa terreur;  
 La garde retenait leurs fureurs interdites.  
 Oreste, se tournant vers ses fiers satellites :  
 » Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois ;  
 » L'osez-vous ? » A ces mots, au son de cette voix,  
 A ce front où brillait la majesté suprême,  
 Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,  
 Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,  
 Revenait en ces lieux commander aux mortels.  
 Je parle, tout s'émeut, l'amitié persuade :  
 On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade.  
 Des soldats avançaient pour nous envelopper ;  
 Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper.  
 Nous sommes entourés d'une foule attendrie :  
 Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.

Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.  
Egiste, avec les siens, d'un pas précipité,  
Vole, croit le punir, arrive et voit son maître.  
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître;  
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter;  
Dans sa confusion, ses soldats l'insulter.  
O jour d'un grand exemple ! ô justice suprême !  
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.  
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,  
Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,  
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide,  
A la fureur commune enlève le perfide,  
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,  
Et conjure son fils d'épargner son époux.  
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;  
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.  
A peine délivré du fer de l'ennemi,  
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

VOLTAIRE, *Oreste*, acte V, scène VII.



### *Conjuration de Cinna.*

PLUT aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle  
Cette troupe entreprend une action si belle !  
Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,  
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur;  
Et dans un même instant, par un effet contraire,  
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.  
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux  
» Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :  
» Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,  
» Et son salut dépend de la perte d'un homme,

» Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,  
» A ce tigre altéré de tout le sang romain,  
» Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues,  
» Combien de fois changé de partis et de ligues!  
» Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,  
» Et jamais insolent, ni cruel à demi. »

Là, par un long récit de toutes les misères  
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,  
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,  
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir;  
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,  
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté  
Nos légions s'armaient contre la liberté,  
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves,  
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;  
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'Univers,  
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,  
Romains contre Romains, parens contre parens,  
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.  
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,  
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,  
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.  
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
Pour en représenter les tragiques histoires;  
Je les peints dans le meurtre à l'envi triomphants;  
Rome entière noyée au sang de ses enfans;  
Les uns assassinés dans les places publiques,  
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;  
Le méchant par le prix au crime encouragé,  
Le mari par sa femme en son lit égorgé,



Le fils tout dégouttant du meurtre de son père ,  
Et, sa tête à la main, demandant son salaire ;  
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits ,  
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.  
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages ,  
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages ,  
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels ,  
Qu'on a sacrifiés jusques sur les autels ?  
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience ,  
A quels frémissements, à quelle violence ,  
Ces indignes trépas, quoique mal figurés ,  
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?  
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère  
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire ,  
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés ,  
» La perte de nos biens et de nos libertés ,  
» Le ravage des champs, le pillage des villes ,  
» Et les proscriptions, et les guerres civiles ,  
» Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix ,  
» Pour monter sur le trône, et nous donner des loix. »

CORNEILLE, *Cinna, acte I, scène III.*

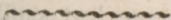
---

### *Les deux Serpents.*

DANS ce même moment, pour mieux nous aveugler ,  
Un prodige effrayant vint encor nous troubler ;  
Prêtre du Dieu des mers, pour le rendre propice ,  
Laocoon offrait un pompeux sacrifice ,  
Lorsque deux fiers serpents sortis de Ténédos ,  
( J'en tremble encor d'horreur ) s'alongeant sur les flots ,  
Par un calme profond, fendent l'onde écumante ;  
Le col dressé, levant une tête sanglante ,

De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux ;  
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.  
Tous deux nageant de front, tous deux des mers profondes,  
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes ;  
Ils abordent ensemble , ils s'élancent des mers ;  
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs ;  
Et les agiles dards de leurs langues brûlantes  
S'agitent en sifflant dans leurs gueules béantes.  
Tout fuit épouvanté , le couple monstrueux  
Marche droit au grand prêtre , et son corps tortueux  
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie ,  
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie ,  
L'enveloppe , l'étouffe , arrache de son flanc  
D'affreux lambeaux , suivis de longs ruisseaux de sang.  
Leur père accourt ; tous deux à son tour le saisissent ,  
D'épouvantables nœuds à-la-fois l'investissent.  
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé :  
Deux fois autour du col leurs corps l'ont enlacé ;  
Ils redoublent encore , et leur tête effrayante  
Elève encore en l'air sa crête triomphante.  
Lui , dégouttant de sang , souillé de noirs poisons  
Qui du bandeau sacré profanent les festons ,  
Roidissant ses deux bras contre les nœuds terribles ,  
Il exhale sa rage en hurlements horribles.  
Tel d'un bras chancelant obliquement frappé ,  
Mugit un fier taureau de l'autel échappé.  
Enfin dans les liens du couple sanguinaire  
Il meurt..... , et de Pallas gagnant le sanctuaire ,  
Aux pieds de la déesse et sous son bouclier ,  
Les superbes vainqueurs vont se réfugier.

DELILLE.



*Imitation du même sujet.*

A cet autel de gazons et de fleurs  
Déjà la main des sacrificateurs  
A présenté la génisse sacrée ,  
Jeune , au front large , à la corne dorée ;  
Le bras fatal , sur la tête étendu ,  
Prêt à frapper , tient le fer suspendu. ....  
Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble....  
Du fond du bois , du pied des arbrisseaux ,  
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble ,  
Rampent de front , vont à replis égaux ;  
L'un près de l'autre ils glissent , et sur l'herbe  
Laissent , loin d'eux , de tortueux sillons ;  
Les yeux en feu , lèvent , d'un air superbe ,  
Leurs cols mouvants , gonflés de noirs poisons ;  
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes  
Rouges de sang , se dressent sur leurs têtes.  
Sans s'arrêter , sans jeter un regard  
Sur mille enfants fuyants de toute part ,  
Le couple affreux , d'une ardeur unanime ,  
Suit son objet , va droit à la victime ,  
L'atteint , recule ; et , de terre élançé ,  
Forme cent nœuds , autour d'elle enlacé ;  
La tient , la serre ; avec fureur s'obstine  
A l'enchaîner , malgré ses vains efforts ,  
Dans les liens de deux flexibles corps ;  
Perce , des traits d'une langue assassine ,  
Son cou nerveux , les veines de son flanc ;  
Poursuit , s'attache à sa forte poitrine ,  
Mord et déchire , et s'enivre de sang.

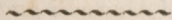
Mais l'animal , que leur souffle empoisonne ,

Pour



Pour s'arracher à ce double ennemi,  
 Qui, constamment sur son corps affermi,  
 Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,  
 Combat, s'épuise en mouvements divers,  
 S'arme contre eux de sa dent menaçante,  
 Perce les vents d'une corne impuissante,  
 Bat de sa queue et ses flancs et les airs.  
 Il court, bondit, se roule, se relève;  
 Le feu jaillit de ses larges naseaux :  
 A sa douleur, à ses horribles maux  
 Les deux dragons ne laissent point de trêve :  
 Sa voix, perdue en longs mugissements,  
 Des vastes mers fait retentir les ondes,  
 Les antres creux, et les forêts profondes.....  
 Il tombe enfin; il meurt dans les tourments :  
 Il meurt. .... Alors les énormes reptiles  
 Tranquillement rentrent dans leurs asyles.

MALFILATRE.



*Le serpent du Sénégal, ou Vélose et Almandès.*

Aux bords du Sénégal, quel monstrueux serpent  
 Etale de son corps le volume rampant !  
 Alongé sur la terre, il la couvre : sa tête  
 S'ombrage des replis d'une sanglante crête,  
 Et d'écume, après lui, laissant un long sillon,  
 Sa langue à coups pressés darde un triple aiguillon.  
 Sous les traits de ce monstre informe, horrible, immense,  
 Que du midi fougueux irritait l'inclémence,  
 Vélose, né pasteur dans les champs lusitains,  
 Et son fils Almandès, finirent leurs destins.  
 A l'appât des trésors qu'un espoir chimérique  
 Etalait à leurs yeux sous le ciel de l'Afrique,

Ils avaient abordé , conduits par les Zéphirs ,  
Le rivage lointain , si cher à leurs desirs.  
Un jour , en un désert , tous deux à l'aventure  
Erraient ; mais le midi tourmentait la nature ,  
Et sur le front noirci du couple voyageur ,  
Dardait ses javelots armés d'un fer vengeur.  
Hors d'haleine , vaincus de sa brûlante rage ,  
Ils s'arrêtent enfin , et sous un vaste ombrage ,  
Attendent que des cieux le globe moins ardent  
Précipite son cours vers l'humide occident.  
Couchés sur le gazon , Almandès et son père  
Se livraient à l'espoir d'un voyage prospère ;  
L'un et l'autre buvaient l'oubli de leurs travaux ,  
Et sur eux le sommeil distillait ses pavots.

Bientôt de la forêt perçant le long silence ,  
Un horrible dragon glisse , siffle , s'élance ;  
Il se dresse , et déjà le rampant ennemi  
Serre de vingt liens le jeune homme endormi.  
Almandès , juste ciel ! Almandès sent à peine  
Les cercles redoublés dont le dragon l'enchaîne ,  
Que d'affreux hurlements sa voix remplit les airs ,  
Et fait au loin mugir l'écho de ces déserts.  
Le père , quel objet pour le regard d'un père !  
S'éveille , et dans les nœuds d'une immense vipère  
Voit le corps de son fils , de mille coups ouvert ,  
Tout dégouttant d'écume , et de sang tout couvert.  
D'un glaive étincelant il arme sa tendresse ,  
Et tandis que le fer sur le monstre se dresse ,  
Le monstre , plus agile et plus impétueux ,  
Dénouant de son corps le réseau tortueux ,  
Abandonne le fils , vole au père , et l'enferme  
Dans les nombreux anneaux d'une chaîne plus ferme.  
En vain du malheureux les bras emprisonnés  
S'efforcent de briser leurs nœuds empoisonnés ;

Le monstre , redoublant sa rage et ses morsures ,  
 Le trempe de venin , le couvre de blessures ,  
 Le déchire , l'étouffe , et de sang enivré ,  
 Le renverse mourant sur le fils expiré.

ROUCHER, *Poème des mois.*

~~~~~  
La mort de Coligny.

CEPENDANT tout s'apprête , et l'heure est arrivée ,
 Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.
 Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
 C'était à la faveur des ombres de la nuit.
 De ce mois malheureux l'inégale courrière
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
 Coligny languissait dans les bras du repos ,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
 Il se lève , il regarde ; il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités ;
 Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes ;
 Son palais embrasé , tout un peuple en alarmes ;
 Ses serviteurs sanglans , dans la flamme étouffés ;
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,
 Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
 C'est Dieu , c'est Médicis , c'est le roi qui l'ordonne ! »
 Il entend retentir le nom de Coligny :
 Il aperçoit de loin le jeune Téligny ;
 Téligny dont l'amour a mérité sa fille ,
 L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ,
 Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,
 Lui demandait vengeance , et lui tendait les bras.
 Le héros malheureux , sans armes , sans défense ,
 Voyant qu'il faut périr , et périr sans vengeance ,

Voulut mourir du moins comme il avait vécu ,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même , et se montre à leurs yeux ,
Avec cet œil serein , ce front majestueux ,
Tel que , dans les combats , maître de son courage ,
Tranquille , il arrêta , ou pressait le carnage.
A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage ,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez , ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose , et je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous..... »
Ces tigres , à ces mots , tombent à ses genoux ;
L'un , saisi d'épouvante , abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ,
Et de ses assassins ce grand homme entouré ,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme , qui dans la cour attendait sa victime ,
Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros , il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul , à la pitié toujours inaccessible ,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis ,
Si du moindre remord il se sentait surpris.
A travers les soldats , il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée , en détournant les yeux ,

De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras , et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte , on l'outrage encore après sa mort.
Son corps , percé de coups , privé de sépulture ,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis :
Conquête digne d'elle , et digne de son fils !
Médicis la reçut avec indifférence ,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant II.

Le Procès du Sénat de Capoue.

DANS Capoue autrefois , chez ce peuple si doux ,
S'élevoient des partis l'un de l'autre jaloux ;
L'ambition, l'orgueil, l'envie à l'œil oblique ,
Tourmentaient , déchiraient , perdaient la république ;
D'impertinents bavards , soi-disant orateurs ,
Des meilleurs citoyens ardens persécuteurs ,
Excitent à dessein les haines les plus fortes ;
Et pour comble de maux , Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber , Capoue , aux mains de l'étranger !
Le sénat effrayé , délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme , on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient ; pour rompre leurs desseins ,
Certain Pacuvius , vieux routier , forte tête ,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête.

- « Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé;
» De mon bien, sans raison, vous m'avez dépouillé,
» Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
» Les périls de l'état, non les fautes des hommes.
» On égare le peuple, il le faut ramener;
» Il est une leçon que je veux lui donner:
» J'ai du cœur des humains un peu d'expérience;
» Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance;
» La patrie aujourd'hui me devra son salut. »

La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant, et ce pouvoir suprême....
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une ame forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité :
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
» A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
» Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers.
» Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
» Dont chacun d'entre vous a reçu quelqu'offense,
» Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
» Sans livrer de combat, sans courir de danger.
» Contr'eux tout est permis, tout devient légitime;
» Pardonner est honteux, et proscrire est sublime :
» Je suis *l'ami du peuple*; ainsi vous m'en croirez,
» Et sur-tout gardez-vous des avis modérés. »

L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend: « Punissez leurs forfaits;
» Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.

- » A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
- » Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
- » Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
- » Ce conseil nécessaire est l'ame de l'état,
- » Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre ;
- » Aux rives du Vulturne, ainsi qu'au bord du Tibre,
- » On hait la servitude, on abhorre les rois. »

Tout le peuple applaudit une seconde fois.

« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.

- » Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
- » Que chacun à son tour, sur la place cité,
- » Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
- » Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
- » Il faudra qu'au sénat un autre le remplace,
- » Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
- » Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
- » Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
- » Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice,
- » Et que tout le sénat soit ainsi composé :

» Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »

La motion aux voix est d'abord adoptée,

Et sans autre examen, soudain exécutée :

Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort

Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort

Est au regard du peuple amené sur la place.

A son nom, à sa vue, on crie, on le menace.

Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,

Et peut-être de tous c'est le plus criminel.

— « Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste

» Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.

» Il faut donc de son rang l'exclure, et décider

» Quel homme vertueux devra lui succéder.

» Pesez les candidats; tenez bien la balance;

» Allons, qui nommez-vous? » — Il se fit un silence;

On avoit beau chercher, chacun, excepté soi,
Ne connoissoit personne à mettre en cet emploi.
Cependant à la fin, quelqu'un de l'assistance
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins plus hardis, tout haut le repétèrent.
Mille cris à-la-fois contre lui s'élevèrent.
Pouvoit-t-on présenter un pareil sénateur!
Celui qu'on rejetoit étoit cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même.
Et ce fut encor pis, quand on vint au troisième.
Quelques autres encor ne semblèrent nommés,
Que pour être hués, conspués, diffamés....

Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.

Le bon Pacuvius qui suivoit tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
» Qui vous fait rendre à tous une exacte justice;
» Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
» D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
» Pourquoi vomir contr'eux les plaintes, les menaces?
» Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
» Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
» D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
» Éteignons nos débats; que le passé s'oublie,
» Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »

On crut Pacuvius, mais non pas pour long-temps.
Les esprits à Capoue étoient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile;
Et bientôt l'étranger s'emparant de la ville,

Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.

Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs (1).

ANDRIEUX.

Songe d'Athalie.

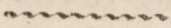
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée ,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ,
Même elle avait encor cet éclat emprunté ,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage ,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble , m'a-t-elle dit , fille digne de moi !
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables ,
» Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables ,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi , je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris , et traînés dans la fange ,
Des lambeaux pleins de sang , et des membres affreux ,
Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux.

. . . . Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante ,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais , lorsque revenant de mon trouble funeste ,
J'admirais sa douceur , son air noble et modeste ,

(1) Voyez Tite-Live XXIII, 1 et suivants.

J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur :
Mais de ce souvenir mon âme possédée,
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux ;
Que ce Dieu , quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit ; le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

RACINE, *Athalie*, acte II, sc. V.



Songe de Clytemnestre.

SEIGNEUR , n'irritez point son orgueil furieux ;
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux. . . .
J'en frémis. Non , jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil ,
Pour la troisième fois , se livraient au sommeil ,
Quand j'ai cru par des cris terribles et funèbres
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais malgré moi de si lugubres cris ;
Je ne sais quel remord agitait mes esprits ;
Mille foudres grondaient dans un épais nuage
Qui semblaient cependant céder à mon passage ;
Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert ;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert ;
A travers l'Achéron la malheureuse Electre
A grand pas où j'étais semblait guider un spectre ;
Je fuyais , il me suit. Ah ! Seigneur ! à ce nom
Mon sang se glace ; hélas ! c'était Agamemnon.
« Arrête , m'a-t'il-dit d'une voix formidable ;
Voici de tes forfaits le terme redoutable !
Arrête , épouse indigne , et frémis à ce sang
Que le cruel Egiste a tiré de mon flanc ! »
Ce sang qui ruisselait d'une large blessure ,
Semblait en s'écoulant pousser un long murmure ;
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien ;
Mais malheureuse ! à peine a-t'il-touché le sien
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable ;
Deux fois le Styx , frappé par ses mugissements ,
A long-temps répondu par des gémissements.
Vous êtes accouru ; mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie ,

Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

CRÉBILLON, *Electre*, acte I, scène VII.

~~~~~  
*Songe de Thyeste.*

SAUVEZ-MOI, par pitié, de ces bords dangereux.  
Du soleil à regret j'y revois la lumière.  
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.  
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :  
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.  
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre ,  
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :  
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :  
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages  
Asservissent mon âme à ces vaines images.  
Cette nuit même encor , j'ai senti dans mon cœur  
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.  
Près de ces noirs détours, que la rive infernale  
Forme à replis divers dans cette île fatale ,  
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux  
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.  
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre ,  
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;  
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi ,  
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :  
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !  
» Suis-moi , m'a-t-elle dit , infortuné Thyeste. »  
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau ,  
A ces mots, m'a traîné jusques sur son tombeau.  
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée ,  
Le geste menaçant et la vue égarée ,



Plus terrible pour moi , dans ces cruels moments ,  
Que le tombeau , le spectre et ses gémissements.  
J'ai cru voir le barbare entouré de furies.  
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;  
Et sans être attendri de ses cris douloureux ,  
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.  
Ærope , à cet aspect , plaintive , désolée ,  
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.  
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;  
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.  
A mille affreux objets l'âme entière livrée ,  
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.  
Le cruel , d'une main semblait m'ouvrir le flanc ,  
Et de l'autre , à longs traits , m'abreuver de mon sang ;  
Le flambeau s'est éteint , l'ombre a percé la terre ,  
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

CRÉBILLON , *Atrée et Thyeste* , acte II , scène II.

---

*Un spectre apparaît à Sémiramis.*

JE l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère ,  
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;  
Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs ,  
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.  
Je veillais , je pensais au sort qui me menace ,  
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arsace.  
Ce nom me rassurait : tu sais quel est mon cœur.  
Assur , depuis un temps , l'a pénétré d'horreur.  
Je frémis quand il faut ménager mon complice :  
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice ;  
Et je déteste en lui cet avantage affreux  
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.  
Je voudrais .... Mais faut-il , dans l'état qui m'opprime ,  
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?

Je demandais Arsace, afin de l'opposer  
Au complice odieux qui pense m'épouser.  
Je m'occupais d'Arsace, et j'étais moins troublée.  
Dans ces moments de paix, qui m'avaient consolée,  
Ce ministre de mort a reparu soudain,  
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main :  
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.  
Vient-il pour me punir ? vient-il pour me défendre ?  
Arsace au moment même arrivait dans ma cour ;  
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :  
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,  
La paix ne rentre point dans mon âme abattue ;  
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.  
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.  
Mon trône m'importune, et ma gloire passée  
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.  
J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester ;  
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter  
Ce Mage révére que chérit Babylone,  
D'avilir devant lui la majesté du trône ,  
De montrer une fois, en présence du ciel ,  
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.  
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,  
Consulter Jupiter aux sables de Lybie ,  
Comme si, loin de nous, le Dieu de l'univers  
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.  
Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte ,  
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte.  
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.  
Répare-t-on le crime, hélas ! par des présens ?  
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

VOLTAIRE, *Sémiramis*, acte I, scène V.



*Contagion à la suite d'une éruption du  
Vésuve.*

De l'air en même temps la maligne influence  
D'un mal contagieux répand la violence.  
Une fréquente toux , de longs étouffements  
Sont du premier accès les signes alarmants.  
Dès la seconde aurore une brûlante haleine ,  
Des poumons embrasés ne s'échappe qu'à peine.  
La toux du corps entier fait crier les ressorts ,  
Et l'humeur , sans sortir , résiste à ses efforts.  
Un feu séditieux étincelle au visage.  
Le poulx , du sang à peine annonce le passage.  
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.  
Une barre d'acier traverse le cerveau.  
La voix est étouffée ; un poids insupportable  
Pèse sur la poitrine , et l'opprime et l'accable.  
Après la triste nuit qu'alonge la douleur ,  
La langue se noircit , le teint perd sa couleur.  
Le médecin troublé , sur les membres livides ,  
Sent du fatal moment les frissons homicides.  
Le délire survient : le malade aux abois ,  
De son épouse en pleurs ne connaît plus la voix.  
Son esprit égaré que la fièvre tourmente ,  
Se croit seul au sommet d'une montagne ardente ,  
Suspendu sur un gouffre , et frémit de terreur ,  
En mesurant des yeux l'immense profondeur.  
Quelquefois du volcan il voit crouler la cime ,  
Et se sent avec elle entraîné dans l'abîme :  
La terre quelquefois s'élève sous ses pas ,  
Tremble , s'ouvre et vomit la foudre avec fracas.  
A ce transport succède une stupeur mortelle.  
Son sang glacé s'arrête , et sa faible prunelle



Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,  
Il meurt avant la fin du quatrième jour (1).

R. R. CASTEL, *les Plantes*, chant III.

~~~~~  
L'Épizootie.

LA, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort ! d'abord des feux brûlants
Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs.
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
Qui dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint ;
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues ;
Tout meurt dans le bercaïl ; dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit.
La génisse languit dans un vert paturage ;
Le chien si caressant expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violents
Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distille lentement une sueur glacée,

(1) Comparez ce morceau et le suivant, avec *la Peste d'Athènes*, description en prose.

Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain ;
 Sa peau rude se sèche, et résiste à la main ;
 Il néglige les eaux, renonce au pâturage ,
 Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux :
 Mais si le mal accroît ses accès douloureux ,
 Alors son œil s'enflamme, il gémit ; son haleine
 De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
 Sa narine à longs flots vomit un sang grossier ,
 Et sa langue épaissie assiège son gosier.

.
 Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon ,
 D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
 Il meurt : l'autre affligé de la mort de son frère ,
 Regagne tristement l'étable solitaire ;
 Son maître l'accompagne, accablé de regrets ,
 Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asyle d'un bois sombre ,
 La fraîcheur d'un matin jointe à celle de l'ombre ,
 Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés ,
 Et roule une eau d'argent sur des sables dorés ,
 Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse :
 Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
 De leurs stupides yeux éteint le mouvement ,
 Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! que leur sert de sillonner nos plaines ,
 De nous donner leur lait , de nous céder leurs laines ?
 Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons
 N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
 Leurs mets ; c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ,
 Leur boisson , l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;

Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières;
Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnait de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage.
Les phoques désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles,
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cède au mal ou redouble sa rage:
Tysiphone, sortant du gouffre des enfers,
Epouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante,
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines:
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien n'en pouvait dompter l'invincible poison,
Et malheur au mortel qui bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrirait tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

DELILLE, *traduction des Géorgiques. ch 3.*

Le Massacre de la Saint-Barthélemi.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées ,
Marchaient , le fer en main , les yeux étincelants ,
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
Guise était à leur tête , et , bouillant de colère ,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père :
Nevers , Gondi , Tavanne , un poignard à la main ,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
Les conduisaient au meurtre et marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris ,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
Le fils assassiné sur le corps de son père ,
Le frère avec la sœur , la fille avec la mère ,
Les époux expirants sous leurs toits embrasés ,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre ;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,
Ce que vous même encore à peine vous croirez ,
Ces monstres furieux , de carnage altérés ,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires ,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et , le bras tout souillé du sang des innocents ,
Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.
O combien de héros indignement périrent !
Réné et Pardaillan chez les morts descendirent ;
Et vous , brave Guercy , vous , sage Lavardin ,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.

Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés,
Sanglants, percés de coups, et respirants à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne.
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je ? ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant II.



Les Crimes et les Meurtres révolutionnaires.

HÉLAS ! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux ?
Mais non : que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtimens du crime épouvante la terre,

Et que l'exemple affreux de nos divisions,
D'un salutaire effroi frappe les nations !
A peine la discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces Dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable ;
L'idole, à qui la France a confié son sort,
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible ;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible ;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir ;
Le matin dit les noms des victimes du soir ;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes ;
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'ensouir tes titres, ton trésor !
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse ;
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours en vain ton or est prêt ;
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère ;
Mais elle veut sa proie, et la veut toute entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens ;
Plus d'amis, de parents ni de concitoyens.
Le fils épouvanté craint l'abord de son père ;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère ;
L'amour même est timide ; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix sous des lois sans pardon.

Ainsi , quand sur ses pas semant les funérailles ,
La mort contagieuse erre dans nos murailles ,
Tous les nœuds sont rompus : l'ami dans son ami ,
Le frère dans sa sœur , redoute un ennemi ;
Et , sur ses gonds muets , triste , inhospitalière ,
Refuse de tourner la porte solitaire.
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands !
On conjure la peste , et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice :
Leur crainte , en le fuyant , rencontre le supplice.
Tous , à leur infortune ajoutant le remord ,
Séparés par l'esfroi , sont rejoints par la mort ;
Et dans un même char , où sa main les rassemble ,
Voisins , amis , parents , vont expirer ensemble ;
A moins que , de la vie incertain possesseur ,
L'opprimé tout-à-coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard ; mais il aura son heure :
Le lâche fait mourir , en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour , leur pouvoir les proscriit ;
Sur leur table de mort déjà leur nom s'inscrit.
Par-tout la soif du meurtre , et la faim du carnage.
Les arts , jadis si doux , le sexe , le jeune âge ,
Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté ,
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté ;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes ;
Les arts aident le meurtre et célèbrent les crimes.
Que dis-je ? la nature , ô comble de nos maux !
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie ;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie ;
Et la terre complice , en ses avides flancs ,
Recèle par milliers les cadavres sanglants.
A peine elle a peuplé ses cavernes profondes ,
La mort infatigable a volé sur les ondes ,

Et le jour et la nuit l'onde porte aux échos
 Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
 Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
 Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage,
 Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
 Les deux sexes unis par un hymen affreux.
 O Loire ! tu les vis ces hymens qu'on abhorre,
 Tu les vis, et tes flots en frémissent encore !
 Cependant le trépas s'accuse de lenteur ;
 Eh bien ! ange de mort, ange exterminateur !
 Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre :
 Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre !
 Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
 Jonchent le sol natal de leurs membres épars !
 Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage.
 Que dis-je ? Aux premiers coups du foudroyant orage,
 Quelque coupable encor peut-être est échappé ;
 Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé,
 Si quelque malheureux en tremblant se relève,
 Que la foudre redouble, et que le fer achève !
 Français ! vous pleurerez un jour ces attentats :
 Oui, vous les pleurerez ; mais vous n'y croirez pas.

DELILLE, *Poème de la Pitié*, chant III.

~~~~~  
*Bajazet et le Berger.*

BAJAZET allait voir entre des mains rivales  
 Passer sa gloire et ses destins.  
 Un autre fléau des humains,  
 Tamerlan, menaçait les trônes de l'Asie ;  
 Sous ses coups, Ortogule avait perdu la vie,  
 Ortogule, le fils du superbe Ottoman,  
 Héros, l'amour d'un père et l'orgueil d'un sultan.



Bajazet de sa chute en conçut le présage.  
Muet, il dévorait, dans sa secrète rage,  
Des pleurs cruels, amers, échappés au malheur,  
Qui roulaient dans ses yeux sans soulager son cœur.  
Il devançait déjà, dans les champs de Carie,  
Ses bataillons trop lents au gré de sa furie.  
Des campagnes d'Ancyre il suivait le chemin.  
Près de lui, quelques chefs tremblants en sa présence,  
De ses sombres douleurs respectaient le silence.

Tout-à-coup d'un coteau voisin  
Il entend les accents de la flûte champêtre.  
Il s'arrête un moment, il écoute, et soudain  
Il s'approche. Un berger assis au pied d'un hêtre,  
Bornant à son troupeau ses soins et ses plaisirs,  
Egayait, en chantant, ses innocents loisirs,  
Sans songer si l'Asie allait changer de maître.  
Le monarque immobile observait le pasteur.  
Hélas! l'infortuné contemplait le bonheur.  
« Poursuis tes chants, dit-il, rien ne doit t'en distraire ;  
» Mais d'un triste refrain qu'ils soient interrompus,  
» Et que ta voix répète à l'écho solitaire :  
» Malheureux Bajazet ! ton fils, hélas ! n'est plus ! »  
Il s'éloigne et reprend sa morne rêverie.  
Mais la chanson du pâtre assis dans la prairie  
Apprivoisa du moins sa farouche douleur,  
Et la plainte un moment put sortir de son cœur.

LA HARPE, *Epître au comte de Schowalow,*  
*sur les effets de la nature champêtre, et sur la*  
*poésie descriptive.*

---



---

## T A B L E A U X.

Soyez simple avec art,  
Sublime sans orgueil , agréable sans fard.

BOILEAU , *Art poétique* , ch. 1.

---

### *Bienfaits de la Poésie.*

A VANT que la raison , s'expliquant par la voix ,  
Eût instruit les humains , eût enseigné des lois ,  
Tous les hommes suivaient la grossière nature ;  
Dispersés dans les bois , couraient à la pâture ;  
La force tenait lieu de droit et d'équité ;  
Le meurtre s'exerçait avec impunité.  
Mais du discours , enfin , l'harmonieuse adresse ,  
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ,  
Rassembla les humains dans les forêts épars ,  
Enferma les cités de murs et de remparts ,  
De l'aspect du supplice effraya l'insolence ,  
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.  
Cet ordre fut , dit-on , le fruit des premiers vers ,  
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers ,  
Qu'aux accents dont Orphée emplît les monts de Thrace ,  
Les tigres amollis dépouillaient leur audace ;  
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient ,  
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.  
L'harmonie , en naissant , produisit ces miracles.  
Depuis , le ciel en vers fit parler les oracles :  
Du sein d'un prêtre , ému d'une divine horreur ,  
Apollon par des vers exhala sa fureur.  
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges ,  
Homère aux grands exploits anima les courages.  
Hésiode , à son tour , par d'utiles leçons ,  
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.

En mille écrits fameux la sagesse tracée ,  
 Fut , à l'aide des vers , aux mortels annoncée ,  
 Et par-tout , des esprits ses préceptes vainqueurs ,  
 Introduits par l'oreille , entrèrent dans les cœurs.  
 Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérees  
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées :  
 Et leur art attirant le culte des mortels ,  
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

BOILEAU , *Art poétique*, ch. IV.

~~~~~

L'Invention et la Naissance des Arts (1).

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs ,
 Naissent les premiers arts , enfants de nos malheurs.
 La branche , en longs éclats, cède au bras qui l'arrache :
 L'homme avec son secours , non sans un long effort ,
 Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort ;
 Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
 Suit une main légère , une main plus pesante
 Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
 La lime mord l'acier , et l'oreille en frémit.
 Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide ,
 A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
 Retenu par la peur , par l'intérêt pressé ,
 Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.
 Bientôt ils oseront , les yeux vers les étoiles ,
 S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
 Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain ,
 Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
 Un ruisseau par son cours , le vent par son haleine ,
 Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;

(1) Rapprochez ce tableau et le suivant de celui en prose , *Origine et mobiles de l'Industrie humaine* , par Volney.

Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
 Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
 Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
 Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?

RACINE le fils, *la Religion*, ch. III.

~~~~~  
*Le Besoin, père des Arts.*

TEL est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :  
 Lui même il força l'homme à cultiver la terre ;  
 Et n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,  
 Voulut que l'indigence éveillât les talents.

Avant lui, point d'enclos, de bornes, de partage ;  
 La terre était de tous le commun héritage,  
 Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,  
 La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.  
 C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,  
 Par-tout de son empire exila l'indolence ;  
 Il endurcit la terre, il souleva les mers,  
 Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,  
 Empoisonna la dent des vipères livides,  
 Contre l'agneau craintif arma les loups avides,  
 Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,  
 Et du vin, dans les champs, fit tarir les ruisseaux.  
 Enfin, l'art, à pas lents, vint adoucir nos peines ;  
 Le caillou rend le feu recélé dans ses veines ;  
 La terre obéissante et les flots étonnés,  
 Par la rame et le soc déjà sont sillonnés :  
 Déjà le nocher compte et nomme les étoiles ;  
 Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles ;  
 La glu trompe l'oiseau ; le crédule poisson  
 Tombe dans des filets, ou pend à l'hameçon :  
 Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente ;  
 J'entends crier la dent de la lime mordante ;



L'acier coupe le bois que déchiraient les coins.

Tout cède aux longs travaux , et sur-tout aux besoins.

DELILLE, *traduction de Virgile , Georg, liv. I.*

---

*Les Beaux Arts.*

BEAUX ARTS ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire ?

Est-il à votre joie une joie étrangère ?

Non ; le sage vous doit ses moments les plus doux ;

Il s'endort dans vos bras , il s'éveille pour vous.

Que dis-je ? autour de lui , tandis que tout sommeille ,

La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.

Vous consolez ses maux , vous parez son bonheur ;

Vous êtes ses trésors , vous êtes son honneur ,

L'amour de ses beaux ans , l'espoir de son vieil âge ,

Ses compagnons des champs , ses amis de voyage ;

Et de paix , de vertus , d'études entouré ,

L'exil même avec vous est un abri sacré.

Tel l'orateur romain , dans les bois de Tuscule ,

Oubliait Rome ingrate ; ou tel son digne émule ,

Dans Frênes , d'Aguesseau goûtait tranquillement

D'un repos occupé le doux recueillement.

Tels , de leur noble exil , tous deux charmaient les peines.

Malheur aux esprits durs , malheur aux âmes vaines ,

Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur !

Les beaux arts , à leur tour , dans les temps du malheur ,

Les livrent sans ressource à leur vile infortune.

Mais avec leurs amis ils font prison commune ,

Les suivent dans les champs , et payant leur amour ,

Consolent leur exil , et chantent leur retour.

LE MÊME, *Georgiques françaises.*

*La Nature.*

NATURE, ô séduisante et sublime déesse !  
 Que tes traits sont divers ! Tu fais naître dans moi  
 Ou les plus doux transports , ou le plus saint effroi.  
 Tantôt dans nos vallons , jeune , fraîche et brillante ,  
 Tu marches , et des plis de ta robe flottante ,  
 Secouant la rosée et versant les couleurs ,  
 Tes mains sèment les fruits , la verdure et les fleurs :  
 Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire ;  
 De ton souffle léger s'exhale le zéphire ,  
 Et le doux bruit des eaux , le doux concert des bois ,  
 Sont les accents divers de ta brillante voix.  
 Tantôt , dans les déserts , divinité terrible ,  
 Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible ,  
 Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air ,  
 Des torrents écumeux battent tes flancs ; l'éclair  
 Sort de tes yeux ; ta voix est la foudre qui gronde ,  
 Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Oh ! qui pourra saisir dans leur variété  
 De tes riches aspects la changeante beauté ?  
 Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes ,  
 Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes ;  
 Depuis ces bois pompeux dans les airs égarés ,  
 Jusqu'à la violette , humble amante des prés (1) ?

LE MÊME, *Georgiques françaises.*

~~~~~  
Les Cordilières.

TELS sont ces monts fameux , de qui la chaîne antique
 Unit , en se courbant , l'une et l'autre Amérique.

(1) Rapprocher ce morceau et les suivants des neuvième, dixième et onzième *Tableaux* en prose , par Buffon et Lacépède.

Là , se perd dans les cieux leur superbe hauteur ,
Là , s'abaisse en vallons leur vaste profondeur.
Le soleil , dont les feux frappent leur cime altière ,
Sans cesse y reproduit les jeux de sa lumière.
La foudre roule et gronde au creux de leurs rochers ;
Leurs coteaux ont redit les chansons des bergers.
Sublime en ses horreurs , en ses présens pompeuse ,
La nature qui suit leur pente tortueuse ,
Sur leur front , des forêts étend la majesté ;
Plus loin , de la culture étale la beauté ;
Des fleuves dans leur sein a caché la naissance ,
Des métaux dans leurs flancs épure la substance ,
Y creuse les volcans dans un brûlant foyer ,
Et leur contour immense embrasse un monde entier.

LA HARPE , *Dithyrambe*. etc.



La Laponie.

DANS ces affreux climats où règnent les deux Ourses ,
Où l'Océan glacé par de plus froids hivers ,
Est immobile et sourd aux sifflements des airs ;
Où les fleuves , six mois , s'enferment dans leurs sources ;
Où la nuit , d'un seul voile , embrasse deux saisons ;
Quand les Lapons , sous terre , ont creusé leurs maisons ,
Ils vivent , sont heureux , et chantent sous la glace ;
Ils savent affronter les climats , et souvent
Un fragile traîneau , plus léger que le vent ,
Fuit , vole , et de la neige effleure la surface ,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté ;
Souvent dans les horreurs de cette obscurité ,
Des rayons du matin la nuit semble parée ;
L'aurore de feux entourée ,

Loin de son humide séjour ,
Se lève sans ouvrir la barrière du jour ,

Et dans les cieux quelque temps égarée ,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant les zéphirs sortent d'un long sommeil ,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil ;
Le jour , pendant six mois , ne descend plus sous l'onde ;
L'horizon tout entier sert de route au soleil ;
Il semble , sur les flots , voguer autour du monde.
L'automne et le printemps confondent leurs trésors ,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords !
Tant , d'un soin maternel , la nature partage
Entre tous ses enfans son immense héritage !

RULHIÈRE. *Epître à Champfort.*



*Les Alpes , le Jura , etc. , ou les grandes Images
de la Nature.*

TROP vaine ambition ! Ah ! peut-être comme eux
J'admire la nature en ses sublimes jeux.
Mais si je veux jouir de ses grandes images ,
Je mécarte , je cours au fond des lieux sauvages.
Alpes , et vous , Jura , je reviens vous chercher !
Sapins du Mont-Envers , puissiez-vous me cacher !
Dans cet antre azuré que la glace environne ,
Qu'entends-je ? l'Arvéron bondit , tombe et bouillonne ,
Rejaillit et retombe , et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut l'aigle a son nid , l'éclair luit , les vents grondent ,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
L'orgueil de ces grands monts , leurs immenses contours ,
Cent siècles qu'ils ont vu passer comme des jours ,

De l'homme humilié terrassent l'impuissance ;
 C'est-là qu'il rêve , adore ou frémit en silence :
 Et lorsqu'abandonnant ces informes beautés ,
 Qui repoussent bientôt les yeux épouvantés ,
 J'entrevis ces vallons , ces beaux lieux où respire
 Un charme que Saint-Preux n'a pu même décrire ;
 Quand de l'heureux Léman je découvris les flots ,
 Oui , je crus , qu'échappé des débris du chaos ,
 L'univers tout-à-coup naissant à la lumière ,
 M'étalait sa jeunesse et sa beauté première.

FONTANES , *le Verger.*



Le Rhône.

LE Rhône , dont les flots s'épandent dans ces plaines ,
 Sort des flancs tortueux de ces roches lointaines ;
 Le Rhône altier m'appelle , et je porte mes pas
 Jusqu'à ces monts blanchis par d'éternels frimas ,
 Où semblent s'élever les barrières du monde.

Le fleuve , dieu de ces climats ,
 Guide dans ses détours ma course vagabonde.
 Je l'aperçois enfin sûr un roc appuyé ;

A ses pieds l'eau bouillonne et gronde ,
 Et dans le lit étroit qui resserre son onde ,
 De son obscure source il semble humilié.

Mais il croît en roulant ; la cascade rapide ,
 Qui jaillit en argent fluide ,

Forme mille torrents , qui d'écueil en écueil ,
 De son cours agrandi viennent enfler l'orgueil.

Alors avec fracas il traîne des ruines ,
 Il emporte les bois minés dans leurs racines ;

Et soulevant ses flots où d'énormes glaçons
 Tombent en bondissant de la cime des monts ,

Il recourbe , il déchire , il creuse son rivage :

Au loin le bruit de son passage

Fait trembler les rochers , fait mugir les vallons ;

De son vaste courroux , il couvre les campagnes ,

Et va précipiter dans le sein de Thétis

Ces débris orageux en courant engloutis ,

Et les dépouilles des montagnes.

LA HARPE , *Épître au comte de Schowalow* , etc.

~~~~~

*La Campagne au lever du Soleil.*

Le crépuscule , ami de la saison nouvelle ,

Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle ;

L'aube au front argenté fait naître lentement

Du réveil matinal l'incertain mouvement.

Dans l'air qui s'éclaircit , l'alouette légère ,

De l'aurore au printemps active messagère ,

Du milieu des sillons monte , chante , et sa voix

A donné le signal au peuple ailé des bois.

Sous des rameaux en fleurs , le rossignol tranquille ,

Leur permet le plaisir d'une gloire facile ;

Il sait que ses accents doivent rendre à leur tour

Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.

Souverain bienfaisant de la céleste voûte ,

Et des heures en cercle entouré sur sa route ,

Le soleil a conduit son char étincelant

Du signe du belier vers le taureau brillant.

L'orient va s'ouvrir : de la sève animée

S'élève vers le Dieu l'offrande parfumée.

Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor

Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or ;

Mais son front se dévoile , et soudain la lumière

Perce , vole et s'étend sur la nature entière.

Elle frappe , elle éclaire et rougit les coteaux ,

Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux ,

*Tome II.*

F



Dans ces châteaux lointains , fermés à sa puissance ,  
 Des palais du sommeil respectant le silence ,  
 Elle va sous le chaume , où le vieux laboureur  
 De ce nouveau printemps implore la faveur.  
 Plus loin elle produit dans la forêt moins sombre ,  
 Le mobile combat et du jour et de l'ombre.  
 De l'œil à cet éclat semblent se rapprocher  
 La cascade bleuâtre et l'humide rocher ;  
 Et d'un brouillard qui fuit la montagne entourée ,  
 Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.  
 La rivière , à l'aspect du globe lumineux ,  
 Sans abri , solitaire , en reçoit tous les feux :  
 Elle étincelle au loin ; et son onde plus belle  
 Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.  
 Les rayons divisés en mobiles réseaux ,  
 Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux ;  
 Son éclat vacillant se prolonge ; et ma vue  
 Suit des flots radieux l'incertaine étendue ,  
 Jusqu'aux lieux où le bois , par d'obliques retours ,  
 Ombrage , rembrunit , me dérobe leur cours ,  
 Et ferme à mes regards cette scène champêtre  
 Où , comme aux champs d'Eden , l'homme semble renaître ,  
 Et seul sait contempler dans le recueillement ,  
 Ce passage si doux du calme au mouvement ,  
 Cette aimable union , ce céleste hyménée  
 De l'aurore du jour , du matin de l'année (1).

BOISJOLIN.

~~~~~  
Le Paysage.

QUE d'objets rassemblés dans ce frais paysage !
 Le fleuve en son heureux passage ,

(1) Voyez les cinq premières *Descriptions* en prose.

Réfléchit de ses bords la fertile beauté ,
 Et baigne de ses eaux lentement fugitives ,
 Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
 Que ce ciel est serein ! quel calme dans les champs !
 Que ces sites sont doux ! que ces lieux sont touchants !
 O puissante nature ! ô grande enchanteresse !....
 Tout ce que j'aperçois , m'attache et m'intéresse :
 L'arbre de ces vergers , dont les rameaux féconds
 Courbent leurs fruits pendants sur l'ombre des gazons ,
 Et le saule incliné sur la rive penchante ,
 Balançant mollement sa tête blanchissante ;
 Le pavot effeuillé par le souffle des vents ,
 Et ce pâle rideau de peupliers mouvants ;
 Ces sentiers , ces détours qu'ombrage la charmille ;
 Dans ce nid suspendu cette jeune famille.

Assis auprès de ce ruisseau

Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie ,
 Je sens naître dans moi la vague rêverie

Qui suit les erreurs de son eau.

Le Soleil , plus brillant au bout de sa carrière ,
 Des couleurs de l'Iris , nuance sa lumière ;
 Il embrase les cieux , et son disque incliné ,
 Descend sur l'horizon , de flamme environné.

J'entends les sons aigus de l'instrument rustique ,
 Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.

Au pâtre fatigué la nuit permet enfin ,
 De suspendre un travail qu'il reprendra demain.

Au signal du repos , le laboureur ramène

Le bœuf laborieux , compagnon de sa peine :

Ils foulent à pas lents la mousse des vallons ,

Et le soc retourné traîne dans les sillons.

LA HARPE, *Épître au comte de Schowalow, etc.*

La fin d'une belle Journée de Printemps.

MAIS tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages !
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.

De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encor aux fleurs qu'il a fait naître ;
Le fleuve poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degré sur ses flots écumeux,
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encore le feuillage ;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur ;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie,
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.

J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps ;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants ;
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre :
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux ;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :

Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour, vient briller et mourir.
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent,
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend ;
Et par l'ombre du soir, la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques,
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit ;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux ;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades ;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais à ce luxe vain, ô combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère ;
Ces nuages légers, l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés !
L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste Olympe ; et tantôt c'est un Dieu
Qui traverse l'Ether sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues ;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.

Que j'aime de Morven le barde solitaire !
 Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère ,
 Assis sur la colline où dorment ses aïeux ,
 Il chante des héros les mânes belliqueux.
 Dans l'humide vapeur , sur ces bois étendue ,
 L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue ;
 Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs ;
 C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
 Ces antiques forêts , leurs mobiles ombrages ,
 L'aspect changeant des lacs , des monts et des nuages ,
 Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.

Oh ! qui pourra jamais voir , sans être attendri ,
 L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre ,
 Ce mélange confus du Soleil et de l'ombre ,
 Ces combats indécis de la nuit et du jour ,
 Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour ,
 Ce brillant occident où le Soleil étale ,
 Sa chevelure d'or et sa robe d'opale ,
 Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur ,
 Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur (1) ?

MICHAUD , *le Printemps d'un Proscrit*, ch. III.

~~~~~  
*Le Clair de Lune* (1).

MAIS de Diane au ciel l'astre vient de paraître ;  
 Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !  
 Eloigne tes pavots , Morphée , et laisse-moi  
 Contempler ce bel astre , aussi calme que toi ;

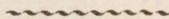
(1) Voyez prose , un *Tableau* de Reyrac , *le Patriarche des Champs sur la fin d'un beau jour*.

(1) Voyez *Tableaux* , en prose , *le Spectacle d'une belle Nuit dans les déserts du Nouveau-Monde*.



Cette voûte des cieux mélancolique et pure ,  
 Ce demi-jour si doux levé sur la nature ,  
 Ces sphères , qui roulant dans l'espace des cieux ,  
 Semblent y ralentir leur cours silencieux ;  
 Du disque de Phœbé la lumière argentée ,  
 En rayons tremblotants sous ces eaux répétée ,  
 Ou qui jette en ce bois , à travers les rameaux ,  
 Une clarté douteuse et des jours inégaux ;  
 Des différents objets la couleur affaiblie ,  
 Tout repose la vue et l'âme recueillie.  
 Reine des nuits , l'amant devant toi vient rêver ,  
 Le sage réfléchir , le savant observer ;  
 Il tarde au voyageur , dans une nuit obscure ,  
 Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :  
 Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon ,  
 Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

LEMIERRE. *les Fastes. Ch. VII.*



### *Les Vues propres au Verger.*

DAIGNEZ aux habitants de la ferme voisine  
 Accorder un chemin à l'abri des chaleurs.  
 Que les jeunes enfants croissent parmi vos fleurs !  
 Près de vous , loin de vous , l'œil charmé se promène :  
 Contemplez ces lointains , ces coteaux , cette plaine.  
 Quand Avril reparait , quand le jour renaissant  
 Se glisse à travers l'ombre , et l'efface en croissant ,  
 La féconde génisse abandonne l'étable ,  
 Mugit , et du hameau nourrice inépuisable ,  
 Brontant jusqu'à la nuit un gazon ranimé ,  
 Grossit le doux trésor de son lait parfumé.  
 L'œil la suit dans ces bois , dans ce noir labyrinthe ,  
 Où de ses pieds pesants s'approfondit l'empreinte.



Là sont des laboureurs , et dans le gras vallon ,  
Penchés sur leur charrue , ils ouvrent un sillon ;  
Tandis que les brebis , qui paissent confondues ,  
Vous présentent de loin , aux rochers suspendues ,  
D'un nuage argenté l'immobile blancheur ;  
A vos pieds se promène un robuste faucheur.  
L'herbe tombe et s'entasse en monceaux divisée ;  
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.  
Peindrai-je dans les champs les moissonneurs épars ,  
Les gerbes , à grands cris , s'élevant sur les chars ,  
Et les folâtres jeux que la vendange amène ?  
Peut-être sous vos yeux , d'une marche incertaine ,  
Deux amants se perdront au fond de la forêt ;  
Pardonnez à l'amour , et gardez leur secret :  
Ce sont-là vos Vernet , vos Poussin , vos Albane.

FONTANES , *le Verger.*

---

### *Les Hospices.*

JE m'éloigne , je vole aux asyles pieux ,  
Des besoins , des douleurs abris religieux ,  
Où la tendre Pitié , pour adoucir leurs peines ,  
Joint les secours divins aux charités humaines.  
Elle-même en posa les sacrés fondements.  
Mais de ses saints abris , ouvrage des vieux temps ,  
Souvent la négligence ou l'infâme avarice  
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.  
Là , sont amoncelés , dans des murs dévorants ,  
Les vivants sur les morts , les morts sur les mourants.  
Là , d'impures vapeurs la vie environnée ,  
Par un air corrompu languit empoisonnée.  
Là , le long de ces lits où gémit le malheur ,  
Victime des secours plus que de la douleur ,

L'ignorance , en courant , fait sa ronde homicide ,  
 L'indifférence observe , et le hasard décide.  
 Mais la pitié revient achever ses travaux ,  
 Sépare les douleurs , et distingue les maux ,  
 Les recommande à l'art que sa bonté seconde ;  
 Tantôt , les délivrant d'une vapeur immonde ,  
 Ouvre ces longs canaux , ces frais ventilateurs ,  
 De l'air renouvelé puissants réparateurs.  
 Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle ;  
 La propreté soigneuse y préside avec elle.  
 La vie est à l'abri du souffle de la mort ;  
 Grâce à ses soins pieux , sans terreur , sans remord ,  
 L'agonie en ses bras plus doucement s'achève ,  
 L'heureux convalescent sur son lit se relève ,  
 Et revient , échappé des horreurs du trépas ,  
 D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.  
 Les besoins , la douleur , la santé la bénissent ,  
 La terre est consolée , et les cieux applaudissent.

DELILLE , *poème de la Pitié* , ch. II.

~~~~~  
Même sujet.

OUVRE-TOI , triste enceinte , où le soldat blessé ,
 Le malade indigent et qui n'a point d'asyle ,
 Reçoivent un secours trop souvent inutile :
 Là , des femmes , portant le nom chéri de sœurs ,
 D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
 Plus d'une apprend long-temps dans un saint monastère ,
 En invoquant le ciel , à protéger la terre ;
 Et , vers l'infortuné s'élançant des autels ,
 Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
 O courage touchant ! ces tendres bienfaitrices ,
 Dans un séjour infect , où sont tous les supplices ,

De mille êtres souffrants prévenant les besoins ,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins ;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures ,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures ;
Ce déplorable lit , dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image ;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur , peut être avec amour ,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

LÉGOUVÉ , *Mérite des Femmes.*



L'Instinct paternel et maternel des oiseaux.

O toi , qui follement fais ton dieu du ^hazard ,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,
Au même ordre toujours architecte fidelle ,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle !
Comment , pour élever ce hardi bâtiment ,
A t-elle , en le broyant , arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence ,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin , cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne :
Et la tranquille mère , attendant son secours ,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage ;
Et dans de faibles corps s'anime un grand courage.
Si chèrement aimés , leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour .
Quand des nouveaux zéphyrus l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée ,

Fidèlement unis par leurs tendres liens ,
 Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
 Innombrable famille , où bientôt tant de frères
 Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
 Ceux qui , de nos hivers redoutant le courroux ,
 Vont se réfugier dans des climats plus doux ,
 Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
 Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
 Dans un sage conseil par les chefs assemblé ,
 Du départ général le grand jour est réglé :
 Il arrive , tout part. Le plus jeune peut-être
 Demande , en regardant , les lieux qui l'ont vu naître ,
 Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
 Dans les champs paternels se verront rappelés ?

RACINE le fils , *Relig.* , ch. I.

La Tendresse maternelle.

. Avec notre existence ,
 De la femme pour nous le dévouement commence.
 C'est elle qui , neuf mois , dans ses flancs douloureux ,
 Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux ,
 Et , sur un lit cruel long-temps évanouie ,
 Mourante , le dépose aux portes de la vie.
 C'est elle qui , vouée à cet être nouveau ,
 Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
 Quels tendres soins ! Dort-il ? attentive , elle chasse
 L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
 Elle semble défendre au réveil d'approcher.
 La nuit même d'un fils ne peut la détacher ;
 Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
 Ou , si Morphée endort sa tendre vigilance ,
 Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis ,
 Elle vole , inquiète , au berceau de son fils ;

Dans le sommeil long-temps le contemple immobile ,
 Et rentre dans sa couche , à peine encor tranquille.
 S'éveille-t-il ? son sein , à l'instant présenté ,
 Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
 Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême ?
 Elle vit dans son fils , et non plus dans soi-même ,
 Et se montre , aux regards d'un époux éperdu ,
 Belle de son enfant à son sein suspendu.

LEGOUVÉ, *Mérite des Femmes.* |

~~~~~  
*Les Jardins.*

L'ART innocent et doux que célèbrent mes vers ,  
 Remonte aux premiers jours de l'antique univers.  
 Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture ,  
 D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;  
 Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois  
 Des arbres favoris et des fleurs de son choix.  
 Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
 Décorait un verger. D'un art plus magnifique  
 Babylone éleva des jardins dans les airs.  
 Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers ,  
 Les vainqueurs , dans des parcs ornés par la victoire ,  
 Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.  
 La sagesse autrefois habitait les jardins ,  
 Et d'un air plus riant instruisait les humains ;  
 Et quand les yeux offraient un Elysée aux sages ,  
 Était-ce des palais ? C'était de verts bocages :  
 C'était des prés fleuris , séjour des doux loisirs ,  
 Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.

DELILLE, *chant I.*

~~~~~

Les Fleurs.

HATEZ-VOUS ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillants tableaux l'art vous prend pour modèle.
Simples tributs du cœur , vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié , hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur ,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes ,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour ,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre ,
Au lieu de vous jeter par touffes , par bouquets ,
J'aille de lits en lits , de parquets en parquets ,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance ,
Observer ses couleurs , épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur ,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille ,
D'une anémone unique adore la merveille ,
Ou d'un rival heureux enviant le secret ,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux , et jouisse en avare.

Sans obéir aux lois d'un art capricieux ,
Fleurs , parure des champs et délices des yeux ,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez ; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre

Renfermer vos appas tristement relégués.
 Que vos heureux trésors par-tout soient prodigués.
 Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ,
 Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
 Formez-vous en bouquets ; entourez ces berceaux ;
 En Méandres brillants courez au bord des eaux ,
 Ou tapissez ces murs , ou dans cette corbeille
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
 Que Rapin , vous suivant dans toutes les saisons ,
 Décrive tous vos traits , rappelle tous vos noms :
 A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose ;
 La rose , dont Vénus compose ses bosquets ,
 Le printemps sa guirlande , et l'Amour ses bouquets ,
 Qu'Anacréon chanta , qui formait avec grace
 Dans les jours de festins la couronne d'Horace ?

Le même , les Jardins , chant III.

Les Fleurs.

O des sens enchantés délices innocentes !
 O suaves beautés sans cesse renaissantes !
 Ainsi que sur les fleurs Zéphir se balançant
 De leur brillant duvet teint son aile en passant ,
 Ainsi de ces objets mon esprit se colore ,
 La lyre sous mes doigts en devient plus sonore ;
 La douce mélodie embellit mes concerts ,
 Et le charme du lieu se répand sur mes vers.

Recevez donc mon hymne , ô vous , fleurs du bocage
 Des belles à-la-fois la parure et l'image !
 Au milieu des cités , et jusques dans les cours ,
 Vous brillez même auprès des plus riches atours ;

Que du feu le plus vif le diamant scintille ,
 Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille ;
 L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter ,
 Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.

.
 Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut ;
 L'amitié tous les jours vous apporte en tribut :
 D'une fenêtre à l'autre on nous dit , fleurs discrètes ,
 Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
 Point de fêtes sans vous, sans vos brillants festons ;
 Vous changez en bosquets le sein de nos maisons ,
 Votre émail aux autels embellit les offrandes ,
 Et l'horreur des tombeaux se perd sous vos guirlandes.
 Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs ;
 Tous les aimables goûts sont au fond de nos cœurs ,
 Tant la nature en nous, puissante , impérieuse ,
 Des tristes préjugés toujours victorieuse ,
 Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui ,
 Rappelle l'homme encor au plaisir qu'il a fui.
 Ah ! que sur ton instinct ta vertu se repose ,
 Homme , un Dieu t'apparaît dans ces buissons de rose ;
 Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour ,
 Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
 La terre était en vain de moissons revêtue ;
 Sans les tapis de fleurs , la terre eût été nue ;
 Elle devait encore , riche de toutes parts ,
 En servant nos besoins, enchanter nos regards.

LEMIERRE, *les Fastes*, ch. IX.

Le Printemps et les Fleurs.

Tout naît comme au hasard en ce fertile enclos.
 Une source en fuyant l'abreuve de ses flots ,
 Creuse un riant vivier, s'échappe , et plus rapide,
 Embrasse un tertre vert de sa zone limpide.

Du milieu de cette île , un berceau toujours frais
 Monte , se courbe en voûte , et s'embellit sans frais
 De touffes d'aubépine et de lilas sauvage ,
 Qui courant en festons , pendent sur le rivage.
 Plus loin ce même enclos se transforme en verger ,
 Où l'art négligemment a pris soin de ranger
 Les arbustes nombreux que Pomone rassemble :
 Autour d'eux , je vois naître et s'élever ensemble
 Et des plantes sans gloire et de brillantes fleurs.
 Un amoureux zéphir en nourrit les couleurs.
 L'iris de la Tamise échappe au sein de l'herbe ,
 Et brille sans orgueil aux pieds du lis superbe.
 Mais par l'impériale à son tour dominé ,
 Devant elle , en sujet , le lis tremble incliné.
 L'œillet au large front , la pleine renoncule ;
 Le bluët qui , bravant l'ardente canicule ,
 Emaillera les champs de la blonde Cérès ;
 Le chèvrefeuille , ami de l'ombre des forêts ;
 Le sureau , le lilas , l'épaisse giroflée ,
 L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée ,
 De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
 Ici le frais muguet se marie aux pastours.
 Là , du jasmin doré la précocë famille
 Brille avec le rosier à travers la charmillë.

Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
 Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein ?
 Prés , bocages , forêts , vallons , roches sauvages ,
 Fontaines et ruisseaux sur leurs moites rivages ,
 Tous les lieux visités des zéphirs inconstans ,
 Nourrissent aujourd'hui les filles du printemps.

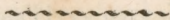
ROUCHER, *les Mois.*



Les Fleurs.

CE sol , sans luxe vain , mais non pas sans parure ,
 Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
 Là croît l'œillet , si fier de ses mille couleurs ;
 Là naissent au hasard le muguet , la jonquille ,
 Et des roses de mai la brillante famille ;
 Le riche bouton d'or , et l'odorant jasmin ;
 Le lis , tout éclatant des feux purs du matin ;
 Le tournesol , géant de l'empire de Flore ,
 Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
 Souci simple et modeste , à la cour de Cypris
 En vain sur toi la rose obtient toujours le prix ;
 Ta fleur , moins célébrée , a pour moi plus de charmes.
 L'Aurore te forma de ses plus douces larmes ;
 Dédaignant des cités les jardins fastueux ,
 Tu te plais dans les champs ; ami des malheureux ,
 Tu portes dans les cœurs la douce rêverie ;
 Ton éclat plaît toujours à la mélancolie ;
 Et le sage Indien , pleurant sur un cercueil ,
 De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

MICHAUD , *le Printemps d'un Proscrit*, ch. II.

*Les Fleurs et le Jardin des Plantes.*

MULTIPLIEZ les fleurs , ornement du parterre ;
 Oh ! si la fable encor venait charmer la terre ,
 Ces fleurs reproduiraient , en s'animant pour nous ,
 Et la jeune beauté qui mourut sans époux ,
 Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge ,
 Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
 Renais dans l'hyacinthe , enfant aimé d'un Dieu ;
 Narcisse , à ta beauté dis un dernier adieu.

Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décorë !
Et toi qui te cachas , plus humble que tes sœurs ,
Violette , à mes pieds verse au moins tes odeurs !
Que sous l'herbe , en tous lieux , ta pourpre se noircisse ,
Et que la giroflée en montant s'épaississe !
Mariez le jasmin , le lilas , l'égantier ,
Et sur-tout que la rose , embaumant ce sentier ,
Brille comme le teint de la vierge ingénue ,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir ;
A la jeune bergère on aime à les offrir :
Elle rend un sourire ; hélas ! belle Rosière ,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présents ne sont point une ferme , un troupeau ,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs ! en tous les temps égayez ma retraite ;
Et plus heureux que moi , puisse un autre poète
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs
Vos traits , vos doux instincts , vos sexes et vos mœurs !
L'amour , dont vos parfums enflamment le délire ,
Souvent par vos bosquets étendit son empire ;
O fleurs ! qui tant de fois avez servi l'amour ,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui , vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur , au fond de vos calices ,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les Zéphyr , précurseurs du soir et du matin ,
Les Zéphyr les ont vus , et leur voix fortunée ,
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets ,

J'irai dans ce jardin, où calme et solitaire
 La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
 Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
 J'ai cru revoir ce Dieu par l'Égypte adoré,
 Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblème !
 Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
 Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
 Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
 Là je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
 Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
 Quels riches entretiens ! tour-à-tour entraîné
 De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
 J'entendrai les savants qu'a formés leur génie :
 Ils partagent entr'eux la nature infinie,
 Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix ;
 Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
 Sans ombre, ô Vérité ! tu veux qu'on te contemple ;
 Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
 Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
 Le divin Esculapè égaré dans ces lieux,
 D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
 Demande à l'humble fleur quelques suc's salutaires.
 La fille du printemps ne les refuse pas,
 Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asyle,
 Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile !
 A l'entour, un essaim bourdonne sourdement ;
 C'est là que pénétré d'un double enchantement,
 Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
 Ces vers plus doux encore où gémit Aristée ;
 C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
 Des aimables erreurs du poète romain.

FONTANES.

Le Printemps et les Fleurs.

PRINTEMPS chéri , doux matin de l'année ,
Console-nous de l'ennui des hivers ;
Reviens, enfin , et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses !
Que ta présence a de charmes pour moi !
Puissent mes vers , aimables comme toi ,
En les chantant , te payer tes largesses !
Déjà Zéphyr annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière ,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez , timide violette ,
Mais c'est en vain ; le doigt sait vous trouver :
Il vous attache à l'obscur retraite
Qui recélait vos appas inconnus ;
Et destinée aux boudoirs de Cythère ,
Vous renaissiez sur un trône de verre ,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'anémone ,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans , au retour de l'automne ,
Un sol nouveau remplace le premier ,
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour , vous n'êtes point perdues ;
Dans cette fleur je revois Adonis.

Dans la jacinthe un bel enfant respire ;
 J'y reconnais le fils de Piérus.
 Il cherche encor les regards de Phébus ;
 Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur ,
 Ici fleurit l'infortuné Narcisse ;
 Il a toujours conservé la pâleur
 Que sur ses traits répandit la douleur.
 Il aime l'ombre , à ses ennuis propice ;
 Mais il craint l'eau , qui causa son malheur.

N'oublions pas la charmante cortule ;
 Nommons aussi l'aimable renoncule ,
 Et la tulipe , honneur de nos jardins.
 Si leurs parfums répondaient à leurs charmes ,
 La rose alors , prévoyant nos dédains ,
 Pour son empire aurait quelques alarmes.

.

Voyez ici la jalouse clytie ,
 Durant la nuit se pencher tristement ,
 Puis relever sa tête appesantie ,
 Pour regarder son infidèle amant.
 Le lis , plus noble et plus brillant encore ,
 Lève sans crainte un front majestueux ;
 Paisible roi de l'empire de Flore ,
 D'un autre empire il est l'emblème heureux.
 Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.
 L'humble genêt , le jasmin plus aimé ,
 Le chèvrefeuille et le pois parfumé
 Cherchent toujours à couvrir un treillage.
 Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux ,
 Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'iris demande un abri solitaire ;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est faible et délicat ;
Veillez sur lui ; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie :
Coupez les jets autour de lui pressés ;
N'en laissez qu'un , la tige en est plus belle ;
Ces autres brins , dans la terre enfoncés ,
Vous donneront une tige nouvelle ,
Et quelque jour ces rejetons naissants ,
Remplaceront leurs pères vieillissants.
Aimables fruits des larmes de l'Aurore ,
De votre nom j'embellirais mes vers ;
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?
Disparaissez , les roses vont éclore.

PARNY.

La Rose.

LORSQUE Vénus , sortant du sein des mers ,
Sourit aux dieux charmés de sa présence ,
Un nouveau jour éclaira l'univers ;
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur ;
Mais aussitôt le père de la treille
De ce nectar dont il fut l'inventeur ,
Laissa tomber une goutte vermeille ,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie ,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur , aux célestes banquets ,
Fait oublier celle de l'ambroisie ;
Son vermillon doit parer la beauté ;
C'est le seul fard que met la volupté ;

A cette bouche où le sourire joue ,
Son coloris prête un charme divin :
De la pudeur elle couvre la joue ,
Et de l'aurore elle rougit la main.

Le même.

Les Jardins de Versailles et Marly.

LOIN de ces vains apprêts , de ces petits prodiges ,
Venez , suivez mon vol au pays des prestiges ,
A ce pompeux Versaille , à ce riant Marly ,
Que Louis , la nature , et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand , que l'art n'est point timide ;
Là , tout est enchanté , c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine , ou plutôt d'un héros ,
Noble dans sa retraite , et grand dans son repos ;
Qui cherche encore à vaincre , à dompter des obstacles ,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux , et la terre , et les bois ,
Subjugués à leur tour , obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure ,
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus ,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus ,
Tomber , se prolonger dans des canaux superbes ;
Là , s'épancher en nappe ; ici , monter en gerbes ;
Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur ,
Pléuvoir en gouttes d'or , d'émeraude et d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres ,
Des Faunes , des Sylvains en ont peuplé les ombres ,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu :
Tout bosquet est un temple , et tout marbre est un Dieu ;
Et Louis respirant du fracas des conquêtes ,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

DELILLE , *les Jardins* , ch. I^{er}.

Les plus doux ornements des Jardins.

M A I S l'art et la féerie, et ses enchantements ,
Ne sont pas des jardins les plus doux ornements.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent quand l'étranger jouit de vos ombrages ,
Déjà leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchanté !
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !
Nos superbes tilleuls , nos ormeaux vigoureux ,
De ces champs ennemis redoutent la froidure :
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimats ;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats ,
Par des charmes plus doux à leurs regards sait plaire ;
Planté pour un ami , pour un fils , pour un père ,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets ,
Il en reçoit le nom , le nom cher à jamais.
Vous dont un ciel plus pur éclaire la patrie ,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie ;
Elle animera tout ; vos arbres , vos bosquets ,
Dès-lors ne seront plus ni déserts , ni muets ;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre ,
Et vos amis absents embelliront leur ombre.
Qui vous empêche encore , quand les bontés des Dieux ,
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux ,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage , d'un bois ?

Le même.

*L'Elysée des amis des hommes et des Dieux dans
les Jardins.*

DANS les paisibles lieux , où , calmant ses chagrins ,
(1) Il se cachait au monde , à l'envie , à la gloire ,
Qu'un pieux monument s'élève à sa mémoire.
J'emprunterai la main de la simplicité ;
Car il te chérissait , modeste Dêité ,
Et toi seule as le droit d'approcher de son ombre.
Du funèbre cyprès loin le feuillage sombre !
Il ne nous faut ici que des bois gracieux
Pour couvrir le sommeil de cet ami des Dieux.
Déjà le chèvrefeuil , cher aux âmes sensibles ,
Embrasse le tombeau de ses branches flexibles ;
Tandis que le laurier , noble prix des talents ,
Dresse avec majesté ses rameaux éclatants.
Je veux de peupliers y former un bocage :
Venez , enfans de l'air , en habiter l'ombrage ;
Peuple timide et doux dont il aimait la voix ,
De vos tendres concerts charmez encor ces bois ;
Venez y voltiger loin des regards profanes ;
Vos jeux , votre bonheur y plairont à ses mânes.
Si le sort complaisant , surpassant mes souhaits ,
Eût voulu m'accorder de plus riches guérets ,
Des taillis étendus et de gras pâturages ,
J'aurais , dans mes jardins , rassemblé les images
De ces mortels chéris , qui , secondés des Dieux ,
Ont chanté la nature en vers harmonieux.
Hésiode et Rosset , de la main de Cybèle ,
Recevraient tous les deux une palme immortelle.
Comme un orme élevé voit jusqu'à sa hauteur
Croître un brillant ormeau dont lui-même est l'auteur ,

(1) Jean-Jacques.

Ainsi le grand berger de l'antique Mantoue
Aurait à ses côtés Delille qu'il avoue.
Théocrite et Gessner, tenant leurs chalumeaux ,
Présideraient encore aux danses des hameaux.
J'irais voir chaque jour notre bon Lafontaine.
Et toi, chantre des mois, à ta muse hautaine ,
Digne d'un autre temps et d'un destin meilleur ,
Je consacre un berceau, gage de ma douleur.
Masson, Marnésia de mon frais paysage
Sembleraient dessiner l'élégant assemblage.
Fontanes ornerait le fertile verger ,
Et Parny de mes fleurs se verrait ombrager.
Près d'un torrent fougueux , sous des bois prophétiques ,
Thompson entonnerait ses sublimes cantiques.
Bernis de lacs d'amour unirait les saisons ;
Et sur un beau tapis de verdoyants gazons ,
Saint-Lambert , inspiré par la philosophie ,
Présenterait aux Grands la charrue ennoblie.
Heureux qui près de soi réunit ces tableaux !
Plus heureux qui jouit du fruit de leurs travaux ,
Se plaît à leurs écrits , et , dans sa solitude ,
De leurs sages discours fait sa plus chère étude !
Ses desirs ne vont point au-delà du vallon
Où le soleil naissant éclaire sa maison ,
Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline ,
Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.
Quelquefois dans l'été , si l'aube du matin
Promet en se levant un jour pur et serein ,
A sa compagne uni , vers le bois il s'avance ,
Et leur fils jeune encore en courant les dévance.
Des mets simples et doux avec eux apportés ,
Sur le gazon fleuri par leurs mains apprêtés ,
Leur procurent sans frais des plaisirs préférables
A l'art coûteux et vain des plus superbes tables.

Tout rit à leurs regards, et ce commun bonheur
Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur ;
Il semble que pour eux , sous ces ombres propices ,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

CASTEL, *les Plantes*, ch. IV (1).

~~~~~  
*Même sujet.*

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins  
Exiler tous ces Dieux des Grecs et des Romains.  
Et pourquoi ? Dans Athène et dans Rome nourrie,  
Notre enfance a connu leur riante féerie.  
Ces Dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers ?  
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?  
Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore ?  
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?  
Ah ! que ces Dieux toujours enchantent nos regards !  
L'idolâtrie encore est le culte des arts.  
Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on chasse  
Ces Dieux sans majesté, ces Déeses sans grâce.  
A chaque Dêité choisissez son vrai lieu.  
Qu'un Dieu n'usurpe pas les droits d'un autre Dieu.  
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Nâïades,  
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?  
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,  
Et dont Furne poudreuse est l'abri des oiseaux ?  
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages :  
Ces monstres me font peur, même dans leurs images ;  
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux ,  
Aux portes des bosquets sentinelles affreux ,

---

(1) Lire, après Castel et Delille, Bernardin - de - Saint - Pierre ,  
*Tableaux*, prose, *l'Elysée français*.



Qui tout hideux encor de soupçons et de crimes ,  
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes ;  
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?  
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.  
En des lieux consacrés à leur apothéose ,  
Créez un Elysée où leur ombre repose.  
Loin des profanes yeux , dans des vallons couverts  
De lauriers odorants , de myrtes toujours verts ,  
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.  
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages ,  
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux ,  
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.  
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure ,  
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure ,  
Ces grands hommes , leur calme et simple majesté ,  
Cette eau silencieuse , image du Léthé ,  
Qui semble , pour leurs cœurs exempts d'inquiétude ,  
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude ,  
Ces bois , ce jour mourant sous leur ombrage épais ,  
Tout , des mânes heureux y respire la paix.  
Vous donc , n'y consacrez que des vertus tranquilles.  
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles :  
Comme ils troublaient le monde ils troubleraient ces lieux.  
Placez-y les amis des hommes et des Dieux ,  
Ceux qui , par des bienfaits vivent dans la mémoire ,  
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.  
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri ;  
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.  
Donnez des fleurs , donnez ; j'en couvrirai ces sages  
Qui , dans ce noble exil , sur de lointains rivages  
Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs.  
Toi sur-tout , brave Cook , qui cher à tous les cœurs ,  
Unis par les regrets la France et l'Angleterre ;  
Toi qui , dans ces climats où le bruit du tonnerre



Nous annonçait jadis , Triptolême nouveau  
Apportais le coursier , la brebis , le taureau ,  
Le soc cultivateur , les arts de ta patrie ,  
Et des brigands d'Europe expiais la furie.  
Ta voile en arrivant leur annonçait la paix ,  
Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits.  
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.  
Et que fait son pays à ma reconnaissance ?  
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.

DELILLE , *les Jardins , Chant IV.*

---

*L'Histoire.*

AVANT qu'on vît briller sa lumière féconde ,  
Les temps se succédaient dans une nuit profonde ;  
Les peuples tour-à-tour par l'ennui dévorés ,  
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés ;  
Les grands événemens n'avaient point d'interprètes.  
Les débris étaient morts et les tombes muettes.  
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé ;  
L'ombre a fui ; les tombeaux , les débris ont parlé ;  
Les générations s'entendent et s'instruisent ;  
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.  
O charmes de l'étude ! ô sublimes récits !  
Dans quels transports le Sage , à son foyer assis ,  
Suit les nombreux combats et d'Athènes et de Rome ;  
A travers deux mille ans applaudit au grand homme ;  
Consulte l'orateur et le guerrier fameux ;  
Partage les revers des peuples grands comme eux ;  
Voit l'empire romain sous le fer des Vandales ,  
De ses vils empereurs expier les scandales ,  
Et , bientôt déchiré par divers potentats ,  
Son cadavre fécond enfanter cent États ;  
Retrouve en d'autres lieux sur la sanglante arène ,  
Marcius dans Condé , Scipion dans Turenne ,

Et, rempli des héros et des faits éclatants,  
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps!

LÉGOUVÉ, *les Souvenirs.*



*Les Ruines* (1).

Oisifs de nos cités, dont la mollesse extrême,  
Ne veut que ces plaisirs où l'on se fuit soi-même,  
Qui craignez de sentir, d'éveiller vos langueurs,  
Ces tableaux éloquents sont muets pour vos cœurs.  
Mais toi qui des beaux arts sens les flammes divines,  
Ton âme entend la voix des cercueils, des ruines.  
De la destruction recherchant les travaux,  
Des Etats écroulés tu fouilles les tombeaux.  
On te voit arrêté sur les bords du Scamandre,  
De l'antique Ilion interroger la cendre;  
On te voit dans Palmyre, attentif et surpris,  
Consulter sa grande ombre et ses savants débris.  
Quel livre à ton génie offrent de tels décombres!  
Sur ces lambeaux fameux, sur ces ruines sombres,  
Qui là, sans majesté, rampent dans les déserts,  
Ici, d'un front altier, se dressent dans les airs,  
Mais dont les traits usés et les rides sauvages  
Des ans qui rongent tout, attestent les ravages,  
Tu lis, le cœur saisi d'un agréable effroi,  
La marche de ce temps qui roule aussi sur toi,  
Des révolutions les soudaines tempêtes,  
La chute des États, la trace des conquêtes,  
L'empreinte des volcans et des flots destructeurs,  
Et la haute leçon du néant des grandeurs;

---

(1) Voyez, après ce morceau et le suivant, *Descriptions*, en prose, *le Soleil*, REYRAC; *les Ruines de Palmyre*, VOLNEY.

Et des siècles sur eux contemplant les injures ,  
De ces grands corps brisés tu comptes les blessures.

LÉGOUVÉ, *la Mélancolie.*



*Les Ruines antiques.*

MAIS de ces monuments la brillante gaieté  
Et leur luxe moderne , et leur fraîche jeunesse ,  
Des antiques débris valent-ils la vieillesse ?  
L'aspect désordonné de ces grands corps épars ,  
Leur forme pittoresque attache les regards.  
Par eux le cours des eaux est marqué sur la terre.  
Détruits par les volcans , ou l'orage , ou la guerre ,  
Ils instruisent toujours , consolent quelquefois.  
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids ,  
Enseignent à céder à ce commun ravage ,  
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage  
Vit sur ces murs détruits Marius malheureux ,  
Et ces deux grands débris se consolaient entr'eux.  
Liez donc à vos plans ces vénérables restes.  
Et toi , qui m'égarant dans ces sites agrestes ,  
Bien loin des lieux frayés , des vulgaires chemins ,  
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins ,  
O sœur de la peinture , aimable poésie ,  
A ces vieux monuments viens redonner la vie ;  
Viens présenter au goût ces riches accidents  
Que de ses lentes mains a dessinés le Temps.  
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle ,  
Saint asyle où jadis , dans la saison nouvelle ,  
Vierges , femmes , enfants , sur un rustique autel ,  
Venaient pour les moissons implorer l'Eternel.  
Un long respect consacre encore ces ruines.  
Tantôt c'est un vieux fort , qui du haut des collines ,



Tyran de la contrée , effroi de ses vassaux ,  
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux ;  
Qui , dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes ,  
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes  
De nos preux chevaliers , des Bayards , des Henris ;  
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.  
Ces débris , cette mâle et triste architecture ,  
Qu'environne une fraîche et riante verdure ,  
Ces angles , ces glacis , ces vieux restes de tours ,  
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours ,  
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières ,  
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères ,  
Saisissez ce contraste , et déployez aux yeux ,  
Ce tableau doux et fier , champêtre et belliqueux.

Plus loin , une abbaye antique , abandonnée ,  
Tout-à-coup s'offre aux yeux , de bois environnée.  
Quel silence ! c'est là , qu'amante du désert ,  
La méditation avec plaisir se perd  
Sous ces portiques saints , où des vierges austères ,  
Jadis , comme ces feux , ces lampes solitaires ,  
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu ,  
Pâles , veillaient , brûlaient , se consumaient pour Dieu.  
Le saint recueillement , la paisible innocence ,  
Semble encor de ces lieux habiter le silence.  
La mousse de ces murs , ce dôme , cette tour ,  
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour ,  
Les degrés de l'autel usés par la prière ,  
Ces noirs vitraux , ce sombre et profond sanctuaire ,  
Où peut-être des cœurs en secret malheureux  
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds ,  
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes ,  
A la religion dérobaient quelques larmes ;  
Tout parle , tout émeut , dans ce séjour sacré.  
Là , dans la solitude en rêvant égaré ,

Quelquefois

Quelquefois vous croirez , au déclin d'un jour sombre ,  
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Mettez donc à profit ces restes précieux ,  
Augustes ou touchans , profanes ou pieux.

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte  
Imite mal du temps l'inimitable empreinte ;

Tous ces temples anciens récemment contrefaits ,  
Ces restes d'un château qui n'exista jamais ,

Ces vieux ponts nés d'hier , et cette tour gothique ,  
Ayant l'air délâbré sans avoir l'air antique :

Artifice à la fois impuissant et grossier.  
Je crois voir cet enfant tristement grimacier ,

Qui jouant la vieillesse et ridant son visage ,  
perd , sans paraître vieux , les graces du jeune âge.

Mais un débris réel intéresse mes yeux.

Jadis contemporain de nos simples aïeux ,  
J'aime à l'interroger , je me plais à le croire ;

Des peuples et des temps il me redit l'histoire.  
Plus ces temps sont fameux , plus ces peuples sont grands ,

Et plus j'admirerai ces restes imposants.  
O champs de l'Italie , ô campagnes de Rome ,

Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !  
C'est là que des débris fameux par de grands noms ,

Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons ,  
Vous offrent ces aspects , trésors des paysages.

Voyez de toutes parts comment le cours des âges ,  
Dispersant , déchirant de précieux lambeaux ,

Jetant temple sur temple et tombeaux sur tombeaux ,  
De Rome étale au loin la ruine immortelle.

Ces portiques , ces arcs , où la pierre fidelle  
Garde du peuple roi les exploits éclatans ,

Leur masse indestructible a fatigué le temps.  
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde ;

Sous ces portes passaient les dépouilles du monde ;



Partout , confusément dans la poussière épars ,  
 Les thermes , les palais , les tombeaux des Césars ;  
 Tandis que de Virgile , et d'Ovide et d'Horace ,  
 La douce illusion nous montre encor la trace.  
 Heureux , cent fois heureux l'artiste des jardins  
 Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !  
 Déjà la main du Temps sourdement le seconde ;  
 Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde  
 La nature se plaît à reprendre ses droits.

Au lieu même où Pompée , heureux vainqueur des rois ,  
 Etalait tant de faste , ainsi qu'aux jours d'Evandre  
 La flûte des bergers revient se faire entendre.  
 Voyez rire ces champs au laboureur rendus ;  
 Sur ces combles tremblants les chevreaux suspendus ;  
 L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe ;  
 L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;  
 Ces forêts d'arbrisseaux , de plantes , de buissons ,  
 Montant , tombant en grappe , en touffes , en festons ,  
 Par le souffle des vents semés sur ces ruines.  
 Le figuier , l'olivier , de leurs faibles racines ,  
 Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;  
 Et la vigne flexible , et le lierre aux cent mains ,  
 Autour de ces débris rampant avec souplesse ,  
 Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

DELILLE , *les Jardins , ch. IV.*

---

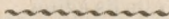
*Bacchus et son cortège.*

TOUT-A-COUP au-dehors un bruit se fait entendre ;  
 Les accens de l'airain , les cris de mille voix  
 Grondent dans les rochers , frémissent dans les bois.  
 Nous volons au portique , et nous sortons en foule.  
 Sur la plaine obscurcie un nuage épais roule :



Il avance vers nous à flots tumultueux.  
On voit dans les transports d'un trouble impétueux,  
Sur la cime des monts , à travers les vallées,  
Les Bacchantes en feu courir échevelées.  
Leur voile dans les airs se disperse égaré ;  
De feuillages nouveaux leur front est entouré ;  
Les pampres voltigeants s'unissent au lierre ;  
De leur thyrses , à grands coups , elles frappent la terre.  
Le vieux Silène arrive , incertain , chancelant ;  
Son animal tardif le traîne d'un pas lent :  
D'ivresse et de vapeurs sa tête embarrassée  
Tour-à-tour se soulève , et retombe affaissée.  
Son corps , qui s'abandonne , en ses balancements  
Du tranquille animal suit tous les mouvements ;  
Là , s'agite en tumulte une folle jeunesse.  
Pan , le Dieu Pan s'élance , et bondit d'allégresse ;  
De son aigre pipeau les sons retentissaient ;  
Les satyres légers autour de lui dansaient.  
On voit dans tous les yeux étinceler la joie ;  
Le rire épanoui librement se déploie.  
Un aimable désordre unit , confond les jeux.  
On chante , on s'entrelace , on court , on est heureux.  
Le nectar est versé des mains de la folie ,  
Et de ses flots brillants chaque coupe est remplie.  
Enfin , je vis Bacchus par des tigres traîné ;  
Son char d'un peuple immense était environné.  
Tel aux rives du Gange il parut dans sa gloire,  
Jeune , portant partout la joie et la victoire.

COLARDEAU , *traduction du temple de Gnide , ch. VI.*



*L'Automne.*

Le soleil dont la violence  
Nous a fait languir si long-temps,  
Arme de feux moins éclatants  
Les rayons que son char nous lance;  
Et plus paisible dans son cours,  
Laisse la céleste balance  
Arbitre des nuits et des jours.

L'Aurore désormais stérile  
Pour la divinité des fleurs,  
De l'heureux tribut de ses pleurs  
Enrichit un Dieu plus utile;  
Et sur tous les coteaux voisins  
On voit briller l'ambre fertile,  
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle  
Que Bacchus prépare à nos yeux  
De son triomphe glorieux  
La pompe la plus solennelle.  
Il vient de ses divines mains  
Sceller l'alliance éternelle  
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane  
Les ris voltigeant dans les airs,  
Des soins qui troublent l'univers,  
Ecartent la foule profane.  
Tel, sur des bords inhabités,  
Il vint de la triste Ariane  
Calmer les esprits agités.

Les satyres tout hors d'haleine,  
Conduisant les nymphes des bois,

Au son du fifre et du hautbois,  
Dansent par troupes dans la plaine;  
Tandis que les Sylvains lassés  
Portent l'immobile Silène  
Sur leurs thyrses entrelacés.

ROUSSEAU , o de 3 , liv. III.

~~~~~  
Le Feuillage d'Automne , ou la Mélancolie.

OBSERVEZ-LES sur-tout lorsque la pâle Automne,
Près de la voir flétrie , embellit sa couronne :
Que de variété , que de pompe et d'éclat !
Le pourpre , l'orangé , l'opale , l'incarnat ,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun : bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre ,
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là , si mon cœur nourrit quelques profonds regrets ,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure ,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés , de ces rameaux flétris ,
Seul , errant , je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie ;
Viens , je me livre à toi , douce mélancolie !
Viens , non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux ,
Mais l'œil demi-voilé , mais telle qu'en Automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne ;
Viens , le regard pensif , le front calme , et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

DELILLE , *les Jardins* , ch. II.

DESCRIPTIONS.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions ;
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

La Poésie descriptive; Préceptes de ce genre.

SANS doute il est un art de saisir , d'imiter ,
De peindre à notre esprit les beautés naturelles ;
Et de cet art qu'en vain la foule veut tenter ,
J'admire , je chéris les deux brillans modèles ,
Des Muses et des champs amans vrais et fidèles.

Deux poètes mélodieux ,
Le vainqueur de Thompson , le rival de Virgile ,
Sur l'Hélicon français ont , d'une main habile ,

Planté ce rameau précieux
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
C'est peu de crayonner ; il faut , il faut , comme eux ,
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas sur-tout , l'un de l'autre copistes ,
Peintres minutieux , scrupuleux botanistes ,
Effeuiller chaque rose , ouvrir chaque bouton ,
User votre palette à peindre un papillon.
Des poètes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.

On ne parla que de *pinceaux* ,
D'*ombres* et de *couleurs* , d'*images* , de *tableaux*.
Le titre de poète et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.

Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir et celui d'inventer.

Jeunes élèves du Parnasse ,
Suivez , étudiez des principes plus vrais ;
Par cet exemple instruits , abjurez désormais
De ces sophismes vains la ridicule audace ;
Et de l'esprit humain observant les progrès ,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.

Oui , la *Description* , effort de tant d'auteurs ,
N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie , en ses naissans ouvrages ,
Des champêtres objets ébaucha les images.
Le sauvage lui-même , aux plus lointains climats ,
Trace , dans sa chanson grossière et monotone ,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas ,
Le sol qui le nourrit , la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets ,
Et sans cesse ramène , en son refrain barbare ,
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare ,
L'habitant de Torno , dans sa hutte enfumé ,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé ,
Et ses rennes légers , coursiers de Laponie ,
Emportant un traîneau sur la neige applanie.
Aux bords du Groenland , le pêcheur exilé
Vante , dans son langage en couplets modulé ,
Ses traits et ses harpons , leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale ,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux ,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

LA HARPE , *Epître au comte de Schowalow , sur les
effets de la nature champêtre et sur la poésie des-
criptive.*

L'Eden.

Du marbre, de l'airain, que le luxe prodigue ,
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois , mais les eaux , mais les ombrages frais ,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton : quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains ,
Le voyez-vous tracer des routes régulières ,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte , sans art , de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines , des coteaux le mélange charmant ,
Les ondes à leur choix errantes mollement ,
Des sentiers sinueux les routes indécises ,
Le désordre enchanteur , les piquantes surprises ,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir ,
Variaient , suspendaient , prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure ,
Mille arbres , de ces lieux ondoyante parure ,
Charme de l'odorat , du goût et des regards ,
Elégamment groupés , négligemment épars ,
Se fuyaient , s'approchaient , quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue ;
Ou , tombant jusqu'à terre , et recourbant leurs bras ,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure ,
Et de fleurs , en passant , semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes , d'arbrisseaux ,
Entrelaçant en voûte , en alcove , en berceaux ,

Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?

C'est là que les yeux pleins de tristes rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main ,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature ,
Le ciel par son éclat , l'onde par son murmure ;
La terre , en tressaillant , ressentit leurs plaisirs ;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient , et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins , heureux qui , comme vous ,
Vivrait , loin des tourments où l'orgueil est en proie ,
Riche de fruits , de fleurs , d'innocence et de joie ! (1)

DELILLE, *les Jardins*, chant I.



L'origine des Fleuves.

LA mer , dont le soleil attire les vapeurs ,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former , s'élever , et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux ,
Que dispersent au loin les vents officieux ,
Tantôt , féconde pluie , arrose nos campagnes ,
Tantôt retombe en neige , et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux , de frimas couronnés ,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés ,

(1) Ce morceau n'est ni traduit, ni même imité de Milton. Voyez néanmoins, dans ce poète, la description charmante du Paradis terrestre.

Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte ,
 Réunissent leur force , et s'ouvrent une route.
 Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus ,
 Dans leurs veines errans , à leurs pieds descendus ,
 On les en voit enfin sortir à pas timides ;
 D'abord faibles ruisseaux , bientôt fleuves rapides.
 Des racines des monts qu'Annibal sut franchir ,
 Indolent Ferrarois , le Pô va t'enrichir ;
 Impétueux enfant de cette longue chaîne ,
 Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne ;
 Et son frère emporté par un contraire choix ,
 Sorti du même sein va chercher d'autres loix.
 Mais enfin , terminant leurs courses vagabondes ,
 Leur antique séjour redemande leurs ondes.
 Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
 Sur les monts , dans les champs , l'aiglon nous les rend.

Telle est de l'univers la constante harmonie :
 De son empire heureux la discorde est bannie.
 Tout conspire pour nous , les montagnes , les mers ,
 L'astre brillant du jour , les fiers tyrans des airs.
 Puisse le même accord régner parmi les hommes !

RACINE le fils , *la Religion* , chant I.



La Fontaine de Vaucluse.

VAUCLUSE ! heureux séjour , que , sans enchantement ,
 Ne peut voir nul poète , et sur-tout nul amant !
 Dans ce cercle de monts qui , recourbant leur chaîne ,
 Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine ;
 Sous la roche voûtée , antre mystérieux ,
 Où ta nymphe , échappant aux regards curieux ,
 Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure ,
 Combien j'aimais à voir ton eau qui , toujours pure ,

Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur, par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor, sur ces rocs solitaires,
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux:
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriais-je! un vieux tronc bordait-il le rivage?
Laure avait reposé sous son antique ombrage.
Je redemandais Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.

DELILLE, *les Jardins*, ch. III.

~~~~~  
*Les Mines* (1).

DÉJÀ l'éclat du jour s'enfuit loin de ses yeux;  
L'abyme est sous ses pieds, il a perdu les cieux.  
Il s'enfonce, il poursuit des routes inconnues,  
De ce monde lointain lugubres avenues.

---

(1) Voyez *Tableaux*, en prose, *les Mines et leurs travaux*.



Par leurs noires vapeurs , ces tristes régions  
De la torche fumante émoussent les rayons.  
Il entend sous ses pas des pompes frémissantes ,  
De souterraines eaux au loin retentissantes ,  
Inondant sourdement des antres écartés ,  
Ou qui , tombant , roulant , grondant à ses côtés ,  
De rochers en rochers écument et jaillissent ,  
Et d'abyme en abyme enfin s'ensevelissent.  
Le bruit descend , remonte , et le gouffre en mugit.

A ses regards enfin le gouffre s'élargit ;  
La voix des travailleurs , de leur prison obscure  
S'élève jusqu'à lui comme un lointain murmure ;  
Bientôt un faible jour , du sein de ces tombeaux ,  
S'entremêlant au jour de ces pâles flambeaux ,  
Au terme de ses vœux l'avertit qu'il arrive ;  
Tel qu'un navigateur qui voit enfin la rive ,  
Il achève sa route , il s'élance , il descend ;  
Déjà , d'un pied léger , il frappe en bondissant  
Le sol qui des métaux renferme les semences.

« Salut , antres , rochers , et cavernes immenses ,  
» Dit-il , terre nouvelle , et qui n'as point de cieux !  
» Nature , ouvre à mon œil ton sein mystérieux.  
» Dans ton auguste nuit permets que je m'égare.... »  
D'un nouvel univers on dirait qu'il s'empare.  
Il y marche à grands pas ; il voit , de tous côtés ,  
En labyrinthe obscur , fuir de vastes cités ,  
De longs enfoncements , de noirâtres portiques ,  
Les dômes ténébreux de cent voûtes antiques ;  
Là , des monceaux de roc sur la terre étendus ,  
Là , le front menaçant des rochers suspendus ,  
Et des forêts de troncs , appuis inébranlables ,  
Qui soutenaient au loin ces voûtes formidables ;

Les chênes , qui jadis s'élançaient dans les airs ,  
Aujourd'hui descendus aux portes des enfers ,  
Tels que de vieux géants , dans une nuit profonde ,  
Semblaient en s'unissant porter le poids du monde.

Des lampes , à travers la vaste obscurité ,  
Répandaient une morne et tremblante clarté :  
Astres silencieux , dont les rayons funèbres  
Rendaient visible à l'œil l'épaisseur des ténèbres.  
L'espace , en s'enfonçant de détour en détour ,  
Paraissait s'éclairer , se noircir tour-à-tour.

Là , le calme et le bruit inspiraient l'épouvante.  
Dans un séjour de mort , une cité vivante ,  
Le cri des longs leviers et des chaînes de fer  
Soulevant les fardeaux vers les plaines de l'air ,  
Le bruit lugubre et sourd de cent roches frappées ,  
Les voix par intervalle au silence échappées ,  
Les chocs tumultueux , le roulement des chars ,  
En étonnant l'oreille , étonnaient les regards ,  
Et semblaient , de la nuit interrompant les heures ,  
Du silence éternel agiter les demeures.

Des milliers d'habitants , courbés par les travaux ,  
Le teint sombre et jauni des vapeurs des métaux ,  
Fantômes demi-nus , peuplent ce noir empire.  
L'un , parmi les poisons du souffle qu'il respire ,  
Dans l'abyme creusé creuse un abyme encor ;  
L'autre enlève à la terre un facile trésor.  
Là , d'étage en étage une troupe est montée  
Sur les gradins nombreux de la roche argentée ;  
Le mineur attentif suit le filon errant ,  
L'interroge de l'œil ; tandis qu'en l'éclairant ,  
Pétille à ses côtés sa lampe solitaire.  
Son œil a reconnu la veine tributaire :  
Armé d'un fer aigu , sous le marteau pesant  
Il l'enfonce ; le roc crie en se divisant ,

Et les coups répétés sous une main active,  
Font jaillir en débris la richesse captive.

Un autre avec plus d'art , si le fer émoussé  
Rebondit sur le roc , au salpêtre pressé  
Creuse un canal étroit. Bientôt la flamme brille ;  
On fuit : le feu serpente et la mèche pétille ,  
Le salpêtre s'embrase ; un long mugissement  
Court d'échos en échos , et le rocher fumant  
Vers la voûte , en éclats , vole comme un tonnerre ,  
De la voûte à grand bruit retombe sur la terre.  
Le travailleur accourt ; et le tranchant ciseau  
Du métal enfermé divise le berceau.

THOMAS, *Pétreïde*.



*Le Modèle du peintre, ou les Couleurs de la nature.*

PARTOUT d'un pôle à l'autre, et de la terre aux cieux ,  
L'univers coloré resplendit à nos yeux.  
Quand l'oiseau de son chant vient saluer l'aurore ,  
De quel pur orangé l'orient se décore !  
De quels feux le soleil peint les airs en marchant !  
Quels flots de pourpre et d'or il roule à son couchant !  
Sous quel aspect superbe , il semble reproduire  
L'assemblage grossier des vapeurs qu'il attire !  
Astre inégal des nuits , quelle douce clarté  
S'échappe par les airs de ton disque argenté !  
Même lorsque la nuit , en déployant ses voiles ,  
Fait , dans un sombre azur , scintiller les étoiles ,  
Que , sur ce fonds obscur , l'œil est encor charmé  
De tous ces points brillans dont le ciel est semé !  
La nature partout variant les images ,  
De diverses couleurs a marqué ses ouvrages ,



La fourrure du tigre , et l'aile des oiseaux ,  
Et le flanc émaillé des habitants des eaux.  
Par le brillant amas des divers coquillages ,  
C'est elle qui des mers embellit les rivages ,  
Teint l'or, blanchit la perle , et rougit le corail ,  
Nuance , au vaste sein de la terre en travail ,  
Le jaspe , le porphyre , et d'une main féconde  
Sème le diamant aux sables de Golconde.  
Le creux des souterrains veiné par les métaux ,  
La surface des monts couverts de végétaux ,  
Ces jardins , ces vergers , comme tout se colore  
Sous les pinceaux d'Opis , de Pomone et de Flore !  
De quels rians tapis , de quels différents verts  
Ces champs sont revêtus , ces vallons sont couverts !  
Combien l'or ondoyant de la moisson prochaine  
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine !  
Que l'ambre des raisins , sous ces pampres touffus ,  
Orne sur ces coteaux les thyrses de Bacchus !

LEMIERRE , *Poème de la peinture.*



### *Les premières leçons de l'Harmonie.*

LA nature dans l'homme éveillant le génie ,  
Enseigna la première à chercher l'harmonie ;  
Et les sons différents qui vont frapper les airs ,  
Tracèrent les chemins jusqu'à l'art des concerts.  
Que l'on prête l'oreille au bruit des météores ,  
Au retentissement des substances sonores ,  
Tout est harmonieux ; les éclats si fréquents  
Que font dans le Mexique entendre les volcans ,  
Lorsqu'ils lancent le roc , la lave et le bitume ;  
Les rapides torrents qui blanchissent d'écume ,

Et qui , précipités de la cime des monts ,  
Tombent , tombent sans cesse en des gouffres sans fonds ;  
Des vents impétueux les souffles invisibles ,  
Dans les bois agités leurs sifflements horribles ;  
Des lions en fureur les longs rugissements ,  
Et des coursiers fougueux les fiers hennissements ;  
Le tumulte des mers , quand du fond des abymes  
Les flots amoncelés portent si haut leurs cimes ;  
Ces tonnerres rivaux l'un de l'autre voisins ,  
Grondant profondément dans les monts Apennins ,  
Qui d'échos en échos , de caverne en caverne ,  
Prolongent dans les airs le bruit qui nous consterne ,  
Et qui faisant trembler la terre sous nos pas ,  
Par éclats redoublés tombent avec fracas.

Vos sens épouvantés de ces accents terribles ,  
Veulent-ils être émus par des sons plus paisibles ?  
A ces bruits imposants , fiers et tumultueux ,  
La nature a mêlé des sons voluptueux.  
Entendez du milieu de cette grotte obscure ,  
La source qui s'échappe à travers la verdure ;  
Entendez du ruisseau , dans son cours incertain ,  
Entre mille cailloux le murmure argentin ;  
Le roseau des vallons organe de Zéphire ,  
Nos chants que les échos se plaisent à redire ,  
Les oiseaux qui dans l'air , ce théâtre des sons ,  
Nous ont donné de l'art les naïves leçons ;  
Sous le feuillage épais d'une sombre retraite ,  
Le tendre rossignol et la jeune fauvette ,  
D'un flexible gosier vont chantant tour à tour ,  
L'aurore , le printemps , le plaisir et l'amour.

LEMIERRE , *Les fastes* , ch. XVI.



*Le Chantier de Sardam.*

A peine le soleil , ramené par les heures ,  
Eut entr'ouvert du jour les brillantes demeures ,  
Pierre vole à Sardam. C'est là qu'un peuple entier ,  
De ses travaux nombreux couvre un vaste chantier.  
Là , ces forêts du nord , ces pins de la Norvège ,  
Enfants de ces climats qu'un long hiver assiège ,  
Pour chercher , sur la mer , des orages nouveaux ,  
Sous de savantes mains , se courbent en vaisseaux.  
Un art industrieux préside à leur structure ;  
Sous les lois du compas , leur fière architecture  
S'élève avec lenteur , croît avec majesté ;  
D'autres foulent déjà l'Océan irrité.  
Dans de noirs arsenaux que la flamme environne ,  
Le fer , à longs torrents , coule , écume , bouillonne.  
L'enclume retentit. Un immense levier  
S'allonge et se recourbe en deux branches d'acier ,  
Dont la dent immobile , au fort de la tempête ,  
Quand déjà le nocher voit la mort sur sa tête ,  
De son énorme poids luttant contre les eaux ,  
Mord le sable des mers et fixe les vaisseaux.  
Ici du sapin vert la branche résineuse  
Distille , à flots épais , une gomme onctueuse.  
Amolli par les eaux , par la pierre écrasé ,  
Sous des ongles de fer le chanvre est divisé ;  
Son duvet s'arrondit sur le fuseau mobile ,  
Se transforme en tissu sous la navette agile ;  
Bientôt , renfermant l'air dans ses replis mouvants ,  
Il flotte , et les vaisseaux ont les ailes des vents.  
La tige du sapin , que le temps a durcie ,  
Se divise , en criant , sous la dent de la scie.  
O prodige ! le vent par des ressorts nouveaux ,  
Esclave industrieux , préside à ces travaux.



Il a broyé le grain , il façonne le chêne ,  
Il écrase à grand bruit la plante américaine  
Dont la poussière active éveille la langueur ;  
De l'olive , à longs flots , exprime la liqueur ,  
Fait des débris du lin la feuille transparente  
Où l'art écrit les sons , et peint la voix errante.  
Ainsi l'homme à son joug asservit l'univers ;  
Aux éléments captifs l'homme a donné des fers :  
Il ajoute à ses bras leur force réunie.  
Puissant par son courage , et grand par son génie ,  
Armé des éléments , des arts environné ,  
Il marche en conquérant sur ce globe étonné.

THOMAS, *Pétreïde.*



### *La Peste d'Egine.*

L'HORIZON se voila de nuages obscurs ,  
Et l'air s'appesantit chargé de feux impurs.  
Trois fois on vit des mois la courrière inconstante  
Arrondir , retrécir sa lumière changeante ,  
Depuis qu'incessamment l'haleïne des autans  
De semences de mort empoisonna nos champs.  
Combien vit-on alors de vipères immondes  
Souiller la terre inculte , et le cristal des ondes !

Un mal contagieux d'abord frappe à la fois  
La brebis au bercail et le loup dans les bois ;  
Le chien meurt près de l'homme , et l'oiseau sous la nue.  
Le triste laboureur , courbé sur sa charrue ,  
Voit le bœuf sans vigueur tomber dans le sillon.  
L'agneau bèle , maigrit , sèche et perd sa toison.  
Regrettant les combats , la palme et la carrière ,  
Le coursier généreux , couché sur la litière ,

S'indigne de mourir d'une mort sans honneur.  
Le sanglier féroce a perdu sa fureur ;  
L'ours affreux , des troupeaux ne trouble plus l'empire ;  
Le cerf ne bondit plus : tout languit , tout expire.  
Dans les champs , dans les bois , sur les chemins , partout ,  
On ne voit que la mort , l'horreur et le dégoût.  
Que dis-je ? Les vautours , les chiens , les loups avides  
N'osent même approcher de ces restes livides ;  
Et ce venin de mort , par les vents emporté ,  
Répand dans l'air infect un air plus infecté.

De la contagion l'homme a senti l'atteinte ,  
Et des vastes cités elle habite l'enceinte.  
Le visage est d'abord rouge de feux ardents ,  
Symptômes du venin qui s'allume au dedans.  
La langue se dessèche , et la bouche avec peine  
Aspire en haletant une fiévreuse haleine.  
Le lit irrite encor ce feu contagieux.  
O que le moindre voile est un poids odieux !  
Nu , couché sur la dure , on s'étend sur la terre ,  
Et , sans se rafraîchir , on échauffe la pierre.

Rien n'arrête le cours de ce fléau fatal :  
Le médecin lui-même est victime du mal.  
L'ami , pour prix des soins de l'ami qui lui reste ,  
Lui laisse du tombeau l'héritage funeste.  
Plus d'espoir de salut : tous , dans leur dernier sort ,  
Pour remède à leurs maux n'attendent que la mort.  
Ils se permettent tout , nul ne veut se contraindre ;  
Comme ils n'espèrent plus , ils ne peuvent plus craindre.  
Ils vont nus , sans pudeur , près des sources conduits ,  
Se plonger dans un fleuve , ou sur le bord des puits  
Pencher avidement leur tête appesantie.  
Là , leur soif à la fin s'éteint avec leur vie ;



Et l'onde où, las de boire, ils tombent expirants,  
De flots chargés de morts abreuve des mourants.  
Le repos de leur lit est pour eux un supplice :  
Comme si de leurs maux leur maison fût complice,  
Ils quittent furieux leur couche de douleurs,  
Se roulent sur la terre, et vont mourir ailleurs.  
Hélas ! vous eussiez vu ces spectres frénétiques  
Errer à pas tremblants dans les places publiques ;  
Vous eussiez vu les uns, sans haleine et sans voix,  
Rouler des yeux éteints pour la dernière fois ;  
D'autres lever en vain, vers un ciel implacable,  
Leurs bras appesantis, que la langueur accable ;  
Et tous amoncelés comme de vils troupeaux,  
Attendre que la mort les frappe de sa faux.

Ah ! j'enviais leur sort ; je détestais la vie.  
Je voyais moissonner la fleur de la patrie,  
Je voyais sur les morts s'entasser les mourants,  
Tels que des fruits trop mûrs abattus par les vents.  
Voyez ce temple auguste où Jupiter réside :  
Là, qu'il n'apporta pas son offrande timide ?  
Là, tandis qu'à l'autel on priait à genoux,  
Le père pour le fils, l'épouse pour l'époux,  
Combien n'en vit-on pas, surpris du mal funeste,  
De l'encens dans leurs mains tenir encor le reste ?  
Combien de fois vit-on les bœufs ornés de fleurs,  
Au moment où la main des sacrificateurs  
Epanchait sur leur front la coupe solennelle,  
Tomber avant le coup de la hache mortelle !

Moi-même, pour mes fils, pour mon peuple et pour moi,  
J'offrais un sacrifice et vis, avec effroi,  
La victime expirer avant d'être frappée.  
La hache, d'un sang noir fut à peine trempée ;  
Et la fibre que ronge un mal contagieux,  
A perdu ses avis sur les secrets des Dieux.



J'ai vu même , j'ai vu par des mains frénétiques  
 Des morts amoncelés sous les sacrés portiques ,  
 Des cadavres hideux , jetés sur les autels ,  
 Reprocher leur ouvrage à des Dieux trop cruels.  
 On en a vu hâter la fin de leur souffrance ,  
 Et courir au-devant du trépas qui s'avance :  
 Le nœud qu'ils ont tissu pour terminer leur sort ,  
 Les délivre en mourant de la peur de la mort.

Plus de funèbre deuil : les portes des murailles  
 Ne s'ouvrent pas assez pour tant de funérailles.  
 Les morts à l'abandon , ne sont plus inhumés ;  
 Le bûcher n'attend plus les dons accoutumés.  
 L'un est mis sur des feux que pour l'autre on prépare ;  
 La tombe est le sujet d'une rixe barbare.  
 Le bois manque aux bûchers , et la terre aux tombeaux ;  
 Et le Styx , étonné de tant de morts nouveaux ,  
 Des mânes oubliés voit les ombres plaintives ,  
 Amis , parents , époux , errantes sur ses rives (1).

SAINT-ANGE, *Traduction d'Ovide ,  
 Métamorphoses , livre VII.*

~~~~~

Les Bois, les Bosquets, livrés à la coignée.

. D'ABORD que l'on choisisse ,
 Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.
 Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :
 Avant d'exécuter un rigoureux arrêt ,
 Ah ! songez que du temps ils sont le lent ouvrage ,
 Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ,

(1) Voyez *Narrations* , en prose , la *Peste d'Athènes* , et deux morceaux du même genre dans les *Tableaux en vers*.

Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur ,
Sans besoin , sans remords , les livre à la coignée.
Renversés sur le sein de la terre indignée ,
Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.

Ah ! par ces bois sacrés , dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre ,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux ,
Profanes , respectez ces troncs religieux ;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste ,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants ,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants ,
Tomberont sous le fer , et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.
O Versailles ! ô regrets ! ô bosquets ravissants ,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi , de Le Nôtre et des ans ,
La hache est à vos pieds , et votre heure est venue !
Ces arbres dont l'orgueil s'élançait dans la nue ,
Frappés dans leur racine , et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer ,
Tombent , et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes.
Ils sont détruits ces bois , dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux ;
Ces bois où , célébrant de plus douces conquêtes ,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes !
Amour , qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?
Qu'est devenu l'ombrage où , si belle et si tendre ,
A son amant surpris et charmé de l'entendre ,
La Valière apprenait le secret de son cœur ,
Et sans se croire aimée , avouait son vainqueur ?

Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage ,
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois ,
Qui chantaient leurs amours dans l'asyle des rois ,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces Dieux , dont le ciseau peupla ces verts portiques ,
D'un voile de verdure autrefois habillés ,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés ,
Pleurent leur doux ombrage ; et redoutant la vue ,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez , hâtez votre ombre , et repeuplez ces champs ,
Vous , jeunes arbrisseaux ; et vous , arbres mourants ,
Consolez-vous : témoins de la faiblesse humaine ,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :
Vous comptez cent printemps , hélas ! et nos beaux jours
S'envolent les premiers , s'envolent pour toujours.

DELILLE , *les Jardins , chant II.*



Le Bonheur des champs.

AH ! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur !
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile ,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil ,
De leur patron superbe adorant le réveil ,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques ,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines ;

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui :
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts ;
Ce sont-là ses trésors, ce sont-là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les Dieux, qu'on chérit la vieillesse :
La Justice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices !
Dites-moi quelle cause éclipse dans leurs cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde ;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été ;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie,
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie ?

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien ! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh ! qui me portera dans vos bois reculés !
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages ?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages ;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure ;

Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du Dieu des troupeaux, et des Nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix;
Auprès de ses égaux, passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie.
Jamais aux tribunaux disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.

D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer;
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Egorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor;
L'orateur au barreau, le poète au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieus
Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux.

Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivaient ses pères:
Ce champ nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.
Ainsi que les saisons sa richesse varie :
Ses agneaux, au printemps, peuplent sa bergerie ;

L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses ,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.

L'hiver vient ; mais pour lui l'automne dure encor.
Les bois donnent leurs fruits , l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses ,
A son cou suspendus disputent ses caresses.
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois.
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
Et ses chevreaux tout fiers de leur corne naissante ,
Se font en bondissant une guerre innocente.

Les fêtes , je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs ;
Il propose des prix à la force , à l'adresse :
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux ,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome , aujourd'hui reine des nations ,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts ;
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivait Saturne : alors d'affreux soldats,
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeaient pas ,
Et le marteau pesant sur l'enclume bruyante ,
Ne forgeait point encor l'épée étincelante (1).

DELILLE, *Traduction des Géorgiques , chant II.*

(1) Voyez *Morale* , en prose , *les plaisirs et l'indépendance de la Vie Champêtre.*

Le Monde et la Retraite.

QUE faut-il au bonheur ? La retraite et la paix ;
Il fuit ce tourbillon où la jeunesse roule.
C'est là qu'un nœud succède aux nœuds qu'on a rompus :
On se prend , on se laisse , on ne se connaît plus ;
Maîtresse , amis , parents , tout se perd dans la foule.
Et voilà les plaisirs de ce monde vanté !
Je plains l'homme insensé que leur tumulte enivre ,
Qui dans le mouvement met sa félicité ,
Qui jouit dans le trouble et s'agite pour vivre :
Un vide affreux l'attend quand tout l'aura quitté.
Je songe avec douleur à ces jours de folie ,
Où d'avengles penchans tyrannisaient ma vie ;
Je gémis de penser que le cours de ces ans
Fut marqué dans mon cœur en brûlans caractères ,
Par des soucis cruels , par des peines amères ;
Et je rends grace au ciel de la fuite du temps.
Je rougis de moi-même , et de cette importance
Que j'attachais aux grands , à leur stérile appui ,
A leurs vains préjugés de rang ou de naissance ,
A leur accueil payé par la gêne et l'ennui.
Je les connais ces dieux qu'adore le vulgaire !
Esclaves à la cour , tyrans dans leur palais ,
Aujourd'hui dans les cieux , demain dans la poussière ,
Qu'ils sont loin de goûter une solide paix !
J'ai vu des courtisans la trompeuse souplesse ,
Le chagrin qui sourit , la haine qui caresse ,
L'intrigue au double front , l'espoir et la terreur ,
Toutes les passions dont l'ame est dévorée ,
Assiéger de nos rois l'enceinte réverée :
C'est là que le faux zèle embrasse la faveur ;
C'est là que l'amitié s'éloigne du malheur.

Je n'ai point ces tourments ; et j'ai pour opulence
Mes honnêtes loisirs , ma noble indépendance :
Arbitre de mon sort , libre dans mes déserts ,
Je regarde les cours et leurs fameux revers ,
Comme un rocher superbe immobile sur l'onde ,
Voit sur un bord lointain la tempête qui gronde.
Je ne vais point tonner au tribunal des lois :
Je ne vais point grossir la horde meurtrière ,
Qui vend le sang de l'homme aux intérêts des rois ;
Je ne vais point chercher dans un autre hémisphère
Les biens que , sous mes pas , la terre offre à mon choix ;
Riche des vrais trésors et des vertus que j'aime ,
Je jouis d'un ciel pur , des champs et de moi-même.

LÉONARD , *la Journée du Printemps.*

La Ville et les Champs.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités ,
Mes esprits loin de moi , dans le vague emportés ,
Dociles aux desirs d'une foule insensée ,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux ,
Où , d'une main pour nous toujours enchanteresse ,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse ;
Quel mortel insensible aux charmes du poison
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison ?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes ,
L'anecdote du jour , l'histoire des toilettes ,
Les jeux d'un vil bouffon , des brochures , des riens ,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.
Lorsqu'enfin , terminant ces bruyantes orgies ,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies ,

Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles
Lancé du bel esprit les froides étincelles ;
Mais d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entr'eux, un seul a-t-il réfléchi ? non.

J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide ;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide ;
Et de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur.
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis ces détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux,
Les replis ondoyants des joncs et des roseaux ;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir ;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage et la voûte des cieux
Dans le crystal des eaux se peignent à mes yeux.
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

COLARDEAU, *Épître à M. Duhamel.*

Le Printemps.

..... Le printemps qu'annonçait l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle ;

Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tous les sommets sont verts;
Les troupeaux librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes;
Les oiseaux dans les bois par couple réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids :
J'entends le rossignol caché sous le feuillage,
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
Les champs d'herbes couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs rians tapis font briller les couleurs;
Le lilas flatte plus les regards de l'aurore,
Que les rubis de l'Inde, et les perles du Maure;
Et les zéphirs légers voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.

Ah ! lorsque le printemps, d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissements,
Après de longs frimas ces spectacles charmants ?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour;
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux, et ces aspects touchants
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs ?
Accourez avec moi, vous peintres, vous poètes;
Palès réclame ici vos luths et vos palettes :
Savants, abandonnez vos asyles secrets;
Vous, belles, vos réduits; et vous, grands, vos palais;
Venez tous avec moi sur ces monts de verdure,
Rendre hommage au printemps, et bénir la nature.

LEMIERRE, *les Fastes, chant V.*

Même sujet.

DÉJA les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degré de la terre ont éloigné leurs ombres;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfans du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de Mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La sève emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule ami de l'onde, et la ronce épineuse,
Croissent au bord du fleuve en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais les zéphyrS engagés,
Soulèvent les rameaux; et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.

Le serpolet fleurit sur les monts odorants,
Le jardin voit blanchir le lys, roi du printemps;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère,
Le pavôt dans les champs lève sa tête altière;
L'épi cher à Cérès, sur sa tige élançé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs, du ciel est descendue.

Dans un humble tissu long-temps emprisonné,
 Insecte parvenu , de lui-même étonné ,
 L'agile papillon , de son aîle brillante ,
 Courtise chaque fleur , caresse chaque plante ;
 De jardin en jardin , de verger en verger ,
 L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger ;
 Zéphyr , pour animer la fleur qui vient d'éclore ,
 Va dérober au ciel les larmes de l'aurore ;
 Il vole vers la rose , et dépose en son sein ,
 La fraîcheur de la nuit , les parfums du matin.
 L'étoile élevant sa tête radiieuse ,
 Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse ;
 Et du fond des bosquets un hymne universel
 S'élève dans les airs , et monte jusqu'au ciel.
 L'amour donne la vie à ces beaux paysages ;
 Pour construire leurs nids , les hôtes des bocages
 Vont chercher dans les prés , dans les cours des hameaux ,
 Les débris des gazons , la laine des troupeaux.
 L'un a placé son nid sous la verte fougère ;
 D'autres , au tronc mousseux , à la branche légère ,
 Ont confié l'espoir d'un mutuel amour ;
 Les passereaux ardents , dès le lever du jour ,
 Font retentir les toits de la grange bruyante ;
 La colombe attendrit les échos des forêts ;
 Le merle des taillis cherche l'ombrage épais ;
 Le timide bouvreuil , la sensible fauvette ,
 Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite ;
 Et les chênes des bois offrent à l'aigle altier ,
 De leurs rameaux touffus l'asyle hospitalier (1).

MICHAUD, *le Printemps d'un Proscrit, chant I.*

(1) Voyez ci-dessus, *Tableaux* , et , en prose, *Descriptions* , *Tableaux* , le même sujet.

L'Herborisation.

Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Epouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils; sous vos ombrages frais,
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes.
Et des prés et des bois, et des champs et des monts,
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir, quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Etamine, pistil, et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux:
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avarés,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!

La pervenche, grand Dieu, la pervenche! soudain
Il la couve des yeux; il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.
Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades;
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon!
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise,
Voilà leurs simples mets; grace à leurs doux travaux
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.
On fête, on chante Flore, et l'antique Cybèle,
Éternellement jeune, éternellement belle.
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève; on vole de nouveau
Des bois à la prairie et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

DELILLE, *Georgiques françaises.*

Les Fêtes nocturnes.

LA nuit n'a plus d'asyle; au dehors la clarté
Pénètre des jardins la vaste obscurité.
La flamme s'est mêlée à l'onde jaillissante;
D'un bruit harmonieux l'onde retentissante,
De rochers en rochers, sur la mousse et les fleurs,
Tombe, et roule à travers d'éclatantes lueurs.

La lumière, des flots accompagnant la course,
 Là s'échappe en fontaine, ici bouillonne en source,
 En jets étincelants monte et frappe les airs,
 Sur les nappes d'argent promène les éclairs,
 Embellit de ses feux la grotte des naïades,
 En diamant liquide inonde les cascades,
 Eclaire le ruisseau dans son cours tortueux ;
 Et plus loin, un canal vaste et majestueux,
 D'une mer enflammée éblouissante image,
 Roule des vagues d'or sur son double rivage.
 Tous les sens sont émus : d'harmonieuses voix
 Animent tout-à-coup le silence des bois ;
 La guitare amoureuse exprime la tendresse ;
 La flûte, sous les doigts, soupire avec mollesse ;
 L'airain même adoucit ses tons majestueux,
 Et la corde frémit en sons voluptueux.
 D'invisibles concerts, pour l'oreille charmée,
 Percent de toutes parts cette nuit enflammée.
 Un peuple de beautés, un peuple de vainqueurs,
 Foulant d'un pied léger les gazons et les fleurs,
 Entrelacent leurs pas dans de rians dédales,
 Et la danse se mêle à ces pompes royales.
 Ces lieux par le plaisir s'embellissent encor :
 Ainsi, lorsqu'Apollon touchait sa lyre d'or,
 De leur trône éclatant les jeunes immortelles,
 Descendaient pour former des danses solennelles ;
 Dans leurs plaisirs brillait la majesté des Dieux,
 Et les astres roulaient en chœurs mélodieux.

THOMAS, *la Pétréïde.*

~~~~~  
*Les charmes de l'Etude.*

O si je puis revoir mes campagnes chéries,  
 M'égarer un moment dans les plaines flétries,



Chercher dans les vallons la trace des beautés  
Qu'ils offraient au printemps à mes yeux enchantés ,  
Me retrouver encore auprès de la nature ,  
Espérer les zéphyr, et prévoir la verdure !  
Là, sous un toit modeste aux Muses consacré ,  
Et de chantres divins , de sages entouré ,  
Je jouirais en paix des charmes de l'étude.

Heureux l'ami des arts, qui, dans la solitude ,  
Sait goûter tour-à-tour l'Arioste et Milton ,  
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !  
Heureux qui sait jouir , et qui cherche à connaître !

Muses, guides de l'homme, ornements de son être ,  
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités ,  
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés ,  
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre !  
Je voulais tout sentir , tout peindre , tout apprendre.  
Ciel ! avec quel transport , quel plaisir vif et pur  
J'appris à distinguer sur le céleste azur  
Ces globes dont Newton mesura la carrière ,  
Et que l'astre du jour dore de sa lumière ,  
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux ,  
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux !  
Mon esprit s'élançait dans l'étendue obscure ,  
Je voyais sous mes pas s'agrandir la nature ,  
J'ajoutais chaque instant un monde à l'univers ,  
Et franchissant encor l'immensité des airs ,  
Revenu sur la terre, à ce point invisible ,  
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible ,  
J'observais les ressorts, les mœurs des animaux.  
Je savais dans leur rang placer les végétaux ;  
J'étais ravi de voir à travers un méandre  
La sève en circulant s'élever et descendre.

J'appris pourquoi les mers bravant la pesanteur ,  
 Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur.  
 Je cherchais dans les airs les causes du tonnerre.  
 J'aurais voulu percer le centre de la terre,  
 Voir sous la main du Temps les marbres s'y former ,  
 Et sous les monts tremblants les métaux s'enflammer.

Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connaître.  
 Je cherche à pénétrer les secrets de son être ,  
 A retrouver en lui ces principes des mœurs  
 Qu'ont altérés le temps , nos lois et nos erreurs :  
 J'ouvre dans ce dessein les fastes de l'histoire.

Ces monuments confus de misère et de gloire,  
 Me montrent des États l'un par l'autre abattus ,  
 Le choc des nations , et trop peu de vertus.  
 Je vois dans Ecbatane , ou sur les bords du Tibre ,  
 Sous le joug des tyrans , ou chez un peuple libre ,  
 L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois ,  
 Le jouet des tribuns , ou l'esclave des rois ;  
 La fraude le subjuge , ou la force l'opprime.  
 Noble amour des humains , fanatisme sublime  
 Qu'Athènes respira dans les lois de Solon ,  
 Seul démon de Socrate , âme du grand Caton ,  
 Vertu des Antonins , bonté vaste et féconde ,  
 Inspirez , conduisez les arbitres du monde ,  
 Et que le temps rapide amène à nos neveux ,  
 Non des siècles brillants , mais des siècles heureux !

SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*

~~~~~  
L'Orage.

L'ÉTÉ même , à l'instant qu'on liait en faisceaux
 Les épis jaunissants qui tombent sous la faux ,

J'ai vu les vents , grondant sur ces moissons superbes ,
Déraciner les blés , se disputer les gerbes ,
Et , roulant leurs débris dans de noirs tourbillons ,
Enlever , disperser les trésors des sillons.
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages ,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages ,
S'élève , s'épaissit , se déchire , et soudain
La pluie à flots pressés s'échappe de son sein :
Le ciel descend en eau , et couche sur les plaines
Ces riantes moissons , vains fruits de tant de peines :
Les fossés sont remplis ; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés ;
Les torrents bondissants précipitent leur onde ,
Et des mers en courroux le noir abyme gronde.
Dans cette nuit affreuse , environné d'éclairs ,
Le roi des Dieux s'assied sur le trône des airs.
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne ;
Les animaux ont fui ; l'homme éperdu frissonne ;
L'univers ébranlé s'épouvante. Le Dieu ,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu ,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre ,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre ,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants ;
Le vent croît ; l'air frémit d'horribles sifflements.
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent ;
La rive au loin gémit , et les bois lui répondent (1).

DELILLE, *Traduction des Géorgiques.*

(1) Comparez avec Virgile cette traduction et les imitations suivantes ; rapprochez ensuite ces différents morceaux de quelques autres du même genre , *Descriptions* , en prose.

Même sujet.

UNE vapeur paraît , s'étend et s'épaissit ;
Le jour pâlit , l'air siffle et le ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes ,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient , et devant lui s'élancent les éclairs ;
Son trône redoutable est au milieu des airs ;
Il abaisse les cieux ; l'orage l'environne ;
Les vents sont à ses pieds , la flamme le couronne ;
La foudre étincelante éclate dans ses mains :
Elle part , elle frappe , elle instruit les humains.
De ses traits enflammés voyez les tours brisées ,
Les rochers abattus , les forêts embrasées.
La terre est en silence , et la pâle frayeur
Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristes épis , les brise , les accable ;
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés de leurs noirs tourbillons ;
Les torrents en fureur , des montagnes descendent ;
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent ;
Les champs sont submergés , les épis ne sont plus.
O travaux d'une année ! un jour vous a perdus.

ROSSET , *l'Agriculture.*

Même sujet.

MAIS quelle obscurité du ciel prévient les voiles ?
Ne vois-je point des eaux les liquides sillons
Sur le fleuve agité s'élever par bouillons ?
Fuyez , nymphes , fuyez de vos grottes humides ;
Vers des abris plus sûrs hâtez vos pas timides :

L'ouragan souffle au loin sur la terre et les eaux.
La poussière volant couvre l'air et les flots ;
Deux nuages formés des vapeurs de la terre ,
Foyers noirs et brûlants où couve le tonnerre ,
Des bouts de l'horizon dans leur marche grossis ,
Tournent , gagnent des airs les contours obscurcis ;
Le soir vient , et l'éclair, qui dans l'ombre serpente ,
Effleure de ses feux ma paupière tremblante.
Entendez ce bruit sourd d'un globe sulphureux ,
Roulant profondément sous un ciel ténébreux !
La tempête commence , et l'Hyade en furie
Semble abaisser un ciel qui se résoud en pluie ;
Ce déluge nouveau , les ténèbres des airs ,
Et la grêle , et la foudre , et le feu des éclairs ,
Dans la brute , dans l'homme ont porté l'épouvante.
Le tonnerre s'approche , et la frayeur augmente ;
Les atômes de souffre en leurs chocs turbulents
Du nuage épaissi vont déchirer les flancs ;
Par sa masse embrasé enfin l'air se dilate ,
L'éclair luit , le coup tombe , et le tonnerre éclate.

LEMIERRE, *les Fastes* , ch. X.

Même sujet.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir , s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi , l'air en est ébranlé ;
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure ,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur ,
Et la terre en silence attend dans la terreur ;

Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*

Les Antilles et leurs Orages.

J'AIME à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du tropique et leurs forêts sauvages;

Lieux charmants , que mon cœur ne saurait oublier !
Je crois sentir encor le baume de vos plaines ,
Dont les vents alizés parfument leurs haleines ,
Et qui va sur les mers saisir le nautonnier ;
Je crois me retrouver sur ces rives lointaines
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Rafraîchissaient mon sang allumé dans mes veines.
O champs de ma patrie ! agréables déserts !
Antille merveilleuse , où les brunes Dryades
A ma Muse naissante ont inspiré des vers !
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des coteaux panachés descendre dans les mers ?
N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades ,
Du jasmin virginal qui formait des arcades ,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs ?
Là , le soleil brillant n'attend point que l'aurore
Ouvre devant son char les barrières du jour ;
Il part comme un géant , des rivages qu'il dore ,
Atteint , du premier pas , la moitié de son tour ,
Et commande aux vents frais , qui composent sa cour ,
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là , des bois sont couverts d'un feuillage éternel ,
Et des fleuves roulants dans un vaste silence ,
Baignent des régions qui , loin de l'œil mortel ,
Étalent vainement leur superbe opulence.
D'antiques animaux habitent ces déserts :
Peuple heureux ! de nos traits il ignore l'atteinte ;
Et tandis que sa race a végété sans crainte ,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.
Hélas ! nous avons vu le démon des orages ,
Désoler ces climats par d'horribles ravages.
L'Océan reposait dans un calme effrayant ;
Les forêts s'ébranlaient sans un souffle de vent ;
Un bruit multiplié par l'écho des montagnes ,

S'avavançait sourdement dans les sombres campagnes.
Tout-à-coup l'horizon disparaît à nos yeux ,
Et des feux éthérés , précurseurs des tempêtes ,
Comme un Dieu menaçant descendent sur nos têtes.
La flamme des volcans s'élève jusqu'aux cieux ,
Parmi d'impurs amas de cendre et de bitume :
La mer bouillonne , gronde , et l'aquilon fougueux
Vient fondre sur la terre avec des flots d'écume :
L'ouragan se déchaîne ; il redouble ses cris ;
Il enlève les bois dans une mer de sable ,
Va saisir les vaisseaux , les arrache à leur câble ,
Et sur les monts brûlants fait voler leurs débris ;
On dit qu'on entendait de lugubres esprits
Traîner, pendant l'orage, un accent lamentable :
Les nuages mêlés aux astres de la nuit ,
Semblaient les emporter , comme une ombre qui fuit.
Le vent soufflait la mort ; l'onde ouvrait ses abîmes ;
Une foule éperdue y trouvait des tombeaux ,
Quand l'aurore nouvelle annonça le repos ,
Et ravit au trépas ses dernières victimes (1).

LÉONARD.

Même sujet.

SOUDAIN vers l'horizon le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre , et déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire :
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête , semblable aux ombres de la nuit ,
Dans le calme imposant du plus profond silence ,
Monte , se développe et lentement s'avance.

(1) Voyez *Descriptions*, en prose, *l'Ouragan des Antilles*.

La nature frémit dans un muet effroi :
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout-à-coup il murmure ; un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre.
La terre au loin mugit sous ses coups répétés ,
Et l'éclair étincelle à traits précipités.
Les cieux grondent , les vents sifflent , l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste ;
Et du haut des rochers , d'un cours impétueux
Tombent avec fracas cent torrents écumeux.
Les oiseaux , que partout environne l'orage ,
Voltigent , incertains , de feuillage en feuillage ;
Et le pâtre éperdu rassemblant son troupeau ,
A travers les guérets regagne le hameau.

COLARDEAU , *Épître à M. Duhamel.*



Les Arbres , les Fruits , les Végétaux conquis.

ENFIN vous jouissez : et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur ,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente ,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente :
Et vous ne l'aidez pas ? qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde ,
Il peut guider la sève : à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins , ouvrez d'autres canaux ;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux ,

Des sucs vierges encore essayez le mélange ,
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres , de fruits , de plantes et de fleurs
Dont l'art changea le goût , les parfums , les couleurs !
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses ;
D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez ; Dieu fit le monde , et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes ,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes !
Usurpez ces trésors ; ainsi le fier romain ,
Et ravisseur plus juste , et vainqueur plus humain ,
Conquit des fruits nouveaux , porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas , l'abricot d'Arménie ,
Le poirier des Gaulois , tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers !
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie ,
L'airain , le marbre et l'or frappaient Rome éblouie.
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés , sous des cieux plus prospères ,
Aller chercher la vigne , et vouer à Bacchus
leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées ,
Rapportaient en chantant ces précieux trophées.
De guirlandes de pampre ils couronnaient leurs fronts ;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange ;
Les vallons , les coteaux célébraient la vendange ;
Et partout où coula le nectar enchanté ,
Coururent le plaisir , l'audace et la gaieté.
Enfants de ces Gaulois , imitons nos ancêtres ,
Enlevons , disputons ces dépouilles champêtres.

Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,
Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent Midi, que le Nord voit éclore,
Les enfants du soleil, les enfants des frimas,
Me font en un lieu seul parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie.
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri:
Des champs d'O-taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour, sans pudeur, n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait en son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles:
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait: « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour, dans ces jardins où l'État à grands frais
De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans,
Frappe ses yeux; soudain avec des cris perçants

Il s'élançe, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers ! Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie,
Du moins pour un instant retrouva sa patrie;

DELILLE, *les Jardins, chant II.*



L'Education d'Achille.

QUAND, du sein maternel porté dans ce séjour,
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père,
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,
Et tous ces alimens, vulgaire nourriture,
Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature;
Aux cris de mes besoins sans cesse renaissans,
Ni Cérès, ni Bacchus, n'apportaient leurs présens;
Mais des lions, des ours mes lèvres dévorantes
Sugaaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
Et ce repas sauvage il fallait l'acheter.
Sur les pas du Centaure il fallait affronter
D'une mer en courroux l'effrayante menace;
Le fracas d'un torrent, qui, sur des monts de glace,
De rochers en rochers tombe, écume et mugit;
Sourire à l'ours qui gronde, au lion qui rugit;
Et seul, d'une forêt profonde, ténébreuse,
Contempler, sans pâlir, l'horreur silencieuse.

Mais d'un casque bientôt mon front soutient le poids ,
Ma main un javelot , mon épaule un carquois ;
Bientôt je marchai ceint de ma première épée ,
Et je la rapportai d'un noble sang trempée ;
Je bravais des saisons les outrages divers ,
L'air brûlant des étés , la glace des hivers :
Sur un lit de duvet dressé par la mollesse ,
Jamais un doux concert n'endormit ma paresse ;
Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller ,
Et le bruit des torrents ne pouvait m'éveiller.

Ainsi coulaient les jours de ma première enfance ,
Ainsi je préludais à mon adolescence.
J'appris alors à vaincre un coursier indompté ;
Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté ,
Tantôt je devançais les cerfs ou le lapithe ,
Qui d'un pas effrayé précipitait sa fuite ;
Et tantôt je suivais d'un élan aussi prompt ,
Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
Lui-même , quand des ans le poids léger encore
Lui permettait les jeux où brille mon aurore ,
Joignant à leur attrait l'aiguillon de l'honneur ,
Me défiait : tous deux élancés , pleins d'ardeur ,
Long-temps d'un pied rival nous mesurions la plaine ,
Et quand je l'atteignais , épuisé , hors d'haleine ,
M'élevant dans ses bras , me pressant sur son cœur ,
Il pleurait de tendresse , en nommant le vainqueur ;
Souvent dans la saison au repos consacrée ,
Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée ,
A peine avait fixé le cristal frémissant ,
Un regard de Chiron sur ce miroir glissant ,
M'ordonnait de courir , sans que mon vol agile
Blessât en l'effleurant son écorce fragile.

C'était-là

C'était-là mes plaisirs : dirai-je mes combats ,
Mes dangers , Pélion dépeuplé par mon bras ,
Et ces bois étonnés de leur vaste silence ?
Je n'aurais point osé déshonorer ma lance
En frappant ou le lynx qui me voit , tremble et fuit ,
Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit ;
Il fallait braver l'ours à la forme effrayante ,
Le sanglier armé de sa dent foudroyante ,
D'un carnage récent le tigre ensanglanté ;
Il fallait vaincre un monstre encor plus redouté :
Il fallait terrasser une lionne mère ,
De son corps hérissé défendant le repaire ,
Roulant d'un air affreux ses regards menaçants ,
Epouvantant l'écho de ses rugissements....
Le Centaure attendait , témoin de mon courage ,
Que d'un sang glorieux je lui fisse l'hommage ;
Et d'un embrassement pour obtenir l'honneur ,
Il fallait que ma lance attestât ma valeur.

Enfin , l'âge m'ouvrit une digne carrière ;
J'appris , je dévorai la science guerrière.
Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens.
Bientôt je maniai l'arme des Pæoniens ,
Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes ,
Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes ,
Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé ;
Aux jeux sanglants du ceste enfin accoutumé ,
J'aurais pu défier le Sarmate intrépide ;
J'appris jusqu'à cet art vulgaire , mais perfide ,
De lancer un caillou , qui trois fois balancé ,
S'échappe , siffle et vole au but qu'on a fixé.

Mais tous récents qu'ils sont , à peine ma mémoire
Peut rappeler , vous-même à peine pourriez croire ,

A quels travaux divers je me plais exercé :
Chiron parle , et soudain d'un immense fossé
Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages ;
Chiron parle , et mon pied gravit ces rocs sauvages
Où croît la ronce , où vit le reptile hideux ,
Et je vole au sommet d'un mont voisin des cieux
Aussi rapidement que je rase une plaine.
D'un caillou que mes mains soulevaient à peine ,
Chiron s'arme , et m'offrant l'image d'un combat ,
Le lance. Je l'attends , intrépide soldat ,
Et sur mon bouclier , solide , impénétrable ,
Je reçois , en riant , le choc épouvantable.
J'arrête seul , à pied , quatre coursiers fougueux ,
Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux ;
J'arrache d'une main courageuse et prudente
Les débris enflammés d'une chaumière ardente.
Il m'en souvient , grossi de cent tributs nouveaux ,
Le Sperchius roulait plus rapide , et ses eaux
Jaillissaient en torrent ; dans le lieu même où l'onde
Avec plus de fureur bondit , écume , gronde ,
Chiron veut que debout , d'un pied victorieux ,
Défendant le passage aux flots séditions ,
J'ose soutenir seul l'effort de la tempête :
Il est là , l'œil ardent , suspendu sur ma tête ,
M'exhorte , m'applaudit , me gourmande à la fois ,
Me défend de céder ; j'obéis à sa voix ,
Et du fleuve indigné , que l'obstacle tourmente ,
Je brave la menace et la rage écumante ;
Tant les plus grands périls , offerts à ma valeur ,
Sous les yeux d'un tel juge , ont d'attraits pour mon cœur !
Quand j'ai par ces travaux aguerri mon audace ,
A des travaux plus doux ma vigueur se délasse ;
D'une légère main quelquefois vers les cieux ,
Je m'amuse à lancer le disque ambitieux ,

A l'aimable Hyacinthe, amusement funeste !
Je m'exerce aux combats de la lutte ou du ceste ;
Sur ma lyre je chante, en vers mélodieux ,
Les exploits des héros et les bienfaits des Dieux.
Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire ,
Aux talents d'un soldat ne borne point ma gloire ;
Il m'explique le monde , et les ressorts divers
Par qui tout est , se meut , agit dans l'univers ;
Des peuples avec lui déroulant les annales ,
J'y vois leurs mœurs , leurs lois , leurs discordes fatales ,
Leurs succès , leurs revers et leur chute : j'apprends ,
Mais pour les détester , les noms de leurs tyrans.
Sa prudence a voulu m'initier encore
Aux utiles secrets que le dieu d'Epidaure ,
Pour le soulagement des malheureux humains ,
A confiés , dit-on , à ses savantes mains.
Des simples , dont les Dieux ont semé cette plage ,
Il m'enseigne les noms , les vertus et l'usage ;
Par quel art on endort une vive douleur ,
Ou du sang trop actif on tempère l'ardeur ;
Sur des yeux fatigués par quel charme on rappelle
Le sommeil qui les fuit inconstant ou rebelle ;
Comme on ferme une plaie ; enfin , quels accidents
Exigent des secours hasardés ou prudents ,
De l'acier rigoureux ou le prompt ministère ,
Ou des sucs végétaux la lenteur salulaire.
Il daigne aussi m'ouvrir le chemin du bonheur ,
Mais il veut que j'y marche au flambeau de l'honneur.
Il m'apprend , et lui-même est mon premier modèle ,
A consulter toujours la justice éternelle ;
A dompter mon orgueil et mon ressentiment ,
A ne trahir jamais les lois ni mon serment ;
A choisir mes amis , à leur être fidèle ;
A chérir ma patrie , à m'immoler pour elle ;

Sur-tout à révéler, par de pieux tributs,
Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus (1).

LUCE, *Traduction libre de Stace.*

~~~~~  
*Le Directeur.*

BON! vers nous à-propos je le vois qui s'avance.  
Qu'il paraît bien nourri! quel vermillon! quel teint!  
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint!  
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine,  
Il eut encor hier la fièvre et la migraine;  
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,  
Il serait sur son lit peut-être à trembloter.  
Mais de tous les mortels, grace aux dévotés âmes,  
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.  
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?  
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?  
Un escadron coiffé d'abord court à son aide:  
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède;  
Chez lui sirops exquis, ratafiats vantés,  
Confitures sur-tout volent de tous côtés;  
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte ou liquides,  
Les estomacs dévots toujours furent avides:  
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,  
Et le premier citron à Rouen fut confit.

Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes.  
Du paradis pour elle il applanit les routes;  
Et loin, sur ses défauts, de la mortifier,  
Lui-même prend le soin de la justifier:  
» Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure?  
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure;

---

(1) Voyez le poète latin, *Achilléide*, livre II.



Mais a-t-on , dira-t-il , sujet de s'étonner ?  
 Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?  
 Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :  
 Une femme sur-tout doit tribut à la mode.  
 L'orgueil brille , dit-on , sur vos pompeux habits,  
 L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis ;  
 Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane ?  
 Oui , lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.  
 Mais ce grand jeu chez vous , comment l'autoriser ?  
 Le jeu fut , de tout temps , permis pour s'amuser.  
 On ne peut pas toujours travailler , prier , lire ;  
 Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.  
 Le plus grand jeu joué dans cette intention ,  
 Peut même devenir une bonne action.  
 Tout est sanctifié par une âme pieuse.  
 Vous êtes , poursuit-on , avide , ambitieuse ;  
 Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parents  
 Engloutir à la cour charges , dignités , rangs :  
 Votre bon naturel en cela pour eux brille.  
 Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.  
 D'ailleurs , tous vos parents sont sages , vertueux.  
 Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux  
 D'être donnés peut-être à des âmes mondaines ,  
 Eprises du néant des vanités humaines.  
 Laissez-là , croyez-moi , gronder les indévots,  
 Et sur votre salut demeurez en repos. »

BOILEAU, *Satire X.*

*Vert-Vert.*

Pas n'est besoin , je pense , de décrire  
 Les soins des sœurs , des nonnes , c'est tout dire,  
 Et chaque mère , après son directeur ,  
 N'aimait rien tant ; même dans plus d'un cœur ,



Ainsi l'écrivit un chroniqueur sincère,  
Souvent l'oiseau l'emporta sur le Père.  
Il partageait, dans ce paisible lieu,  
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,  
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,  
Réconfortait ses entrailles sacrées.  
Objet permis à leur oisif amour,  
Vert-Vert était l'âme de ce séjour ;  
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,  
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,  
Il était cher à toute la maison.  
N'étant encor dans l'âge de raison,  
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire ;  
Il était sûr de charmer et de plaire.  
Des bonnes sœurs égayant les travaux,  
Il becquetait et guimpes et bandeaux ;  
Il n'était point d'agréable partie  
S'il n'y venait briller, caracoler,  
Papillonner, siffler, rossignoler ;  
Il badinait, mais avec modestie,  
Avec cet air timide et tout prudent  
Qu'une novice a même en badinant.  
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,  
Il répondait à tout avec justesse :  
Tel autrefois César, en même temps,  
Dictait à quatre, en styles différents.  
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,  
L'amant chéri mangeait au réfectoire.  
Là, tout s'offrait à ses friants desirs,  
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,  
Pour occuper son ventre infatigable,  
Pendant le temps qu'il passait hors de table,  
Mille bombons, mille exquises douceurs  
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.

Les petits soins , les attentions fines ,  
Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;  
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour.  
Plus mitonné qu'un perroquet de cour ,  
Tout s'occupait du beau pensionnaire ,  
Ses jours coulaient dans un noble loisir.  
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire ;  
Là , de cellule il avait à choisir ;  
Heureuse encor , trop heureuse la mère  
Dont il daignait , au retour de la nuit ,  
Par sa présence honorer le réduit !  
Très-rarement les antiques discrètes  
Logeaient l'oiseau ; des novices propres  
L'alcove simple était plus de son goût ;  
Car remarquez qu'il était propre en tout.  
Quand chaque soir le jeune anachorète  
Avait fixé sa nocturne retraite ,  
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus  
Il reposait sur la boîte aux *agnus* :  
A son réveil , de la fraîche nonnette ,  
Libre témoin , il voyait la toilette.  
Je dis toilette , et je le dis tout bas ;  
Oui , quelque part , j'ai lu qu'il ne faut pas  
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles  
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles :  
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours  
Un art , un goût de modes et d'atours ,  
Il est aussi des modes pour le voile ;  
Il est un art de donner d'heureux tours  
A l'étamine , à la plus simple toile.  
Souvent l'essaim des folâtres amours ,  
Essaim qui sait franchir grilles et tours ,  
Donne aux bandeaux une grace piquante ,  
Un air galant à la guimpe flottante ;

Enfin, avant de paraître au parloir,  
On doit au moins deux coups d'œil au miroir;  
Ceci soit dit entre nous en silence:  
Sans autre écart, revenons au héros.  
Dans ce séjour de l'oisive indolence,  
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux,  
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.  
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;  
Quatre serins en étaient morts de rage,  
Et deux matous, autrefois en faveur,  
Dépérissaient d'envie et de langueur.

GRESSET, *Vert-Vert*, ch. I.

---

*La Veillée.*

A ces jours si remplis succède la soirée,  
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;  
Un facile travail, de doux amusements,  
De la longue veillée abrègent les moments.

Tantôt la serpe en main, vous divisez le hêtre,  
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;  
Tandis que votre épouse aux lueurs d'un brasier,  
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,  
Précipite gaiement une chanson naïve,  
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.  
Tantôt sous votre toit, vos voisins rassemblés  
Entourent vos foyers de cercles redoublés  
Où préside un Nestor, l'oracle du village.

Il prédit au canton le beau temps et l'orage;  
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,  
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.  
De l'antique féerie on raconte une histoire;  
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.



Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois,  
 Le jour de la tempête on entendit sa voix ;  
 Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;  
 Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;  
 Le silence et la peur augmentent par degré,  
 Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits, la robuste jeunesse  
 Se livre sans contrainte à sa vive allégresse ;  
 A peine la musette et l'humble chalumeau  
 Ont rassemblé le soir les galants du hameau,  
 Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,  
 Ils viennent étaler leur rustique élégance ;  
 Leurs pas sont ralentis, ou pressés au hasard ;  
 Ils suivent sans cadence un instrument sans art.  
 Tous célèbrent en vers la beauté du village,  
 La muse et la bergère ont le même langage.  
 O mortels innocents, que votre sort est doux !

SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*

~~~~~  
La Vendange.

MAIS la grappe déjà mûrissant sous la feuille,
 Rit aux yeux, et demande une main qui la cueille ;
 Jour pris, les vendangeurs, pour ces joyeux travaux,
 Dès le matin, par troupe ont quitte les hameaux.
 Oh ! quel autre concours, quelle fête publique
 Pour unir les esprits vaut ce travail rustique ?
 Quelle sincérité, quel accord fraternel
 Règne en ce temps heureux si gaiement solennel !
 Lorsqu'aux jours du printemps l'abeille voltigeante
 Pompe de nos jardins la richesse odorante,
 Vous entendez dans l'air, agité mollement
 Du jeune insecte ailé le sourd bourdonnement ;

Ainsi sur les coteaux et parmi la verdure,
Des villageois épars on entend le murmure.
Femmes, filles, enfants, entassent dans l'osier
Ces grappes que leur main détache avec l'acier.
On travaille en chantant, et le plaisir domine ;
Lucas porte ces grains à la lèvre d'Aline ;
On descend, et l'on monte, et ce peuple mouvant ,
Entre ces pampres verts, forme un tableau vivant.
Au pied de ce coteau la halte est une orgie ;
D'un vin pur jusqu'aux bords chaque tasse est rougie ;
On boit au nouveau jus qu'attendent les caveaux ,
Avant d'emplir la cuve, il bout dans les cerveaux.

Ainsi du vendangeur l'allégresse s'empare ;
Même dans une année où le pampre est avare ,
Dans la France toujours ces moments sont joyeux.
Mais il est des cantons plus chers, plus précieux ,
Où s'entrelace au thyrses une vigne choisie ,
Où l'on croit sur les ceps recueillir l'ambrosie.
Chapelle en ce nectar puisait avec Chaulieu
Les bons mots, les bons vers, l'improptu plein de feu ;
Et le joyeux Vergier, en sablant le coulange ,
Apprit de Bacchus même à chanter la vendange.
Batave, je te plains, privé de ses faveurs ;
Et toi, peuple insulaire, abondant en rêveurs ,
Tu n'aurais point connu l'humeur atrabilaire
Qui consume tes jours sous ta sombre atmosphère ;
Le suicide affreux, de ton île banni ,
Aurait déjà revu l'enfer qui l'a vomi ,
Si de même que l'Inde au thyrses fut soumise ,
Bacchus avant Guillaume eût conquis la Tamise.

LEMIERRE, *les Fastes*, ch. XII.



Même sujet.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La nature, à grands pas, marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant, du pampre dépouillé,
Découvre le raisin, de rubis émaillé ;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée ;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des Dieux, jus brillant et vermeil ;
Doux extrait de la sève et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment !

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore,
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore :
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos ;
Ta liqueur inspira les muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir sa patrie ;
Et le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,

Le charme des festins et le sel des bons mots ,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
Il s'y déploie en ordre , et le travail commence ;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau ,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau ,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée ,
Trancher au même cep la grappe parfumée ;
Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins ;
Plus loin le tambourin , le fifre et la trompette ,
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance , et les grappes vermeilles ,
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles ,
Colin , le corps penché sur ses genoux tremblants ,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse ,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé ,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé ,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère ,
Où monte en pétillant une mousse légère ,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.

Le peuple se rassemble , il hâte son retour ;
Il arrive , ô Bacchus , en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent , la joie immodérée ,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;

Ils sont tous contents d'eux, du sort et des humains.
 Des rivaux réunis un verre arme les mains :
 Bacchus a suspendu la haine et la vengeance ;
 Il fait régner l'amour , et répand l'indulgence.
 Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ,
 Tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
 Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes :
 Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes ,
 Et , pleins des sentiments qu'ils voudraient exprimer ,
 Tous deux , en bégayant , se jurent de s'aimer.
 Grégoire à Mathurine allait porter son verre ;
 Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
 Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
 La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
 Il tombe , il la renverse , et la cruche brisée
 Se disperse en éclats sur la terre arrosée ;
 On se lève en tumulte , on part , et les buveurs
 Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

SAINT-LAMBERT , *les Saisons.*

La Chasse du Cerf.

..... Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
 L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines ,
 Bat du pied , mord le frein , sollicite les rênes.
 A ces apprêts de guerre , au bruit des combattants ,
 Le cerf frémit , s'étonne et balance long-temps.
 Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
 Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
 De son front menaçant , ou de ses pieds légers ,
 A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers ?
 Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
 Il part , il court , il vole : un moment le transporte

Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor,
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor,
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés.
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses;
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piège est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,

Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte ;
De ses pas en sautant, il interrompt l'empreinte ;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute ;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encor en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidelle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif hâletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants ;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.

Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux ,
Et sa taille élégante , et ses rameaux superbes ,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle , il succombe , et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

DELILLE, *Géorgiques françaises.*

~~~~~  
*Même sujet.*

MAIS l'automne offre encor d'autres amusements ,  
Où le courage et l'art mènent à la victoire.  
Diane dans ses jeux se propose la gloire.  
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs ,  
Et d'échos en échos roule dans ces déserts ?  
La Discorde , Bellone ou le Dieu de la guerre ,  
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?  
De la vaste forêt l'espace en est rempli.  
Dans ses sombres huissons le cerf a tressailli ;  
Au monarque des bois la guerre est déclarée.  
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée ,  
Et des chiens dévorants en groupes dispersés ,  
De distance en distance autour de lui placés.  
Là , le coursier fougueux levant sa tête altière ,  
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère ,  
De la course tardive appelle les instants.  
Mais on part , il s'élance ; et des sons éclatants ,  
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte ,  
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.  
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit ,  
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.  
Sa route sur le sable est à peine tracée ;  
Il devance en courant la vue et la pensée ;

L'oeil



L'œil le suit et le cherche aux lieux qu'il a quittés.  
Ses cruels ennemis, par le cor excités,  
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,  
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.  
Effrayé des clameurs et des longs hurlements,  
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,  
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite ;  
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,  
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.  
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds ;  
Il voudrait ou confondre, ou dérober sa trace,  
Se dérober du sable et voler dans l'espace.  
Hélas ! il change en vain sa route et ses retours.  
Dans le taillis obscur il fait de longs détours :  
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,  
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,  
Où, couvert de leur sang, consumé de desirs,  
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.  
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,  
Pour présenter sa trace à la meute incertaine ;  
Mais le chasseur la guide et prévient son erreur.  
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;  
Son armure l'accable, et sa tête est penchée ;  
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.  
Il entend de plus près des cris plus menaçants,  
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissants.  
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.  
A la troupe en fureur il oppose ses armes :  
En vain le désespoir le ranime un instant ;  
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

SAINT-LAMBERT, *les Saisons.*



*Même sujet.*

LE cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,  
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares :  
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,  
Près de porter la guerre au monarque des bois,  
En rapide aboiement font éclater leurs voix.  
Ennemis affamés que les veneurs devancent,  
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,  
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,  
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,  
Non loin de la retraite où l'ennemi repose  
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.  
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,  
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.  
Les chiens, au milieu d'eux se placent en silence.  
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élance,  
Et soudain comme un trait, meute, coursier, chasseur,  
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.  
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,  
La terreur dans les yeux le cerf dresse la tête,  
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;  
Il déserte son gîte ; il court, vole et fend l'air,  
Et sa course déjà, de l'Aquilon rivale,  
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle ;  
Mais les chiens plus ardents, vers la terre inclinés,  
Dévorant les esprits de son corps émanés,  
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;  
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce !  
L'animal est surpris en un fort écarté.  
Moins confiant alors en son agilité,  
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse ;  
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,

Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,  
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,  
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.  
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;  
Sa trace est reconnue : enfin dans ces déserts  
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asyle  
Le roi de la forêt à jamais s'en exile;  
Il ne reverra plus ce spacieux séjour  
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,  
Laisaient à ses plaisirs une vaste carrière :  
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,  
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,  
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.  
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,  
Et la meute avec lui déjà touche à la rive.  
Le premier, dans les flots, il s'élance à leurs yeux :  
Avec des hurlements les chiens plus furieux,  
Trem pés de leur écume, affamés de carnage,  
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.

Cependant, un nocher devance leur abord,  
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,  
L'infortuné, poussant une pénible haleine,  
Et glacé par le froid de la liquide plaine,  
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,  
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.  
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,  
Il tombe ; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête  
L'enflamme de fureur ; l'animal aux abois  
Se montre digne encor de l'empire des bois.  
Il combat de la tête, il couvre de blessures  
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.

Mais il résiste en vain ; hélas ! trop convaincu  
 Que faible , languissant , de fatigue vaincu ,  
 Il ne peut inspirer que de vaines alarmes ,  
 Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes.  
 Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.  
 Il détourne ses yeux , se cache ; et le piqueur  
 Impitoyable , et sourd aux longs soupirs qu'il traîne ,  
 Le perçant d'un poignard , ensanglante l'arène.  
 Il expire ; et les cors célèbrent son trépas.

ROUCHER, *les Mois*, ch. IX.

~~~~~  
La Chasse, la Pêche.

MAINTENANT, ô pasteurs ! ô jeunesse enflammée !
 Percez dans ses détours la forêt alarmée :
 Que le cor retentisse , ou qu'un filet tendu
 Présente le danger du piège inattendu.
 Au temps où la perdrix que le calme rassure ,
 A nos champs moissonnés demande sa pâture ,
 Aux jours frais de l'automne , à Diane si chers ,
 L'épagneul plein d'espoir court aux sillons déserts ,
 De la perdrix errante annonçant la présence.
 Si le parfum de l'air la trahit , en silence
 Il s'abat , se roidit , et la suit du regard.
 Dans sa sécurité , la victime , à l'écart ,
 Crédule , se confie au guéret infidèle ,
 Et se livre aux filets déployés autour d'elle.

.
 Le riche oiseau du Phase , à travers la fougère
 Fuit , s'élance et triomphe. O gaieté passagère !
 Le plomb brûlant l'atteint : l'oiseau se débattant ,
 Et voltige , et s'abaisse , et tombe en palpitant.
 De quoi lui sert l'éclat de ses couleurs si belles ,
 La pourpre de sa crête , et l'émail de ses ailes ,

De son œil arrondi l'étincelante ardeur ,
Et de sa gorge d'or la mobile splendeur ?
Dans les bois , dans les champs , lorsque la brume sombre
Oppose à ces plaisirs l'obstacle de son ombre ,
La plaine nous invite , et du lièvre trompeur
Le basset presse au loin les détours et la peur.
Ainsi l'hôte des bois trahit donc son semblable !
Mais l'homme l'instruit ; l'homme seul est coupable.

Le givre a-t-il blanchi les bosquets dépouillés ?
Les colombes volant aux rameaux effeuillés ,
Les ombragent en groupe ; et la clairière humide
Enferme dans son sein la bécasse timide.
L'oiseleur , au pas lent , au regard empressé ,
Tend son tube , il le guide , et le coup est lancé.
Il atteint le pluvier errant sur la bruyère :
De la frêle alouette , à la voix printanière ,
Dans l'air qu'elle égayait souvent le plomb fatal
Frappe le vol léger , et le chant matinal.

Au retour du printemps , sous une ombre incertaine ,
Quand de fraîches vapeurs s'exhalent sur la plaine ,
Le pêcheur immobile , attentif et penché ,
Tient sa ligne tremblante ; et sur l'onde attaché ,
Son avide regard semble espérer sa proie ,
Et du liège qui saute , et du roseau qui ploie.
Windsor offre en ses eaux tout un peuple écaillé ,
L'anguille au corps glissant et d'argent émaillé ,
De son vêtement d'or la carpe enorgueillie ,
La perche à l'œil ardent , et de pourpre embellie ,
La truite , que colore un éclat enflammé ,
Et le tyran des eaux , le brochet affamé.

Mais le cancer s'embrase ; une ardente jeunesse
Des limiers aboyants presse encor la vitesse ,

Assiège la forêt, environne ses bords ;
Et le cerf effrayé s'éveille au bruit des cors.
L'impatient coursier palpite dans l'attente ;
Sur le sol qui l'arrête , il bat la plaine absente ,
Et ses pieds , sans partir , ont perdu mille pas.
Il part : les monts lointains ne l'arrêteront pas.
Quel jeune audacieux atteint ces hautes cimes ,
Dans ces vallons retombe , et franchit des abîmes ?
Il fend l'air , il se penche , et voit sans s'étonner ,
Sous le coursier volant la terre au loin tourner.

BOISJOLIN , *Forêt de Windsor* , traduction de Pope.



La Ferme.

LA ferme ! à ce seul nom les moissons , les vergers ,
Le règne pastoral , les doux soins des bergers ,
Ces biens de l'âge d'or , dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance , âge d'or de la vie ,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants ;
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance ,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour ; mais , absurde à grands frais ,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois , et simple dans son style ,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah ! par les dieux des champs , que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges ;
Je veux voir l'appareil des moissons , des vendanges.
Que le crible , le van , où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré ,

La herse , les traîneaux , tout l'attirail champêtre ,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Sur-tout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans , au dehors , lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile ,
La grace inanimée , et la pompe immobile :
Tout vit , tout est peuplé dans ces murs , sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix ,
Habitant sous l'ardoise , ou la tuile , ou le chaume ,
Famille , nation , république , royaume ,
M'occupent de leurs mœurs , m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq (1) ; père , amant , chef heureux ,
Qui , roi sans tyrannie , et sultan sans mollesse ,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse ,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté ,
Commande avec douceur , caresse avec fierté ,
Et fait pour les plaisirs , et l'empire , et la gloire ,
Aime , combat , triomphe , et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats ,
Leurs haines , leurs amours , et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main , la sage ménagère ,
A peine a reparu ; la nation légère ,
Du sommet de ses tours , du penchant de ses toits ,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres , toujours chassés , et revenant sans cesse ,
Assiègent la corbeille , et jusques dans la main ,
Parasites hardis , viennent ravir le grain.

Soignez donc , protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain , et non pas magnifique.

(1) Voyez le morceau qui suit.

Que leur font des réduits richement décorés,
 Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
 Un seul grain de millet leur plairait davantage ;
 La Fontaine l'a dit : ô véritable sage !
 La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux ;
 Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
 Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
 Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
 Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau ;
 Là, de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
 Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
 Te feraient dire encore : « Amour, tu perdis Troie ! »

DELILLE, *les Jardins*, chant IV.

Le Coq.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
 Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
 Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire ;
 Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
 En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
 Une crête de pourpre orne son front royal ;
 Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
 Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
 Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux :
 De sanglants éperons arment ses pieds nerveux ;
 Sa queue, en se jouant, du dos jusqu'à la crête,
 S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Des Grecs et des Romains autrefois révééré,
 Le coq était des Dieux l'interprète sacré.
 On crut qu'ils l'inspiraient, et par lui les augures
 Déterminaient le sort et les choses futures.

Le peuple, le sénat délibéraient en vain ,
Le coq changeait les lois et fixait le destin.

J'omets ses vains honneurs , je chante ses services.
Lorsque du jour l'aurore apportant les prémices ,
Blanchit de sa lumière et les monts et les toits ,
Du héraut du soleil vous entendez la voix :
Il l'appelle, il l'annonce, et lui rend son hommage ;
Des heures de la nuit son chant fait le partage ;
Il en marque le cours et celui du sommeil ,
Il fixe le travail , le repos, le réveil ;
Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
Sa tendresse, toujours active et vigilante ,
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.
Il aime à leur offrir la pâture cachée
Que son pied scrutateur sous la terre a cherchée.

ROSSET, *Agriculture* , chant VI.

Le Cheval.

DANS le choix des coursiers ne sois pas moins sévère :
Du troupeau , dès l'enfance , il faut soigner le père.
Des gris et des bais-bruns on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan-clair languissent sans vigueur ;
L'étalon généreux a le port plein d'audace ,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grace ;
Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante , affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court , l'encolure hardie ,
Une tête effilée , une croupe arrondie :
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler ,
Et ses nerfs tressaillir , et ses veines s'ensler :

Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille ,
Je le vois s'agiter , trembler , dresser l'oreille ;
Son épine se double et frémit sur son dos ;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre ,
Ses yeux roulent du feu , son pied creuse la terre.

DELILLE , *traduction des Géorgiques , ch. III.*

Même sujet.

Vous voyez ces vallons , ces bois , ces champs déserts ;
Des différents troupeaux dans les sites divers
Envoyez , répandez les peuplades nombreuses.
Là , du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre ; ici , de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline ,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine ;
Tandis qu'impétueux , fier , inquiet , ardent ,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident ,
Déploys , en se jouant dans un gras pâturage ,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé !
Soit que , dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge , et luttant contre l'onde ,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;
Soit que livrant aux vents ses longs crins vagabonds ,
Superbe , l'œil en feu , les narines fumantes ,
Beau d'orgueil et d'amour il vole à ses amantes.
Quand je ne le vois plus mon œil le suit encor.

Le même , *les Jardins , ch. I.*

L'Étalon,

L'ÉTALON que j'estime est jeune , vigoureux ;
 Il est superbe et doux , docile , valeureux ;
 Son encolure est haute , et sa tête hardie ;
 Ses flancs sont larges , pleins ; sa croupe est arrondie ;
 Il marche fièrement ; il court d'un pas léger ;
 Il insulte à la peur , il brave le danger.
 S'il entend la trompette ou les cris de la guerre ,
 Il s'agite , il bondit ; son pied frappe la terre.
 Son fier hennissement appelle les drapeaux ;
 Dans ses yeux le feu brille , il sort de ses naseaux ;
 Son oreille se dresse , et ses crins se hérissent.
 Sa bouche est écumante et ses membres frémissent.

.

Un coursier belliqueux qui , formé pour la gloire ,
 Doit avec le guerrier voler à la victoire ,
 Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé ,
 Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
 Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes ;
 Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
 Il souffre les arçons , il soutient en repos
 Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
 A ses ordres , docile , il s'arrête ou s'avance ,
 Il revient sur ses pas , il se dresse , il s'élance ;
 Plus léger que les vents , par son vol devancés ,
 Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
 Il aime la louange , et son ardeur éclate
 Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.

C'est ainsi qu'un coursier utile au champ de Mars
 Vous porte fièrement au milieu des hasards ,
 Perce les escadrons , vole , se précipite ;
 Le carnage l'anime et le péril l'irrite.

Environné de morts , sanglant , percé de coups ,
Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte , encor plein de courage ,
De l'horreur des combats il sort et vous dégage.
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé ;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET , *L'Agriculture.*

*Les Arbres , les Plantes , les Fruits , etc. de
l'Equateur ; Eloge de la France.*

LA , sur les champs brunis , comme sur les forêts ,
Une Flore plus fière a déployé ses traits.
Des arbres monstrueux y couvrent les rivages ,
Et semblent y braver le temps et les orages.
Le puissant séiba , tel qu'une immense tour ,
Ombrage cent arpents de son vaste contour.
Au-dessus des forêts ses branches étendues
Semblent d'autres forêts dans les airs suspendues.
Combien de fois la terre a changé d'habitants ,
Combien ont disparu d'empires florissants ,
Depuis que ce géant , du sein de la bruyère ,
A porté dans les cieux sa tête séculaire !

De brillants végétaux favoris de Phébus
Offrent dans ces climats les plus rares vertus.
Délicieux moka , ta sève enchanteresse
Réveille le génie et vaut tout le Permesse.
Là rougit une écorce , antidote divin ,
Quand la fièvre en fureur s'allume dans mon sein ;
Ici pour me flatter , la vanille grimpante
Attache aux arbrisseaux sa silique odorante.
Amboine , avec orgueil , voit ses belles forêts ,
Et les noix de Banda parfument nos banquets.

Sous de verts tamarins , frais et pompeux ombrages ,
Je contemple à plaisir ces vastes paysages
Où le nopal nourrit , sur ses bras épineux ,
De la pourpre de Tyr l'héritier malheureux ;
Où pendent des rochers les lianes flottantes ;
Où le sable est couvert de grenades brillantes ;
Où blanchit le jasmin ; où , de ses longs festons ,
L'agathis élevé couronne les vallons ;
Où , sous le doigt surpris , la tendre sensitive
Incline ses rameaux et sa feuille craintive.
L'œil ne saurait suffire à les distinguer tous.
Faut-il , aimables fleurs , fruits si beaux et si doux ,
Faut-il que votre aspect rappelle à ma mémoire
De cent peuples détruits la déplorable histoire ?
Et pourquoi la fortune , à d'affreux conquérants ,
A-t-elle découvert vos rivages charmants ?

Muse , transporte-moi dans quelque île lointaine
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine ;
Présente à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé , magnifique ,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune , ainsi que deux jumeaux ,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bengali soupire.
Parmi les lataniers qu'agite le zéphire ,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée , à l'abri du soleil.
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entrouvre les trésors ;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.

Là, d'innombrables nids mêlés avec les fleurs
Prospèrent à couvert des cruels oiseleurs.
Je vois de tous côtés , près des vagues émues ,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues ,
Tandis que les oiseaux chéris du dieu des mers
Quittent de l'Océan les immenses déserts ,
Et rasant à grands cris les sables des rivages ,
En foule , sur le soir , volent sous les ombrages.

La nuit même ne peut de ce riant séjour ,
Malgré son voile épais , bannir l'éclat du jour.
Quelques plantes encor se disputent la gloire
De répandre des feux dans l'ombre la plus noire.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Luttent en se jouant dans des bois d'orange ;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes ,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse ; à l'instant règne l'obscurité ;
Puis un folâtre essaim ramène la clarté ,
Vole , s'agite en l'air et le remplit de flamme.

Mais ni ces belles nuits que la nature enflamme ,
Ni les plaines d'Asie , et les monts des Incas
Ne sauraient , France heureuse , égaler tes climats.
Tu surpasses l'Egypte où , trois fois chaque année ,
D'une riche moisson la terre est couronnée ;
Et la ville de Mars , triomphante des rois ,
Eût dans ses jours de gloire envié tes exploits.
On ne voit point nager dans tes ondes fertiles
D'énormes caïmans , ni d'affreux crocodiles.
Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
Ne recula tout pâle à l'aspect d'un serpent ,
Qui sortant tout-à-coup d'un horrible repaire ,
Ouvre , en se redressant , sa gueule meurtrière.

Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux ;
Des pampres renommés festonnent tes coteaux ;
L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance ;
Cérès de tes greniers entretient l'abondance ;
Mars attelle à son char tes coursiers frémissants ,
Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyants.

Combien de monuments dont la grandeur étonne !
Regardez : c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne ;
C'est Descartes , du monde éclairant le chaos ;
C'est Corneille , Pascal , Racine , Despréaux ;
Le fanatisme éteint sous les pieds de Voltaire ;
Buffon , de la nature ouvrant le sanctuaire ;
Et toi , Jean-Jacque enfin , qui de leurs droits sacrés
Rendis aux nations les titres égarés.
J'aime à voir ces guerriers , l'honneur de nos vieux âges ,
Un Martel qui du Maure a sauvé nos rivages ;
Un Charles qui , vainqueur ou soutien de cent rois ,
De son peuple toujours a respecté les droits ;
Des Guesclin , des Bayard la valeur souveraine ,
Et plus près de nos jours , Catinat et Turenne.

Père de la nature , être puissant et bon ,
Protège cet empire , où l'humaine raison
Cherche aujourd'hui dans l'ordre et les lois naturelles
De la société les bases éternelles.
Fais-y du haut des cieux descendre l'équité ,
La paix et l'union , la tendre humanité ,
La sagesse qui règle et guide notre vie ,
Et l'amitié par qui sa course est embellie.
Donne à la jeune fille une aimable pudeur ,
Et répands sur ses traits la grace et la candeur.
Qu'à nos yeux chaque mère , ainsi que Cornélie ,
Fasse de ses enfants sa parure chérie.

Avec la liberté , raffermis et maintien
 L'amour sacré des lois , son plus ferme soutien.
 Puisse l'astre éclatant , où brille ta puissance ,
 Ne rien voir dans son cours de plus grand que la France !

CASTEL , *les Plantes* , ch. II.

*Les Arbres , les Fruits de différents climats ; éloge
 de l'Italie.*

LE même arbre d'ailleurs , diversement produit ,
 Voit changer son feuillage et varier son fruit.
 La terre dans les bois nourrit sous plusieurs formes
 La race des lotos , des cyprès et des ormes :
 Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux ;
 L'olive , ainsi qu'au goût , est différente aux yeux ;
 En des moules divers la nature la jette ,
 En globe l'arrondit , ou l'allonge en navette :
 La poire est distinguée , ici par sa grosseur ,
 Là par son coloris , plus loin par sa douceur ;
 L'une mûrit l'été , l'autre tombe en automne ,
 Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
 Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux ;
 La grappe de Lesbos rampe sur les coteaux :
 Les raisins sont tardifs , ou se pressent d'éclore ;
 La pourpre les rougit , ou le safran les dore :
 Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement ,
 Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
 Ici , d'un jus vermeil la sève généreuse
 Dans nos veines répand une chaleur heureuse ;
 Là , les esprits fumeux de ce vin sans couleur
 Enchaîneront la langue et les pas du buveur.
 Vois les vins blancs de Thase et de Maréotide ;
 L'un veut un terrain gras , et l'autre un sol aride.

Rhétie ,

Rhétie, on vante au loin tes vins délicieux :
Mais Hébé verserait notre Falerne aux Dieux.
Vient-on boire un vin fort ? on choisit l'Amminée,
Vainqueur heureux du Tmole, et même du Phanée.
Argos est renommé pour ses vins bienfaisants,
Dont la sève résiste à l'injure des ans.
Et toi, divin nectar, que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je oublier encor ces énormes raisins.
Mais qui pourrait compter et nommer tous ces vins ?
On compterait plutôt sur les mers courroucées,
Les vagues vers les bords par l'Aquilon poussées ;
On compterait plutôt dans les brûlants déserts
Les sables que les vents emportent dans les airs.

Tout sol enfin n'est pas propice à toute plante :
Le saule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante ;
Le frêne veut plonger dans un coteau pierreux ;
Au bord riant des eaux les myrtes sont heureux ;
Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée,
Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.

De l'aurore au couchant parcourons l'univers ;
Tous les divers climats ont des arbres divers :
Chez l'Arabe, l'encens embaume au loin la plaine ;
Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis ;
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis :
Le Nil du vert acanthe admire les feuillages ;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages,
Et l'Inde aux bords des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède, et son orange amère
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère

Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé:
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime,
S'il en avait l'odeur, c'est le laurier lui-même:
Sa feuille sans effort ne se peut arracher;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher;
Et son suc du vieillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons, et parfume l'haleine.

Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au jour des taureaux étincelants de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances!
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux,
J'y vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.
Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe;
Là, paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines.
Même au sein des hivers, l'été luit dans nos plaines;
Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.

Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages.

La mer des deux côtés nous présente son sein;
 Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
 Ici, le Lare étend son enceinte profonde;
 Là, tel qu'un Océan, le Bénac s'enfle et gronde.
 Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
 Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
 Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
 Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
 Fouille ces champs féconds; le fer, l'argent, l'airain,
 L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
 Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
 Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
 Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
 Et ces Volsques armés d'énormes javelots;
 Ces champs ont enfanté les Dèces, les Émiles,
 Les braves Scipions, les généreux Camilles;
 Toi sur-tout, toi, César, qui sur des bords lointains
 dommes l'Inde tremblante à l'aigle des Romains. (1).

DELILLE, *traduction des Géorgiques*, ch. II.

Eloge de l'Occitanie, le ci-devant Languedoc.

HEUREUX, trois fois heureux, célèbre Occitanie,
 Celui qui dans ton sein pourra fixer sa vie!
 On ne voit pas l'encens, la myrrhe et les roseaux
 Que l'Amérique enfante, enrichir tes coteaux.
 La terre de rubis n'y rougit pas ses veines,
 L'art ne transforme point ton sable en porcelaines;
 Mais de riches moissons couronnent tes guérets;
 Tes vins portent au loin leur force et leurs attraits;

(1) Voyez l'original et les imitations suivantes.

Le chanvre et le pastel chérissent tes campagnes,
Et des troupeaux féconds paissent sur tes montagnes.
Sous l'asyle des lois les arts industrieux
S'empressent à former des tissus précieux.
Tu suffis à ton peuple, et tes mains tributaires
N'implorent pas les dons des terres étrangères ;
Tu leur offres les tiens ; tes ports leur sont ouverts ,
Pour elles tes travaux ont uni les deux mers.
Ton art exécuta cet immortel ouvrage
Qui des vainqueurs du monde arrêta le courage.
Dirai-je que toujours brillants d'or et d'azur ,
Les cieux sur ces climats ne donnent qu'un jour pur ?
Qu'un long printemps y règne , et que le doux zéphire
Souvent sur l'hiver même y vient prendre l'empire ?
Que les ours , les lions , les serpents dangereux
Ne naquirent jamais dans ce climat heureux ?
Sensible à sa douceur , plus d'une colonie
Pour les rives du Rhône oublia l'Ionie.
Rome aima ce séjour ; ses peuples triomphants
Placèrent les vaincus au rang de ses enfants.
Les Romains qu'enivrait l'amour de la patrie ,
S'y crurent transportés dans une autre Etrurie.
Delà ces monuments des temps victorieux ,
Où notre art n'atteint pas , et qu'admirent nos yeux.
Que d'antiques cités ! que de célèbres villes !
Que de fleuves fameux ! que de ruisseaux fertiles !
Sans voler à Cusco , la terre sur ces bords
Des plus riches métaux nous offre les trésors.
L'huile sort de la pierre et forme des fontaines ,
Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arènes.

ROSSET, *l'Agriculture.*



*Puissance et Majesté de la Nature , sous la Zone
Torride.*

O si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours ,
S'il devient si terrible aux zones tempérées ,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrase , où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux ?
C'est là que la nature et plus riche et plus belle ,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlants des airs
Elle oppose les lacs , les fleuves et les mers ;
Et le vent d'orient y portant la rosée ,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître et nourrit de puissants végétaux ;
Titans majestueux , enfants de la nature ,
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure ;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux ,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errants les cocotiers fertiles
Offrent des aliments , des boissons , des asyles ;
Les fleurs de cannellier , l'odorant ananas
L'arbuste de Tidor , embaument ces climats.
La nature en ces lieux , paisible souveraine ,
Partage à ses sujets son superbe domaine ,
Et là , changeant l'année , et doublant les saisons ,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons ;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.

Cet être qui de loin semble un mont animé ,
Ce colosse effrayant si puissamment armé ,

L'éléphant y repose ; heureux sous ses ombrages ,
Il voit se succéder les races et les âges.

Le lion , plus terrible à l'ombre des forêts ,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits ,
Ou , les crins hérissés et la gueule écumante ,
De rivage en rivage il répand l'épouvante.

Au bord du vaste fleuve , à Brama consacré ,
Toujours ivre de sang , et de sang altéré ,
Sans faim et sans besoins , multipliant ses crimes ,
Le tigre , en se jouant , déchire ses victimes.

Là , des monstres affreux , d'énormes animaux ,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux ,
Sur les deux éléments font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçants le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là , l'horrible serpent , de lui-même entouré ,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie ,
Et s'élançant en orbe il engloutit sa proie.
Plus funestes encor , dans ces climats brûlants ,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorants ,
Partent du fond des bois , des marais et des ondes.
Emporté par les vents sur des plaines fécondes ,
Le nuage animé dépouille les forêts ,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.

Mais aux bords du Niger , où la jeune africaine ,
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène ,
Dans les champs de Lima , de Bengale et d'Ormus ,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus ,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière.
De feux errants sans cesse ils couvrent la bruyère ,

Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivants
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.

Le soleil , en roulant sur ce brûlant espace ,
Du globe qu'il attire élevant la surface ,
Fait monter jusqu'aux cieux les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu , de cendre et de fumée ,
Sortent , en rugissant , de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux ,
Source de l'industrie , aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers , la nature immortelle
Epure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves , des torrents qu'ont nourris les orages ;
A travers les rochers et les forêts sauvages ,
Les empires puissants , les cités , les déserts ,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers ,
L'Orellanne et l'Indus , le Gange et le Zaïre ,
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieux , les trombes , les typhons ,
Des fleuves suspendus , des colonnes liquides ,
En effleurant les mers , suivent les vents rapides.

Dans ces mêmes climats , au bord de l'Océan ,
Repose sur les monts le terrible ouragan (1) ;
Il s'ébranle , mugit , lance des clartés sombres ,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errants.
Il tourne autour du globe et roule des torrents ;

(1) Voyez *Descriptions en prose, les Orages et Ouragans.*

Les cités , les forêts qu'il brise à son passage ,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts , bouleverse les mers ,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts ,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie ,
Solitude sans eaux , sans verdure et sans vie ,
Où des sources de feux , un fleuve étincelant
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît , tout végète ou respire ,
Y combat la nature , y détruit son empire.
Sur cet espace aride , immense et sans couleur ,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur ,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatants la stérile étendue.

Hélas ! ce ciel d'airain , ce soleil irrité ,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit , tout périt. Sirius en furie ,
A dévoré la sève ; il menace la vie.

O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds ,
Où j'ai vu des torrents rouler du haut des monts ,
A travers les rochers et la sombre verdure !
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure ,
Où des monts de Luna qui portent son canal ,
Tombe le Nil immense en voûte de cristal.
Je verrais rejaillir ses eaux précipitées ,
Le soleil enflammer leurs masses argentées ,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit , l'aspect des eaux , leur écume élancée ,
Rafraîchiraient de loin mes sens et ma pensée ;
Et là , couronné d'ombre , entouré de fraîcheur ,
Je braverais en paix les feux de l'équateur.

SAINT-LAMBERT , *Poème des Saisons.*

Les Fleurs (1).

Où ! comme chaque fleur , en ce riant dédale ,
Prodigue aux sens charmés sa grâce végétale !
Noble fils du soleil , le lys majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux ,
Elève avec orgueil sa tête souveraine :
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.
L'obscur violette , amante des gazons ,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons ,
Semble vouloir cacher sous leurs voiles propices ,
D'un pudique parfum les discrètes délices :
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide , un modeste bienfait !
Le narcisse , plus loin , isolé sur la rive ,
S'incline , réfléchit dans l'onde fugitive ;
Cette onde , cette fleur s'embellit à mes yeux ,
Par le doux souvenir du ruisseau fabuleux :
Tant les illusions des poétiques songes ,
Nous font encor aimer leurs antiques mensonges !
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur ,
Le riche œillet , ami d'un air tranquille et pur ,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale ,
Le muguet arrondir l'argent de son pétale ,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons ;
Heureux , en la voyant , du baiser qu'il espère ,
Le berger la promet au sein de sa bergère ;

(1) Nous retrouvons , en ce moment , ce morceau avec trop de plaisir , pour ne pas l'insérer même si loin de ceux auxquels nous voulions le réunir. Voyez plus haut *les Fleurs* , par Delille ; Fontanes , etc. article *Tableaux*.

Fleur chère à tous les cœurs ! elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre, et le marbre des rois ;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage ;
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

BOISJOLIN, *Poème sur la Botanique.*



ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

BOILEAU, *Art poétique*, Ch. III.

La Fable et l'Allégorie.

LA, pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage ;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie ;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,

Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache ;
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur ,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur ;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide ,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien ,
Un auteur follement idolâtre et païen :
Mais dans une profane et riante peinture ,
De n'oser de la fable emprunter la figure ,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux ,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque ,
Ainsi que le berger ne passe le monarque ,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence ,
De donner à Thémis ni bandeau , ni balance ;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain ,
Ou le temps qui s'enfuit un horloge à la main ,
Et partout des discours, comme une idolâtrie ,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.



Même sujet.

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable !
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable ,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur ,
Et hasarder la muse à sécher de langueur.
O vous, qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices ,

Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez ;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques !

Quoi ! bannir des enfers Proserpine et Pluton ,
Dire toujours le diable , et jamais Alec-ton ,
Sacrifier Hécate et Diane à la lune ,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune ?
Un berger chantera ses dé plaisirs secrets ,
Sans que la triste Echo répète ses regrets ?
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades ?
L'air sera sans Zéphyrs , les fleuves sans Naiades ?

.

Otez Pan et sa flûte , adieu les pâturages ;
Otez Pomone et Flore , adieu les jardinages ;
Des roses et des lys le plus superbe éclat
Sans la fable en nos vers n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une plante pourrie ;
Le portrait plaira-t-il , s'il n'a pour ornement
Les larmes d'une amante , ou le sang d'un amant ?
Qu'aura de beau la guerre , à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars , là celui de Bellone ,
Que la victoire vole , et que les grands exploits
Soient portés en cent lieux par la Nymphe aux cent voix ?

Qu'ont la terre et la mer , si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire ?
Cet empire qu'Eole a sur les tourbillons ,
Bacchus sur les coteaux , Cérès sur les sillons ?
Tous ces vieux ornements , traitez-les d'antiquailles :
Moi , si je peins jamais Trianon et Versailles ,

Les Nymphes malgré vous danseront à l'entour,
 Cent demi-Dieux badins leur parleront d'amour ;
 Des Satyres cachés les brusques échappées
 Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées ;
 Et si le bal s'ouvrait en ces aimables lieux,
 J'y ferais malgré vous trépigner tous les Dieux.

CORNEILLE

~~~~~  
*Apologie de la Fable.*

SAVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,  
 Monuments du génie, heureuses fictions,  
     Environnez-moi des rayons  
     De votre lumière immortelle :  
 Vous savez animer l'air, la terre et les mers ;  
     Vous embellissez l'univers.  
 Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,  
     C'est Atys aimé de Cybèle.

. . . . .  
     De l'éclat de leur vermillon  
 Flore avec le Zéphyr ont peint ces jeunes roses.  
 Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon  
 Les fleurs de mes pêcheurs nouvellement écloses.  
 Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon  
     Sont couverts de métamorphoses.  
 Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon ;  
 L'ennemi des troupeaux est le roi Lycaon.  
 Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante ?  
     C'est la fille de Pandion,  
     C'est Philomèle gémissante.  
 Si le Soleil se couche, il dort avec Thétis.  
 Si je vois de Vénus la planète brillante,  
 C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.  
 Ce pôle me présente Andromède et Persée ;

Leurs amours immortels échauffent de leurs feux  
 Les éternels frimas de la zone glacée ;  
 Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.  
 Admirables tableaux ! séduisante magie !  
 Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie,  
 Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,  
 S'élançant dans les airs et planant sur les flots !

. . . . .

VOLTAIRE.



*Même sujet.*

TEMPÉ, séjour célèbre, ô magique vallon !  
 Où l'eau de Sperchius, d'Amphrise et de Pénée  
 D'ombrages immortels roulait environnée ,  
 L'Olympe en tes bosquets vit errer tous ses Dieux ;  
 Pan , qui sut animer des joncs mélodieux ;  
 Diane au carquois d'or , déesse bocagère ,  
 Qui, la flèche à la main, de sa robe légère  
 Nouait sur le genou les replis ondoyants ;  
 Les Sylvains couronnés de rameaux verdoyants ;  
 Les Nymphes qui sans art , les mains entrelacées ,  
 Dansaient aux sons joyeux de leurs voix cadencées.

. . . . .

Cérès aux blonds cheveux , et le dieu des orgies ,  
 Bacchus au front vermeil ceint de grappes rougies ,  
 Et cette Déesse , charme de l'univers ,  
 Vénus, qui de Lucrèce inspirait les beaux vers.  
 Mais c'en est fait : le chêne oublia ses oracles ;  
 Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles.  
 Ils ne sont plus ces jours , où chaque arbre divin  
 Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain ,  
 Qui versaient en silence à la tige altérée  
 La sève à longs replis sous l'écorce égarée.



Pourquoi n'êtes-vous plus , rêves attendrissants ?  
Dès que l'amour des vers charma mes premiers ans ,  
J'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide ,  
Poète mensonger dont l'enfance est avide.  
Devant le laurier vert tendrement incliné ,  
Triste , je saluais les mânes de Daphné ,  
Et touché de son sort , je passais en silence  
Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance ,  
Qui monte en pyramide élané dans les airs ,  
Et croît , ami des morts , sur les tombeaux déserts ;  
Je pleurais le trépas du jeune Cyparisse.  
Lorsqu'un chêne m'offrait son ombre protectrice ,  
Lorsque je reposais sous un tilleul assis ,  
Nommant avec respect Philémon et Baucis ,  
Si j'obtiens , me disais-je , une épouse fidelle ,  
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle.  
Qu'elle imite Baucis ! et tous deux puissions-nous  
Mourir au même instant , comme ces deux époux !

FONTANES , *la Forêt de Navarre.*



*Même sujet.*

HEUREUX jours où les Dieux habitaient les campagnes ,  
Où Pan , Flore et Cérès , Diane et ses compagnes  
De mensonges rians fascinaient les mortels ,  
Et voyaient l'allégresse encenser les autels !  
Qu'êtes-vous devenus , beaux jours que je regrette ?  
Qu'il était doux alors d'habiter la retraite  
D'une grotte , d'un bois ; et , dans les champs voisins ,  
De voir l'or des épis et l'azur des raisins !  
Alors l'illusion , pour consoler la terre ,  
Offrait des Dieux amis à l'homme solitaire ,  
Des Dieux qui , comme lui , citoyens des hameaux ,  
Avaient connu long-temps ses plaisirs et ses maux.

Ces

Ces pins religieux , ces vénérables hêtres  
 Étaient l'asyle aimé des Dées champêtres ;  
 Chacun d'eux , jusqu'au jour marqué pour son trépas ,  
 D'une aimable Dryade enfermait les appas.  
 Elle le défendait des fureurs de l'orage ,  
 Et pour l'homme berger en nourrissait l'ombrage.  
 Le raisin n'était pas un fruit inanimé ;  
 C'était Bacchus lui-même en grappe transformé ,  
 Sur la jeune Erigone étendant son feuillage.  
 L'amant , que trahissait une amante volage ,  
 Couché languissamment sur un lit de roseaux ,  
 Contait son infortune à la Nymphé des eaux ,  
 Et le bruissement de la vague tremblante  
 Était alors pour lui cette voix consolante  
 Dont l'amitié fidelle assoupit nos douleurs ,  
 Et l'amant soulagé laissait couler des pleurs.

ROUCHER, *les Mois.*

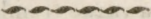
---

*Même sujet.*

MÊME aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,  
 La poésie encore, avec art mensongère,  
 Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?  
 Tout semble concourir à cette illusion.  
 Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,  
 Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses  
 Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses ;  
 Et, refusant les suc's d'un terrain ennemi,  
 Ces racines courir vers un sol plus ami.  
 Ce mouvement des eaux, et cet instinct des plantes  
 Suffit pour enhardir vos fictions brillantes ;  
 Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton  
 Espère le Zéphyr, et craigne l'Aquilon.

A ce lys altéré versez l'eau qu'il implore ;  
Formez , dans ses beaux ans , l'arbre docile encore ;  
Que ce tronc , enrichi de rameaux adoptés ,  
Admire son ombrage et ses fruits empruntés ;  
Et , si le jeune cep prodigue son feuillage ,  
Demandez grace au fer en faveur de son âge :  
Alors , dans ces objets croyant voir mes égaux ,  
La douce sympathie , à leurs biens , à leurs maux ,  
Trouve mon cœur sensible , et votre heureuse adresse  
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

DELILLE , *Géorgiques françaises.*



### *Le Vérable et le Faux Honneur.*

LE seul honneur solide ,  
C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
De regarder en tout la raison et la loi ;  
D'être doux pour tout autre , et rigoureux pour soi ;  
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ,  
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.  
Je doute que le flot des vulgaires humains  
A ce discours pourtant donne aisément les mains ;  
Et pour t'en dire ici la raison historique ,  
Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne , ami de la douceur ,  
L'honneur , cher Valincour , et l'équité sa sœur ,  
De leurs sages conseils éclairant tout le monde ,  
Régnèrent , chéris du ciel , dans une paix profonde.  
Tout vivait en commun sous ce couple adoré :  
Aucun n'avait d'enclos , ni de champ séparé.  
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme ,  
Ni ne s'appelait point alors un jansénisme.



L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements,  
N'éta!ait point aux yeux l'or ni les diamants;  
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,  
Maintenait de sa sœur les règles salutaires;  
Mais une fois au ciel par les Dieux appelé,  
Il demeura long-temps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,  
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,  
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur,  
S'en va chez les humains crier, qu'il est l'honneur;  
Qu'il arrive du ciel, et que voulant lui-même  
Seul porter désormais le faix du diadème,  
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.  
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.  
L'innocente équité, honteusement bannie,  
Trouve à peine un désert où fuit l'ignominie.  
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis,  
L'imposteur monte, orné de superbes habits.  
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent,  
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.  
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux;  
Et le *mien* et le *tien*, deux frères pointilleux,  
Par son ordre amenant les procès et la guerre,  
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;  
En tous lieux sous les noms de bon droit et de tort  
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.  
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit inique  
Bâtit de vaines lois un code fantastique;  
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,  
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;  
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,  
Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs ou tue.*

Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,  
 Qu'on vit naître ici bas le noir siècle de fer.  
 Le frère au même instant s'arma contre le frère :  
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son père :  
 Le soif de commander enfanta les tyrans ,  
 Du Tanaïs au Nil porta les conquérants :  
 L'ambition passa pour la vertu sublime ,  
 Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.  
 On ne vit plus que haine et que division,  
 Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Le véritable honneur sur la voûte céleste  
 Est enfin averti de ce trouble funeste.  
 Il part sans différer, et descendu des cieux,  
 Va partout se montrer dans les terrestres lieux :  
 Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode :  
 On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;  
 Et lui-même traité de fourbe et d'imposteur ,  
 Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.  
 Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage ,  
 Il livre les humains à leur triste esclavage ;  
 S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour  
 Avec elle s'envole au céleste séjour.  
 Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,  
 Sur les tristes mortels le faux honneur domine ,  
 Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,  
 Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers (1).

BOILEAU, *Satire XI.*

~~~~~  
L'Age d'or.

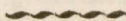
Nos bons aïeux ont coulé d'heureux jours ;
 Que la raison nous guide sur leurs traces ,
 Et qu'elle-même animant mes discours ,

(1) Voyez *Définitions*, article suivant, *l'Honneur*.

Offre à nos yeux avec toutes ses graces,
Le siècle d'or, ce siècle des amours.
Là, sous les lois de Saturne et de Rhée,
La paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée
Avaient fermé le temple de Janus.
J'y vois partout la clémencé adorée;
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triste douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats,
Des blés sauvés de la faux des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles,
Et la nature attentive à nos vœux
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux.
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile;
Des fruits pour mets, le printemps pour saison;
Des lits de fleurs, un antre pour maison;
Les Dieux pour rois, la vertu pour noblesse;
Point d'indigence, encor moins de richesse;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, grandeur;
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité sans lois et sans partage;
Tels sont les biens qu'on possédait alors;
Ils reviendront: qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports;
Mais qui bientôt, se brisant comme un verre,
Perd les vivants, déshonore les morts,
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ses temples abattus,

Temples impurs où régnait l'injustice.
 Pauvres en or, et riches en vertus,
 Laissons aux Dieux le pompeux édifice
 De nos palais, et ne retirons plus
 De ces rochers creusés par l'avarice,
 Les vils trésors qu'y fait naître Plutus.

BERNIS.



Le règne de l'Harmonie, ou l'Age d'or.

LE faible agneau ne craignit point les loups,
 Et sans péril, il vit paître sur l'herbe
 Le tigre et l'ours près du lion superbe.
 Entretenus par les mêmes accords,
 Tous les mortels ne formèrent qu'un corps,
 Vivifié par la force infinie
 D'un même esprit et d'un même génie,
 Et dirigé par les mêmes concerts
 Dont la cadence anime l'univers.
 Par le secours de cette intelligence,
 Riches sans biens, pauvres sans indigence,
 Ils vivaient tous également heureux,
 Et la nature était riche pour eux.
 Toute la terre était leur héritage;
 L'égalité faisait tout leur partage.
 Chacun était et son juge et son roi;
 Et l'amitié, la candeur et la foi
 Exerçaient seuls, en ce temps d'innocence,
 Les droits sacrés de la toute-puissance.
 Tel fut le règne à la terre si doux,
 Que l'harmonie exerça parmi nous;
 Du vrai bonheur nous fûmes les symboles,
 Tandis qu'exempt de passions frivoles,

Le genre humain , dans les sages plaisirs ,
Sut contenir ses modestes desirs.

J. B. ROUSSEAU , *Allégories.*

~~~~~  
*La Porte du Bonheur.*

ON ne croit plus au siècle d'or ;  
Sur la terre naissante il ne fit que paraître ,  
Le crime a pris sa place , il s'en est rendu maître ,  
Et son empire dure encor.

Quand le ciel aux humains eut cessé de sourire ,

Du siècle d'or la porte se ferma ;

A la félicité seule elle eût pu conduire ;

Une autre aux environs à l'instant s'éleva :

L'homme trompé la crut la même ,

Avide de bonheur , hélas ! il y frappa. ....

Elle céda sous sa main indiscreète.

Parmi des nuages épais ,

On vit sortir tous les forfaits :

L'intérêt marchait à leur tête ;

La haine le suivait , et précédait l'orgueil ;

La pâle ambition portait une couronne ;

Elle s'asseyait sur un trône

Qui s'élevait sur un cercueil.

La noire ingratitude avançait après elle ;

Monstre , qui des bienfaits perdant le souvenir ,

Arme souvent sa main cruelle

Pour déchirer le sein qui vient de le nourrir

La terreur conduisait la peste avec la guerre ,

Et la mort sur leurs pas s'empressait de courir.

Tous s'étendirent sur la terre ,

Et seule sur le seuil l'espérance resta.

On dit qu'un Dieu propice en ce lieu la posta

Pour montrer le sentier qui mène à l'autre porte.

Humains , faibles humains , on va bien jusques là ;  
Le grand art , c'est d'entrer ; qui de vous l'ouvrira ?

L'homme puissant , secondé d'une escorte ,  
Voulant l'enfoncer , échoua.

Avec un crochet d'or , et d'une main accorte ,  
Le riche , qui peut tout , en riant l'essaya :  
Sous les doigts de Crésus le ressort résista.

Dans un char élégant l'important s'y transporte ;  
Ouvrez au marquis tel . . . . En vain il s'annonça.

Traîné par les amours , bercé par la mollesse ,

L'homme de plaisir s'avança ;

Et se croyant chez sa jeune maîtresse ,

A la porte il gratta.

D'Apollon les brillants apôtres

Défilèrent leurs patenôtres :

Mais vainement chacun chanta.

Le bienfaisant , enfin , se présenta ;

Il venait demander le bonheur pour les autres ,

Et tout bonnement il entra.

---

### *Le Palais du Soleil.*

SUR cent colonnes d'or , circulaire portique ,  
S'élève du soleil le palais magnifique.

Le dôme est étoilé de saphirs éclatants.

Les portes font jaillir de leurs doubles battants

L'éclat d'un argent pur , rival de la lumière :

Mais le travail encor surpassait la matière.

Là , d'un savant burin l'artisan de Lemnos

De l'Océan mobile a ciselé les flots ,

Et l'orbe de la terre environné de l'onde ,

Et le ciel radieux , voûte immense du monde.

L'onde a ses dieux marins , et Protée et Triton ;

Triton la conque en main , et l'énorme Egéon ,



Qui presse entre ses bras une énorme baleine.  
 On voit au milieu d'eux , sur la liquide plaine ,  
 Les filles de Doris former cent jeux divers ,  
 Sécher leurs longs cheveux , teints de l'azur des mers ,  
 Sur le dos des poissons voguer , nager ensemble ;  
 Leur figure diffère , et pourtant se ressemble ;  
 Elle sied à des sœurs. La terre offre à la fois  
 Ses hameaux , ses cités , ses fleuves et ses bois ,  
 Et les nymphes de l'onde , et les dieux du bocage.  
 Au-dessus luit des cieux la rayonnante image ;  
 Et le cercle des mois , sous des signes divers ,  
 D'une ceinture oblique embrasse l'univers.  
 . . . . Vêtu de pourpre et de lumière ,  
 Roi sur son trône d'or de la nature entière ,  
 Le soleil en sa cour , rassemble sous ses lois  
 Les siècles et les jours , et les ans et les mois ,  
 Et les heures encor , ses légères suivantes ,  
 L'une de l'autre en cercle également distantes.  
 Là , paraît couronné d'une tresse de fleurs  
 Le Printemps au front jeune , aux riantes couleurs ;  
 L'Été robuste et nu , ceint d'une gerbe mûre ;  
 L'Automne dont le pampre orne la chevelure ,  
 Rouge encor des raisins que ses pieds ont pressés ;  
 Et l'Hiver aux cheveux de neige hérissés (1).

SAINT-ANGE, *Traduction des Métamorphoses.*

*Le Palais de la Renommée.*

ENTRE le ciel , la terre , et l'empire des ondes ,  
 S'élève un vieux palais aux confins des trois mondes.  
 Là , sur tous les pays l'œil se porte à la fois ;  
 Là , de tous les humains l'oreille entend la voix.

---

(1) Voyez Ovide , livre II.

Au sommet d'une tour qui n'est jamais fermée,  
C'est là que nuit et jour veille la renommée.  
On y voit en tout temps cent portiques ouverts,  
Echos de tous les bruits qui courent l'univers.  
Ce palais merveilleux, bâti d'airain sonore,  
Rend le son, le répète, et le répète encore.  
La voix roule à travers cent tortueux détours;  
Ce ne sont point des cris, mais des murmures sourds,  
Pareils au bruit lointain de la mer mugissante,  
Pareils aux roulements de la foudre mourante.  
Un peuple curieux en assiège les murs.  
Il vient, il va, revient, et cent récits obscurs,  
Amas tumultueux de confuses paroles,  
Mêlent aux vérités des mensonges frivoles.  
L'un dit, l'autre redit : la rumeur, en son cours  
Grossit de bouche en bouche, et le faux croît toujours.  
La crédulité vaine, et l'erreur téméraire,  
Les paniques terreurs, la joie imaginaire,  
La sédition sourde et les bruits clandestins,  
Enfants toujours douteux de rapports incertains,  
Entourent la déesse en nouveautés féconde;  
Et ses yeux sont ouverts sur tous les coins du monde.

*Le même, liv. XII.*

---

### *Le Sommeil et sa Demeure.*

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,  
Où le sommeil repose au fond d'un antre frais,  
De ce Dieu nonchalant solitaire palais.  
Jamais de cette grotte, au jour inaccessible,  
Le soleil n'a percé l'obscurité paisible.  
A peine un demi-jour, crépuscule douteux,  
Y rend visible un air humide et nébuleux.

Jamais le chant du coq n'y réveille l'Aurore ;  
 Ni le chien vigilant, ni plus fidèle encore,  
 L'oiseau du Capitole, odieux au Gaulois,  
 N'y répandent jamais l'alarme de leur voix.  
 Jamais l'agneau bêlant, jamais le loup sauvage,  
 Ni l'homme et ses clameurs, ni l'oiseau qui ramage,  
 Ni l'aquilon qui siffle à travers les rameaux,  
 De ce désert muet n'ont troublé le repos.  
 Le silence l'habite. Une onde qui murmure,  
 Source d'oubli qui sort de la caverne obscure,  
 Glissant sur les cailloux de son lit sablonneux,  
 Invite au doux sommeil, dans son cours paresseux.  
 De pavots odorants une moisson féconde  
 S'élève autour de l'ancre, et se penche sur l'onde.  
 La nuit vient les cueillir, et répand dans les airs  
 Leur baume assoupissant, charme de l'univers.  
 Au seuil de la demeure aucun garde ne veille.  
 Là, nul verrou bruyant ne fait frémir l'oreille.  
 Mais au fond de la grotte, à l'ombre d'un vieux dais,  
 Sous le double contour de ses rideaux épais,  
 S'élève un lit d'ébène, où sur la plume oiseuse,  
 Plongeant dans le duvet sa langueur paresseuse,  
 Ce Dieu silencieux, couronné de pavots,  
 Savoure les douceurs d'un éternel repos.  
 Imitant les objets par de savants mensonges,  
 Voltige autour de lui le peuple ailé des songes,  
 Essaim égal en nombre aux feuilles des forêts,  
 Aux sables du rivage, aux épis des guérêts.

*Le même, liv. XI.*

### *L'Envie et son Antre.*

Sous la voûte d'un roc aride, sans verdure,  
 Sombre, noir d'épouvante, humide de froidure,



Se cache un antre affreux , du soleil ignoré ,  
Où l'haleine des vents n'a jamais pénétré.  
Sitôt que de ses pieds la déesse guerrière  
En eut touché le seuil , haï de la lumière ,  
Elle frémit , s'arrête , et la lance à la main ,  
Elle frappe la porte : elle s'ouvre , et soudain  
Elle aperçoit l'envie , au fond de son repaire ,  
Occupée à ronger des restes de vipère ,  
Du venin qui la tue aliments odieux.  
La déesse la voit , et détourne les yeux.  
L'envie , au fond de l'antre où rampe sa bassesse ,  
Hideuse , sur un bras se lève avec paresse ,  
Laisse à demi rongés ses serpents venimeux ,  
S'avance , et vers Pallas se traîne à pas honteux.  
En voyant sa beauté , son éclat , son armure ,  
Elle pousse un soupir , se détourne , et murmure.  
Sur son front pâle et sombre habite le chagrin.  
Une affreuse maigreur a desséché son sein.  
Le fiel rouille ses dents ; son œil est faux et louche :  
Le venin de son cœur distille de sa bouche.  
Triste de notre joie , elle ne rit jamais  
Que des maux qu'elle a vus , ou de ceux qu'elle a faits.  
Et la nuit et le jour , un soin rongeur l'éveille ;  
La voix de la louange afflige son oreille.  
Son supplice est de voir la gloire des talents :  
Elle sèche et périt de leurs succès brillants ,  
Veut leur nuire , et se nuit. La guerrière immortelle  
Surmonte , en lui parlant , l'horreur qu'elle a pour elle.  
Pars , venge-moi d'Aglaure , Athènes est son pays ;  
Remplis-là de ton fiel ; je commande , obéis.  
Elle dit , et frappant la terre de sa lance ,  
De son pied la repousse et dans les airs s'élance.  
L'envie en soupirant l'admire , et suit des yeux  
L'essor que dans sa fuite elle a pris vers les cieux.

Servir, même en nuisant, l'attriste et la chagrine.  
Le soutien de ses pas est un bâton d'épine.  
Un nuage en marchant l'enveloppe, et partout  
Où se porte l'envie, elle envenime tout.  
Elle fane les fleurs, dessèche la verdure,  
Infecte les épis d'une nielle impure ;  
Désole les cités, les peuples, les États.  
Elle apperçoit enfin la ville de Pallas,  
Athènes où la paix, où les talents fleurissent,  
Que les fêtes, les arts, les plaisirs embellissent,  
Et pleure de n'y voir aucun sujet de pleurs.

*Le même, livre II.*

*Même sujet.*

Au pied du mont où le fils de Latone,  
Tient son empire, et du haut de son trône  
Dicte à ses sœurs les savantes leçons  
Qui de leurs voix régissent tous les sons,  
La main du temps creusa les voûtes sombres  
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,  
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,  
Et que les vents n'ont jamais caressé.  
Là, de serpents nourrie et dévorée,  
Veille l'Envie, honteuse et retirée,  
Monstre ennemi des mortels et du jour,  
Qui de soi-même est l'éternel vautour,  
Et qui traînant une vie abattue,  
Ne s'entretient que du fiel qui le tue :  
Ses yeux cavés, troubles et clignotants,  
De feux obscurs sont chargés en tout temps.  
Au lieu de sang, dans ses veines circule  
Un froid poison qui les gèle et les brûle,

Et qui de là porté par tout son corps ,  
 En fait mouvoir les horribles ressorts.  
 Son front jaloux , et ses lèvres éteintes ,  
 Sont le séjour des soucis et des craintes.  
 Sur son visage habite la pâleur ;  
 Et dans son sein triomphe la douleur ,  
 Qui sans relâche à son âme infectée ,  
 Fait éprouver le sort de Prométhée.

J. B. ROUSSEAU , *Allégories.*



*Même sujet.*

LE plus cruel de tous , dans ses sombres caprices ,  
 Le plus lâche à la fois et le plus acharné ,  
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ,  
 Ce bourreau de l'esprit , quel est-il ? c'est l'Envie.  
 L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie ,  
 Rien ne peut l'adoucir , rien ne peut l'éclairer.  
 Quoiqu'enfant de l'Orgueil , il craint de se montrer.  
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;  
 Semblable à ce géant si connu dans la fable ,  
 Triste ennemi des dieux , par les dieux écrasé ,  
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé.  
 Il blasphème , il s'agite en sa prison profonde ;  
 Il croit pouvoir donner des secousses au monde ;  
 Il fait trembler l'Etna , dont il est oppressé :  
 L'Etna sur lui retombe , il en est terrassé.

VOLTAIRE.



*Même sujet.*

LA (1) gît la sombre envie , à l'œil timide et louche ,  
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.

---

(1) Aux Enfers.



Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :  
 Triste amante des morts , elle hait les vivants.  
 Elle aperçoit Henri , se détourne et soupire.  
 Auprès d'elle est l'Orgueil , qui se plaît et s'admire ;  
 La Faiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,  
 Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;  
 L'Ambition sanglante , inquiète , égarée ,  
 De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;  
 La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur  
 ( Le ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur ) ;  
 Le Faux Zèle étalant ses barbares maximes ,  
 Et l'Intérêt enfin , père de tous les crimes.

VOLTAIRE , *Henriade* , ch. VII.

### *L'Envie et le Temps.*

Je croyais parcourir un péristyle immense ,  
 Où les mortels les plus fameux ,  
 Sous le marbre et l'airain revivaient à mes yeux.  
 Dans un respectueux silence ,  
 J'admirais la beauté de ces paisibles lieux ,  
 Leur auguste magnificence ,  
 Et leur calme majestueux.  
 J'admirais ces héros qui s'offraient à ma vue.  
 L'un , fier en son maintien , l'œil fixé vers la nue ,  
 Semblait interroger ou défier les cieux.  
 Il portait dans ses mains le globe de la terre ,  
 Et créateur nouveau d'une nouvelle sphère  
 Paraissait la montrer aux dieux.  
 Son air était superbe , et non pas téméraire ;  
 C'étoit Newton. L'autre , semblable à Mars ,  
 Armé comme ce dieu quand il vole aux hasards ,  
 D'une main terrassait un ennemi sauvage ,  
 Orgueilleux encore en tombant ,  
 Et relevait de l'autre un guerrier suppliant ,

Forcé d'admirer son courage.

Il foulait sous ses pieds les armes , le carnage.

L'oiseau protecteur des Romains ,

Ce formidable oiseau qui porte la tempête

Suspendait la couronne au-dessus de sa tête.

Son front était celui du maître des humains.

Je reconnus César. . . . Je m'avance, et j'admire

De la foule des arts un mortel entouré :

Ils semblaient le servir , l'inspirer à son gré ,

Et reconnaître son empire.

Melpomène , en pleurant , s'appuyait sur son sein ;

La fière et sublime Uranie

Offrait un compas à sa main ;

Homère , sa trompette ; et Clio , son burin ;

Il jetait sur les arts le coup d'œil du génie.

J'achevais d'observer tant d'objets étonnants.

Tout-à-coup , sorti de la terre ,

Un monstre audacieux , de sa dent meurtrière ,

Vient ronger et flétrir ces sacrés monuments.

Soudain une vapeur impure

Se répand dans l'air infecté :

Déjà mon œil épouvanté

Cherche en vain dans la nuit obscure

Ce spectacle pompeux qui l'avait enchanté ;

Je demeurai long-temps perdu dans les ténèbres.

Des cris aigus et de longs sifflements ,

Dans ces obscurités funèbres ,

Formaient un bruit affreux qui glaçait tous mes sens.

A cette nuit succède un éclat de lumière.

Je vois un tranquille vieillard ,

Une faux dans la main , écrasant sous son char

Le monstre détesté roulant sur la poussière.

Vainement de son sein brisé ,

Il vomissait encor ses flammes impuissantes ,

Ses poisons, son fiel épuisé ,  
 Et ses couleuvres expirantes.  
 La joie en ce moment remplaça ma terreur.  
 A sa coupable audace , à sa noire furie ,  
 Je reconnus l'affreuse Envie ;  
 Je reconnus le Temps , qui seul est son vainqueur.

LA HARPE.

~~~~~  
La Calomnie.

. QUEL ravage affreux
 N'excite point ce monstre ténébreux ,
 A qui l'Envie , au regard homicide ,
 Met dans les mains son flambeau parricide ;
 Mais dont le front est peint avec tout l'art
 Que peut fournir le mensonge et le fard ?
 Le Faux Soupçon lui consacrant ses veilles ;
 Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;
 Et l'Ignorance , avec des yeux distraits ,
 Sur son rapport prononce nos arrêts.
 Voilà quels sont les infidèles juges
 A qui la Fraude , heureuse en subterfuges ,
 Fait avaler son poison infernal ;
 Et tous les jours , devant leur tribunal ,
 Par les cheveux l'innocence traînée ,
 Sans se défendre est d'abord condamnée.

J. B. ROUSSEAU.

~~~~~  
*La Chicane.*

ENTRE ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle  
 Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale ,  
 Est un pilier fameux des plaideurs respecté ,  
 Et toujours des Normands à midi fréquenté.

*Tome II.*

P



Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique  
 Hurlé tous les matins une Sibylle étique :  
 On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux  
 Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.  
 La Disette au teint blême, et la triste Famine,  
 Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine,  
 Enfants infortunés de ses raffinements,  
 Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.  
 Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,  
 Pour consumer autrui le monstre se consume ;  
 Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,  
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.  
 Sous le coupable effort de sa noire insolence,  
 Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.  
 Incessamment il va de détour en détour ;  
 Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour ;  
 Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe ;  
 Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.  
 En vain, pour le dompter, le plus juste des rois  
 Fit régler le chaos des ténébreuses lois.  
 Ses griffes vainement par Pussort accourcies  
 Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;  
 Et ses ruses perçant et dignes et remparts,  
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

BOILEAU, *le Lutrin*, ch. V.

---

### *Le Travail.*

LE travail est mon Dieu, lui seul régit le monde ;  
 Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit  
 Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit :  
 J'interroge les Dieux, l'air, et la terre, et l'onde.  
 Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans ;  
 Son vieux père, Saturne, avance à pas plus lents ;

Mais il termine enfin son immense carrière ,  
 Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.  
 Sur son char de rubis , mêlé d'azur et d'or ,  
 Apollon va lançant des torrents de lumière :  
 Quand il quitta les cieux il se fit médecin ,  
 Architecte , berger , ménétrier , devin ;  
 Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière  
 Est Hécate aux enfers , Diane dans les bois ,  
 Lune pendant les nuits , et remplit trois emplois.  
 Neptune chaque jour est occupé six heures  
 A soulever des eaux les profondes demeures ,  
 Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.  
 Vulcain , noir et crasseux , courbé sur son enclume ,  
 Forge , à coups de marteaux , les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

*L'Amitié.*

Au fond d'un bois à la paix consacré ,  
 Séjour heureux de la cour ignoré ,  
 S'élève un temple , où l'art et ses prestiges  
 N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges ,  
 Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux ,  
 Où tout est vrai , simple et fait pour les Dieux :  
 De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;  
 A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.  
 Las ! ils pensaient , dans leur crédulité ,  
 Que par leur race il serait fréquenté.  
 En vieux langage on voit sur la façade  
 Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade ,  
 Le médaillon du bon Pirithoüs ,  
 Du sage Achate et du tendre Nisus ,  
 Tous grands héros , tous amis véritables.  
 Ces noms sont beaux , mais ils sont dans les fables.

Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux ,  
Car on les siffle au superbe empyrée ;  
On n'y voit point Mars et sa Cythérée ;  
Car la Discorde est toujours avec eux :  
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux.

A ses côtés, sa fidelle interprète ,  
La Vérité , charitable et discrète ,  
Toujours utile à qui veut l'écouter ,  
Attend en vain qu'on l'ose consulter :  
Nul ne l'approche , et chacun la regrette.  
Par contenance un livre est dans ses mains ,  
Où sont écrits les bienfaits des humains ;  
Doux monuments d'estime et de tendresse ,  
Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,  
Du protecteur noblement oubliés.  
C'est des vertus l'histoire la plus pure ;  
L'histoire est courte , et le livre est réduit  
A deux feuillets de gothique écriture ,  
Qu'on n'entend plus et que le temps détruit.

*Le même.*

---

### *La Liberté.*

QUE le chanfre flatteur du tyran des Romains ,  
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques* ,  
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques ,  
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains  
Dans les campagnes italiques :  
Mon lac est le premier ; c'est sur ses bords heureux  
Qu'habite des humains la déesse éternelle ,  
L'ame des grands travaux , l'objet des nobles vœux ,  
Que tout mortel embrasse , ou desire , ou rappelle ,  
Qui vit dans tous les cœurs , et dont le nom sacré  
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré ,



La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,  
 Avec égalité répandant tous les biens,  
 Descendre de Morat en habit de guerrière,  
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,  
 Et de Charles le Téméraire.  
 Devant elle on portait ces piques et ces dards,  
 On traînait ces canons, ces échelles fatales  
 Qu'elle même brisa, quand ses mains triomphales  
 De Genève en danger défendaient les remparts.  
 Un peuple entier la suit: sa naïve allégresse  
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;  
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce  
 Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.  
 C'est-là leur diadème, ils en font plus de compte  
 Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,  
 Et des larges mortiers à grands bords abattus,  
 Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.  
 On ne voit point ici la grandeur insultante  
 Portant, de l'épaule au côté  
 Un ruban que la vanité  
 A tissu de sa main brillante;  
 Ni la fortune insolente  
 Repoussant avec fierté  
 La prière humble et tremblante  
 De la triste pauvreté.

On ne méprise point les travaux nécessaires,  
 Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

*Le même.*



*La Faveur.*

Au sein des mers, dans une île enchantée,  
 Près du séjour de l'inconstant Protée,  
 Il est un temple élevé par l'Erreur,  
 Où la brillante et volage Faveur,

Semant au loin l'espoir et les mensonges ,  
D'un air distrait fait le sort des mortels ;  
Son faible trône est sur l'aile des Songes ,  
Les Vents légers soutiennent ses autels.  
Là , rarement la raison , la justice ,  
Ont amené les mortels vertueux ;  
L'Opinion , la Mode et le Caprice  
Ouvrent le temple , et nomment les heureux.  
En leur offrant la coupe délectable ,  
Sous le nectar cachant un noir poison ,  
La Dêité daigne paraître aimable ,  
Et d'un sourire enivre leur raison ;  
Au même instant , l'agile Renommée  
Grave leur nom sur son char lumineux.  
Jouet constant d'une vaine fumée ,  
Le monde entier se réveille pour eux ;  
Mais sur la foi de l'onde pacifique ,  
A peine ils sont mollement endormis ,  
Défiés par l'erreur léthargique  
Qui leur fait voir , dans des songes amis ,  
Tout l'univers à leur gloire soumis ;  
Dans ce sommeil d'une ivresse riante ,  
En un moment la Faveur inconstante ,  
Tournant ailleurs son essor incertain ,  
Dans des déserts , loin de l'île charmante ,  
Les Aquilons les emportent soudain ,  
Et leur réveil n'offre plus à leur vue  
Que les rochers d'une plage inconnue ,  
Qu'un monde obscur , sans printemps , sans beaux jours  
Et que des cieux éclipsés pour toujours (1).

GRESSET.

---

(1) Voyez *Allégories* , en prose.

*L'Esprit et la Folie.*

L'ESPRIT un jour entreprit un voyage.  
 Nul n'est, dit-on, prophète en son logis;  
 Il avait lu quelque part cet adage.  
 Le voilà donc à courir le pays.  
 Esprit d'aller de province en province,  
 Trouvant les cœurs de ses talents épris,  
 Faisant *gratis* la figure d'un prince:  
 Bien m'en irais voyager à tel prix.  
 Advint pourtant qu'en certaine contrée  
 Notre héros mit fin à son bonheur.  
 Beaux jours, hélas! courte est votre durée;  
 Pas n'est ainsi de nos jours de malheur.  
 De fol amour il se laissa surprendre:  
 Or, devinez l'objet d'un soin si tendre?  
 C'est la Folie, en propre original.  
 La bonne dame aussi faisait voyage  
 Avec Momus et son cher Carnaval.  
 Voir notre belle une nuit dans un bal,  
 Et l'adorer, ce fut le même ouvrage.  
 Pour être extrême Esprit passa toujours.  
 Le sort combla de si belles amours.  
 Hymen enfin se mit de la partie:  
 Féconde fut cette illustre union.  
 Naquit d'abord l'Imagination,  
 Fillette vive et non moins étourdie,  
 Ne discourant que par bonds, par saillie,  
 Courant toujours la haute région.  
 Les chroniqueurs disent que de son père  
 Elle tenait bien moins que de sa mère,  
 Dont elle avait les bizarres travers.  
 Bien le croirais, à son goût pour les vers;



Ceux-là s'entend qu'enfle la métaphore ,  
 Mais feux follets d'un léger météore ,  
 Vers ampoulés , montés sur de grands mots ,  
 Dont maints fripons savent duper les sots.  
 Bientôt après survint un autre gage ,  
 Plus digne encor de cet hymen charmant ;  
 Au plus bel or préférant le clinquant ;  
 Être nouveau , pensant très-rarement ,  
 Parlant beaucoup , décidant davantage ;  
 De Néologue on lui donna le nom.  
 Chez le beau sexe il fut en grand renom ,  
 Et l'est encor , c'est-là son avantage.  
 Ce n'est le tout. On vit naître bientôt  
 Le Vaudeville et sa sœur Parodie ,  
 Ayant le rire et le ton de l'Envie ,  
 Couple fêté chez le peuple idiot.  
 Voilà les fruits d'un si beau mariage.  
 Esprit devait rester dans son logis :  
 Maints en connais dont ce n'est pas l'avis.  
 Pour moi je dis : Au diable le voyage.

BRET.

---

### *L'Attelage.*

LA route de la vie humaine ,  
 De mauvais pas est toute pleine.  
 Pour m'en tirer facilement ,  
 Voici ce que je fais : j'attelle  
 A cette voiture mortelle ,  
 Que je conduis au monument ,  
 La Justice premièrement ,  
 Qui marche toujours rondement ,  
 Et la Charité , sans laquelle  
 Elle iroit moins légèrement.

La Vérité, l'Indépendance  
N'ayant qu'un simple et léger frein,  
Sont en devant et vont bon train,  
Loin du chemin de l'Opulence.  
A la volée est la Santé,  
Qui, jointe avec le Badinage,  
Me fait franchir avec gaité,  
Tous les mauvais pas du voyage.  
Je n'aurai rien à désirer  
Ni du sort, ni de la nature,  
Si l'attelage peut durer  
Aussi long-temps que la voiture.

REGNIER-DESMARAIS.

~~~~~  
La Folie et l'Amour.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance,
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'aveugle que voici,
(C'est un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.....
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :

Les Dieux en furent étourdis,

Et Jupiter et Némésis,

Et les juges d'Enfer, enfin toute la bande.

Elle représenta l'énormité du cas.

Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.

Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;

Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'intérêt du public, celui de la partie,

Le résultat enfin de la suprême cour,

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

LA FONTAINE.

~~~~~  
*Le Palais des Destins.*

LE Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,

Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible ;

Et de là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens, et les maux destinés aux humains.

Sur un autel de fer un livre inexplicable,

Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

La main de l'Eternel y marqua nos desirs,

Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.

On voit la Liberté, cette esclave si fière,

Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;

Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,

Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;

A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,

Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;

Qu'en obéissant même elle agit par son choix,

Et souvent aux Destins pense donner des lois.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant VII.



*L'Amour.*

D'un faible enfant il a le front timide ;  
Dans ses yeux brille une douceur perfide :  
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux ,  
Sous un faux masque il abuse nos yeux ;  
D'abord voilé d'une crainte ingénue ,  
Humble captif, il rampe, il s'insinue ,  
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur ,  
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.  
Les trahisons, la noire tyrannie ,  
Le désespoir, la peur, l'iguominie ,  
Et le tumulte au regard effaré,  
Suivent son char de soupçons entouré.

J. B. ROUSSEAU.

  
*Le Palais de l'Amour.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie ,  
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie ,  
S'élève un vieux palais respecté par les temps :  
La nature en posa les premiers fondements ;  
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture ,  
Par ses travaux hardis surpassa la nature.  
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts ,  
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.  
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore ,  
Et les fruits de Pomone, et les présents de Flore ;  
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons ,  
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.  
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde ,  
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,

De sa main bienfaisante accordait aux humains,  
Un éternel repos, des jours purs et sereins,  
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,  
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.  
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,  
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,  
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,  
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.  
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,  
De leur aimable maître implorer les faveurs,  
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,  
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.  
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,  
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.  
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues,  
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.  
La molle Volupté, sur un lit de gazons,  
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.  
On voit à ses côtés le Mystère en silence,  
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,  
Les plaisirs amoureux, et les tendres desirs  
Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.  
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée :  
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,  
On porte au sanctuaire un pas audacieux,  
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !  
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre ;  
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.  
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,  
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.  
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,  
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :  
La Haine et le Courroux répandant leur venin,  
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.

La Malice les voit, et d'un souris perfide  
 Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.  
 Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,  
 Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,  
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,  
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel.  
 Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,  
 Porte en sa faible main les destins de la terre,  
 Donne avec un souris ou la paix, ou la guerre,  
 Et, répandant partout ses trompeuses douceurs,  
 Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.  
 Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes,  
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;  
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,  
 Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant IX.



### *Le Temple et le Trône de l'Opinion.*

AUTREFOIS la Justice et la Vérité nues  
 Chez les premiers humains furent long-temps connues.  
 Elles régnaient en sœurs; mais on sait que depuis  
 L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.  
 La vaine Opinion règne sur tous les âges:  
 Son temple est, dans les airs, porté sur les nuages.  
 Une foule de Dieux, de Démons, de Lutins,  
 Sont au pied de son trône; et tenant dans leurs mains  
 Mille riens enfantés par un pouvoir magique,  
 Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.  
 Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,  
 En boules de savon sont épars dans les airs;



Et le souffle des vents y promène sans cesse,  
De climats en climats le temple et la déesse.  
Elle fuit et revient ; elle place un mortel,  
Hier sur un bûcher , demain sur un autel.

RULHIÈRE , *les Disputes.*

*Le Temple de la Tragédie.*

SUR le sommet du Pinde , au séjour des orages ,  
S'élève un temple auguste , affermi par les âges.  
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix ;  
On grava sur les murs les illustres forfaits :  
On avance en tremblant sous d'immenses portiques ;  
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.  
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;  
Tout est , dans ce séjour , simple et majestueux.  
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres ;  
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres ;  
Et l'on n'entend partout que des frémissements ,  
Que sons entrecoupés et longs gémissements.  
Deux femmes (1), sur le seuil , en défendent l'entrée ;  
L'une , toujours plaintive , est toujours éplorée :  
Ses cheveux sont épars , son front couvert de deuil ,  
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée ;  
Son front est fixe et morne , et sa langue glacée.  
La Vengeance , la Rage , et la soif des combats ,  
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.  
Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;  
Sa poitrine se gonfle et ses bras se roidissent ;  
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains ,  
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

---

(1) La Terreur et la Pitié.

Plus loin règne l'Amour , cet Amour implacable ,  
 De meurtre dégouttant , malheureux et coupable ;  
 Qui ne respecte rien quand il est outragé ,  
 Court , se venge , et gémit sitôt qu'il est vengé ;  
 L'assassin de Pyrrhus , l'Euménide d'Oreste ;  
 Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste ,  
 Osa porter la flamme au bûcher de Didon ,  
 Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.  
 De ces sombres objets Melpomène entourée ,  
 Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

DORAT, *la Déclamation, ch. I.*

*Même sujet.*

Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée,  
 De cyprès , de tombeaux et d'ombres entourée.  
 Deux spectres sont debout sur ce lugubre seuil :  
 L'un , la tête inclinée , enveloppé de deuil ,  
 Exprimant sur son front ses touchantes alarmes ,  
 Semble aimer sa douleur et se plaire à ses larmes ;  
 Sa poitrine élevée est pleine de sanglots :  
 Hélas ! c'est la Pitié , qu'attendrissent nos maux.  
 L'autre a le regard fixe et la bouche entr'ouverte :  
 L'image du péril à ses yeux semble offerte ;  
 Ses cheveux hérissés , sa sinistre pâleur ,  
 Tous ses traits altérés me montrent la Terreur.  
 O du plus beau des arts auguste souveraine !  
 Voilà ton sanctuaire : oui , c'est toi , Melpomène ,  
 C'est toi ; je reconnais tes attributs divins ,  
 Le sceptre et le poignard qui brillent dans tes mains ,  
 Ces vêtements pompeux dont l'éclat t'environne ,  
 Et ces festons sanglants qui forment ta couronne :

Tes soutiens les plus chers, que toi-même as choisis ,  
Tous , sur des sièges d'or , près de toi sont assis.  
Ah ! combien je leur dois et d'encens et d'hommages ,  
Je suis depuis long-temps heureux par leurs ouvrages.  
Je les vois : le laurier qui ceint des cheveux blancs ,  
M'annonce ce vieillard qui triomphe à cent ans ,  
Sophocle !... près de lui le voilà ce grand homme  
Qui porte sur son front la majesté de Rome ;  
Des héros dans ses traits respire la grandeur.  
Moins sublime et plus doux , son rival enchanteur  
Aux graces , à l'amour emprunte tous leurs charmes ;  
Entre Euripide et lui l'amour verse des larmes :  
Auprès de Crébillon Eschyle ici placé  
Le contemple , surpris de se voir surpassé.  
Tous ces esprits divins que Melpomène assemble ,  
Mortels devenus Dieux , y jouissent ensemble.

LA HARPE , *Dithyrambe.*

---

### *Sixte-Quint et la Politique.*

SIXTE alors était roi de l'Eglise et de Rome.  
Si , pour être honoré du titre de grand homme ,  
Il suffit d'être faux , austère et redouté ,  
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.  
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices :  
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.  
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir ,  
Et s'en fit croire indigne , afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique ,  
Au fond du Vatican régnait la Politique ,  
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition ,  
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.



Ce monstre ingénieux , en détours si fertile ,  
 Accablé de soucis paraît simple et tranquille ;  
 Ses yeux creux et perçants , ennemis du repos ,  
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.  
 Par ses déguisements , à toute heure elle abuse  
 Les regards éblouis de l'Europe confuse.  
 Le Mensonge subtil qui conduit ses discours ,  
 De la Vérité même empruntant le secours ,  
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures ,  
 Et fait servir le ciel à venger ses injures.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. IV.

~~~~~  
La Religion.

LOIN du faste de Rome et des pompes mondaines,
 Des temples consacrés aux vanités humaines,
 Dont l'appareil superbe impose à l'univers ,
 L'humble religion se cache en des déserts :
 Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
 Cependant que son nom , profané dans le monde ,
 Est le prétexte saint des fureurs des tyrâns ,
 Le bandeau du vulgaire , et le mépris des grands.
 Souffrir est son destin , bénir est son partage :
 Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage.
 Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
 Sa modeste beauté se dérobe à jamais
 Aux hypocrites yeux de la foule importune
 Qui court à ses autels adorer la fortune (1).

Le même , *ibid.*

(1) Voyez le même sujet, dans les différentes parties de ce recueil, tant en prose qu'en vers.

L'Hypocrisie.

HUMBLE au dehors , modeste en son langage ,
 L'austère honneur est peint sur son visage.
 Dans ses discours règne l'humanité ,
 La bonne foi , la candeur , l'équité.
 Un miel flatteur sur ses lèvres distille ;
 Sa cruauté paraît douce et tranquille ;
 Ses vœux au ciel semblent tous adressés ;
 Sa vanité marche les yeux baissés.
 Le zèle ardent masque ses injustices ,
 Et sa mollesse endosse les cilices.

J. B. ROUSSEAU.

Le Temps.

Ce vieillard qui d'un vol agile ,
 Fuit sans jamais être arrêté ;
 Le Temps , cette image mobile
 De l'immobile éternité ,
 A peine du sein des ténèbres
 Fait éclore les faits célèbres ,
 Qu'il les replonge dans la nuit.
 Auteur de tout ce qui doit être ,
 Il détruit tout ce qu'il fait naître
 A mesure qu'il le produit.

Le même.

L'A-propos.

CET infatigable vieillard ,
 Qui toujours vient , qui toujours part ,
 Qu'on appelle sans cesse , en craignant ses outrages ,

Qui mûrit la raison , achève la beauté ,
 Et que suivent en foule , à pas précipité ,
 Les heures et les jours , et les ans et les âges ;
 Le Temps , qui rajeunit sans cesse l'univers ,
 Et de l'immensité parcourant les espaces ,
 Détruit et reproduit tous les mondes divers ,
 Un jour , d'un vol léger , suspendu dans les airs ,
 Aperçut Aglaé , la plus jeune des Grâces.
 Son cortège nombreux fut prompt à s'écarter ;
 Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle :
 Ainsi l'on voit encore à l'aspect d'une belle ,
 Les heures , les jours fuir , et le temps s'arrêter.
 Il parut s'embellir par le desir de plaire ;
 Et sans doute le dieu du temps
 Sut préparer , sut choisir les instants ,
 Ceux de parler , ceux de se taire.
 Un autre dieu naquit de ce tendre mystère :
 Cherchez la troupe des Amours ,
 La plus leste , la plus gentille ,
 Vous l'y rencontrerez toujours ,
 C'est un enfant de la famille.
 Le don de plaire promptement ,
 Les rapides succès , les succès du moment ,
 Forment sur-tout son apanage ;
 Il est le dieu des courtisans ,
 Et la faveur des cours est encor son ouvrage ,
 Même quand elle vient par les soins et les ans.
 Il donne de la vogue au sage ,
 Quelquefois de l'esprit aux sots ,
 Le bonheur aux amants , la victoire aux héros.
 On ne le voit jamais revenir sur ses traces ;
 Il fuit comme le Temps , il plaît comme les Grâces ,
 Et c'est le dieu de l'A-propos.

RULHIÈRE.

Le don du Contre-temps.

Tout l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement ,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant
Un charme d'une autre espèce ,
Et tout un autre présent.
C'est une lourde besace ,
Où les Dieux avaient jeté
Esprit , savoir et gaité ,
Tous trois pris hors de leur place ;
Ensuite l'empressement ,
Qui va , vient et se démène ,
Et se met tout hors d'haleine ,
Pour manquer le vrai moment.
Dans ses énormes sacoches ,
Pleines de talents pareils ,
Vous trouverez les reproches ,
Les soupçons et les conseils ,
Et la morgue du précepte ,
Le rire faux , et l'inepte ,
Les pédantismes divers ,
Même celui des bons airs ,
Et tant de petites ruses ,
De grandes prétentions ,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions.
Mais fût-on la beauté même ,
N'eût-on que quinze ou vingt ans ,
Entre ces dons importants

Sûrs de déplaire en tout temps,
Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste,
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste,
Son sac s'ouvrit dans les airs ;
Et tout sortant pêle-mêle,
Tous ces talents entassés ,
Sont tombés comme la grêle
Sur gens que vous connaissez.

Le même.



D É F I N I T I O N S.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots , pour le dire , arrivent aisément.

BOILEAU , *Art Poétique* , ch. I.

La Bible.

Q U I n'a relu souvent , qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmaît à la fois Bossuet et Racine.
L'un , éloquent vengeur de la cause divine ,
Semblait , en foudroyant des dogmes criminels ,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre , de traits plus fiers ornant la tragédie ,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion ,
Et son rythme pompeux , sa noble expression ,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple , orateurs et poètes ;
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain ,
Au sommet du Liban , sous les berceaux d'Eden.
Là , du monde naissant vous suivez les vestiges ,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît ; après un court sommeil ,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire ; ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule , et se confiant à l'œil de l'Eternel ,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense ,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux , chefs du peuple chéri ,
Abraham et Jacob , mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes ,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé ,
Et tout-à-coup son fils vers l'Egypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuit la haine fraternelle ,
O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées ,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protège , il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage ,
Préparez un abri loin d'un père cruel ,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre ; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet , qu'en un jour d'alliance ,
Descendit avec pompe , en des torrents de feu ,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirais-je la colonne et lumineuse et sombre ,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre ?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté ,
Ruth , Samson , Débora , la fille de Jephthé
Qui s'apprête à la mort , et parmi ses compagnes ,
Vierge encor , va deux fois pleurer sur les montagnes ?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le ciel , pour les punir , leur accorde des rois.
Saül règne ; il n'est plus ; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez , accourez , descendants de Lévi !

Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
 Cependant, dix tribus ont fui la cité sainte.
 Je renverse en passant les autels des faux dieux,
 Je suis le char d'Elie emporté dans les cieus;
 Tobie et Raguel m'invitent à leur table:
 J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
 Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
 Je vois, au jour marqué, les empires finir.
 Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre?
 Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
 Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
 Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
 Regarde cette main vengeresse du crime,
 Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
 Bientôt Jérusalem reverra ses enfants.
 Esdras et Macchabée, et ses fils triomphants
 Raniment de Sion la lumière obscurcie.
 Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

FONTANES.

~~~~~

*Quel est l'Homme juste ?*

... CELUI qui du vice  
 Evite le sentier impur ;  
 Qui marche d'un pas ferme et sûr  
 Dans le chemin de la justice :  
 Attentif et fidèle à distinguer sa voix ,  
 Intrépide et sévère à maintenir ses loix.  
 ... Celui dont la bouche  
 Rend hommage à la vérité ;  
 Qui sous un air d'humanité  
 Ne cache point un cœur farouche ;  
 Et qui, par des discours faux et calomnieux ,  
 Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe ,  
 Enflé d'une vaine splendeur ,  
 Paraît plus bas , dans sa grandeur ,  
 Que l'insecte caché sous l'herbe ;  
 Qui , bravant du méchant le faste couronné ,  
 Honore la vertu du juste infortuné.

Celui , dis-je , dont les promesses  
 Sont un gage toujours certain ;  
 Celui qui , d'un infame gain ,  
 Ne sait point grossir ses richesses ;  
 Celui qui , sur les dons du coupable puissant ,  
 N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

J. B. ROUSSEAU, *Ode I, liv. I.*



### *Qu'est-ce que l'Honneur?*

. . . . .  
 L'HONNEUR partout , disais-je , est du monde admiré :  
 Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire ,  
 Quel est-il , Valincour , pourras-tu me le dire ?  
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler ,  
 L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;  
 Un faux brave , à vanter sa prouesse frivole ;  
 Un vrai fourbe , à jamais ne garder sa parole ;  
 Ce poète , à noircir d'insipides papiers ;  
 Ce marquis , à savoir frauder ses créanciers ;  
 Un libertin , à rompre et jeûnes et carême ;  
 Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.  
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourrait le penser ?  
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?  
 Est-ce de voir , dis-moi , vanter notre éloquence ;  
 D'exceller en courage , en adresse , en prudence ,  
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux ,  
 De posséder enfin mille dons précieux ?



Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme ,  
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme ,  
 Qu'un Hérode , un Tibère effroyable à nommer.  
 Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?  
 Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous prône,  
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.

Dans le monde , il n'est rien de beau que l'équité :  
 Sans elle la valeur , la force , la bonté ,  
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre ,  
 Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.  
 Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;  
 Joignez-y Tamerlan , Genseric , Attila :  
 Tous ces fiers conquérants , rois , princes , capitaines ,  
 Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes ,  
 Qui sut , pour tous exploits , doux , modéré , frugal ,  
 Toujours vers la justice aller d'un pas égal.  
 Oui , la justice en nous est la vertu qui brille :  
 Il faut de ses couleurs qu'ici bas tout s'habille.  
 Dans un mortel chéri , tout injuste qu'il est ,  
 C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.  
 A cet unique appas l'âme est vraiment sensible :  
 Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;  
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui ,  
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.  
 Concluons qu'ici bas le seul honneur solide ,  
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
 De regarder en tout la raison et la loi ;  
 D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi ;  
 D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ,  
 Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire. (1)

BOILEAU, *Satire II.*

---

(1) Voyez, Allégories, le *Véritable et le Faux Honneur.*

*La Raison.*

LA raison est de l'homme et le guide et l'appui ;  
Il l'apporte en naissant ; elle croît avec lui ;  
C'est elle qui , des traits de sa divine flamme  
Purifiant son cœur , illuminant son âme ,  
Montre à ce malheureux par le vice abattu ,  
Que la félicité n'est que dans la vertu ;  
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide ,  
La volupté tranquille , innocente et solide ,  
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur  
Le repos de l'esprit et le calme du cœur ;  
Que par elle un mortel , aussi ferme que libre ,  
Au milieu des revers garde un juste équilibre ;  
Rit de ses ennemis , et résistant au sort  
Affronte l'indigence , et les fers , et la mort ;  
Comme un rocher que frappe une mer mugissante ,  
Brave des flots émus la fureur impuissante.

V O L T A I R E.

---

*L'Histoire.*

C'EST un théâtre , un spectacle nouveau ,  
Où tous les morts , sortant de leur tombeau ,  
Viennent encor sur une scène illustre ,  
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ,  
Et du public dépouillé d'intérêt ,  
Humbles acteurs , attendre leur arrêt.  
Là , retraçant leurs faiblesses passées ,  
A chaque état ils reviennent dicter  
Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ;  
Ce que chacun , suivant ce qu'il peut être ,  
Doit pratiquer , voir , rechercher , connaître ;

Et leur exemple en diverses façons,  
Donnant à tous leurs plus nobles leçons,  
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,  
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,  
Dans ce sincère et fidèle miroir,  
Peuvent apprendre à lire leur devoir.

J. B. ROUSSEAU.

---

*La République et la Monarchie.*

NE vous flattez-vous pas d'un charme imaginaire?  
Seigneur, ainsi qu'à vous, la liberté m'est chère :  
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;  
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.  
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique,  
Que l'esprit d'un état qui passe en République ?  
Vos lois sont vos tyrans : leur barbare rigueur  
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :  
Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave ;  
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.  
Le citoyen de Rome, insolent et jaloux,  
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.  
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère,  
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,  
Et d'un bannissement le décret odieux  
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.  
Je sais bien que la cour, Seigneur, a ses naufrages,  
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages ;  
Souvent la liberté dont on se vante ailleurs,  
Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.  
Il récompense, il aime, il prévient les services ;  
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.  
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,  
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.



Ebloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,  
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même,  
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux,  
Et les sévères lois se taisent devant nous.

VOLTAIRE, *Brut.*, act. II, sc. II.

~~~~~  
Devoirs d'un Roi.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire ?
Un jeune ambitieux dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit des rois ?
N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois,
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône ; et connaissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères :
Au péril de nos jours, il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connaître d'honneur que dans leur avantage.
Et quand, dans ses excès, notre aveugle courage,
Pour une guerre injuste, expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y : quand la mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez.

LAMOTTE-HOUDART, *Inès de Castro*.

Les différents Ages.

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'âge viril plus mûr inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

BOILEAU, *Art poétique, ch. III.*

~~~~~  
*La Peinture.*

A de simples couleurs mon art plein de magie,  
Sait donner du relief, de l'ame et de la vie.  
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps.  
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.  
Je transporte les yeux aux confins de la terre.  
Il n'est d'événement ni d'amour, ni de guerre,  
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.  
Les mystères profonds des enfers et des cieux,  
Sont par moi révélés ; par moi l'œil les découvre.  
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre ;  
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,  
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,

J'en sais représenter les images brillantes.  
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes  
Que les champs , les déserts , les bois et les cités ,  
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.  
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages ,  
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.  
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur  
Le pâle désespoir , la sanglante fureur ,  
L'inhumaine Cloton , qui marche sur leurs traces.  
Jugez avec quels traits je sais peindre les grâces.  
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours ,  
Je console un amant privé de ses amours.

LA FONTAINE.

---

*La Mode.*

LA mode est un tyran des mortels respecté ,  
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté ,  
Qui de l'état français dont elle a les suffrages ,  
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages ,  
Augmente avec succès leur immense cherté ,  
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.  
Son trône est un miroir dont la glace infidelle  
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.  
Les Français inconstants admirent dans ses mains  
Des trésors méprisés du reste des humains.  
Assise à ses côtés , la brillante parure  
Essaie , à force d'art , de changer la nature.  
La beauté le consulte , et notre or le plus pur  
N'achète point trop cher son rouge et son azur.  
La mode assujettit le sage à sa formule ;  
La suivre est un devoir , la fuir un ridicule.  
Depuis nos ornements jusques à nos écrits ,  
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;



Et réglant tour à tour tous les rangs où nous sommes ,  
Elle place les sots , et nomme les grands hommes.

BERNIS.

~~~~~  
La Mélancolie.

C'EST-LA (1), c'est dans l'obscurité
Que , fuyant le tumulte et dans soi recueillie ,
Vient s'asseoir la Mélancolie ,
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle.
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidelle ,
Ne se plaît que dans l'ombre , et dans les lieux déserts.
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers ;
Toute entière à l'objet dont elle est possédée ,
Ne reedit qu'un seul nom , n'entretient qu'une idée ,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.
Son regard triste et doux implore la pitié ;
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence ;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'Espérance ,
Et tremble en adressant un timide desir
Vers un bonheur lointain , qui toujours semble fuir.

LA HARPE, *Epître au comte de Schowalow* ,

~~~~~  
*L'Espérance et le Sommeil.*

Du dieu qui nous créa la clémence infinie ,  
Pour adoucir les maux de cette courte vie ,  
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants ,  
De la terre à jamais aimables habitants ,  
Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence ;  
L'un est le doux Sommeil , et l'autre est l'Espérance :

---

(1) Les Bois. Voyez le même sujet, art. *Tableaux ou descriptions*.

L'un , quand l'homme accablé sent de son faible corps  
 Les organes vaincus sans force et sans ressorts ,  
 Vient par un calme heureux secourir la nature ,  
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;  
 L'autre anime nos cœurs , enflamme nos desirs ,  
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :  
 Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie ,  
 Elle n'inspire point une infidelle joie ;  
 Elle apporte de dieu la promesse et l'appui ;  
 Elle est inébranlable et pure comme lui.

VOLTAIRE , *Henriade* , chant VII.



### *Les Sciences Naturelles.*

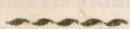
Si jadis tes aïeux parèrent ta maison  
 Des bizarres beautés d'un gothique écusson ,  
 Dans tes jardins , partout , je vois que ton génie  
 L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.  
 Ici , sur un pivot vers le nord entraîné ,  
 L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.  
 Là , de l'antique Hermès le minéral fluide  
 S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.  
 Ici , par la liqueur un tube coloré ,  
 De la température indique le degré.  
 Là , du haut de tes toits , incliné vers la terre ,  
 Un long fil électrique écarte le tonnerre.  
 Plus loin , la cucurbite , à l'aide du fourneau ,  
 De légères vapeurs mouille son chapiteau .  
 Le règne végétal , analysé par elle ,  
 Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle ;  
 Et plus haut je vois l'ombre errante sur un mur ,  
 Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

COLARDEAU , *Épître à M. Duhamel*.

*Qu'est-ce que l'Esprit de Parti ?*

CELUI qui nous défend de nous servir du nôtre ,  
Qui dans les factions nous tenant engagés ,  
Infecte la raison par les sots préjugés ,  
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même ;  
Qui de sang froid échauffe et rend fou par système ,  
Veut que l'homme aveuglé , fuyant ce qui lui plaît ,  
Soit l'homme d'une secte et non pas ce qu'il est ;  
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère ,  
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère ;  
Fait sur tout , contre tous , en toute occasion ,  
Appuyer le tranchant de sa décision ;  
Dont la morgue insultante à quiconque l'écoute ,  
Interdit la réplique et s'indigne d'un doute ;  
Condamne sans appel un avis différent ,  
Et de la tolérance apôtre intolérant ,  
De la société détruisant l'équilibre ,  
Prétend tout asservir en criant : « Tout est libre. »  
Esprit aigre , chagrin , ennemi du repos ,  
Qui fait que dans le monde , ainsi qu'en un champ clos ,  
Il faut être sans cesse armé pour se défendre ,  
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre ,  
Que ne céder jamais est la suprême loi ,  
Qu'on se hait à la mort , et sans savoir pourquoi.  
O rage des partis ! noir esprit de cabales !  
Ton absurde fureur est aux vertus morales  
Ce qu'est le fanatisme à la religion.....

CHABANON, *Dialogue de l'Esprit de Parti* , 1775.





## M O R A L E.

La vertu , d'un cœur noble est la marque certaine.

BOILEAU, *Satire V.*

---

### *L'Homme, Preuve de la Divinité par son Existence Physique et Morale.*

**L**E roi, pour qui sont faits tant de biens précieux,  
L'homme élève un front noble et regarde les cieux.  
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,  
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,  
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.  
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,  
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,  
La trahison, que suit l'envie au teint livide.  
Un mot y fait rougir la timide pudeur;  
Le mépris y réside ainsi que la candeur,  
Le modeste respect, l'imprudente colère,  
La crainte, et la pâleur sa compagne ordinaire,  
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,  
Plus prompte que ma voix appelle du secours.  
A me servir aussi cette voix empressée,  
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée:  
Messagère de l'âme, interprète du cœur,  
De la société je lui dois la douceur.  
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!  
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!  
Tout s'y peint tour-à-tour: le mobile tableau  
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.  
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!  
Cependant ma mémoire en a fait son asyle,

Et tient, dans un dépôt fidèle et précieux ,  
Tout ce que m'ont appris mes oreilles , mes yeux :  
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre ,  
M'y garder mes trésors , exacte à me les rendre.  
Là , ces esprits subtils , toujours prêts à partir ,  
Attendent le signal qui les doit avertir :  
Mon âme les envoie , et , ministres dociles ,  
Je les sens répandus dans mes membres agiles ;  
A peine ai-je parlé , qu'ils sont accourus tous.  
Invisibles sujets , quel chemin prenez-vous ?  
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?  
Sans mon ordre , il nourrit ma chaleur nécessaire ;  
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;  
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur ;  
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;  
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source ,  
Et toujours s'épuisant , se ranime toujours :  
Les portes des canaux destinés à son cours ,  
Ouvrent à son entrée une libre carrière ,  
Prêtes , s'il reculait , d'opposer leur barrière.  
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment ,  
Changement que doit suivre un nouveau changement :  
Il s'épaissit en chair , dans mes chairs qu'il arrose ;  
En ma propre substance il se métamorphose.  
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ,  
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?  
Je les connais à peine : une attentive adresse  
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.  
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur.  
Fut-il jamais des lois sans un législateur ?  
Stupide impiété , quand pourras-tu comprendre  
Que l'œil est fait pour voir , l'oreille pour entendre ?  
Ces oreilles , ces yeux , celui qui les a faits  
Est-il aveugle et sourd ? Que d'ouvrages parfaits !

Que de riches présents t'annoncent sa puissance (1)!

RACINE le fils, *la Religion*, ch. I.

*Existence de Dieu.*

LES cieux instruisent la terre  
A révérer leur auteur :  
Tout ce que leur globe enserre  
Célèbre un Dieu créateur :  
Quel sublime cantique,  
Que ce concert magnifique  
De tous les célestes corps !  
Quelle grandeur infinie !  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !  
  
De sa puissance immortelle  
Tout parle , tout instruit.  
Le jour au jour la révèle,  
La nuit l'annonce à la nuit.  
Ce grand et superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur et mystérieux.  
Son adorable structure  
Est la voix de la nature  
Qui se fait entendre aux yeux.  
  
Dans une éclatante voûte  
Il a placé de ses mains  
Ce soleil qui, dans sa route,  
Eclaire tous les humains.

---

(1) Rapprochez ce morceau et les deux suivants des cinq ou six premiers du même article, *Morale*, en prose.



Environné de lumière,  
 Cet astre ouvre sa carrière  
 Comme un époux glorieux,  
 Qui, dès l'aube matinale,  
 De sa couche nuptiale  
 Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,  
 Semble sortir du néant.  
 Il prend sa course, il s'avance  
 Comme un superbe géant.  
 Bientôt sa marche féconde  
 Embrasse le tour du monde  
 Dans le cercle qu'il décrit ;  
 Et par sa chaleur puissante,  
 La nature languissante  
 Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !  
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !  
 Que ceux qui te sont fidèles,  
 Sous ton joug trouvent d'attraits !  
 Ta crainte inspire la joie ,  
 Elle assure notre voie ,  
 Elle nous rend triomphants ;  
 Elle éclaire la jeunesse ,  
 Et fait briller la sagesse  
 Dans les plus faibles enfants.

J. B. ROUSSEAU, *Ode II, liv. I.*

---

*Dieu et son Essence.*

De cet être infini l'infini te sépare.  
 Du char glacé de l'Ourse aux feux du Sirius

Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.  
 Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre ?  
 L'immensité l'adore , et ne peut le comprendre.  
 Et toi , songe de l'Etre , atôme d'un instant ,  
 Egaré dans les airs sur ce globe flottant ,  
 Des mondes et des cieux spectateur invisible ,  
 Ton orgueil pense atteindre à l'Etre inaccessible !  
 Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;  
 Tu veux , dans ton Dieu même , adorer tes portraits !

Ni l'aveugle hasard , ni l'aveugle matière  
 N'ont pu créer mon âme , essence de lumière.  
 Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu  
 Que tout le firmament et ses globes de feu.  
 Voilé de sa splendeur , dans sa gloire profonde ,  
 D'un regard éternel il enfante le monde :  
 Les siècles devant lui s'écoulent , et le temps  
 N'oserait mesurer un seul de ses instants.  
 Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême :  
 L'immortelle nature est sa fille , est lui-même.  
 Il est ; tout est par lui : seul être illimité ,  
 En lui tout est vertu , puissance , éternité.  
 Au-delà des soleils , au-delà de l'espace ,  
 Il n'est rien qu'il ne voie , il n'est rien qu'il n'embrasse.  
 Il est seul du grand tout le principe et la fin ;  
 Et la création respire dans son sein.

LEBRUN , *Poëme de la Nature.*

*Conseil d'un Père à son Fils entrant dans le  
 Monde.*

Mon fils , disait un maréchal illustre ,  
 Vous achevez votre troisième lustre ;

Mais pour pouvoir noblement figurer  
Dans la carrière où vous allez entrer ,  
Souvenez-vous , quoique le cœur vous dise ,  
De ne jamais former nulle hantise  
Qu'avec des gens dans le monde approuvés,  
Chez des amis sages et cultivés.  
Appliquez-vous sur-tout , c'est le grand livre ,  
A vous former dans l'art de savoir vivre :  
Dans ce qu'enseigne un commerce épuré ,  
L'esprit toujours trouve un fonds assuré.  
Quant au surplus , suivez v<sup>o</sup>tre génie ;  
Mais ne marchez qu'en bonne compagnie :  
Souvenez-vous que de toute action ,  
L'autorité fait l'estimation.  
J'aime mieux voir en compagnie exquise  
Mon fils au bal , qu'en mauvaise à l'église.  
Je ne veux point , d'un jeune homme occupé  
Faire un pédant , un docte anticipé ,  
Afin qu'un jour l'épée ou bien la crosse  
Trouvent un sot dans un Caton précoce.  
Mais je prétends qu'un cavalier bien né  
En sache assez pour n'être point berné  
Par l'impudence et l'air de dictature  
Des charlatans de la littérature.  
Si quelque goût par bonheur vous a lui  
Pour la lecture , étudiez celui  
D'un ami sage , et qui puisse vous dire  
Quand , et comment , et quoi vous devez lire.  
Mille savants , jeunes ne savaient rien ;  
Mais qui sait mal , n'apprendra jamais bien.  
Que vos devoirs soient votre grande étude.  
Tel , pour tout fruit de sa sollicitude ,  
Ternit son lustre en voulant trop briller ,  
Et se dessèche à force de s'enfler.



Toute science enfin , toute industrie  
Qui ne tend point au bien de la patrie ,  
Ne saurait rendre un mortel orgueilleux  
Que ridicule , au lieu de merveilleux.  
Avec raison le sens commun rejette  
L'homme d'état qui veut être poète ;  
Et plus encor le financier badin  
Qui pour Rameau s'érige en paladin ,  
Et malgré lui , confus de la misère  
De se sentir ignorant dans sa sphère ,  
Ne songe pas que c'est encor l'outrer ,  
Que de savoir ce qu'il doit ignorer.  
Fuyez sur-tout ces esprits téméraires ,  
Ces écumeurs de dogmes arbitraires ,  
Qu'on voit tout fiers de leur corruption ,  
Alambiquer toute religion ,  
Du pyrrhonisme applanissant les routes ,  
En arguments habiller tous leurs doutes ,  
Et convertir , subtils sophistiquers ,  
Leur ignorance en principes vainqueurs.  
Il ne vous faut que des sages dociles ,  
Aimés du ciel , et sur la terre utiles ,  
Qui , de l'honneur louablement jaloux ,  
Puissent répondre et pour eux et pour vous.  
Quand vous aurez pour vous la voix des sages ,  
Les foux bientôt y joindront leurs suffrages.

J. B. ROUSSEAU , *Epître V, liv. II.*

---

*Un Père à son Fils , sur la Religion , l'Amitié ,  
la Gloire et les Lois.*

O toi , fille des cieux que l'univers adore ,  
Toi qu'il faut que l'on craigne , ou qu'il faut qu'on implore ,

Sainte religion , dont le regard descend  
Du créateur à l'homme , et de l'être au néant ,  
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée ,  
Par la main de Dieu même à son trône attachée ,  
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel ,  
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel !

Amitié , nœud sacré , récompense des sages ,  
Plaisir de tous les temps , vertu de tous les âges ,  
Oui , mon fils chérira tes devoirs , tes douceurs.  
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs ;  
Des monstres ont maudit sa féconde influence ;  
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence ,  
Ont haï l'Eternel : amitié , qui jamais  
A blasphémé ton nom , a maudit tes bienfaits ?

Le ciel daigne accorder au mortel magnanime  
Une autre passion plus rare et plus sublime ,  
Aliment des vertus , âme des grands desseins :  
C'est ce noble desir d'être utile aux humains ,  
D'avoir des droits sur eux , de vivre en leur mémoire ,  
Le plus beau des besoins , le besoin de la gloire ;  
Impérieux instinct que des Dieux bienfaiteurs  
Par pitié pour la terre ont mis dans les grands cœurs.

Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire.  
Il en est une , hélas ! criminelle ou vulgaire ,  
Que le faible poursuit , qu'encense le pervers ;  
Qui , sous différents noms , fléau de l'univers ,  
Arme le conquérant , lui commande les crimes ,  
Dicte au sage insensé de coupables maximes ,  
Aiguise le poignard , prépare le poison ,  
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom.  
Prestige d'un instant , vaine et cruelle idole ,  
Non , ce n'est point à toi que le sage s'immole ;

Ses jours dans les travaux ne sont point consumés,  
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.  
Mais servir, éclairer le genre humain qu'il aime,  
En recherchant sur-tout l'estime de soi même;  
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de son cœur,  
Voilà quelle est sa gloire et quelle est sa grandeur.  
Si de ce beau desir ton âme est dévorée,  
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme sacrée,  
Tandis que tes esprits, dans leur mâle vigueur,  
Du feu des passions reçoivent leur chaleur.  
Ah ! lorsque les glaçons de la froide vieillesse  
Viennent de notre sang arrêter la vitesse,  
Lorsque nous recélons dans un débile corps  
Un esprit impuissant, une âme sans ressorts,  
Plus de droits sur la gloire et sur la renommée :  
La lice de l'honneur est pour jamais fermée;  
Et sur nos sens flétris, ainsi que sur nos cœurs,  
L'oisive indifférence épanche ses langueurs.

Mon fils, sur les humains que ton âme attendrie  
Habite l'univers, mais aime sa patrie.  
Le sage est citoyen : il respecte à la fois  
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois :  
Les lois ! raison sublime et morale pratique,  
D'intérêts opposés balance politique,  
Accord né des besoins, qui par eux cimenté,  
Des volontés de tous fit une volonté.  
Chéris toujours, mon fils, cet utile esclavage  
Qui de ta liberté doit épurer l'usage.

CHAMPFORT, *Poésies diverses.*

---



*Rien n'est beau que le Vrai.*

UN cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,  
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.  
Que me sert en effet, qu'un admirateur fade  
Vante mon embonpoint, si je me sens malade ;  
Si, dans cet instant même, un feu séditieux  
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?  
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;  
Il doit régner partout, et même dans la fable.  
De toute fiction l'adroite fausseté  
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,  
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes ?  
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,  
Soient toujours à l'oreille également heureux ;  
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,  
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure ;  
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,  
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur ;  
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;  
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;  
Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit,  
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.  
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose ;  
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.  
C'est par-là quelquefois que ma rime surprend.

. . . . .

Mais peut-être enivré des vapeurs de ma muse,  
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.  
Cessons de nous flatter ; il n'est esprit si droit  
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.  
Sans cesse on prend le masque, et quittant la nature,  
On craint de se montrer sous sa propre figure.

Par-là le plus sincère assez souvent déplaît.  
 Rarement un esprit ose être ce qu'il est.  
 Vois-tu cet importun que tout le monde évite ,  
 Cet homme à toujours fuir , qui jamais ne vous quitte ?  
 Il n'est pas sans esprit ; mais né triste et pesant ,  
 Il veut être folâtre , évaporé , plaisant ;  
 Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire ,  
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.  
 La simplicité plaît sans étude et sans art.  
 Tout charme en un enfant , dont la langue sans fard ,  
 A peine du filet encor débarrassée ,  
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.  
 Le faux est toujours fade , ennuyeux , languissant ;  
 Mais la nature est vraie , et d'abord on la sent.  
 C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime ;  
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même ;  
 Chacun pris dans son air est agréable en soi.  
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

. . . . .  
 L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.  
 Rien n'est beau , je reviens , que par là vérité.  
 C'est par elle qu'on plaît , et qu'on peut long-temps plaire.  
 L'esprit lasse aisément , si le cœur n'est sincère.  
 En vain par sa grimace un bouffon odieux ,  
 A table nous fait rire et divertit nos yeux ;  
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.  
 Prenez-le tête-à-tête , ôtez-lui son théâtre ,  
 Ce n'est plus qu'un cœur bas , un coquin ténébreux ;  
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.  
 J'aime un esprit aisé , qui se montre , qui s'ouvre ,  
 Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.  
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.  
 Le vice , toujours sombre , aime l'obscurité :  
 Pour paraître au grand jour il faut qu'il se déguise ;

C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.  
Jadis l'homme vivait au travail occupé ;  
Et ne trompant jamais , n'était jamais trompé.  
On ne connaissait point la ruse et l'imposture ;  
Le Normand même alors ignorait le parjure.  
Aucun rhéteur encore , arrangeant les discours ,  
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.  
Mais sitôt qu'aux humains , faciles à séduire ,  
L'abondance eut donné le loisir de se nuire ,  
La mollesse amena la fausse vanité ;  
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.  
Pour éblouir les yeux la fortune arrogante ,  
Affecta d'étaler une pompe insolente :  
L'or éclata partout sur les riches habits :  
On polit l'émeraude , on tailla le rubis ;  
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles ,  
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.  
La trop courte beauté monta sur des patins ;  
La coquette tendit ses lacs tous les matins ,  
Et mettant la céruse et le plâtre en usage ,  
Composa de sa main les fleurs de son visage.  
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.  
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.  
Tout ne fut plus que fard , qu'erreur , que tromperie :  
On vit partout régner la basse flatterie.  
Le Parnasse sur-tout , fécond en imposteurs ,  
Diffama le papier par ses propos menteurs.  
De-là vint cet amas d'ouvrages mercenaires ,  
Stances , Odes , Sonnets , Epîtres liminaires ,  
Où toujours le héros passe pour sans pareil ,  
Et , fût-il louche et borgne , est réputé soleil.

BOILEAU , *Epître IX.*

---



*Amour de la Retraite.*

J E voudrais inspirer l'amour de la retraite.  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras ,  
Biens purs , présents du ciel , qui naissent sous les pas.  
Solitude où je trouve une douceur secrète ,  
Lieux que j'aimai toujours , ne pourrai-je jamais  
Loin du monde et du bruit , goûter l'ombre et le frais !  
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asyles ?  
Quand pourront les neuf sœurs , loin des cours et des villes ,  
M'occuper tout entier , et m'apprendre des cieux  
Les mouvements divers inconnus à nos yeux ;  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes ,  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?  
Que , si je ne suis né pour de si grands projets ,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets ;  
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.  
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;  
Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
En est-il moins profond et moins plein de délices ?  
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ,  
J'aurai vécu sans soins , et mourrai sans remords.

LA FONTAINE, *Fables.*

---

*La Paix des Champs et l'Agitation des Villes.*

PROFICE agriculture , art des premiers humains ,  
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains ;  
Mais en quittant le soc que guidaient ses ancêtres ,  
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres ;  
Loin du bruit des combats , loin d'un féroce honneur ,  
Sous un abri de chaume il trouvait le bonheur ;

La terre à ses besoins prodiguant ses largesses ,  
 Faisait germer pour lui d'innocentes richesses ;  
 Il avait pour trésors des grottes , des ruisseaux ,  
 Des fontaines , des lacs et de rians côteaux ,  
 La force , la santé , le sommeil sous un hêtre ,  
 La paix , la paix du cœur , fruit du travail champêtre ,  
 Une table frugale et ses enfants autour ,  
 Compagnons de sa peine , et doux objets d'amour.  
 Quel insensé quitta ces demeures tranquilles ,  
 Pour grossir un vain peuple assemblé dans les villes ,  
 Pour courir en esclave aux portes des palais  
 Mendier le coup d'œil d'un tyran sous le dais ?  
 Quel barbare mortel reforgea pour la guerre ,  
 Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre ,  
 Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond ,  
 Que hérissa bientôt la ronce et le chardon ;  
 Au lieu des blonds épis éleva dans les plaines ,  
 Les panaches flottants des légions hautaines ,  
 Et dans le choc pressé de tant de bataillons ,  
 Par des ruisseaux de sang inonda les sillons !

L E M I E R R E , *les Fastes, chant IV.*



*L'ami des Muses et de la Nature, dans les Champs  
et les Bois.*

MAIS combien plus heureux et plus digne de l'être ,  
 Des vierges d'Hélicon le favori champêtre !  
 Pour lui , dans ces forêts , succèdent à propos  
 Le loisir au travail , l'exercice au repos.  
 Amant de la nature , il embrasse , il dévore  
 La science d'Hermès et du dieu d'Epidaure.  
 Des fleurs , des minéraux , il exalte , il extrait  
 Et l'âme aromatique , et le pouvoir secret.

Il cueille au sein des bois ces plantes salutaires  
 De vie et de santé riches dépositaires.  
 Sur d'antiques écrits avec amour baissé ,  
 Il consulte les morts , il vit dans le passé.  
 Sur les cieus , dont Newton lui révèle l'histoire ,  
 Tantôt d'un dieu puissant il contemple la gloire ,  
 Et tantôt recueilli sous la voûte des bois ,  
 De la philosophie il écoute la voix :  
 « Suis la simple nature , évite tout extrême ,  
 » Trouve en toi ton ami , songe à l'heure suprême ,  
 « Dit-elle ; et vers les cieus ton séjour paternel ,  
 « Ose élever l'esprit et l'œil d'un immortel.  
 » De ces astres errants l'âme est concitoyenne :  
 » Le ciel est leur patrie ; il est aussi la tienne. »

BOISJOLIN, *Forêt de Windsor, traduction de Pope.*

### *L'Amitié.*

POUR les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.  
 O divine amitié , félicité parfaite ,  
 Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis ,  
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis !  
 Compagne de mes pas , dans toutes mes demeures ,  
 Dans toutes les saisons , et dans toutes les heures ,  
 Sans toi , tout homme est seul ; il peut , par ton appui ,  
 Multiplier son être , et vivre dans autrui.  
 Idole d'un cœur juste , et passion du sage ,  
 Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage ;  
 Qu'il préside à mes vers , comme il règne en mon cœur ;  
 Tu m'appris à connoître , à chanter le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de poésie.*



*Même sujet.*

NOBLE et tendre amitié , je te chante en mes vers :  
Du poids de tant de maux semés dans l'univers ,  
Par tes soins consolants , c'est toi qui nous soulages.  
Trésor de tous les lieux , bonheur de tous les âges ,  
Le ciel te fit pour l'homme , et tes charmes touchants  
Sont nos derniers plaisirs , sont nos premiers penchants.  
Qui de nous , lorsque l'âme encor naïve et pure  
Commence à s'émouvoir , et s'ouvre à la nature ,  
N'a pas senti d'abord , par un instinct heureux ,  
Le besoin enchanteur , ce besoin d'être deux ,  
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines  
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés ,  
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités ,  
Brillant d'un vain éclat , et vivant pour moi-même ,  
Sans épancher mon cœur , sans un ami qui m'aime ,  
Porterai-je moi seul , de mon ennui chargé ,  
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?  
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage ,  
Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !  
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté ,  
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.  
Oui : contre deux amis la fortune est sans armes ;  
Ce nom répare tout : sais-je , grâce à ses charmes ,  
Si je donne , ou j'accepte ? Il efface à jamais  
Ce mot de bienfaiteurs , et ce mot de bienfaits.  
Si , dans l'été brûlant d'une vive jeunesse ,  
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse ,  
Je veux , le front ouvert , de la feinte ennemi ,  
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami .  
D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure .  
C'est avec mon ami que ma raison s'épure ,

Que je cherche la paix, des conseils, un appui.

Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.

Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,

J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.

Dans le champ varié de nos doux entretiens,

Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.

Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,

Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.

Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,

Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent (1).

D U C I S, *Épître sur l'Amitié.*

~~~~~  
Aux Nymphes de Vaux, ou l'Inconstance de la Fortune.

LES destins sont contents, Oronté est malheureux.

Vous l'avez vu n'aguère au bord de vos fontaines

Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,

Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,

Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.

Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!

Que vous le trouveriez différent de lui-même!

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.

Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,

Hôtes infortunés de sa triste demeure,

En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté

Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les palais des rois cette plainte est commune;

On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,

Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;

Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.

(1) Voyez *Narrations*, en prose, même sujet.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles ,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles ,
Il est bien malaisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit ,
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte ,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs ,
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs ,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage ,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos , du loisir , de l'ombre et du silence ,
Un tranquille sommeil , d'innocents entretiens ,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

LAFONTAINE.

Même sujet.

LE bel honneur d'attrouper les passants
Au bruit honteux de nos cris indécents !
Quelle pitié de prendre ainsi le change !
N'allons donc point , pour blâme , ou pour louange ,
Dépayser les talents estimés ,
Et du public peut-être réclamés ,
En détournant leur légitime usage
A des emplois indignes d'un vrai sage ;
Et nous vengeant par de plus nobles traits ,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais

Peut retirer un solide mérite
 Des ennemis que le sort lui suscite.
 Tous ces travaux dont il est combattu ,
 Sont l'aliment qui nourrit sa vertu :
 Dans le repos elle s'endort sans peine ;
 Mais les assauts la tiennent en haleine.
 Un ennemi , dit un célèbre auteur ,
 Est un soigneux et docte précepteur ,
 Fâcheux parfois , mais toujours salutaire ,
 Et qui nous sert sans gage ni salaire :
 Dans ses leçons plus utile cent fois
 Que ces amis dont la timide voix
 Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille ,
 Par des accents trop durs à notre oreille.
 A qui des deux en effet m'adresser
 Dans les besoins dont je me sens presser ?
 Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense ?
 Est-ce à l'ami qui me taît ce qu'il pense ?
 Par tous les deux séduit au même point ,
 Mon ennemi seul ne me trompe point.
 Du faible ami dépouillant la mollesse ,
 Du vil flatteur dédaignant la souplesse ,
 Son émétique est un breuvage heureux ,
 Souvent utile et jamais dangereux.

J. B. ROUSSEAU , *Épître III, liv. II.*

Utilité des Ennemis.

Srrôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré ,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
 Et son trop de lumière importunant les yeux ,
 De ses propres amis lui fait des envieux :

La mort seule ici bas , en terminant sa vie ,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie ,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits ,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

.
Toi donc qui t'élevant sur la scène tragique
Suis les pas de Sophocle , et, seul de tant d'esprits
De Corneille vieilli sais consoler Paris ,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée
Attachant à ton nom sa rouille envenimée ,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
Mais par les envieux un génie excité ,
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue ,
Des pâles envieux ne blesse point la vue ,
Mais qu'une humeur trop libre , un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine , il faut que je l'avoue ,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher ,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe , à chaque trait que ma plume hasarde ,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs ,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre ,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;

Et plus en criminel ils pensent m'ériger ,
 Plus, croissant en vertu , je songe à me venger.
 Imite mon exemple , et lorsqu'une cabale ,
 Un flot de vains auteurs follement te ravale ,
 Profite de leur haine et de leur mauvais sens ,
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
 Le Parnasse français ennobli par ta veine ,
 Contre tous ces complots saura te maintenir ,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.

BOILEAU , *Epître VII.*

Le Sage.

Ni l'or , ni la grandeur ne nous rendent heureux.
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
 Que des biens peu certains , qu'un plaisir peu tranquille :
 Des soucis dévorants c'est l'éternel asyle ;
 Véritable vautour , que le fils de Japet
 Représente , enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
 Le sage y vit en paix , et méprise le reste :
 Content de ses douceurs , errant parmi les bois ,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne ,
 Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but , quitte-t-il ce séjour ?
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE , *Philémon et Baucis.*

L'Art de Jouir.

O vous ! qui ramenez dans les murs de Paris
 Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris ,

Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître,
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins, sans doute, et tout est acheté.

VOLTAIRE, *Discours sur la Modération.*



*L'Estime, l'Union qui doivent régner entre les
Hommes de Talent.*

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome ;
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
« Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ? »
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds ; la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis ; j'ai des rivaux que j'aime !

Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ;
Les arts nous ont unis ; leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes , ces sapins qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre , ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

V O L T A I R E , *Discours sur l'Envie.*



Les Malheurs de la Méfiance.

VOIS-TU ce malheureux , qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin ? Pâle et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié ,
Il effleure en tremblant , de ses lèvres livides ,
Ces breuvages suspects et ces mets homicides ;
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu ,
Et croit voir sur son front le glaive suspendu.
Telle est la défiance au banquet de la vie.
Que dis-je ? son poison en corrompt l'ambroisie ;
Elle-même contre elle aiguise le poignard ,
Donne aux ombres un corps , un projet au hasard ,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire ,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi , dans leurs forêts , les crédules humains
Craignaient ces dieux affreux qu'avaient forgés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature ,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure ,

De faire partager sa joie et sa douleur ,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur ?
Toi seul , triste martyr de ta sombre prudence ,
Toi seul ne connais pas la douce confiance.
En vain de ton secret tu te sens oppresser ;
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser ?
Des amis ! Crains d'aimer : les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices :
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel ,
Toi , du plus doux objet tu composes ton fiel ;
Ton cœur , dans l'amitié , prévoit déjà la haine ;
De soupçons en soupçons l'amour jaloux te traîne :
Un génie ennemi brise tous tes liens ;
Tu n'as plus de parents , plus de concitoyens :
Te voilà seul. Vas , fuis loin des races vivantes ;
Habite avec les rocs , les arbres et les plantes ,
Dans quelque coin désert , dans quelque horrible lieu ,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu :
Où la voix des torrents se fasse seule entendre.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre.
Ton âme morte à tout ne vit que par l'effroi ;
Les morts sont aux vivants moins étrangers que toi ;
Le regret les unit ; et toi , tout t'en sépare.
Hélas ! il le connut ce supplice bizarre ,
L'écrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent ! souvent quelle sagesse !
Mais combien d'injustice , et combien de faiblesse !
La crainte le reçut au sortir du berceau ;
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes ,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes ,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux ,
Cœurs sensibles , venez , je le confie à vous.

Il n'est pas importun : plein de sa défiance ,
Rarement des mortels il souffre la présence ;
Ami des champs , ami des asyles secrets ,
Sa triste indépendance habite les forêts :
Là-haut sur la colline , il est assis peut-être
Pour saisir le premier le rayon qui va naître ;
Peut-être au bord des eaux , par ses rêves conduit ,
De leur chute écumante il écoute le bruit ;
Où fier d'être ignoré , d'échapper à sa gloire ,
Du pâtre qui raconte , il écoute l'histoire ;
Il écoute , et s'enfuit ; et sans soins , sans desirs ,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous , au nom de la nature ,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture ,
Ne l'effarouchez pas , respectez son malheur ;
Par des mots caressants apprivoisez son cœur :
Hélas ! ce cœur brûlant , fougueux dans ses caprices ,
S'il a fait ses tourments , il a fait vos délices.
Soignez donc son bonheur , et charmez son ennui ;
Consolez-le du sort , des hommes et de lui.
Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure ;
Contre lui , ses soupçons ont armé la nature ;
L'étranger dont les yeux ne l'avaient vu jamais ,
Qui chérit ses écrits , sans connaître ses traits ,
Le vieillard qui s'éteint , l'enfant simple et timide ,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide ,
Son hôte , son parent , son ami , lui font peur ;
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
Est-il quelque mortel , à son heure suprême ,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime ;
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur , d'une épouse ou d'un fils ?
L'infortuné qu'il est ! A son heure dernière ,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière ;

Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux !
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

Malheureux ! le trépas est donc ton seul asyle !
Ah ! dans la tombe, au moins, repose au moins tranquille.
Ce beau lac , ces flots purs , ces fleurs , ces gazons frais ,
Ces pâles peupliers , tout t'invite à la paix.
Respire donc enfin de tes tristes chimères ;
Vois accourir vers toi les époux et les mères ,
Regarde ces amants , qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour ;
Vois ces groupes d'enfants se jouant sous l'ombrage ,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage ;
Et dis , en contemplant ce spectacle enchanteur :
« Je ne suis point heureux , mais j'ai fait leur bonheur. »

DELILLE, *Poème de l'Imagination.*

Le Suicide.

QUELQUE honneur qu'à ce sort la multitude attache ,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche ;
Savoir souffrir la vie , et voir venir la mort ,
C'est le devoir du sage , et ce sera mon sort ;
Le désespoir n'est point d'une âme magnanime :
Souvent il est faiblesse , et toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le ciel ;
Oser en disposer , c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle ,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'outrons point les vertus par la férocité ;
Restons dans la nature et dans l'humanité.

GRESSET, *Edouard III, acte 4, scène 7.*

La Vertu.

IL est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre âme à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
De nos plus doux penchants confirme le pouvoir !
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;
Et devant elle un jour , malgré tous ses efforts ,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
L'âme qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir , qui sentit sa douceur ,
Pourrait-il la confondre avec son oppresseur ,
Avec le vice impur , ce complaisant barbare ,
Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare ,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs ,
Sûr , après nos plaisirs , d'éterniser nos pleurs ?
Si la vertu n'est rien , pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une bergère assise sur les fleurs ,
Simple dans ses habits , plus simple dans ses mœurs ,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse ?
Sévère avec douceur , et tendre sans faiblesse ,
Elle a l'art de charmer , sans rien devoir à l'art :
Son devoir est sa loi , sa défense un regard ,
Qui , joint à la fierté d'un modeste silence ,
Fait tomber à ses pieds l'audace et la licence.
D'où vient qu'un villageois , assis sous un ormeau ,
Juge les différends qui naissent au hameau ;

Pauvre , chargé de soins , et consumé par l'âge ,
 Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
 Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
 Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui.
 Eh ! ne voyez vous pas , qu'amant de la sagesse ,
 Il est juste sans faste , et prudent sans finesse ,
 Et que l'intégrité conduisant ses projets ,
 De ses concitoyens il s'est fait des sujets ?
 La vertu sous le chaume attire nos hommages ;
 Le crime sous le dais est la terreur des sages.

BERNIS.

Les Religions antiques.

D'UN air plus grand encor et plus majestueux ,
 De la religion l'appareil fastueux ,
 Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle ,
 Consacrait la victoire et marchait devant elle ;
 Et du pied des autels semblait dire aux humains :
 Rome commande au monde , et le ciel aux Romains :
 Le juste ciel , sans doute abhorrait ces conquêtes ;
 Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes ,
 C'est que Rome honora , dans ces jours de splendeur ,
 Ces simples Déeses qui firent sa grandeur :
 Le Dieu du Capitole habita des chaumières ,
 Loin de ces chars sanglants , de ces pompes guerrières ,
 Où le sang des taureaux satisfaisant aux Dieux ,
 Du sang humain versé rendait grâces aux cieux.
 Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres ,
 Où Rome célébrait les Dieux de ses ancêtres ,
 La Déesse des bleds , et le Dieu des jardins ,
 Les Nymphes des forêts , les Faunes , les Sylvains ,
 Toi sur-tout , toi , Palès , Déesse pastorale !
 A peine blanchissait la rive orientale ,

Le berger , secouant un humide rameau ,
 D'une onde salubre arrosait son troupeau :
 « O Palès , disait-il , reçois mes sacrifices ,
 Protège mes brebis , protège mes génisses
 Contre la faim cruelle et le loup inhumain ;
 Que je trouve le soir le nombre du matin ;
 Qu'autour de mon bercail , exacte sentinelle ,
 Sans cesse , en haletant , rôde mon chien fidèle ;
 Que mon troupeau connaisse et ma flûte et ma voix ;
 Que le lait le plus pur écume entre mes doigts ;
 Rends mon bœuf ardent , rends mes chèvres fécondes ;
 Puissent de frais gazons , puissent de claires ondes ,
 Dans un riant pacage arrêter mes brebis ;
 Que leur fine toison compose mes habits ;
 Et quand le fuseau tourne entre leurs mains légères ,
 Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères ! »
 Il dit , et tout-à-coup un faisceau pétillant
 S'allume , et dans les airs s'élève un feu brillant ,
 Que trois fois dans sa vive et folâtre allégresse ,
 D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
 Jeux charmants , vous régnez encor dans nos hameaux !
 Eh ! qui n'est point ému de ces brillants tableaux !
 La superstition sied bien au paysage ;
 Triste dans les cités , elle est gaie au village ,
 Et le sage lui-même aime à voir , en ses vœux ,
 La terre à ses travaux intéressant les cieux .

DELILLE , *l'Imagination.*

Tyranniques excès de l'Amour de la Chasse.

D'HORRIBLES animaux , de plus horribles rois
 Flétrirent , ô forêt , tes sites solitaires !
 Ces tyrans de Windsor , souverains sanguinaires ,

Désenchantaient ces bois , et ces champs , et ces eaux.
Ils changeaient les cités en de vastes tombeaux ,
Assiégeaient l'ancre sombre où la brute sauvage ,
Plus prudente que l'homme évitait l'esclavage.
Mais que dis-je ? quel être aurait pu l'éviter ,
Alors qu'en leur délire ils prétendaient dompter
Du peuple des forêts l'antique indépendance ,
Et des élémens même asservir la puissance ?
Envain le laboureur voit l'épi nourricier
S'enfler aux doux rayons du soleil printanier :
Bientôt pleurant les fruits de sa peine abusée ,
Il meurt sur la moisson qu'il a fertilisée.
Pour eux la mort de l'homme ou du vil animal
Est un crime pareil , est un plaisir égal.
Les tyrans sont-ils faits pour sentir la nature ?
Du moins l'hôte des bois trouvait sa nourriture ;
Victime abandonnée au despote inhumain ,
L'homme seul fut encor victime de la faim.

Voyez du fier normand (1) l'épouvantable joie !
Homicide chasseur , son semblable est sa proie.
Voyez-vous ce tyran , assassin couronné ,
Faire un butin royal de son peuple enchaîné ;
Les champs sont enlevés à qui les rend fertiles ;
Dieu n'a plus ses autels , l'homme n'a plus de villes ;
Des murs , de leur grandeur naguère enorgueillis ,
Sous l'herbe du désert gissent ensevelis.
Les vents , des temples nus battent les voûtes sombres ;
Le lierre , du portique embrasse les décombres ;
Le cerf altier insulte à ces débris divers ;
Dans le sein profané des tombeaux entr'ouverts ,

(1) Guillaume , le conquérant , accusé par quelques historiens d'avoir détruit les habitations , dans un circuit de quinze lieues , pour en faire une forêt , dans laquelle il pût goûter les plaisirs de la chasse.

L'hôte des bois repose , et sous la nef obscure
 Retentit longuement un sauvage murmure.
 Inquiet ennemi des grands et du saint lieu ,
 Egalement rebelle à ton peuple , à ton dieu ,
 Sous un sceptre d'airain ta sombre barbarie
 Courbait le front sacré de l'auguste patrie.
 Ceux qui de la conquête et du saxon vainqueur
 Ont évité le fer , n'évitent point ton cœur :
 Ton cœur voulait du sang ; il les livre au supplice....
 Mais , ô des cieux vengeurs éternelle justice !
 Il créa des déserts ! Il n'eut pas un cercueil !
 Ces déserts ont détruit l'espoir de son orgueil ;
 Son fils meurt près du cerf dont il poursuit la voie :
 Il est tout à-la-fois le chasseur et la proie !

D'AUTRES rois de ces maux enfin sont attendris ,
 Sont effrayés peut-être ; et les troupeaux surpris
 Parcoururent ces monts qu'ils n'avoient pu connaître.
 Le pauvre releva sa cabane champêtre ;
 L'arbre admira ses fruits , et le sol étonné
 D'épis aux grains féconds fut au loin couronné ;
 Le laboureur s'émut d'une douce allégresse ;
 La fière liberté , notre antique déesse ,
 Entre nous et les rois vint se placer encor ,
 Et l'heureuse Albion revit un âge d'or.

BOISJOLIN , *traduct. de Pope , forêt de Windsor.*

Respect des Romains pour les morts.

DES sépulcres muets perçant la noire enceinte ,
 Et d'un ami , d'un père évoquant l'ombre sainte ,
 Ce peuple , enveloppé de sombres vêtements ,
 Trois fois se promenait au fond des monuments ;

Y brûloit de saba les parfums salutaires ,
 Et couronnait enfin ces lugubres mystères
 Par des libations d'un vin religieux
 Sur l'urne où reposaient les restes précieux.

Ce respect pour les morts , fruit d'une erreur grossière ,
 Touchait peu , je le sais , une froide poussière ,
 Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents ,
 Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants ;
 Mais ces tristes honneurs , ces funèbres hommages
 Ramenaient les regards sur de chères images ;
 Le cœur près des tombeaux tressaillait , ranimé ,
 Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
 Je l'éprouve moi-même : oui , cent fois , à la vue
 Du voile de la mort , d'une tombe imprévue ,
 L'image de ma mère enlevée en sa fleur
 M'a frappé , m'a rempli d'une sainte douleur :
 J'ai cru voir sa vertu , sa jeunesse , ses charmes ;
 Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

ASTRE des nuits ! je veux à ton pâle flambeau ,
 Oui , je veux m'avancer vers ce sacré tombeau :
 Guide-moi.... Vain espoir que mon cœur se propose !
 Hélas ! Trop loin de moi cette cendre repose.
 Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri
 Où ton sein me conçut , où ton lait m'a nourri ,
 Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge ,
 Je voue à ton sépulcre un saint pèlerinage ;
 J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs ,
 Et courbé sur ta tombe , y répandre des pleurs. (1)

ROUCHER , *les Mois.*

Images et Monuments de Deuil dans les Jardins.

CRAIGNEZ donc d'imiter ces froids décorateurs ,
 Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.

(1) Voyez morale , en prose , mêmes sujets , ou analogues

Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Partout de frais berceaux et d'élégants bocages ,
Toujours des fleurs , toujours des festons ; c'est toujours
Ou le temple de Flore ou celui des Amours.
Leur gaité monotone à la fin m'importune.
Mais vous , osez sortir de la route commune :
Inventez , hasardez des contrastes heureux ;
Des effets opposés peuvent s'aider entr'eux.
Imitez le Poussin. Aux fêtes bocagères
Il nous peint des bergers et de jeunes bergères ,
Les bras entrelacés , dansant sous les ormeaux ,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi , je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs , du néant de la vie ,
Semble dire : « Mortels ! hâtez-vous de jouir ;
» Jeux , danses et bergers , tout va s'évanouir ; »
Et dans l'âme attendrie , à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets. Dans de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes , des tombeaux ,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?
Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs ,
Venez associer les bois , les eaux , les fleurs.
Tout devient un ami pour les âmes sensibles :
Déjà , pour l'embrasser de leurs ombres paisibles ,
Se penchent sur la tombe , objet de vos regrets ,
L'if , le sombre sapin ; et toi , triste cyprès ,
Fidèle ami des morts , protecteur de leur cendre ,
Ta tige chère au cœur mélancolique et tendre ,
Laisse la joie au myrte , et la gloire au laurier
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant , du guerrier ,
Je le sais ; mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monuments , point de recherches vaines :

Pouvez-vous allier , dans ces objets touchants ,
L'art avec la douleur , le luxe avec les champs ?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice ,
Ces urnes sans douleur , que plaça le caprice.
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil , insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre ,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui , courbés pour vous sur des sillons ingrats ,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs simples sépultures ?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures ,
Sans doute. Depuis l'aube , où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal ,
Jusques à la veillée où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille ,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours ;
Des guerres , des traités n'en marquent point le cours :
Naître , souffrir , mourir , c'est toute leur histoire ;
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie , au moment du départ ,
Ne se tourne et ne jette un triste et long regard ;
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme ,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?
Pour consoler leur vie , honorez donc leur mort.
Celui qui , de son sang faisant rougir le sort ,
Servit son Dieu , son roi , son pays , sa famille ,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille ,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;
Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau ;
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils , le bon père ,
Le bon époux.* Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi , qui vins chanter sous ces arbres pieux ,

Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
 Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
 Que d'autres, dans leurs vers célèbrent la beauté,
 Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
 Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
 Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête ;
 Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
 Et ta main, la première, y jeta quelques fleurs.

DELILLE, *les Jardins*, ch. IV.

Le Cimetière de Campagne.

Où suis-je ? à mes regards un humble cimetière
 Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
 Un cimetière aux champs ! quel tableau ! quel trésor !
 Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or ;
 Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses
 Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
 De ces usurpateurs par la mort dévorés,
 Et jusque dans la mort, du peuple séparés.
 On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
 Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
 Le reste dans la poudre au hasard confondu.
 Salut, cendre du pauvre ! ah ! ce respect t'est dû.
 Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
 D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
 Ne firent que changer de mort dans le tombeau ;
 Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
 Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
 Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes ;
 Et quand Mars, des combats fit retentir le cri,
 Tu défendis l'État après l'avoir nourri.
 Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
 Renferme un citoyen qui fut toujours utile.

Salut, cendre du pauvre ! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs ?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire !
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin
Quand j'ai pour siège une urne, et la mort pour témoin.

LEGOUVÉ, *la Mélancolie.*

Le jour des Morts.

ENTENDEZ-VOUS CES SONS MORNES et répétés,
Retentissants autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le nombre ici n'est rien ; la foule est solitaire.

Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements ,
 Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents !
 Ah ! si du sort commun , que ce lieu nous retrace ,
 Le spectacle fatal nous saisit et nous glace ,
 Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
 Eveille en nous de peine et répand de douleur !
 L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes ,
 Sur un frère chéri la sœur verse des larmes ,
 La mère pleure un fils frappé dans son printemps ,
 Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans .
 Pour vous qui les versez ces pleurs sont chers encore ,
 De vos gémissements l'humanité s'honore ;
 Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt ,
 Leur sort fut de mourir , et le jour n'est qu'un prêt .

Qu'est ce que chaque race ? une ombre après une ombre ;
 Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre ;
 Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
 Une autre vie , ô Temps , se dérobe à tes coups .
 Mortel , jusques aux cieux élève ta prière ;
 Demande au Tout-Puissant , non pas que la poussière
 Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os ;
 Ce n'est point-là que l'homme a besoin de repos ;
 Et l'âme qui du corps a dépouillé l'argile ,
 Cherche au sein de Dieu même un éternel asyle .

LEMIERRE , *les Fastes* , ch. XIV.



Le jour des Morts dans une campagne.

.

MALHEUR au temps , aux nations profanes ,
 Chez qui , dans tous les cœurs affaibli par degré ,
 Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur , un fermier vertueux ,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne , un Corneille ,
Qui dans l'ombre a vécu , de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé ,
Illustre dans les camps , ou sublime au théâtre ,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre ,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

De ce nom , de ce bruit dont l'homme est si jaloux ,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.

Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément ;
Bientôt les vœux , les cris , les sanglots retentissent ,
Tous les yeux sont en pleurs , toutes les voix gémissent.
Seulement j'aperçois une jeune beauté ,
Dont la douleur se tait , et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ,
Son œil est égaré , son pied tremble et chancelle.
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait ,
Que son cœur pour époux se choisit en secret ;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve , non loin de ce tronc sans verdure ,
Regrettait un époux , tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés ,
Ignorant son malheur , pleurait aussi comme elle.
Là , d'un fils qui mourut en suçant la mamelle ,
Une mère au destin reprochait le trépas ,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.

Ici , des laboureurs au front chargé de rides ,
Tremblants , agenouillés sur des feuilles arides ,
Venaient encor prier , s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards sur-tout , d'une main languissante
Embrassaient tour-à-tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert , d'un mortel respecté ,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans , il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile ,
Les arbres qu'il planta , les heureux qu'il a faits ,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées ,
Et que le grand Louis , dans son palais en deuil ,
Vaincu , pleurait trop tard les fautes de l'orgueil ,
Hombert , dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance ,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier , ramenant l'Aquilon ,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois dans nos climats , la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré , sa femme sans secours ,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asyle.
Ils pleuraient sur leur fils ; leur fils dormait tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs ,
Hombert pour la sauver fuit une épouse en pleurs.
Soldat , il prend le glaive , il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidelle
A sa femme , à son fils se hâtaient d'envoyer
Ce salaire indigent , noble prix du guerrier.

On dit que de Villars il mérita l'estime ;
 Et même , sous les yeux de ce chef magnanime ,
 Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
 La paix revint alors , il revit son hameau ,
 Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple éclairant une aveugle culture ,
 Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
 Ce rempart tutélaire élevé par son bras
 Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.
 Que de fois il calma les naissantes querelles !
 Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins ,
 Et même il transplanta sur les mûriers voisins
 Ce ver laborieux qui déroule en silence
 Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
 Tu méritais sans doute , ô vieillard généreux ,
 Les honneurs de ce jour , nos regrets et nos vœux.

FONTANES.

Les Moutons.

HÉLAS ! petits moutons , que vous êtes heureux !
 Vous paissez dans nos champs , sans souci , sans alarmes :
 Aussitôt aimés qu'amoureux ,
 On ne vous force point à répandre des larmes ;
 Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
 Sans ressentir ses maux , vous avez ses plaisirs.
 L'ambition , l'honneur , l'intérêt , l'imposture ,
 Qui font tant de maux parmi nous ,
 Ne se rencontrent point chez vous.
 Cependant , nous avons la raison pour partage ,
 Et vous en ignorez l'usage.

Innocents animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage ;
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passeront comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses ici bas la fortune décide
Selon ses caprices divers ;
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez ; sans règle et sans science,

Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.
Madame DESHOULIÈRES.



Le Ruisseau.

RUISSEAU, nous paraissions avoir un même sort ;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre ,
 Vous à la mer , nous à la mort.
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course et la nôtre !
Vous vous abandonnez , sans remords , sans terreur ,
 A votre pente naturelle :
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur ;
 Près de la fin de votre course ,
 Vous êtes plus fort et plus beau
 Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
 Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,
 Votre bien ne se perd pas ;
 Par de délicieux ombrages
 Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant , entre des prés fleuris ,
 Coule votre onde toujours pure.
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrin , de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
 Hélas ! votre sort est si doux !
 Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
 A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
 Apprenez qu'il n'en est pas une

Qui ne traîne après soi le trouble , la douleur ,

Le repentir ou l'infortune.

Elles déchirent nuit et jour

Les cœurs dont elles sont maîtresses ;

Mais , de ces fatales faiblesses ,

La plus à craindre , c'est l'amour.

Ses douceurs même sont cruelles.

Elles sont cependant l'objet de tous les vœux ;

Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.

Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ,

Et le cœur le plus amoureux

Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.

Ruisseau , que vous êtes heureux ,

Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles !

Lorsque les ordres absolus

De l'Etre indépendant qui gouverne le monde

Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ,

Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus :

A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;

Dans votre sein il cherche à s'abîmer ;

Vous et lui , jusqu'à la mer ,

Vous n'êtes qu'une même chose.

De toutes ces sortes d'unions

Que notre vie est éloignée !

De trahisons , d'horreurs et de dissensions

Elle est toujours accompagnée.

Qu'avez-vous mérité , ruisseau tranquille et doux ,

Pour être mieux traité que nous ?

Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires ,

Ces prérogatives , ces droits

Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.

C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix

Le ciel mit , en formant les hommes ,

Les autres êtres sous leurs loix.

A ne nous point flatter , nous sommes
Leurs tyrans , plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans des canaux divers ?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature ,
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes ,
Si tout est fait pour nous , s'il ne faut que vouloir ,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ,
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais hélas ! de ses sens esclave malheureux ,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux , qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est , plus doux , plus généreux ,
Et dont la faiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ? Où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
Ai-je quelqu'espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaçons ?
Non ; pour l'orgueil et pour les injustices ,
Le cœur humain doit être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices ,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre :
Les vices n'ont plus de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs.
Savoir vivre , c'est savoir feindre.
Ruisseau , ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté , qu'en nous
La bizarre nature a mise ;
Aucun défaut ne s'y déguise ,
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.

Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle crystal.
On évite de même un ami trop sincère.
Ce déplorable goût est le goût général ;
Les leçons font rougir , personne ne les souffre ;
Le fourbe veut paraître homme de probité.

Enfin , dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité ,
Je me perds ; et plus j'envisage
La faiblesse de l'homme et sa malignité ,
Et moins , de la Divinité
En lui je reconnais l'image.

Courez , ruisseau , courez , fuyez-nous , reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ,
Tandis que pour remplir la dure destinée

Où nous sommes assujettis ,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée ,

Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

La même.

DISCOURS

ET

MORCEAUX ORATOIRES.

Que dans tous vos discours la passion émue ,
Aille chercher le cœur , l'échauffe et le remue.

BOILEAU , *Art poétique* , chant III.

Imprécations d'Athalie.

DIEU des Juifs , tu l'emportes !
Oui , c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
Je vois d'Ochosias et le port et le geste ;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David , David triomphe ; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu , toi seul as tout conduit !
C'est toi qui , me flattant d'une vengeance aisée ,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords ,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors ,
Que j'ai craint de livrer aux flammes , au pillage.
Qu'il règne donc ce fils , ton soin et ton ouvrage !
Et que , pour signaler son empire nouveau ,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je souhaiter ? Je me flatte , j'espère ,
Qu'indocile à ton joug , fatigué de ta loi ,
Fidèle au sang d'Achab , qu'il a reçu de moi ,
Conforme à son aïeul , à son père semblable ,
On verra de David l'héritier détestable ,

Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jésabel.

RACINE, *Athalie*, acte V, scène VI.

~~~~~  
*Imprécations de Camille.*

ROME, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !  
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,  
Saper ses fondemens encor mal assurés !  
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;  
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,  
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !  
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

CORNEILLE, *les Horaces*, acte IV, scène V.

~~~~~  
*Désespoir de Didon, et ses Imprécations contre
Enée.*

AH ! barbare ! ah ! perfide !
Et voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux !

Tome II.

V

Le parjure abusait de ma faiblesse extrême ;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier ,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel , tu t'applaudis de ce triomphe insigne ;
De tes lâches aïeux , vas , tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain , mon ombre te suivra.
Tremble , ingrat ; je mourrai , mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle ,
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux , sur la terre et sur l'onde ,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ,
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités ,
Et les droits les plus saints et les plus respectés !
Qu'excités par mes cris , les enfants de Carthage ,
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

.
Ma honte et mon amour remplissent l'univers.
J'en rougis. Il est temps que ma douleur finisse ;
Il est temps que je fasse un entier sacrifice ,
Que je brise à jamais de funestes liens.
Le ciel en ce moment m'en ouvre les moyens.
Témoins des vœux cruels qu'arrachent à mon âme
La fuite d'un parjure et l'excès de ma flamme ,
Contre lui , justes dieux , ne les exaucez pas.
Mourons.... à cet ingrat pardonnez mon trépas.

(Elle se frappe.)

.
 Vous voyez ce que peut une aveugle faiblesse.
 Mes malheurs ne pouvaient finir que par ma mort.
 Que n'ai-je su , grand-dieux ! maîtresse de mon sort ,
 Garder jusqu'au tombeau cette paix innocente
 Qui fait les vrais plaisirs d'une ame indifférente !
 J'en ai goûté long-temps les tranquilles douceurs....
 Mais je sens du trépas les dernières langueurs....
 Et toi , dont j'ai troublé la haute destinée ,
 Toi qui ne m'entends plus , adieu mon cher Enée....
 Ne crains point ma colère.... elle expire avec moi....
 Et mes derniers soupirs sont encore pour toi. (1)

LEFRANC DE POMPIGNAN , *Didon*, tragédie
 scène dernière.

*Désespoir d'Hermione , et ses reproches ses
 plaintes , ses prières , ses menaces à Pyrrhus.*

JE ne t'ai point aimé , cruel ! qu'ai-je donc fait ?
 J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
 Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
 J'y suis encor , malgré tes infidélités ,
 Et malgré tous mes Grecs , honteux de mes bontés ;
 Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
 J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
 J'ai cru que tôt ou tard , à ton devoir rendu ,
 Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
 Je t'aimais inconstant , qu'aurais-je fait fidèle ?
 Et même en ce moment , où ta bouche cruelle

(1) Voyez Virgile , *Enéide*, livre IV, et comparez avec le latin
 tout ce qui dans ce morceau en est traduit ou imité.

Vient si tranquillement m'annoncer le trépas ,
Ingrat , je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais , Seigneur , s'il le faut , si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire ,
Achevez votre hymen ; j'y consens , mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
Différez-le d'un jour ; demain vous serez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide , je le voi ,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta troyenne ,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne ;
Tu lui parles du cœur , tu la cherches des yeux ;
Je ne te retiens plus , sauve-toi de ces lieux ;
Vas lui jurer la foi que tu m'avais jurée ,
Vas profaner des dieux la majesté sacrée ;
Ces dieux , ces justes dieux , n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié ;
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Vas , cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione.

RACINE , *Andromaque* , acte IV , scène V.

*Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux
abandon où il est réduit dans l'isle de Lemnos.*

Ah ! par les immortels de qui tu tiens le jour ,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour ,
Par les manes d'Achille et l'ombre de ta mère ,
Mon fils , je t'en conjure , écoute ma prière ;
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir ,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus , tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.

C'est te charger , hélas ! d'un bien triste fardeau ,
Je ne l'ignore pas ; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne ;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne ;
Tu n'en es pas capable , il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs ,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux , si tu daignes m'en croire ,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.
Jusqu'aux vallons d'Æta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte ,
A la poupe , à la proue , où tu voudras , n'importe.
Je t'en conjure encore , et j'atteste les Dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux , ô mon fils , je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments ;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée , ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour , aux bords du Sperchius ,
Bords charmants , et pour moi depuis long-temps perdus !
Mène-moi vers Pæan ; rends un fils à son père.
Et que je crains , ô ciel ! que la Parque sévère
De ses ans , loin de moi , n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours :
Mais il est mort sans doute ; ou ceux de qui le zèle
Lui devaient de mon sort porter l'avis fidèle ,
A peine en leur pays , ont bien vite oublié
Les serments qu'avait faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
Sois mon libérateur , ô Pyrrhus , sois mon guide !
Considère le sort des fragiles humains ;
Et qui peut un moment compter sur les Destins ?

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux (1).

LA HARPE, *Philoctète*, acte I, scène I.

~~~~~  
*Le tyran Phocas entre Héraclius et Martian, qu'il  
veut et ne peut distinguer l'un de l'autre, pour  
sauver son fils et immoler son ennemi.*

HÉLAS! je ne puis voir qui des deux est mon fils;  
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis!  
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?  
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre,  
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,  
Je sais que je le vois, et ne le puis trouver!  
La nature tremblante, incertaine, étonnée,  
D'un nuage confus couvre sa destinée:  
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,  
Et présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.  
Martian..... à ce nom aucun ne veut répondre,  
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.  
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;  
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.  
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?  
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?  
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?  
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.  
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,  
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connaître.

---

(1) Voyez le même sujet, par Fénelon, *Discours en rose*.

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,  
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,  
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?  
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!  
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,  
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!  
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,  
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

CORNEILLE, *Héraclius*, acte IV, scène IV.

*Electre repousse avec horreur la proposition qu'ose  
lui faire Clytemnestre de donner sa main au  
fils d'Egiste.*

A quel oubli, grands Dieux, ose-t-on m'inviter!  
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter!  
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!  
Songez-vous au héros dont Electre est la fille,  
Madame, osez-vous bien, par un crime nouveau,  
Abandonner Electre au fils de son bourreau!  
Le sang d'Agamemnon! qui, moi, la sœur d'Oreste,  
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thyeste!  
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront  
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;  
Rendez-moi les horreurs de cette servitude  
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.  
L'opprobre est mon partage; il convient à mon sort.  
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort;  
Votre Egiste cent fois m'en avait menacée;  
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée!  
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi  
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.

Allez, de cet affront je vois trop bien la cause ;  
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.  
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel  
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :  
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage ,  
Assurer à Plisthène un sanglant héritage ,  
Joindre un droit légitime aux droits des assassins ,  
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.  
Ah ! si j'ai quelques droits , s'il est vrai qu'il les craigne ,  
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ,  
Qu'il achève , à vos yeux , de déchirer mon sein ;  
Et si ce n'est assez , prêtez-lui votre main :  
Frappez , joignez Electre à son malheureux frère ;  
Frappez , dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

VOLTAIRE , *Oreste* , acte IV.

---

*Jupiter à Mars.*

Vas, tyran des mortels, dieu barbare et funeste,  
Vas faire retentir tes regrets loin de moi ;  
De tous les habitants de l'Olympe céleste,  
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre , à qui la pitié ne peut se faire entendre ,  
Tu n'aimes que le meurtre et les embrasements ;  
Les remparts abattus , les palais mis en cendres ,  
Sont de ta cruauté les plus doux monuments.

La frayeur et la mort vont sans cesse à ta suite ,  
Monstre nourri de sang , cœur abreuvé de fiel ,  
Plus digne de régner sur les bords du Cocyte ,  
Que de tenir ta place entre les Dieux du ciel.

Ah ! lorsque ton orgueil languissait dans les chaînes  
Où les fils d'Aloüs te faisaient soupirer ,



Pourquoi trop peu sensible aux misères humaines ,  
Mercure , malgré moi , vint-il t'en délivrer ?

La Discorde , dès-lors , avec toi détrônée ,  
Eût été pour toujours reléguée aux enfers ;  
Et l'altière Bellone au repos condamnée ,  
N'eût jamais exilé la paix de l'univers.

La Paix , l'aimable Paix , fait bénir son empire ;  
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher ;  
Et toi , fils de Junon , c'est elle qui t'inspire  
La fureur de régner par la flamme et le fer.

J. B. ROUSSEAU , *Ode à la Paix.*

---

*Hippolyte demande à son père , la permission  
de s'éloigner , pour l'imiter , s'illustrer , ou  
périr.*

Assez dans les forêts , mon oisive jeunesse ,  
Sur de vils ennemis a montré son adresse :  
Ne pourrai-je , en fuyant un indigne repos ,  
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?  
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche ,  
Déjà plus d'un tyran , plus d'un monstre farouche ,  
Avait de votre bras senti la pesanteur.  
Déjà , de l'insolence heureux persécuteur ,  
Vous aviez des deux mers assuré les rivages :  
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages.  
Hercule , respirant sur le bruit de vos coups ,  
Déjà de son travail se reposait sur vous.  
Et moi , fils inconnu d'un si glorieux père ,  
Je suis même encor loin des traces de ma mère.  
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper ;  
Souffrez , si quelque monstre a pu vous échapper ,

Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable ;  
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable ,  
Éternisant des jours si noblement finis ,  
Prouve à tout l'univers que j'étais votre fils.

RACINE , *Phèdre , acte III scène V.*

---

*Achille , à qui Agamemnon rappelle l'Oracle qui  
menace sa tête , brave son sort , et préfère la  
Gloire à la Vie.*

Moi , je m'arrêterais à de vaines menaces ,  
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces !  
Les Parques à ma mère , il est vrai , l'ont prédit ,  
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.  
Je puis choisir , dit-on , ou beaucoup d'ans sans gloire ,  
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.  
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau ,  
Voudrais-je de la terre , inutile fardeau ,  
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse ,  
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;  
Et , toujours de la gloire évitant le sentier ,  
Ne laisser aucun nom , et mourir tout entier ?  
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;  
L'honneur parle , il suffit ; ce sont-là nos oracles ;  
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;  
Mais , seigneur , notre gloire est dans nos propres mains.  
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?  
Nous songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;  
Et , laissant faire au sort , courons où la valeur  
Nous promet un destin aussi grand que le leur ;  
C'est à Troie , et j'y cours ; et , quoi qu'on me prédise ,  
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;

Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,  
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

RACINE, *Iphigénie*, acte I, scène II.

---

*Ulysse emploie tout l'art de son Eloquence, pour  
déterminer Agamemnon à sacrifier le sang  
de sa fille à la Gloire de la Grèce.*

De ce soupir que faut-il que j'augure ?  
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?  
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?  
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?  
Songez-y ; vous devez votre fille à la Grèce :  
Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,  
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,  
Leur a prédit des vents l'infailible retour.  
A ses prédictions si l'effet est contraire,  
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;  
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,  
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?  
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,  
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?  
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,  
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.  
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante  
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante,  
Et qui de ville en ville attestiez les serments,  
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,  
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,  
La demandaient en foule à Tyndare, son père ?  
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,  
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits ;



Et si quelque insolent lui volait sa conquête ,  
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.  
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté ,  
Libres de cet amour , l'aurions-nous respecté ?  
Vous seul , nous arrachant à de nouvelles flammes ,  
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes :  
Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux ,  
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ,  
Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage ,  
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage ,  
Que ses rois , qui pouvaient vous disputer ce rang ,  
Sont prêts , pour vous servir , de verser tout leur sang ;  
Le seul Agamemnon , refusant la victoire ,  
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ,  
Et dès le premier pas se laissant effrayer ,  
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer.  
Je suis père , seigneur , et faible comme un autre.  
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;  
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer ,  
Loin de blâmer vos pleurs , je suis près de pleurer.  
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.  
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime :  
Il le sait, il l'attend ; et s'il la voit tarder ,  
Lui-même à haute voix viendra la demander.  
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre  
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.  
Pleurez ce sang , pleurez ; ou plutôt , sans pâlir ,  
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.  
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames ,  
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes ,  
Ses peuples dans vos fers , Priam à vos genoux ,  
Hélène par vos mains rendue à son époux ;  
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées ,  
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;

Et ce triomphe heureux , qui s'en va devenir  
L'éternel entretien des siècles à venir (1).

RACINE, *Iphigénie*, acte I, scènes III et V.

*Thésée reproche à Hippolyte le Crime dont  
Phèdre l'accuse.*

PERFIDE, oses-tu bien te montrer devant moi ?  
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,  
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.  
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,  
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,  
Tu m'oses présenter une tête ennemie !  
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,  
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,  
Des pays où mon nom ne soit point parvenu !  
Fuis traître ! ne viens point braver ici ma haine,  
Et tenter un courroux que je retiens à peine.  
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel,  
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,  
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,  
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.  
Fuis : et, si tu ne veux qu'un chatiment soudain  
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,  
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire,  
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.  
Fuis, dis-je, et, sans retour, précipitant tes pas,  
De ton horrible aspect purge tous mes états.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage,  
D'infames assassins nettoya ton rivage,

---

(1) Voyez dans Ovide, *Métamorphoses*, livres XII et XIII, les vers qui ont trait à ce discours.

Souviens-toi que , pour prix de mes efforts heureux ,  
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.  
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle ,  
 Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.  
 Avare du secours que j'attends de tes soins ,  
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.  
 Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père :  
 J'abandonne ce traître à toute ta colère ;  
 Étouffe dans son sang ses desirs effrontés :  
 Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

*Réponse d'Hippolyte.*

. . . . .  
 D'UN mensonge aussi noir justement irrité ,  
 Je devrais faire ici parler la vérité ,  
 Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche.  
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;  
 Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,  
 Examinez ma vie , et songez qui je suis.  
 Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ,  
 Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ,  
 Peut violer enfin les droits les plus sacrés.  
 Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;  
 Et jamais on n'a vu la timide innocence ,  
 Passer subitement à l'extrême licence.  
 Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux ,  
 Un perfide assassin , un lâche incestueux.  
 Élevé dans le sein d'une chaste héroïne ,  
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.  
 Pithée , estimé sage entre tous les humains ,  
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.  
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;  
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage ,



Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater  
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.  
 C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.  
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.  
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.  
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ;  
 Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane....

.....  
 Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le céler,  
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.  
 Je confesse à vos pieds ma véritable offense :  
 J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.  
 Aricie à ses lois tient mes vœux asservis :  
 La fille de Pallante a vaincu votre fils.  
 Je l'adore ; et mon âme, à vos ordres rebelle,  
 Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle (1).

RACINE, *Phèdre*, acte IV, scène II.

*Marius dans les marais de Minturnes.*

LE monde a conspiré la perte d'un seul homme ,  
 Et la nature entière est d'accord avec Rome.  
 De son sein, l'Océan m'écarte avec effroi ,  
 La terre me repousse et s'ébranle sous moi.  
 C'est en vain que la nuit moins cruelle et plus sombre  
 Favorise mes pas et me prête son ombre ,  
 Au défaut du soleil la foudre ici me luit ,  
 Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit !  
 Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie  
 Les étonnants succès qui signalent ma vie.

---

(1) Voyez Sénèque le tragique, traduit et imité par Racine en plusieurs morceaux de *Phèdre*.

Il veut faire admirer à la postérité  
Mon infortune autant que ma prospérité.....  
Tout se tait ; tout a fui dans une horreur profonde ,  
Et seul je semble errer sur les débris du monde.  
Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.  
Demanderai-je aux Dieux qu'un trépas plus illustre  
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre ?  
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin ,  
Et pour être immortel je n'en ai pas besoin.  
Expirer loin de Rome , en cette solitude ,  
N'est-ce pas la punir de son ingratitude ?  
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.  
Oui ! me laisser mourir , c'est assez me venger.  
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie ;  
La mort de Marius vous livre l'Italie.  
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas  
Cet absolu pouvoir objet de nos débats ?  
Favorable à ses vœux , mon désespoir seconde  
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.  
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr ?  
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir ?  
Ah ! quels que soient les maux dont la mort nous délivre ,  
Montrons-nous Marius en osant encor vivre.  
Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers ,  
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.  
Vivons , tant que ce noble et puissant héritage  
D'un autre que mon fils peut être le partage ;  
Vivons , tant qu'un sénat guidé par l'intérêt  
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt ;  
Vivons , tant que ce bras , pour victoire dernière ,  
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière.  
Vivons ; le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois  
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.

C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :  
 Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.  
 A travers tant d'écueils les Dieux qui m'ont sauvé ,  
 Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.  
 Leurs mains qui sous mes pas applanissent la route ,  
 Pour un grand avenir m'ont conservé , sans doute.  
 Eprouvons les destins , fatiguons leur courroux ;  
 Voyons si le malheur est plus constant que nous.

ARNAULT, *Marius à Minturnes*, tragédie.

~~~~~  
Trouble et Remords de Clytemnestre.

. L'ASPECT de mes enfants
 Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
 Hymen, fatal hymen, crime long-temps prospère ,
 Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère ,
 Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés ,
 Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez ?
 Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée.
 Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
 Qu'Egiste est aveuglé, puisqu'il se croit heureux !
 Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
 Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
 Pour la première fois je redoute un présage ;
 Je crains Argos, Electre, et ses lugubres cris,
 La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
 Ah ! quelle destinée, et quel affreux supplice
 De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse ;
 De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
 Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !
 Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
 Je tremble au nom d'un fils ; la nature est vengée.

VOLTAIRE, *Oreste*, acte I, scène VI.

Remords de Phèdre.

MISÉRABLE ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux :
Le ciel , tout l'univers est plein de mes aïeux ;
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais , que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort , dit-on , la mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée ,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée ,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers ,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu , mon père , à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir , cherchant un supplice nouveau ,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ! un Dieu cruel a perdu ta famille ,
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit ,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir , de malheurs poursuivie ,
Je rends dans les tourments une inutile vie. (1)

RACINE , *Phèdre* , acte IV , scène VI.

Trouble et Remords de Sémiramis.

CEPENDANT , toute en proie au trouble qui me tue ,
La paix ne rentre point dans mon âme abattue :
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi ;
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.

(1) Voyez Sénèque le tragique , *Hippolite*.

Mon trône m'importune; et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir; j'ai craint de consulter
Ce mage révééré que chérit Babylone ,
D'avilir devant lui la majesté du trône ,
De montrer une fois , en présence du ciel ,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret , moins fière ou plus hardie ,
Consulter Jupiter aux sables de Libye ;
Comme si loin de nous , le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte ;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens :
Répare-t-on le crime , hélas ! par des présents ?

VOLTAIRE, *Sémiramis*, acte I, scène V.

~~~~~

*Trouble et Agitation d'Auguste sur son Sort , sans  
cesse en butte aux Conjurations.*

CIEL ! à qui voulez-vous désormais que je fie  
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?  
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis ,  
Si , donnant des sujets , il ôte les amis ;  
Si tel est le destin des grandeurs souveraines ,  
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines ;  
Et si votre rigueur les condamne à chérir  
Ceux que vous animez à les faire périr.  
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout , doit tout craindre.  
Rentre en toi-même , Octave , et cesse de te plaindre.  
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne , et n'as rien épargné !  
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné ,

De combien ont rougi les champs de Macédoine ,  
Combien en a versé la défaite d'Antoine ,  
Combien celle de Sexte ; et revois tout d'un temps  
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants.  
Remets dans ton esprit , après tant de carnages ,  
De tes proscriptions les sanglantes images ,  
Où toi même , des tiens devenu le bourreau ,  
Au sein de ton tuteur enfongas le couteau ;  
Et puis ose accuser le destin d'injustice ,  
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice ,  
Et que par ton exemple à ta perte guidés ,  
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés !  
Leur trahison est juste , et le ciel l'autorise.  
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;  
Rends un sang infidèle à l'infidélité ,  
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !  
Quelle fureur , Cinna , m'accuse et te pardonne ;  
Toi , dont la trahison me force à retenir  
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir ,  
Me traite en criminel , et fait seule mon crime ,  
Relève pour l'abattre un trône illégitime ,  
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat ,  
S'oppose , pour me perdre , au bonheur de l'état !  
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !  
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !  
Non , non , je me trahis moi-même d'y penser.  
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.  
Punissons l'assassin , proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang , et toujours des supplices !  
Ma cruauté se lasse , et ne peut s'arrêter :  
Je veux me faire craindre , et ne fais qu'irriter.



Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ,  
Une tête coupée en fait renaître mille ;  
Et le sang répandu de mille conjurés  
Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.  
Octave, n'attends plus les coups d'un nouveau Brute ,  
Meurs , et dérobe-lui la gloire de ta chute ; |  
Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort ,  
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ,  
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse  
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéresse :  
Meurs , puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;  
Meurs enfin , puisqu'il faut ou tout perdre , ou mourir.  
La vie est peu de chose , et le peu qui t'en reste  
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.  
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat ,  
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :  
A toi-même , en mourant , immole ce perfide ;  
Contenant ses desirs , punis son parricide ;  
Fais un tourment pour lui de son propre trépas ,  
En faisant qu'il le voie , et n'en jouisse pas ;  
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;  
Et si Rome nous hait , triomphons de sa haine.

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !  
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu ,  
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !  
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose ;  
Qui des deux dois-je suivre , et duquel m'éloigner ?  
Ou laissez-moi périr , ou laissez-moi régner. (1)

CORNEILLE, *Cinna* , acte IV , scène III.

---

(1) Voyez dans Sénèque , *de la Clémence* , livre 1 , le morceau dont ce monologue est imité , et en partie traduit.

*Servir sa Patrie, même ingrate.*

Quel pays, ou quel peuple eût-on jamais servi ,  
si l'on se fût lassé de se voir poursuivi ?  
Quelque ennemi peut-être en secret me traverse ;  
Eh bien ! c'est une épreuve où la vertu s'exerce.  
Braver pour son pays l'infortune ou la mort ,  
D'un bon républicain c'est le vulgaire effort ;  
Mais en butte à l'envie , à la haine , à l'injure ,  
De ses ressentiments étouffer le murmure ,  
Et servir son pays, sans retour , sans espoir ,  
C'est l'effort des grands cœurs, et j'en fais mon devoir.  
Laissons frémir l'envie ; et soyons magnanimes ;  
Le chemin de la gloire est traversé d'abymes ;  
Mais le terme est si beau ! mais le prix est si doux !  
A ce prix immortel si nous aspirons tous ,  
Celle qui le dispense aux combats nous appelle :  
C'est la postérité ; nous travaillons pour elle.  
Est-ce vivre en effet que vivre enseveli ,  
Et passer , en mourant , du repos dans l'oubli ?  
Non ; l'homme utile au monde est seul digne d'envie ;  
Et la seule vertu donne un prix à la vie.  
Contemplez l'avenir ; voyez vos noms fameux ,  
Portés par la mémoire à vos derniers neveux.  
Regardez ce sénat : là , seront vos images ;  
Les peuples à genoux leur rendront des hommages ;  
Dans ces marbres sacrés ils vous contempleront ,  
Et liront leur devoir empreint sur votre front.  
Les voilà , diront-ils , ces citoyens célèbres ,  
Qui de la servitude ont chassé les ténèbres ,  
Et fait sur leur pays resplendir la clarté  
Des beaux jours de la gloire et de la liberté ,  
O doux pressentiments ! ô généreuses flammes

Ne les sentez-vous pas pénétrer dans vos âmes ,  
Citoyens ? Et quel sang est d'un assez grand prix ,  
Pour acheter l'honneur de sauver son pays ?

MARMONTEL, *Aristomène*, acte I, scène II.



*Oreste à Pylade, résolu de sacrifier sa Vie à celle  
de son Ami.*

ET c'est-là me chérir ?

Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?

Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.

Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?

L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords,

T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?

Parricide vengeur du meurtre de ton père,

Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?

Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,

Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,

Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?

Vois-tu d'affreux serpents de son front s'élancer ;

Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?....

Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?

Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?

Tu m'aimes ! et tu veux qu'en cet horrible état,

Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,

Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,

Je recherche le jour que je souille et j'abhorre !

Proscrit, désespéré, sans asyle, sans dieux,

Misérable partout, et partout odieux !

Tu m'aimes ! et tu veux ; ô comble de l'outrage !

Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,



Que je me souille encor du plus noir des forfaits ,  
Pour racheter mes maux , et payer tes bienfaits !  
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes ,  
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes ,  
Déjà de la nature exécrationnable bourreau ,  
Au sein de l'amitié je plonge le couteau !  
Ah , barbare ! peux-tu jusques-là méconnaître  
L'âme de ton ami , le sang qui l'a fait naître ?  
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?  
Pour être criminel , me crois-tu sans vertu ?

LATOCHE, *Iphigénie en Tauride*, acte III, scène V.

~~~~~  
*Le vieux Marin hollandais , sur le bord du
Zuiderzée , au czar Pierre.*

Tout-à-coup il parut oublier sa vieillesse ;
Son œil étincela du feu de la jeunesse ;
Ses deux bras affaiblis s'étendaient vers les mers ,
Et d'un accent plus fort sa voix frappa les airs.
« O navigation ! âme de la Hollande ,
C'est par toi qu'en cent lieux le Batave commande ,
C'est par toi qu'il est riche , industrieux , puissant ;
Il te doit sa grandeur. Si ma tête , en naissant ,
Sous le joug espagnol n'a point été flétrie ,
Si je puis m'applaudir d'avoir une patrie ,
C'est un de tes bienfaits. Par toi devenus grands ,
Mes aïeux , de ces bords , ont chassé les tyrans ,
Ont épuré le jour , cet air que je respire.
Par toi , de l'Angleterre ils ont bravé l'empire ,
Au Portugais vaincu disputé ses trésors ,
Et de l'ardent tropique assujetti les bords.
Là , j'ai vu trente Etats fondés par le Batave ;
Dans un autre Amsterdam j'ai vu l'Asie esclave

Adorer nos drapeaux et respecter nos lois ,
Et de simples marchands commander à des rois.
Oh ! si ma force encor secondait mon courage ,
Comme au temps où Louis désola ce rivage ,
Et crut sous son orgueil nous contraindre à fléchir !
Pour la septième fois je venais de franchir
Les mers qui du Texel s'étendent au Bengale ;
Je vis , à mon retour , une ligue fatale ,
Nos remparts menacés , nos bataillons surpris ,
Et ce roi qui marchait à travers nos débris ,
Ivre de sa grandeur et de sa renommée ,
Traîner en conquérant les pompes d'une armée.
Nos citoyens troublés fuyaient de toutes parts.
Je leur dis : « Citoyens , nos mers sont nos remparts.
Contre ce fier Louis et ses puissantes ligues ,
Appelons l'Océan , osons percer nos digues.
Que l'Océan nous prête un asyle nouveau ;
S'il n'est notre vengeur , qu'il soit notre tombeau. »
Je dis , et l'on me crut ; la liberté plus fière ,
De nos champs inondés leva sa tête altière.
Le vainqueur , à son tour , fut vaincu sur les mers ,
Et remporta chez lui l'esclavage et les fers.
Ainsi , dans tous les temps , source de notre gloire ,
La mer devint pour nous le champ de la victoire.
Sur ce même élément j'ai servi soixante ans ,
Je servirais encor , si les glaces du temps
N'avaient appesanti ce corps faible et débile.
Mon bras à mon pays ne peut plus être utile ,
Mais sa gloire du moins vit dans mon souvenir ;
Des triomphes passés j'aime à m'entretenir.
Je ne vous verrai plus , heureux climats de l'Inde !
Riche Batavia , Mosambique et Mélinde ;
Et toi , Cap fortuné , qui dans tes ports ouverts ,
M'accueillis si souvent au bout de l'univers.

Mais , pour charmer l'ennui de ma vieillesse oisive ,
Souvent je viens encor errer sur cette rive :
J'y viens voir ces vaisseaux , ces mers qui m'ont porté ,
Empire où ma jeunesse a long-temps habité. »

THOMAS, *Pétréide.*

~~~~~

*Le Paysan du Danube , aux Romains et au  
Sénat.*

ROMAINS , et vous sénat , assis pour m'écouter ,  
Je supplie , avant tout , les Dieux de m'assister :  
Veuillent les immortels , conducteurs de ma langue ,  
Que je ne dise rien qui doive être repris.  
Sans leur aide , il ne peut entrer dans les esprits ,

Que tout mal et toute injustice :

Faute d'y recourir , on viole leurs lois.  
Témoins nous , que punit la romaine avarice ;  
Rome est , par nos forfaits , plus que par ses exploits ,  
L'instrument de notre supplice.

Craignez , Romains , craignez , que le ciel quelque jour ,  
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;  
Et mettant en nos mains , par un juste retour ,  
Les armes dont se sert sa vengeance sévère ,

Il ne vous fasse , en sa colère ,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die ,  
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ,  
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers.  
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?  
Nous cultivions en paix d'heureux champs , et nos mains  
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :



S'ils avaient eu l'avidité,  
Comme vous, et la violence,  
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
Et sauraient en user sans inhumanité.  
Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée,  
N'entre qu'à peine en la pensée.  
La majesté de vos autels  
Elle-même en est offensée :  
Car sachez que les immortels  
Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,  
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
De mépris d'eux, et de leurs temples,  
D'avarice qui va jusques à la fureur.  
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :  
La terre, et le travail de l'homme,  
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.  
Retirez-les : on ne veut plus  
Cultiver pour eux les campagnes.  
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;  
Nous laissons nos chères compagnes :  
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
Découragés de mettre au jour des malheureux  
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime ;  
Quant à nos enfants déjà nés,  
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :  
Vos prêteurs, au malheur nous font joindre le crime.  
Retirez-les ; ils ne nous apprendront  
Que la mollesse et que le vice :  
Les Germains comme eux deviendront  
Gens de rapine et d'avarice.  
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
N'a-t-on point de présent à faire ?  
Point de pourpre à donner ? c'est en vain qu'on espère  
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère

A-t-il mille longueurs ? Ce discours un peu fort  
 Doit commencer à vous déplaire :  
 Je finis ; punissez de mort  
 Une plainte un peu trop sincère.

LAFONTAINE, *Fable VII, livre XI.*

*Fureurs d'Oreste.*

GRACE aux dieux , mon malheur passe mon espérance !  
 Oui , je te loue , ô ciel , de ta persévérance.  
 Appliqué sans relâche au soin de me punir ,  
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.  
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;  
 J'étais né pour servir d'exemple à ta colère ,  
 Pour être du malheur un modèle accompli :  
 Hé bien , je meurs content , et mon sort est rempli.  
 Où sont ces deux amants ? pour couronner ma joie ,  
 Dans leur sang , dans le mien , il faut que je me noie ;  
 L'un et l'autre , en mourant , je les veux regarder.  
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.  
 Mais quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne !  
 De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?  
 Quelle horreur me saisit ? grace au ciel , j'entrevois...  
 Dieux , quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

( *Prenant Pylade pour Pyrrhus* )

..... Quoi , Pyrrhus , je te rencontre encore !  
 Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?  
 Percé de tant coups , comment t'es-tu sauvé ?  
 Tiens , tiens , voilà le coup que je t'ai réservé.  
 Mais que vois-je ? à mes yeux Hermione l'embrasse !  
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace !  
 Dieux , quels affreux regards elle jette sur moi !  
 Quels démons , quels serpents traîne-t-elle après soi ?

Hé bien ! filles d'enfer , vos mains sont-elles prêtes ?  
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?  
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?  
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?  
Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne.  
Mais non , retirez-vous , laissez faire Hermione ;  
L'ingrate , mieux que vous , saura me déchirer ;  
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

RACINE, *Andromaque* , scène dernière.

---

*Même sujet.*

EFFROYABLE ascendant d'un pouvoir ennemi !  
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !  
Ciel exterminateur , anéantis mon être ,  
Anéantis le jour , le lieu qui m'a vu naître.....  
Mais , quel vide effrayant se forme sous mes pas ?....  
Grâces au ciel , je vois les gouffres du trépas.....  
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes....  
Mais quel spectre se meut au fond de ces abymes?....  
C'est ma mère , grands dieux.... Fuyons.... Mais la voici....  
Egiste l'accompagne..... Et toi , Pilade , aussi !  
Comme eux tu me poursuis ! toi , mon dieu tutélaire ,  
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !  
L'ami qui me restait devient mon assassin !  
Il s'arme de serpents , il les jette en mon sein !  
Ciel ! Où fuirai-je ? arrête , ombre chère et terrible....  
Vois mes remords , mes pleurs , mon désespoir horrible....  
Ah ! je succombe.... ( *Il tombe dans les bras de Pylade* ).

LATOCHE, *Iphigénie en Tauride* , acte II , scène III.

---



*Même sujet.*

O terre ! entr'ouvre-toi ;  
 Clytemnestre , Tantale , Atrée , attendez-moi.  
 Je vous suis aux Enfers , éternelles victimes ;  
 Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

. . . . .

Non , ce n'est pas moi ; non , ce n'est pas Oreste ;  
 Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.  
 Exécrable instrument d'un éternel courroux ,  
 Banni de mon pays par le meurtre d'un père ,  
 Banni du monde entier par celui de ma mère ;  
 Patrie , états , parents , que je remplis d'effroi ,  
 Innocence , amitié , tout est perdu pour moi !  
 Soleil , qu'épouvanta cette affreuse contrée ,  
 Soleil , qui reculas pour le festin d'Atrée ,  
 Tu luis encor pour moi , tu luis pour ces climats !  
 Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas !  
 Dieux , tyrans éternels , puissance impitoyable !  
 Dieux qui me punissez , qui m'avez fait coupable !  
 Eh bien ! quel est l'exil que vous me destinez ?  
 Quel est le nouveau crime où vous me condamnez ?  
 Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride ;  
 J'y cours ; j'y vais trouver la prêtresse homicide ,  
 Qui n'offre que du sang à des Dieux en courroux ,  
 A des Dieux moins cruels , moins barbares que vous. !

VOLTAIRE , *Oreste , scène dernière.*

*Même sujet.*

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.  
 Et toi , que fait frémir mon aspect odieux ,  
 Nature , tant de fois outragée en ces lieux ,

Je viens de te venger du meurtre de mon père ;  
Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?  
Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir ,  
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.  
O Dieux ! que mes remords , s'il se peut , vous fléchissent !  
Que mon sang , que mes pleurs , s'il se peut , t'attendrissent ,  
Ma mère , vois rouler.....

*(Palamède le désarme.)*

Laisse-moi.

Je ne veux rien , cruel , d'Electre , ni de toi :  
Votre cœur , affamé de sang et de victimes ,  
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.  
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?  
Grace au ciel , on m'entrouvre un chemin aux enfers ;  
Descendons , les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;  
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;  
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.  
Quelle triste clarté dans ce moment me luit !  
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres ?  
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !  
Que de gémissements ! que de cris douloureux !  
« Oreste ! » qui m'appelle en ce séjour affreux ?  
Egiste ! ah c'en est trop ; il faut qu'à ma colère....  
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !  
Quels regards ! où fuirai-je ? ah ! monstre furieux ,  
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux !  
Je ne souffre que trop , monstre cruel ! arrête ;  
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.  
Ah ! ma mère , épargnez votre malheureux fils !  
Ombre d'Agamemnon , sois sensible à mes cris :  
J'implore ton secours , chère ombre de mon père ,  
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère ;  
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit !  
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit !

C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.  
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice,  
J'éprouve cependant des tourments infinis ;  
Dieux ! les plus criminels seraient-ils plus punis ?

CRÉBILLON, *Electre*, scène dernière.

~~~~~  
*La Mollesse, dans l'effroi de se voir chassée de son
dernier asyle, conjure la Nuit de la préserver
d'un tel malheur.*

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant, sur un bras se relève ;
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
Laisaient leur sceptre aux mains, ou d'un maire, ou
d'un comte ?

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour ,
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent ,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus ! le ciel impitoyable ,
A placé sur le trône un prince infatigable ;
Il brave mes douceurs , il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feu , l'hiver n'a point de glace.

J'entends

» J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
 » En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
 » Loin de moi son courage , entraîné par la gloire ,
 » Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire ;
 » Je me fatiguerais à te tracer le cours
 » Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
 » Je croyais , loin des lieux d'où ce Prince m'exile ,
 » Que l'Eglise du moins m'assurait un asyle :
 » Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
 » Moines , abbés , prieurs , tout s'armé contre moi.
 » Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
 » J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie ;
 » Le carme , le feuillant s'endurcit aux travaux ,
 » Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
 » Cîteaux dormait encore , et la Sainte-Chapelle
 » Conservait du vieux temps l'oisiveté fidelle ;
 » Et voici qu'un lutrin , prêt à tout renverser ,
 » D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
 » O toi , de mon repos compagne aimable et sombre ,
 » A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
 » Ah ! Nuit , si tant de fois dans les bras de l'Amour ,
 » Je t'admis aux plaisirs que je cachais au Jour ,
 » Du moins ne permets pas.... » La Mollesse oppressée ,
 Dans sa bouche , à ce mot , sent sa langue glacée ,
 Et , lasse de parler , succombant sous l'effort ,
 Soupire , étend les bras , ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU, *le Lutrin*, chant II.

*La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, rani-
 me ses compagnons, f frayés aux cris du Hibou
 qui sort des flancs du Lutrin.*

LACHES, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat ?
 Aux cris d'un vil oiseau , vous cédez sans combat ?

Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante menace ?
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau
Chaque jour , comme moi , vous traînait au barreau ?
S'il fallait sans amis , briguant une audience ,
D'un magistrat glacé soutenir la présence ,
Ou d'un nouveau procès hardi solliciteur ,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?
Croyez-moi , mes enfants , je vous parle à bon titre ,
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre ;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards ,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'Eglise était alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous sans argent , sans appui ,
Eût plaidé le prélat , et le chantre avec lui.
Le monde , de qui l'âge avance les ruines ,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines ;
Mais que vos cœurs du moins , imitant leurs vertus ,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire ,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent ,
Au seul nom de hibou , vous sourire en parlant.
Votre âme , à ce penser , de colère murmure ;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés ,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez , courez , volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat , surpris d'un changement si prompt ,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

BOILEAU , *le Lutrin*, ch. III.

Pythagore, contre l'Usage des Viandes.

Oh ! cessez , *disait-il* , d'outrager la nature !
Cessez de vous souiller d'une horrible pâture.
Pour vous la gerbe d'or se courbe sous ses grains ;
Que de fruits les rameaux présentent à vos mains !
Pour vous d'un ambre pur la grappe se parfume ;
Pour vous de suc's féconds se nourrit le légume :
Celui-là , sans apprêts , est doux et savoureux ;
Cet autre est doux encore amolli par les feux.
N'avez-vous pas du lait l'ambrosie écumante ,
Et le trésor exquis de la ruche odorante ?
La terre libérale étale sous vos pas
Des mets purs et sans meurtre , et d'innocents repas.
Laissez les animaux s'engraisser de carnage :
Encor n'ont-ils pas tous un instinct si sauvage.
Vous voyez la brebis à la blanche toison ,
Le cheval et le bœuf se nourrir de gazon.
Ce sont les animaux d'un naturel féroce ,
C'est le tigre irrité par une faim atroce ,
C'est l'ours et le lion , qui de colère ardents ,
D'une vivante proie ensanglantent leurs dents.
O crime ! ô barbarie ! ô coutume farouche !
Au sang des animaux l'homme a trempé sa bouche !
Il a pu de leur chair s'engraisser sans remords ,
Avoir faim de leur vie , et vivre de leur mort !
Quoi ! parmi tant de biens , doux mets que la nature
A ses enfants ingrats prodigue sans mesure ,
Le meurtre peut-il seul apaiser votre faim ?
Voulez-vous imiter le cyclope inhumain ,
Qui se nourrit de chair , et que le sang enivre ?
Si vous n'égorgez pas , ne pouvez-vous pas vivre ?

Mais dans cet âge antique , appelé l'âge d'or ,
Siècle heureux , siècle doux que l'on regrette encor ,

L'homme content des fruits , sa simple nourriture ,
Jamais a-t-il de sang rougi sa bouche impure ?
O jours de l'innocence ! Alors l'oiseau léger
S'ébattait dans les airs sans crainte et sans danger.
Parmi les prés fleuris , le lièvre moins timide
Errait libre , tranquille ; et l'hameçon perfide
Ne tendait point un piège aux crédules poissons :
La paix avait banni la ruse et les soupçons.

Maudit soit le premier , dont la faim sanguinaire ,
A la frugalité d'un siècle débonnaire
Fit succéder l'apprêt d'un repas inhumain !
Funeste abus ! Au crime il ouvrit le chemin.
Le fer que le besoin forgea pour notre usage ,
Fut d'abord teint du sang d'une bête sauvage.
Ce sang coula sans crime , et c'en était assez :
Le salut de nos jours par ses dents menacés ,
Condamnait à la mort un animal féroce.
Mais fallait-il encor , par un excès atroce ,
Préparer de sa chair un indigne repas ?
La borne était franchie ; on ne s'arrêta pas.
Un porc qui des moissons extirpa la semence ,
Ennemi de Cérès , digne de sa vengeance ,
Le premier de son sang engraisa les sillons.
Un chevreau trop avide offensa des bourgeons ;
Aux autels de Bacchus il expia son crime.
Leur faute les perdit ; leur mort fut légitime.

Mais vous , qu'aviez-vous fait , innocentes brebis ?
Vous qui , pour nous vêtir , nous prêtez vos habits ;
Qui , revenant le soir la mamelle pendante ,
Epanchez d'un lait pur une source abondante ;
Vous dont la vie , hélas ! si digne de nos soins ,
Bien plus que votre mort eût servi nos besoins ;
Et le bœuf , animal sans fiel et sans malice ,
Cet innocent forçat , né pour notre service ,

Qu'a-t-il fait ? il nous aide ; et voilà ses forfaits.
Ah ! qu'il n'ait point de part aux fruits de ses bienfaits ,
L'ingrat , qui sans pitié pour le bœuf agricole ,
Du joug fumant encor le détèle et l'immole !
Vingt ans son cou robuste , usé par les travaux ,
A ramené le soc dans des sillons nouveaux ,
D'un labeur fatigant esclave infatigable :
Et sur lui vous levez une hache coupable !
Ce n'est pas tout encore : à ce crime odieux ,
Barbares , vous osez associer les Dieux !
Vous croyez que du ciel l'indulgence propice ,
Du meurtre qu'il défend peut devenir complice !
Une victime pure , éclatante en blancheur ,
Car sa beauté sans tache est pour elle un malheur ,
Est conduite à l'autel , où la gerbe fertile ,
Doux fruit de sa culture , orne son front tranquille.
Elle entend la prière , écoute , et ne sait pas
Qu'elle entend prononcer l'arrêt de son trépas.
Elle teint de son sang les couteaux du grand-prêtre ,
Que sans crainte en ses mains elle avait vus peut-être.
Que dis-je ? on la déchire ; et d'un œil curieux
On croit lire en son flanc les volontés des Dieux !
O coutume barbare ! ô sacrilège usage !
Et d'où vient donc à l'homme une faim si sauvage ?
La nature répugne à ces mets inhumains.
O toi ! comme la brute , ouvrage de ses mains ,
Homme , que la raison , que la pitié te touche ;
Que la chair de ce bœuf , dévoré par ta bouche ,
Te crie : arrête , ingrat ! je fus ton serviteur ,
Ton compagnon de peine , et ton cultivateur.(1)

SAINT-ANGE, *Trad. des Métam. liv. V. d'Ovide.*

(1) Comparez ces vers, 1°. avec ceux d'Ovide ; 2°. avec le morceau de Plutarque, même sujet, traduit par J. Jacques, *Discours en prose.*

Cléopâtre s'animant à son dernier Forfait.

ENFIN , graces aux Dieux , j'ai moins d'un ennemi ;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre , en attendant Rodogune et son frère ,
Peut déjà de ma part les promettre à son père ;
Ils le suivront de près , et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi , qui n'attends plus que la cérémonie ,
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie ,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort ,
Recevoir l'hyménée , et le trône , et la mort ,
Poison , me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie ; en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidelle ? Et toi , que me veux-tu ,
Ridicule retour d'une sotte vertu ,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ;
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang ,
S'il m'arrache du trône , et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle ,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle ,
Aime mon ennemie , et pèris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattraï son appui ;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abyme ,
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et te faisant mon roi , c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine.
Il faut , ou condamner , ou couronner sa haine.

Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux ,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense ,
Dût le ciel égalier le supplice à l'offense ,

Trône , à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel , pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et de quelque rigueur que le destin me traite ,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

CORNEILLE , *Rodogune* , acte V , scène I.

*Sémiramis fait connaître aux Grands et au Peuple
le Héros qu'elle choisit pour époux.*

SI la terre , quinze ans de ma gloire occupée ,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée ,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux ;
Si j'ai , de mes sujets surpassant l'espérance ,
De cet empire heureux porté le poids immense ,
Je vais le partager , pour le mieux maintenir ,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir ,
Pour obéir aux Dieux , dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner
Qui , dignes de me suivre , et de vous gouverner ,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage ,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !
J'ai pu choisir , sans doute , entre des souverains ;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins ,
Ou sont mes ennemis , ou sont mes tributaires .
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères ,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux ,
Que tous ces rois vaincus par moi-même , ou par eux .

Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadème ,
Il le dut à ce peuple , il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens ,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore ,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit , je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat , le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire ,
Digne de tels sujets , et , si j'ose le dire ,
Digne de cette main qui va le couronner ,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois , les maîtres du tonnerre ,
L'intérêt de l'Etat , l'intérêt de la terre ;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le Héros qui va régner sur vous ;
Voyez revivre en lui les princes de ma race ;
Ce Héros , cet époux , ce monarque , est Arsace.

VOLTAIRE , *Sémiramis* , acte III , scène VI.

~~~~~

*Oreste , au nom des Grecs , demande à Pyrrhus de  
leur livrer le fils d'Hector.*

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix ,  
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ,  
Et qu'à vos yeux , seigneur , je montre quelque joie  
De voir le fils d'Achille , et le vainqueur de Troie.  
Oui , comme ses exploits , nous admirons vos coups :  
Hector tomba sous lui , Troie expira sous vous ;  
Et vous avez montré , par une heureuse audace ,  
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.  
Mais , ce qu'il n'eût point fait , la Grèce , avec douleur ,  
Vous voit du sang troyen relever le malheur ;

Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,  
D'une guerre si longue entretenir le reste.  
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector;  
Nos peuples affaiblis, s'en souviennent encor :  
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;  
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles  
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils ,  
D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.  
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?  
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre ,  
Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux ,  
Et la flamme à la main , les suivre sur les eaux.  
Oserais-je, seigneur, dire ce que je pense ?  
Vous-même, de vos soins craignez la récompense ,  
Et que dans votre sein ce serpent élevé ,  
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.  
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie ,  
Assurez leur vengeance , assurez votre vie.  
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux ,  
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contr'eux.

*Réponse de Pyrrhus.*

LA Grèce en ma faveur est trop inquiétée ;  
De soins plus importants je l'ai crue agitée ,  
Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur ,  
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.  
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise ,  
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?  
Qu'un peuple tout entier , tant de fois triomphant ,  
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?  
Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?  
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?  
Et seul de tous les Grecs , ne m'est-il pas permis  
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?



Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie,  
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,  
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,  
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.  
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;  
Cassandra dans Argos a suivi votre père ;  
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?  
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?  
On craint qu'avec Hector, Troie un jour ne renaisse ;  
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.  
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin ;  
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.  
Je songe quelle était autrefois cette ville ,  
Si superbe en remparts, en héros si fertile ,  
Maîtresse de l'Asie ; et je regarde enfin ,  
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin .  
Je ne vois que des tours que la cendre à couvertes ,  
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes ,  
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer  
Que Troie en cet état aspire à se venger.  
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée ,  
Pourquoi d'un an entier l'avons nous différée ?  
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?  
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler ;  
Tout était juste alors ; la vieillesse et l'enfance ,  
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ;  
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous ,  
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups :  
Mon courroux, aux vaincus ne fut que trop sévère.  
Mais que ma cruauté survive à ma colère ,  
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir ,  
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !  
Non, seigneur ; que les Grecs cherchent quelque autre proie ;  
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :

De mes inimitiés le cours est achevé ;  
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

RACINE, *Andromaque*, acte I, scène II.

~~~~~  
*Iphigénie à son père, en se soumettant à ses Ordres,
et à la Volonté des Destins.*

. Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre ;
Vos ordres, sans détours pouvaient se faire entendre ;
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis ,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante ,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné ,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect , si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis ,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie ,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin ,
Si près de ma naissance , en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la première ,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui si long-temps , le plaisir de vos yeux ,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses ,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.

Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà , d'Ilion présageant la conquête ,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que pour le commencer ,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Non que la peur du coup , dont je suis menacée ,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien ; mon cœur , de votre honneur jaloux ,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre ,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort , vous le savez , seigneur ,
Une mère , un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis ,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein , jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous , et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter ,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

Le même , Iphigénie , acte IV , scène IV.

~~~~~  
*Clytemnestre reproche à Agamemnon sa Cruauté ,  
sa Faiblesse , son Ambition , et lui déclare la  
résolution où elle est de périr avant d'abandon-  
ner sa fille à Calchas.*

Vous ne démentez point une race funeste ;  
Oui , vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :  
Bourreau de votre fille , il ne vous reste enfin  
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

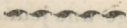


Barbare ! c'est donc-là cet heureux sacrifice  
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !  
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain ,  
N'a pas , en le traçant , arrêté votre main !  
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?  
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?  
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?  
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?  
Quel débris parle ici de votre résistance ?  
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?  
Voilà par quels témoins il fallait me prouver ,  
Cruel , que votre amour a voulu la sauver.  
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :  
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?  
Le ciel , le juste ciel , par le meurtre honoré ,  
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?  
Si du crime d'Hélène on punit sa famille ,  
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
Sa coupable moitié dont il est trop épris.  
Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?  
Pourquoi , moi-même enfin me déchirant le flanc ,  
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie ,  
Cette Hélène , qui trouble et l'Europe et l'Asie ,  
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?  
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?  
Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère ,  
Thésée avait osé l'enlever à son père ;  
Vous savez , et Calchas mille fois vous l'a dit ,  
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit ,  
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse ,  
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Mais non , l'amour d'un frère et son honneur blessé ,  
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.  
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre ,  
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre ,  
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés ,  
Cruel ! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;  
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare ,  
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.  
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier ,  
De votre propre sang vous courez le payer ,  
Et voulez , par ce prix , épouvanter l'audace  
De quiconque vous peut disputer votre place.  
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison  
Cède à la cruauté de cette trahison.  
Un prêtre , environné d'une foule cruelle ,  
Portera sur ma fille une main criminelle !  
Déchirera son sein ! et , d'un œil curieux ,  
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !  
Et moi , qui l'amenai triomphante , adorée ,  
Je m'en retournerai seule et désespérée !  
Je verrai les chemins encor tout parfumés  
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !  
Non , je ne l'aurai point amenée au supplice ,  
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher.  
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher ;  
Aussi barbare époux qu'impitoyable père ,  
Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mère !  
Et vous , rentrez , ma fille , et du moins , à mes lois ,  
Obéissez encor pour la dernière fois.

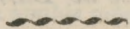
*Le même, Iphigénie , acte IV, scène IV.*



*Iphigénie engage Achille à céder aux Dieux et  
à suivre sa glorieuse Destinée.*

LE ciel n'a point aux jours de cette infortunée ,  
Attaché le bonheur de votre destinée.  
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort  
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort,  
Songez , seigneur , songez à ces moissons de gloire  
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.  
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous ,  
Si mon sang ne l'arrose , est stérile pour vous :  
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.  
En vain , sourd à Calchas , il l'avait rejetée :  
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés ,  
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.  
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.  
Vous-même dégagez la foi de vos oracles.  
Signalez ce héros à la Grèce promis ,  
Tournez votre douleur contre ses ennemis.  
Déjà Priam pâlit ; déjà Troie , en alarmes ,  
Redoute mon bûcher et frémit de vos larmes.  
Allez ; et , dans ses murs vides de citoyens ,  
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.  
Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.  
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille ,  
J'espère que du moins un heureux avenir ,  
A vos faits immortels joindra mon souvenir ;  
Et qu'un jour mon trépas , source de votre gloire ,  
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.  
Adieu , prince , vivez digne race des Dieux.

*Le même, Iphig. acte V, scène II.*





*Agrippine accuse Burrhus d'Ambition, d'Ingratitude  
et lui reproche ainsi qu'à Sénèque, de retenir  
Néron, son fils, dans une indigne dépendance.*

PRÉTENDEZ-VOUS long-temps me cacher l'Empereur ?  
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?  
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,  
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?  
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?  
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire  
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?  
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?  
Pour être sous son nom les maîtres de l'Etat ?  
Certes, plus je médite, et moins je me figure  
Que vous m'osiez compter pour votre créature ;  
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition  
Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;  
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,  
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres !  
Que prétendez-vous donc ? pensez-vous que ma voix  
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?  
Néron n'est plus enfant, n'est-il pas temps qu'il règne ?  
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?  
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?  
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?  
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;  
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.  
Parmi tant de héros je n'ose me placer ;  
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
Je puis l'instruire au moins combien sa confiance  
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

*Réponse de Burrhus.*

Je ne m'étais chargé dans cette occasion  
Que d'excuser César d'une seule action ;

Mais

Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,  
Vous me rendez garant du reste de sa vie,  
Je répondrai, madame, avec la liberté  
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.  
Vous m'avez de César confié la jeunesse,  
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse;  
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,  
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?  
Non : ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;  
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.  
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,  
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.  
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire,  
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?  
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?  
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?  
La cour de Claudius, en esclave fertile,  
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,  
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir;  
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.  
De quoi vous plaignez-vous, madame? on vous révere;  
Ainsi que par César, on jure par sa mère.  
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour  
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour;  
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance  
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?  
Toujours humble, toujours le timide Néron  
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?  
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.  
Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,  
A peine respirant du joug qu'elle a porté,  
Du règne de Néron compte sa liberté.  
Que dis-je? sa vertu semble même renaître.  
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître.

Le peuple au Champ-de-Mars nomme ses magistrats ;  
César nomme les chefs sur la foi des soldats.  
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée ,  
Sont encore innocents , malgré leur renommée.  
Les déserts , autrefois peuplés de sénateurs ,  
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.  
Qu'importe que César continue à nous croire ,  
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;  
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant ,  
Rome soit toujours libre et César tout puissant !  
Mais , madame , Néron suffit pour se conduire.  
J'obéis , sans prétendre à l'honneur de l'instruire ;  
Sur ses aïeux sans doute , il n'a qu'à se régler ;  
Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler :  
Heureux , si ses vertus l'une à l'autre enchaînées ,  
Ramènent tous les ans ses premières années !

RACINE , *Britannicus* , acte I , scène II.

~~~~~  
*Agrippine rappelle à Néron tous ses Bienfaits , et
lui reproche son Ingratitude.*

APPROCHEZ-VOUS , Néron , et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous réglez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance ;
Les droits de mes aïeux , que Rome a consacrés ,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée ,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée ,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix ,
Qui de ses affranchis mendiaient les voix ,

Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître chaque jour caressé dans mes bras ,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce ,
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux ,
Ecartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit ; une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi , ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ,
Je vous nommai son gendre , et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait , s'en vit abandonné ,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta , vaincu par ses discours ;
Vous appela Néron , et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun rappelant le passé ,
Découvrit mon dessein , déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditions.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle ,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle ,
Engagé dès long-temps à suivre son destin ,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite ,
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.

J'eus soin de vous nommer , par un contraire choix ,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue , et crus la renommée.
J'appelai de l'exil , je tirai de l'armée ,
Et ce même Sénèque , et ce même Burrhus ,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses ,
Ma main , sous votre nom , répandait ses largesses.
Les spectacles , les dons , invincibles appas ,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats ,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse première ,
Favorisaient en vous Germanicus , mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :
Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin ;
Il connut son erreur ; occupé de sa crainte ,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte ,
Et voulut , mais trop tard , assembler ses amis.
Ses gardes , son palais , son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins , en apparence épargnant ses douleurs ,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment ,
Que vous marchiez au camp , conduit sous mes auspices ,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité ,
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin , des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance ,
On vit Claude ; et le peuple étonné de son sort ,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.

C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits : en voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que lassé d'un respect qui vous pesait peut-être ,
Vous avez affecté de ne me plus connaître ;
J'ai vu Burrhus , Sénèque , aigrissant vos soupçons ;
De l'infidélité vous tracer des leçons ,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon , Sénécion , jeunes voluptueux ,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et, lorsque vos mépris excitant mes murmures ,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures ,
Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu ,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère ;
Que faites-vous ? Junie enlevée à la cour ,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée ,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni , votre frère arrêté ;
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque , convaincu de tant de perfidies ,
Vous deviez ne me voir que pour les expier ,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

Même tragédie, acte IV, scène II.



Burrhus, retraçant à Néron la gloire, le bonheur de ses premières années, s'efforce d'arracher de son cœur sa Haine contre Britannicus.

En ! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître :
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime ;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre ;
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience,
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés ?
Quel plaisir de penser, et de dire en vous-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage !
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux.

Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
 Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable :
 Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;
 Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;
 Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
 Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
 On ne me verra point survivre à votre gloire,
 Si vous allez commettre une action si noire.

(Se jetant aux pieds de Néron :)

Me voilà prêt, seigneur ; avant que de partir,
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
 Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur ;
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
 Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
 Qui vous osent donner ces conseils parricides ;
 Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

Même tragédie, acte IV, scène III.

*Mahomet s'ouvre à Zopire sur les projets et le but
 de son Ambition.*

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
 Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire.
 Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
 Imposeraient silence au reste des humains.
 Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
 Et je verrais leurs fronts attachés à la terre ;
 Mais je te parle en homme ; et sans rien déguiser,
 Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux , tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi , pontife , ou chef , ou citoyen ,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple , à son tour , a brillé sur la terre ,
Par les lois , par les arts , et sur-tout par la guerre :
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux , trop long-temps inconnu ,
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois , du Nord au Midi , l'univers désolé ,
La Perse encor sanglante , et son trône ébranlé ,
L'Inde esclave et timide , et l'Egypte abaissée ,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts ,
Ce grand corps déchiré , dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris , Zoroastre en Asie ,
Chez les Crétois Minos , Numa dans l'Italie ,
A des peuples sans mœurs , et sans culte et sans rois ,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens , après mille ans , changer ces lois grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux , et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un roi , sous un Dieu , je viens la réunir ;
Et , pour la rendre illustre , il la faut asservir.

VOLTAIRE, *Mahomet*, acte II, scène V.

*Mathan avoue à Nabal son Ambition, ses Crimes
et ses Remords.*

AMI, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours,
Les vers, sur son autel, consomment tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvait s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha toute entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité ;
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.

Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfants de Lévi la troupe consternée

En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul , donnant l'exemple aux timides Hébreux ,
Déserteur de leur loi , j'approuvai l'entreprise ,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise.
Par-là je me rendis terrible à mon rival ,
Je ceignis la tiare et marchai son égal.
Toutefois , je l'avoue , en ce comble de gloire ,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si sur son temple , achevant ma vengeance ,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;
Et parmi les débris , le ravage et les morts ,
A force d'attentats perdre tous mes remords !

RACINE , *Athalie* , acte III, scène III.



*Mithridate vaincu déclare à ses fils son Projet de
marcher à Rome.*

— APPROCHEZ , mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie ;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie ,
Pour croire que long-temps , soigneux de me cacher ,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces.
Déjà , plus d'une fois retournant sur mes traces ,
Tandis que l'ennemi , par ma fuite trompé ,
Tenait après son char un vain peuple occupé ;
Et gravant en airain ses frêles avantages ,
De mes Etats conquis enchaînait les images ,

Le Bosphore m'a vu , par de nouveaux apprêts ,
Ramener la terreur du fond de ses marais ;
Et , chassant les Romains de l'Asie étonnée ,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps , d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés ,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et , jaloux l'un de l'autre ,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés , ou soumis ,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie. Et , loin de l'y chercher ,
C'est à Rome , mes fils , que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend , et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés ,
De semblables projets veulent être achevés.

Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser ,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole ,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée ,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports , accru de leurs soldats ,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.

Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.

Annibal l'a prédit , croyons-en ce grand homme ,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu :
Brûlons ce capitolé où j'étais attendu ;
Détruisons ses honneurs , et faisons disparaître
La honte de cent rois , et la mienne peut-être ;
Et , la flamme à la main , effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie ,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée ,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe , des Romains comme moi la terreur ,
Consent de succéder à ma juste fureur ;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille ,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde et j'ai fait choix de vous ,
Pharnace , allez , soyez ce bienheureux époux.
Demain , sans différer , je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous , que rien n'y retient , partez dès ce moment ,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen , et repassant l'Euphrate ,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi ,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

Le même , Mithridate , acte III , scène I.

~~~~~  
*Abandon , Désespoir et Terreur de Néron.*

. . . . . Mon trône est renversé !  
De l'univers entier je me vois repoussé !

Me voilà seul portant la haine universelle !  
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle !  
Qu'au moins mes jours sauvés... Dois-je former ces vœux ?  
N'avoir d'autre palais que ces caveaux affreux ,  
D'autre cour que leur deuil , leur silence et leur ombre ,  
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre !  
Ah ! cette vie horrible est semblable au trépas . . . .  
Où suis-je ? un songe affreux . . . Non , non , je ne dors pas .  
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :  
Je m'entends appeler meurtrier et parjure ;  
Je le suis... Mais quels cris , quels lugubres accens !  
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens . . . .  
Ne me trompé-je pas ? je crois voir mes victimes . . .  
Je les vois ; les voilà ! . . . Du fond des noirs abymes ,  
S'élançant jusqu'à moi des fantômes sanglants ;  
Ils jettent dans mon sein des flambeaux , des serpents ;  
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie . . . .  
Arrêtez ! . . . Est - ce toi , vertueuse Octavie ?  
Tu suis contre Néron un trop juste transport :  
Qu'oses-tu m'annoncer ? . . . ah je t'entends . . . la mort !  
La mort !... Tu viens aussi me l'apporter , mon frère !...  
Mais que vois-je , grands Dieux ? Agrippine ! ma mère !  
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau ?  
Meurs ! meurs ! criez-vous tous... Quel supplice nouveau !  
Contre moi l'univers appelle la vengeance ,  
Et la tombe elle-même a rompu son silence !  
Je n'en puis plus douter , la mort , la mort m'attend :  
Et comment soutenir ce redoutable instant ?

LEGOUVÉ, *Épicharis et Néron , acte V, scène IV.*

~~~~~  
Remords et Désespoir de Charles IX.

A me tromper encor leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis ;
Cruels , à mes tourmens soyez du moins unis !

C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains , vous le savez , n'étaient point criminelles ;
Sans crainte et sans remords , je contemplais les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
O nuit ! couvre-moi bien de tes voiles funèbres.
. . . . En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.
Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler , qui ? vos amis ! vos frères !
Arrêtez ! je défends. . . . Mais que vois-je , inhumains ?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?
Moi-même. . . . Ah ! qu'ai-je fait ? cruel , ingrat , perfide ,
Parjure à mes sermens , sacrilège , homicide ,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits ,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.
Ces lieux en sont baignés : sous ces portiques sombres ,
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligny ! . . . Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit , il me presse , il m'entraîne aux enfers !
Pardon , Dieu tout-puissant , Dieu qui venges les crimes !
Toi , Coligny ; vous tous , vous trop chères victimes ,
Pardon ! si vous étiez témoins de mes douleurs ,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a dans mon âme étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie , et l'honneur , et les lois :
Le ciel , en me frappant , donne un exemple aux rois.

CHÉNIER , *Charles IX* , scène dernière.

DISCOURS DIALOGUÉS.

Félix et Pauline.

FÉLIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des Dieux....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

P A U L I N E.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place....

F É L I X.

J'ai son pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis ,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

P A U L I N E.

Polyeucte l'est-il ?

F É L I X.

Tous chrétiens sont rebelles.

P A U L I N E.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

F É L I X.

Je regarde sa faute , et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'état se mêle au sacrilège ,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

P A U L I N E.

Quel excès de rigueur !

F É L I X.

Moindre que son forfait.

P A U L I N E.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

F É L I X.

Les Dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

CORNEILLE , *Polyeucte* , acte III , scène III.



'Agamemnon et Iphigénie.

.....

I P H I G É N I E.

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

A G A M E M N O N.

Vous méritiez , ma fille , un père plus heureux.

Tome II.

A 2

IPHIGENIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?

A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?

J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON. (*à part.*)

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

.

IPHIGENIE.

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGENIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGENIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGENIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plutôt que je ne veux.

IPHIGENIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez , ma fille.

Adieu.

RACINE , *Iphigénie* , acte II , scène II.

~~~~~  
*Athalie et Joas.*

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis , dit-on , un orphelin ,

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance ,

Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! Et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays , je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue ,  
Qui ne dit point son nom , et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture ,  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque , et d'un soin paternel ,  
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . . .

ATHALIE..

. . . . . Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;  
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ,  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;  
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;  
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;  
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple , enfermé dans ce lieu ,  
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue , il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie , on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.



## ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

J O A S.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel.

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

A T H A L I E.

Eh quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.

Venez dans mon palais , vous y verrez ma gloire.

J O A S.

Moi ? des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

A T H A L I E.

Non ; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

J O A S.

Vous ne le priez point.

A T H A L I E.

Vous pourrez le prier.

J O A S.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

A T H A L I E.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.

Ce sont deux Dieux puissants.

J O A S.

Il faut craindre le mien :

Lui seul est Dieu , madame , et le vôtre n'est rien.

A T H A L I E.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

J O A S.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

A T H A L I E.

Ces méchants , qui sont-ils ? . . . . .

(à Josabet.)

. . . . . J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire,

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;

Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier :

Je veux vous faire part de toutes mes richesses,

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses;

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils,

J O A S.

Comme votre fils?

A T H A L I E.

Oui : vous vous taisez ?

J O A S.

Quel père

Je quitterais ! et pour....

A T H A L I E.

Eh bien ?

J O A S.

Pour quelle mère !

*Le même, Athalie, acte II, scène VII.*

---

*Dermide et Fillan.*

D E R M I D E.

. . . . . C'est ici, dans ces funèbres lieux,

Qu'au fidèle Carril j'ai promis de l'attendre.

O Fingal, c'est ici que repose ta cendre !

Voilà donc de nos pas l'inévitable but !

Tombeau, séjour de mort, séjour de paix, salut!

Reçois les premiers vœux de mon ame attendrie :

N'es-tu pas des humains la commune patrie ?

F I L L A N.

A qui parles-tu donc ?

D E R M I D E.

A ces tombeaux, mon fils,  
Aux restes des héros en ces lieux endormis.

F I L L A N.

Et qu'est-ce qu'un héros?

D E R M I D E.

Mon enfant, c'est le brave  
Qui ne fut point tyran et ne fut point esclave;  
Et qui, dans ses succès, funeste aux seuls pervers,  
Toujours grand, fut plus grand encor dans les revers.

F I L L A N.

Mon père, tu l'es donc?

D E R M I D E.

Une vie importune  
Me donne à ce grand nom les droits de l'infortune.  
Peut-être ai-je souffert avec quelque vertu.  
Je le dois aux méchants....

F I L L A N.

Les méchants! que dis-tu?

D E R M I D E.

Oui, mon fils, les méchants; ceux dont les mains coupables  
Sous un pouvoir injuste écrasent leurs semblables;  
Qui des trésors du faible odieux ravisseurs,  
Et des vertus du pauvre insolents oppresseurs,  
Sur l'enfance elle-même étendent leur furie,  
Possèdent un empire et n'ont pas de patrie.

F I L L A N.

J'en ai déjà connu!

D E R M I D E.

Je le sais trop, mon fils.

F I L L A N.

Et les méchants jamais ne sont-ils donc punis?

D E R M I D E.

Tôt ou tard, mon enfant, leurs ombres prisonnières  
Vont grossir du Légo les vapeurs meurtrières;



Mais dès leur premier crime, en ce monde offensé,  
 Leur juste châtimement a déjà commencé.  
 Le sentiment secret de leur propre injustice,  
 Dans le cœur des méchants est leur premier supplice:  
 En tous lieux, à toute heure, il s'attache après eux.

F I L L A N.

Mon père, les méchants sont donc bien malheureux !

D E R M I D E.

Je les plains. Mais je vois se fermer tes paupières.  
 Où pourras-tu dormir, mon enfant ?

F I L L A N.

Sur ces pierres ;

Mais ne me quitte pas ! *(Il s'endort sur le tombeau.)*

D E R M I D E.

Pauvre enfant ! Il s'endort.

Un même lit unir le sommeil et la mort !

*(Montrant l'enfant.)*

Là-dessus le repos.

*(Montrant le tombeau.)*

Là le repos encore !

Partout..., hors dans ce cœur que le chagrin dévore ;

Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser

Le malheur, qu'il sait vaincre, et qu'il ne peut lasser.

ARNAULT, *Oscar*, acte IV, sc. I.

~~~~~  
Trissotin et Vadius.

T R I S S O T I N.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

V A D I U S.

Les Graces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

T R I S S O T I N.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

V A D I U S.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux.

TRISSOTIN.

Aux ballades sur-tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix ,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits ,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(A Trissotin.)

Hom. C'est une ballade, et je veux que tout net

Vous m'en.....

TRISSOTIN. *(à Vadius.)*

Avez-vous vu certain petit sonnet

Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagne,

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS.

Non, mais je sais fort bien ,

Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;

Et , si vous l'avez vu , vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout ,

Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ,

Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait ,

Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.

Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade , à mon goût , est une chose fade ;

Ce n'en est plus la mode , elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaîse.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN:

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre....

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN. (*à Vad.*)

Vas, vas restituer tous les honteux larcins

Que réclament sur toi les Grecs et les Latins,

VADIUS.

Vas, vas-t-en faire amende honorable au Parnasse,

D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte légère,

Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révere.

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,

Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;

Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

MOLIÈRE, *Femmes savantes*, acte III, scène V.



CARACTÈRES ET PORTRAITS.

Conservez à chacun son propre caractère.

.....
La nature féconde en bizarres portraits,
En chaque âme est marquée à de différents traits.

BOILEAU, *Art Poétique*, chant III.

Le Français et l'Anglais,

PEUT-ÊTRE, dit le Fort, leur berceau fut commun ;
Mais ils diffèrent plus que si la mer profonde
Eût entre leurs climats mis la moitié du monde :
Tant la nature en eux , grava des traits divers !
Tu croiras , tout-à-coup , voir un autre univers.
Ici, ce ne sont plus ces mœurs républicaines,
D'un peuple éorgueilli d'avoir brisé ses chaînes ;
Ce n'est plus la rudesse et l'austère âpreté ,
Fruits sauvages d'un sol où croît la liberté ;
Tout est plus doux , l'esprit , les vertus , le langage.
A peine on a touché sur cet heureux rivage ,
S'offrent le goût des arts , les talents séducteurs ,
Et l'aimable souplesse , et la grace des mœurs.

Le Breton frémissant au nom de servitude ,
Nourrit une éternelle et vague inquiétude.
Le ciel le plus serein lui paraît orageux ;
Le citoyen Français , moins fier et plus heureux ,
Pour le républicain objet digne d'envie ,
D'un charme renaissant , sait embellir la vie ,
Sait jouir des succès , rit au sein des malheurs ,
Et sa chaîne , à ses yeux , est couverte de fleurs.
L'Anglais , calme au dehors , couve dans le silence ,
De grandes passions la sourde violence :

Sous sa cendre , ce feu ne peut être amorti ;
Chez lui tout est fureur et tout devient parti ,
Intérêt de l'état , culte , amusement même ;
S'il n'est indifférent , il faut qu'il soit extrême.
Le Français , plus actif , et bien moins emporté ,
Échappe aux passions par sa légèreté :
Elle l'assujettit à ses divers caprices ,
Et borne également ses vertus et ses vices.

L'un né compatissant et cruel à la fois ,
Féroce dans ses mœurs , est humain dans ses lois ;
L'autre n'offre pas moins de contrastes bizarres ,
Et ce peuple si doux , maintient des lois barbares.

Dans le sein des combats , l'un et l'autre fut grand ,
Leur courage est fameux , mais il est différent.
La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre ;
De ses fiers ennemis il calcule le nombre ,
Du choc , sans s'émouvoir , soutient la pesanteur ,
S'anime par degrés , s'acharne avec lenteur ,
Menace en expirant l'ennemi qui l'accable ,
Et son dernier moment est le plus redoutable.
Le Français , plus terrible à son premier effort ,
Où la gloire paraît , n'aperçoit pas la mort ,
Il s'élance ; pour lui les combats sont des fêtes ;
Il change de plaisirs , en volant aux conquêtes.
Par la seule lenteur , on peut lui résister ;
Et s'il domptait sa fougue , il pourrait tout dompter.

Par leur gouvernement , plus divisés encore ,
Ce qu'on redoute à Londres , à Paris on l'adore ;
Là , le noble , du peuple autorisant les droits ,
S'en fit un allié , pour combattre les rois :
Le despotisme alors recula d'épouvante.
Moins magnanime ici , peut être moins prudente ,

Sous ses pieds dédaigneux foulant le plébéien,
La noblesse fut tout, le peuple ne fut rien,
Mais le pouvoir des rois s'avangait en silence;
La force souveraine emporta la balance,
Et les grands ont connu, de leur chute étonnés,
Qu'en enchaînant le peuple, ils s'étaient enchaînés.

L'Anglais, dans les fureurs des discordes civiles,
Sut rendre à son pays, ses fureurs même utiles :
Chaque goutte de sang fut pour la liberté ;
Chaque malheur public fut pour l'humanité.
Ici, la nation ardente, mais légère,
Laisse errer au hasard, sa fougue passagère,
Et formant des complots, jamais de grands desseins,
L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
Que dis-je ! le Français, dans les jours d'anarchie,
En combattant les rois, aimait la monarchie,
Et vers les factions par caprice emporté,
Chercha le mouvement plus que la liberté ;
Il méconnut des lois le savant équilibre.

Malheur au fier Anglais, s'il cessait d'être libre !
Car s'il perdait ses lois, il serait sans appui ;
Le despotisme alors, se déchaînant sur lui,
Serait aussi fougueux que la liberté même.
Le Français, rassuré sous le pouvoir suprême,
D'un maître impérieux redoute moins les droits.
Les mœurs, auprès du trône, ont remplacé les lois.
Quand l'honneur a parlé, la force doit se taire.

C'est lui qui du Français maintient le caractère.
A la voix de l'honneur le Français ennobli,
Même en obéissant, ne s'est point avili ;
Sous des rois qui sont grands, il sait l'être lui même ;
Orgueilleux d'embellir l'éclat du diadème,

La gloire est à ses yeux plus que la liberté.

Prince, tel est ce peuple aimable et redouté.

De son fier ascendant l'Europe convaincue,

Par lui fut à la fois éclairée et vaincue ;

L'Europe admire, craint, imite le Français ;

A ses voisins altiers, qu'offensent ses succès ,

Il donne les leçons des arts et du courage ,

Et leur haine jalouse est un nouvel hommage(1).

THOMAS, *Pétréide*.



Coligny.

COLIGNY , de Condé le digne successeur ,

De moi, de mon mon parti devint le défenseur.

Jè lui dois tout, madame : il faut que je l'avoue ;

Et d'un peu de vertu si l'Europe meloue ,

Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,

C'est à vous , ombre illustre , à vous que je le dois.

Je croissais sous ses yeux , et mon jeune courage

Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage ;

Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.

Je voyais ce guerrier , blanchi dans les travaux ,

Soutenant tout le poids de la cause commune ,

Et contre Médicis , et contre la fortune ;

Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ;

Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;

Savant dans les combats , savant dans les retraites ,

Plus grand , plus glorieux , plus craint dans les défaites ,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été

Dans le cours triomphant de leur prospérité (2).

VOLTAIRE, *Henriade*, ch. II.

(1) Voyez, en prose, *Caractères et Portraits*.

(2) Voyez *Narrations et Descriptions*.

Henri de Guise, le balafré.

Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
 Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
 Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
 Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
 Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 Altier, impérieux, mais souple et populaire,
 Des peuples en public il plaignait la misère,
 Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
 Le pauvre allait le voir, et revenait heureux:
 Il savait prévenir la timide indigence;
 Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence:
 Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait,
 Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
 Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
 Brillant par ses vertus, et même par ses vices;
 Connaissant le péril, et ne redoutant rien;
 Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Le même, Henriade, ch. III.

Mayenne et d'Aumale.

MAYENNE, dès long-temps nourri dans les alarmes,
 Sous le superbe Guise avait porté les armes.
 Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;
 Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
 Le console aisément de la perte d'un frère;

Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
 Il sait, par une heureuse et sage politique,
 Réunir sous ses lois mille esprits différents,
 Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
 Il connaît leurs talents, il sait en faire usage ;
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissant les yeux,
 Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
 Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
 Autant la ligue altière espère en sa prudence,
 Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
 Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du parti le bouclier terrible :
 Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
 Mayenne qui le guide au milieu des combats,
 Est l'âme de la ligue, et l'autre en est le bras.

Le même, Henriade, ch. III.

~~~~~  
*Mornai.*

QUAND il (1) fut descendu vers ce triste hémisphère,  
 Pour y trouver un sage, il regarda la terre ;  
 Il ne le chercha point dans ces lieux révévés,  
 A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;  
 Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence  
 Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,  
 L'ange heureux des Français fixa son vol divin  
 Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin.  
 Il s'adresse à Mornai ; c'était pour nous instruire  
 Que souvent la raison suffit à nous conduire,

---

(1) Le génie de la France.

Ainsi qu'elle guida, chez les peuples païens,  
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.  
Non moins prudent ami que philosophe austère,  
Mornai sut l'art discret de reprendre et de plaire.  
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;  
Les solides vertus furent ses seuls amours.  
Avide de travaux, insensible aux délices,  
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.  
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté  
N'altéra de son cœur l'austère pureté.  
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée  
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,  
Un crystal toujours pur, et des flots toujours clairs  
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

*Le même, Henriade, ch. IX.*

~~~~~  
L'armée de Joyeuse, et l'armée de Henri IV.

DE tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;

Leurs armes éclataient du feu des diamants ,
De leurs bras éternés frivoles ornements.
Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe , et fiers d'un camp nombreux ,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée , en silence à leurs yeux étendue ,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats ,
Endurcis aux travaux , vieilliss dans les combats ,
Accoutumés au sang et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux ,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés ,
Sous nos coups expirants , devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée ,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer , parmi ces courtisans
Que moissonna le fer à la fleur de leurs ans ,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables ,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas ,
Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos , ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour , héros au champ de Mars.

Pour moi , dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
J'ordonnai , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse ;

Je l'aperçus bientôt , porté par des soldats ,
 Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
 Telle une tendre fleur , qu'un matin voit éclore
 Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore ,
 Brille un moment aux yeux , et tombe avant le temps ,
 Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents.

Le même , Henriade , ch. III.

~~~~~

[ *Philippe II et Sixte-Quint.*

PHILIPPE , de son père héritier tyrannique ,  
 Moins grand , moins courageux , et non moins politique ,  
 Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,  
 Du fond de son palais , croit dompter l'univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussière ,  
 Avec moins de puissance , a l'âme encor plus fière.  
 Le pâtre de Montalte est le rival des rois ;  
 Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des lois :  
 Sous le pompeux éclat d'un triple diadème ,  
 Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même.  
 Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,  
 Ennemi des puissants , des faibles oppresseur ,  
 Dans Londres , dans ma cour il a formé des brigues ,  
 Et l'univers , qu'il trompe , est plein de ses intrigues.

*Le même , Henriade , ch. III.*

~~~~~

Catherine de Médicis.

Son époux , expirant dans la fleur de ses jours ,
 A son ambition laissait un libre cours.
 Chacun de ses enfants , nourri sous sa tutelle ,
 Devint son ennemi , dès qu'il régna sans elle.
 Ses mains autour du trône , avec confusion ,
 Semaient la jalousie et la division :

Opposant sans relâche , avec trop de prudence ,
Les Guises aux Condés , et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis ,
Et changeant d'intérêt , de rivaux et d'amis ,
Esclave des plaisirs , mais moins qu'ambitieuse :
Infidelle à sa secte , et superstitieuse ;
Possédant , en un mot , pour n'en pas dire plus ,
Les défauts de son sexe , et peu de ses vertus.

Le même , Henriade , ch. II.

Elizabeth et l'Angleterre.

SUR ce sanglant théâtre où cent héros périrent ,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent ,
Une femme , à ses pieds enchaînant les destins ,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance ;
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté
Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ,
Les guérets de leurs bleds , les mers de leurs vaisseaux ;
Ils sont craints sur la terre , ils sont rois sur les eaux ;
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune ,
Des bouts de l'univers appelle la fortune..
Londres , jadis barbare , est le centre des arts ,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ;
Les députés du peuple , et les grands , et le roi ,
Divisés d'intérêt , réunis par la loi ;

Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
 Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.
 Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir ,
 Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !
 Plus heureux lorsqu'un roi , doux , juste et politique
 Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

Le même , Henriade , ch. I.

~~~~~  
*Richelieu.*

UN homme en qui l'audace aux talents fut unie ,  
 Sujet par sa naissance , et roi par son génie ,  
 Avait , du nom français , commencé la splendeur ,  
 Et préparé pour moi ce siècle de grandeur.  
 Cet homme est Richelieu , ministre despotique ,  
 Profond dans ses desseins , fier dans sa politique ,  
 Qu'il fallut à la fois admirer et haïr ,  
 Qui parmi les complots sut se faire obéir ;  
 En dégradant son roi , releva la couronne ,  
 Du pouvoir d'un sujet fit hériter le trône ;  
 Combattit et l'Espagne , et l'Autriche , et les grands ,  
 Et sans aimer le peuple , écrasa ses tyrans ;  
 Il ébranla l'Europe , et sut calmer la France.  
 Tandis que des Césars il sapait la puissance ,  
 La mort l'interrompit dans son vaste projet.  
 Son maître , qui ne fut que son premier sujet ,  
 Qui faible dans sa cour , partout ailleurs fut brave ,  
 Sans oser être libre , indigné d'être esclave ,  
 A ce ministre-roi , donnant peu de regrets ,  
 Dans la nuit du tombeau , l'avait suivi de près (1).

THOMAS , *Pétreïde.*

---

(1) Voyez , en prose , *Caractères et Portraits.*

*Richelieu , Mazarin.*

Du prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.  
 Richelieu , Mazarin , ministres immortels ,  
 jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels ,  
 Enfants de la fortune et de la politique ,  
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.  
 Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;  
 Mazarin , souple , adroit , et dangereux ami :  
 L'un fuyant avec art , et cédant à l'orage ;  
 L'autre aux flots irrités opposant son courage :  
 Des princes de mon sang ennemis déclarés ;  
 Tous deux haïs du peuple , et tous deux admirés ;  
 Enfin , par leurs efforts , ou par leur industrie ,  
 Utiles à leurs rois , cruels à la patrie (1).

VOLTAIRE , *Henriade* , ch. VII.

*Condé, Turenne.*

LE premier , dit Louis , de ces noms éclatants ,  
 Est ce fameux Condé , général à vingt ans ,  
 Couvert , dans les combats , d'une gloire immortelle ,  
 Né pour être un héros , plus qu'un sujet fidèle.  
 Lui seul , de son génie il connut le secret ,  
 Lui seul , en osant tout , ne fut point indiscret.  
 Entouré de périls , le grand-homme ordinaire  
 Balance les hasards , consulte , délibère ;  
 Pour lui , voir l'ennemi , c'était l'avoir dompté ,  
 En mesurant l'obstacle , il l'avait surmonté ;  
 Sa prudence , sortant de la route commune ,  
 Par l'excès de l'audace , enchaînait la fortune ;  
 Pour guider des Français le ciel l'avait formé ;

---

(1) Voyez , en prose , *caractères et portraits*.

Mais ce feu dévorant dont il fut animé,  
Fit ses égarements, ainsi que son génie;  
Il ne put d'un affront porter l'ignominie:  
Maître de la victoire, et non maître de soi,  
Pour punir un ministre, il combattit son roi.  
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire.

Turenne, ainsi que lui, formé pour la victoire,  
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,  
Différant le succès pour le mieux assurer,  
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,  
Ou vainqueur, ou vaincu, fut toujours redoutable.  
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,  
Tantôt victorieux, sans livrer de combats;  
De vingt peuples ligüés spectateur immobile,  
Son génie enchaînait leur valeur inutile.  
Bourbon dut ses succès à son activité;  
L'ennemi de Turenne a souvent redouté  
Sa lenteur menaçante et son repos terrible.

THOMAS, *Pétreïde.*

---

### *Le prince Eugène.*

DES rives du Danube aux rives de la Seine,  
La renommée alors vantait le nom d'Eugène.  
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards,  
Enchaînait la victoire au trône des Césars.  
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,  
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse;  
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrete ardeur,  
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.  
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître:  
Eugène méconnu devint plus grand peut-être,



Et son roi, sur un trône entouré de débris,  
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.

Politique, guerrier, ministre, capitaine,  
Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène;  
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,  
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter.  
On admirait en lui, dans un jour de carnage,  
Ce calme redouté, ce tranquille courage,  
Ces secrets du génie et ces grands mouvements,  
Cet art qu'ont les héros de saisir les moments,  
Ce coup-d'œil étendu qui mesure en silence,  
Et va fixer au loin le destin qui balance ;  
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,  
Joignant le goût des arts aux talents des héros.  
La fortune, à son choix, eût fait de ce grand homme  
Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome.

*Le même, ibid.*

---

*Cromwel.*

. . . . C'EST Cromwel, répliqua la Déesse ;  
Mélange redoutable et de force et d'adresse ,  
Assassin de son roi, tyran de ses égaux ,  
On le vit dans sa marche écraser ses rivaux  
Par le poids de sa gloire et de sa renommée ,  
Le roi par le sénat , le sénat par l'armée ,  
Les chefs par les soldats ; dans ces grands mouvements,  
Employer tour-à-tour , briser ses instruments ,  
Souffler le fanatisme , en maîtriser la rage ,  
Et par la liberté, mener à l'esclavage.  
Quand le roi , le sénat , les grands furent proscrits ,  
Vainqueur , il resta seul debout sur des débris ,  
Son despotisme alors sortit de l'anarchie ;  
Mais des divisions l'Angleterre affranchie ,

Sous ce maître imposant reprit de la splendeur ;  
 Il ennoblit son crime à force de grandeur ,  
 Roi plus habile encor que sujet redoutable ,  
 Le plus grand des mortels , s'il n'est le plus coupable (1).

*Le même , ibid.*

~~~~~  
Fénélon.

. ÉPARGNEZ votre ami.

Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
 Même pour le grand homme est une ombre frivole.
 On ne m'admire point; puissé-je être estimé !
 Je tiens sur-tout, Delmance, au bonheur d'être aimé.
 Je vais de mes destins vous faire confidence.
 Je ne murmure point contre la Providence,
 J'ai connu les chagrins, mais j'ai dû les souffrir ;
 Et tout homme ici bas doit pleurer et mourir.
 Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
 Nous pouvons adoucir ces épines cruelles ;
 Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs ,
 Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs :
 J'ai sur ces sentiments fondé ma vie entière.
 Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière ;
 L'indulgence accueillit mes timides essais ;
 Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
 J'ai trois ans dans l'Aunis, aux bords de la Charente,
 Parmi les protestants traîné ma vie errante ,
 Pour apaiser des cœurs justement irrités,
 Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
 Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
 Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique ;
 J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur.

(1) Voyez *Caractères*, en prose.

Aujourd'hui, de Cambrai je suis nommé pasteur :
Quand de l'épiscopat les soins doux , mais pénibles ,
Me laisseront goûter quelques moments paisibles ,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs ,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance , intéressante étude ,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois ;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables ,
Conduits à la vertu par des routes aimables ,
Puissent nos successeurs un jour plus éclairés ,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés !
Pour eux aux arts brillants j'ouvrirai mon asyle ;
Télémaque instruira leur jeunesse docile.
Là, mauvais courtisan , je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là , de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose ,
S'il méconnaît encore et craint la vérité ,
Peut-être on l'entendra chez la postérité (1).

CHÉNIER , *Fénélon* , acte III.

La Cour.

LE monde est une mer dont en tout temps les sages
Ont contemplé de loin le calme et les orages.
Du chaos de la cour sondons la profondeur ;
Des Dieux qu'on y révère observons la grandeur ;
Démêlons la droiture ou démasquons les vices
Des modernes Burrhus et des nouveaux Narcisses.
Au politique habile arrachons le bandeau ;

(1) Voyez, en prose, *Caractères et Portraits* , *Narrations et Tableaux*.

Au fourbe ténébreux présentons le flambeau ,
Et nous verrons alors si Dieu , si la sagesse
Unit tant de grandeur avec tant de bassesse.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille et la haine et l'amour ;
Où la vertu modeste et toujours poursuivie ,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout présente en ces lieux l'étendard de la paix :
Où se forge la foudre il ne tonne jamais.
Les cœurs y sont émus , mais les fronts y sont calmes ,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse et du déguisement ,
Le poison de la haine y coule sourdement :
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, et Dieux dans leur vengeance ,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Partout j'y vois errer la sombre jalousie ,
Qui , cachant le poignard dont elle s'est saisie ,
Imprime sur son front les traits de l'amitié ,
Appelle sur ses pas l'amour et la pitié ,
Redouble les serments , s'abandonne aux alarmes ,
Et prépare son fiel en répandant des larmes.
La rage dans le cœur et la paix dans les yeux ,
Même en les invoquant , elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le rang et la fortune ;
La gloire l'éblouit , la grandeur l'importune.
Fuyez de ce dragon les yeux étincelants ,
Il vous perdra , mortels , s'il connaît vos talents.

BERNIS , *la Religion vengée.*



L'Idylle ou l'Eglogue.

TELLE qu'une bergère , au plus beau jour de fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle aimable en son air , mais humble dans son style ,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son ton simple et naïf n'a rien de fastueux ,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte , chatouille , éveille ,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent en ce style un rimeur aux abois ,
Jette là de dépit la flûte et le hautbois ;
Et follement pompeux dans sa verve indiscrete ,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter , Pan fuit dans les roseaux ,
Et les nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.

Au contraire , cet autre abject en son langage ,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers , dépourvus d'agrément ,
Toujours baissent la terre , et rampent tristement.
On dirait que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques* ,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques ;
Et changer sans respect de l'oreille et du son ,
Lycidas en Pierrot , et Phyllis en Toinon.

Entre ces deux excès , la route est difficile :
Suivez , pour la trouver , Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits , par les Graces dictés ,
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés.
Seuls , dans leurs doctes vers , ils pourront vous apprendre ,
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;

Chanter Flore , les champs , Pomone , les vergers ,
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ,
Changer Narcisse en fleur , couvrir Daphné d'écorce ;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois ,
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme , et la force , et la grace.

BOILEAU, *Art poétique, chant II.*



L'Elégie.

D'UN ton un peu plus haut , mais pourtant sans audace ,
La plaintive Elégie , en longs habits de deuil ,
Sait , les cheveux épars , gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse ,
Flatte , menace , irrite , apaise une maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux ,
C'est peu d'être poète , il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs , dont la muse forcée
M'entretient de ses feux , toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art , et fous de sens rassis ,
S'érigent , pour rimer , en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines ;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ,
Que bénir leur martyre , adorer leur prison ,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle ;
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons ,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Elégie.

Le même , ibid.

La Satyre.

L'ARDEUR de se montrer, et non pas de médire ,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir ,
Aux vices des Romains présenta le miroir ;
Vengea l'humble vertu de sa richesse altière ,
Et l'honnête homme à pied , du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjouement.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
Et malheur à tout nom qui propre à la censure ,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Perse en ses vers obscurs , mais serrés et pressants ,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvenal , élevé dans les cris de l'école ,
Poussa jusqu'à l'excès la mordante hyperbole.
Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités ,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée ,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs ,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que , poussant à bout la luxure latine ,
Aux porte-faix de Rome il vende Messaline ,
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux ,
Régnier seul parmi nous formé sur leurs modèles ,
Dans son vieux style encore a des graces nouvelles ;
Heureux si ses discours craints du chaste lecteur ,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur ;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques ,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
 Mais le lecteur français veut être respecté :
 Du moindre sens impur la liberté l'outrage ,
 Si la douceur des mots n'en adoucit l'image.
 Je veux dans la satire un esprit de candeur ,
 Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

Le même, Ibid.

Virgile et Homère , dans la poésie didactique.

SANS atteindre si haut, du moins il faut savoir
 Emprunter quelquefois le secret d'émouvoir,
 En connaître le prix, les effets et l'usage.
 Virgile a peint les champs; mais cet esprit si sage ,
 N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art ,
 Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard ?
 Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage ;
 Il sut entremêler la leçon et l'image ,
 A sa morale aimable intéresser le cœur ,
 Et toujours vers un but conduire le lecteur.
 Ce style si parfait, prodige de ses veilles ,
 Et ce charme qu'il prête aux travaux des abeilles ,
 Et la pompe des vers sont encor peu pour lui :
 L'imagination, son guide, son appui ,
 Vient partout sur ses pas prodiguer les merveilles ;
 Elle attire à sa voix les monstres des déserts ;
 A l'amant d'Euridice elle ouvre les enfers ;
 Peint Cerbère muet et sa rage étouffée ,
 Et l'Erèbe implacable attendri par Orphée.

Homère au premier rang serait-il donc assis ,
 S'il n'eût fait qu'étaler, dans ses brillants récits ,
 Les combats des héros, leurs sanglantes blessures ,
 Et la course des chars, et le choc des armures ?

Il sait avec plus d'art varier ses portraits ,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappants ! Assis sur le rivage ,
Achille aux immortels se plaint de son outrage.
La fille de Priam , dans ses tristes adieux ,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux Dieux ;
Et l'enfant , à l'aspect d'une aigrette guerrière ,
Se rejette d'effroi dans le sein de sa mère ;
Hector fixe sur lui des regards attendris ,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes ,
Et mêle un doux sourire à de plus douces larmes.
Qu'alors il paraît grand , le peintre des héros ,
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux !
Et vous opposerez , peintres de paysages ,
A ces vivants portraits vos muettes images !
Ah ! le premier des arts est celui d'émouvoir ;
Mais pour en exercer l'invincible pouvoir ,
Il faut , il faut une âme et brûlante et profonde ,
De tous les sentiments source toujours féconde ,
Ce feu pur émané de la divinité ,
Le plus beau de ses dons , la sensibilité.

LA HARPE , *Epître au comte de Schowaloff.*

Homère.

On dirait que , pour plaire , instruit par la nature ,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;
Partout il divertit , et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique ,
 Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique :
 Tout, sans faire d'appréts , s'y prépare aisément ;
 Chaque vers , chaque mot court à l'événement.
 Aimez donc ses écrits , mais d'un amour sincère :
 C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

BOILEAU , *Art Poétique* , chant III.

~~~~~  
*Lucain , ou l'Enthousiasme du Poète.*

L'AVENIR !.... pour lui seul chante et vit le poète.  
 Sans regarder son siècle , au sein de la retraite ,  
 Il écrit , l'œil fixé sur la postérité ,  
 Et déjà respirant son immortalité.  
 Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.  
 Quel sujet ! quels exploits ! quels tableaux il étale !  
 Ce n'est point ces combats , ces héros ignorés  
 Si par Virgile , Homère , ils n'étaient célébrés ;  
 C'est dans ses fondements la liberté sapée !  
 L'univers asservi ! Caton , César , Pompée !  
 Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés !  
 Le plus grand des débats par l'histoire exposés !  
 Des crimes , des vertus d'un nouveau caractère !  
 Rome opposée à Rome , et la terre à la terre !  
 Ah ! si tous ces transports dont je suis tourmenté ,  
 Ces élans inquiets vers la postérité ,  
 Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère ,  
 O sublime Virgile ! et toi , divin Homère !  
 Un jour peut-être , un jour , grace à des noms si beaux ,  
 Le monde associera mon urne à vos tombeaux ;  
 Et Caton et Pompée , au temple de mémoire ,  
 Porteront près de vous le chanfre de leur gloire.

LEGOUVÉ , *Epicharis et Néron* , acte II , sc. II.

*Boileau , peint par lui-même.*

. . . . .  
Que si mêmes, un jour, le lecteur gracieux,  
Amorcé par mon nom sur vous tourne les yeux,  
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,  
De votre auteur alors faites lui la peinture;  
Et sur-tout prenez soin d'effacer bien les traits  
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.  
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,  
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,  
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,  
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,  
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,  
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.  
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,  
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs,  
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage;  
Assez faible de corps, assez doux de visage,  
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,  
Ami de la vertu, plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune  
Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune,  
Contez lui, qu'allié d'assez hauts magistrats,  
Fils d'un père greffier né d'aïeux avocats,  
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,  
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,  
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,  
Et de mon seul génie en marchant secondé,  
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,  
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse;  
Que par un coup du sort au grand jour amené,  
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,

Je sus , prenant l'essor par des routes nouvelles ,  
Elever assez haut mes poétiques ailes ;  
Que ce roi , dont le nom fait trembler tant de rois ,  
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits ;  
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ;  
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse ;  
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affaibli ,  
Retiré de la cour , et non mis en oubli ,  
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude ,  
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

*Épître X.*

---

*La Comédie , ou Molière.*

DE son génie éteint avec les graces ,  
Il ne restait ni vestiges , ni traces ,  
Avant qu'Armand , heureux à tout tenter ,  
Eût entrepris de le ressusciter.  
Mais ce génie , alors en son enfance ,  
Dans son berceau dépourvu d'assistance ,  
Faute d'un maître habile à l'essayer ,  
N'avait encore appris qu'à bégayer ;  
Lorsqu'assisté de Tércence et de Plaute ,  
Molière vint , dont la voix ferme et haute ,  
Lui fit d'abord , par de justes leçons ,  
Articuler et distinguer ses sons.  
Bientôt après , sur ses avis fidèles ,  
S'apprivoisant avec ces grands modèles ,  
Et dans leur lice instruit à s'exercer ,  
Il apprit d'eux l'art de les devancer.  
Sous ce grand homme enfin la comédie  
Sut arriver , justement applaudie ,  
A ce point fixe où l'art doit aboutir ,  
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.



Ce fut alors que la scène féconde  
 Devint l'école et le miroir du monde ;  
 Et que chacun , loin d'en être choqué ,  
 Fit son plaisir de s'y voir démasqué.  
 Là le marquis , figuré sans emblème ,  
 Fut le premier à rire de lui-même ,  
 Et le bourgeois apprit sans nul regret ,  
 A se moquer de son propre portrait.  
 Le sot savant , la docte extravagante ,  
 La précieuse et la prude arrogante ,  
 Le faux dévot , l'avare , le jaloux ,  
 Le médecin , le malade ; enfin tous ,  
 Chez une muse en passe-temps fertile ,  
 Vinrent chercher un passe-temps utile.  
 Les beaux discours , les grands raisonnements ,  
 Les lieux communs et les beaux sentiments ,  
 Furent bannis de son joyeux domaine ,  
 Et renvoyés à sa sœur Melpomène.  
 Bref , sur un trône au seul rire affecté ,  
 Le rire seul eut droit d'être exalté.  
 C'est par cet art qu'elle charma la ville ,  
 Et que toujours renfermée en son style ,  
 A la cour même où sur-tout elle plut ,  
 Elle atteignit son véritable but (1).

J. B. ROUSSEAU , *Épître II, liv. II.*

~~~~~

La Femme Savante , et la Précieuse.

Qui s'offrira d'abord ? Bon , c'est cette savante ,
 Qu'estime Roberval , et que Sauveur fréquente.
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
 C'est que sur le calcul , dit-on , de Cassini ,

(1) Voyez *Caractères* , en prose.

Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler : sa science , je croi ,
Aura pour s'occuper , ce jour , plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit , en sa présence ,
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience ;
Puis , d'une femme morte avec son embrion
Il faut chez Duverney voir la dissection :
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.
Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse ,
Reste de ces esprits jadis si renommés ,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnrière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte , et sa docte demeure
Aux Perrins , aux Coras , est ouverte à toute heure ;
Là , du faux bel esprit se tiennent les bureaux ;
Là , tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guere ,
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre ,
Rit des vains amateurs du grec et du latin ,
Dans la balance met Aristote et Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine et plus habile ,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile ,
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ,
Mais pourtant , confessant qu'il a quelque beauté ;
Ne trouve en Chapelain , quoiqu'ait dit la satire ,
Autre défaut , sinon qu'on ne le saurait lire ;
Et pour faire goûter son livre à l'univers ,
Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

BOILEAU , *Satyre X.*

Les Femmes Savantes.

. . . C'EST à vous que je parle , ma sœur ;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ,
Mais vous en faites , vous , d'étranges en conduite :
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et , hors un gros Plutarque à mettre mes rabats ,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile ,
Et laisser la science aux docteurs de la ville
M'ôter , pour faire bien , du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens ,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune ,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous ,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous :
Il n'est pas bien honnête , et pour beaucoup de causes ,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants ,
Faire aller son ménage , avoir l'œil sur ses gens ,
Et régler la dépense avec économie ,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères , sur ce point , étaient gens bien sensés ,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez ,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse :
Les leurs ne lisaient point , mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres , un dé , du fil et des aiguilles ,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs ;
Elles veulent écrire et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde ,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ;

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ,
Et l'on sait tout chez moi , hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune , étoile polaire ,
Vénus , Saturne et Mars dont je n'ai point affaire ;
Et dans ce vain savoir , qu'on va chercher si loin ,
On ne sait comme va mon pot , dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire ,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner , est l'emploi de toute ma maison ,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôl en lisant quelque histoire ,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin , je vois par eux votre exemple suivi ,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.
Une pauvre servante , au moins m'était restée ,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée ;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas ,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis , ma sœur , tout ce train-là me blesse ,
Car c'est , comme j'ai dit , à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin ,
Et principalement ce monsieur Trissotin ;
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées ,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois , pour moi , le timbre un peu fêlé.

MOLIÈRE , *Femmes Savantes* , acte II , scène VII.

Le Misanthrope.

Non , je ne puis souffrir cette lâche méthode ,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations ,

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse;
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait de mérite aucune différence:
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
.....
Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fonds de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes;
 Les uns, parce qu'ils sont méchants et mal-faisants,
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
 Tête-bleu ! ce me sont de mortelles blessures,
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
 Et, parfois, il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

MOLIERE, *le Misanthrope*, act. I, sc. I.

~~~~~  
*Le Philantrope.*

MON Dieu ! des mœurs du tems mettons-nous moins en peine,  
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine;  
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,  
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.  
 A force de sagesse, on peut être blâmable:  
 Il faut parmi le monde une vertu traitable.  
 La parfaite raison fuit toute extrémité,  
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.  
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges,  
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;  
 Elle veut aux mortels trop de perfection;  
 Il faut fléchir au tems sans obstination,  
 Et c'est une folie, à nulle autre seconde,  
 De vouloir se mêler de corriger le monde.  
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,  
 Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours:  
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,  
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être.  
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,  
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;



Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,  
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

...  
Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,  
Comme vices unis à l'humaine nature;  
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé  
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
Que de voir des vautours affamés de carnage,  
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

*Le même, ibid.*

*L'Optimiste et le Pessimiste, ou tout est Mal, tout  
est Bien.*

Et moi, . . . . car à mon tour, il faut que je réponde,  
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.  
Je vous soutiens, morbleu ! qu'ici bas tout est mal,  
Tout, sans exception, au physique, au moral.  
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,  
Et nous souffrons sur-tout à notre heure dernière.  
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,  
Et les chagrins de l'âme, et les chagrins du corps.  
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve ;  
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.  
Nous-mêmes à l'envi, déchaînés contre nous,  
Comme si nous voulions nous exterminer tous,  
Nous avons inventé les combats, les supplices.  
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices :  
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu ;  
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.  
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :  
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.  
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.  
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.

On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes ;  
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.  
On fait de plate prose , et de plus méchants vers ;  
On raisonne de tout , et toujours de travers ;  
Et dans ce monde enfin , s'il faut que je le dise ,  
On ne voit que noirceur , et misère et sottise.  
— Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !  
Vous ne le croyez pas , vous-même , ressemblant.  
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause ;  
Pourquoi donc s'emporter , mon ami , quand on cause ?  
Vous parlez de volcans , de naufrage . . . eh ! mon cher ,  
Demeurez en Touraine , et n'allez point sur mer.  
Sans doute , autant que vous , je déteste la guerre ;  
Mais on s'éclaire enfin , on ne l'aura plus guère.  
Bien des gens , dites-vous , doivent : sans contredit ,  
Ils ont tort ; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?  
*L'hymen est sans amour ?* Ma femme a la réplique.  
*L'amour n'est nulle part ?* Consultez Angélique.  
Les femmes sont un peu coquettes ; ce n'est rien :  
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.  
Tous nos plaisirs sont faux ? mais quelquefois à table ,  
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.  
On fait de méchants vers ? eh ! ne les lisez pas.  
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.  
On déraisonne ? eh ! oui , parfois un faux système  
Nous égare . . . . Entre nous , vous le prouvez vous-même.  
Calmez donc votre bile , et croyez qu'en un mot ,  
L'homme n'est ni méchant , ni malheureux , ni sot.  
Je ne suis point aveugle ; et je vois , j'en conviens ,  
Quelques maux ; mais je vois encore plus de biens.  
Je savoure les biens ; les maux , je les supporte.  
Que gagnez-vous , de grâce , à gémir de la sorte ?  
Vos plaintes , après tout , ne sont qu'un mal de plus.  
Laissez donc là , mon cher , les regrets superflus :

Reconnaissez du ciel la sagesse profonde ;  
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

COLLIN D'HARLEVILLE, *l'Optimiste*, act. III, sc. IX.

---

### *Le Joueur.*

EH bien ! madame, soit ; contentez votre ardeur ,  
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur ,  
Qui , pour porter au jeu son tribut volontaire ,  
Vous laissera manquer même du nécessaire ;  
Toujours triste ou fougueux , pestant contre le jeu ,  
Ou d'avoir perdu trop , ou bien gagné trop peu.  
Quel charme qu'un époux , qui , flattant sa manie ,  
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;  
Prend pour argent comptant , d'un usurier fripon ,  
Des singes , des pavés , un chantier , du charbon ;  
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle  
Aux bijoux de sa femme , ou bien à sa vaisselle ;  
Qui va , revient , retourne , et l'use à voyager  
Chez l'usurier , bien plus qu'à donner à manger ;  
Quand , après quelque temps , d'intérêt surchargée ,  
Il la laisse où d'abord elle fut engagée ;  
Et prend , pour remplacer ses meubles écartés ,  
Des diamans du Temple , et des plats argentés ;  
Tant que , dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre ,  
Empruntant tous les jours , et ne pouvant plus rendre ,  
Sa femme signe enfin , et voit en moins d'un an  
Ses terres en décret , et son lit à l'encan !

REGNARD , *le Joueur* , act. IV, sc. I.

---

### *Le Métromane.*

CE mélange de gloire et de gain m'importune.  
On doit tout à l'honneur , et rien à la fortune.



Le nourrisson du Pinde , ainsi que le guerrier ,  
 A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.  
 L'avocat se peut-il égaler au poète ?  
 De ce dernier la gloire est durable et complète.  
 Il vit long-temps après que l'autre a disparu :  
 Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.  
 Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome ,  
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme !  
 L'encre de la chicane , et sa barbare voix ,  
 N'y défigureraient pas l'éloquence et les lois.  
 Que des traces du monstre on purge la tribune ,  
 J'y monte : et mes talents voués à la fortune ,  
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;  
 Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger ,  
 Qu'on me laisse à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire ,  
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ,  
 Et primer dans un art plus au-dessus du droit ,  
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit.  
 La fraude impunément , dans le siècle où nous sommes ,  
 Foule aux pieds l'équité , si précieuse aux hommes :  
 Est-il , pour un esprit solide et généreux ,  
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?  
 Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ,  
 C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ;  
 Pour client , la vertu ; pour loi , la vérité ,  
 Et pour juges , mon siècle et la postérité.

PIRON , *la Métromanie* , act. III , sc. VII.

### *Le Philosophe.*

..... LE philosophe est sobre en ses discours ,  
 Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;  
 Que de la vérité l'on atteint l'excellence  
 Par la réflexion et le profond silence.

Le but d'un philosophe est de si bien agir ,  
 Que de ses actions il n'ait point à rougir.  
 Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même ;  
 C'est là qu'il met sa gloire , et son bonheur suprême.  
 Sans vouloir imposer par ses opinions ,  
 Il ne parle jamais que par ses actions.  
 Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique ,  
 Etre vrai , juste , bon , c'est son système unique.  
 Humble dans le bonheur , grand dans l'adversité ,  
 Dans la seule vertu trouvant la volupté ,  
 Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices ,  
 Plaignant les vicieux , et détestant les vices :  
 Voilà le philosophe ; et , s'il n'est ainsi fait ,  
 Il usurpe un beau titre , et n'en a pas l'effet.

DESTOUCHES.

~~~~~  
Des Philosophes.

Il s'en donne le nom ;
 Comme tous ces messieurs qui , fiers de leur raison ,
 Se croyant appelés à réformer la terre ,
 A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
 Petits pédants obscurs , qui pensent à la fois
 Eclairer l'univers , et régenter les rois ;
 Fanatiques d'orgueil , dont la folle manie
 Est de se croire un droit exclusif au génie ;
 Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ;
 De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs ;
 Pleins de crédulité pour des faits ridicules ,
 Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
 Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrants ;
 Prêchant la tolérance , et très-intolérants ;
 Qui , sur un tribunal érigé par eux-mêmes ,
 Jugent tous les talents en arbitres suprêmes ;

De

De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
 De quiconque les brave ardents persécuteurs;
 Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
 Pour avoir usurpé la qualité de sages.

PALISSOT, *les Philosophes*, acte I, sc. II.

~~~~~  
*L'Inconstant.*

M'ALLEZ-VOUS quereller pour un peu d'inconstance?  
 A tout le genre humain dites-en donc autant.  
 A le bien prendre enfin, tout homme est inconstant  
 Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :  
 C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !  
 Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.  
 On veut fixer en vain cette mobilité :  
 Vains efforts; il échappe, il faut qu'il se promène :  
 Ce défaut est celui de la nature humaine.  
 La constance n'est point la vertu d'un mortel;  
 Et pour être constant, il faut être éternel.  
 D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange  
 Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change;  
 La terre se dépouille, et bientôt reverdit;  
 La lune, tous les mois s'accroît et s'arrondit. . .  
 Que dis-je ? en moins d'un jour, tour-à-tour on essuie  
 Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.  
 Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,  
 Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

COLLIN-D'HARLEVILLE, *l'Inconstant*, act. II, sc. IX.

~~~~~  
*Les Châteaux en Espagne, ou le Bonheur du
 Maître et du Valet.*

CHACUN fait des châteaux en Espagne :
 On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;

Tome II.

D d

On en fait en dormant, on en fait éveillé.
 Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
 Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
 Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
 Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
 Et sourit.... Son neveu sourit de son côté,
 En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
 Telle femme se croit sultane favorite.
 Un commis est ministre : un jeune abbé, prélat :
 Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
 Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
 Et le pauvre lui-même est riche en espérance :

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
 Eh bien, chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
 C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
 A nos chagrins réels c'est une utile trêve.
 Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
 De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
 Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
 Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
 O ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
 L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits :
 Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance,
 Le bonheur que promet seulement l'espérance ;
 Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
 Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
 Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes,
 Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

 Il est fou.... Là.... Songer qu'on est roi ! seulement !
 On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
 J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
 Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
 Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;

Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
 Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
 Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est-là le meilleur. »
 Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
 J'achèterais d'abord une ample seigneurie....
 Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
 Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci ;
 Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
 J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
 Dans le commandement je serai peu novice.
 Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
 Et me rappellerai ce que j'étais hier.
 Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
 Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
 De poules, de poussins, que je verrai courir !
 De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
 C'est un coup d'œil charmant ; et puis cela rapporte.
 Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
 J'entendrai le retour de mes moutons bêlants ;
 Que je verrai de loin revenir, à pas lents,
 Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses !
 Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
 Et mon petit Victor, sur son âne monté,
 Fermant la marche avec un air de dignité !
 Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône.
 Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
 Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
 Ce bon monsieur Victor ; » cela me touchera.
 Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause ;
 Mon projet est au moins fondé sur quelque chose ;

(Il cherche.)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher.... Eh mais....
 Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
 Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
 Ah ! l'aurais-je perdu ? serait-il bien possible ?

Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(Il crie.)

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu (1).

Le même, les Châteaux en Espagne.

acte III, sc. VII et VIII.

~~~~~

*Le Châtelain.*

De tout usage antique amateur idolâtre ,  
De toute nouveauté frondeur opiniâtre ;  
Homme d'un autre siècle , et ne suivant en tout  
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loique le vieux goût ;  
Cerveau des plus bornés qui , tenant pour maxime  
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime ,  
Vous entretient sans cesse , avec stupidité ,  
De son banc , de ses soins et de sa dignité :  
On n'imagine pas combien il se respecte :  
Ivre de son château dont il est l'architecte ,  
De tout ce qu'il a fait sottement entêté ,  
Possédé du démon de la propriété ,  
Il règlera pour vous son penchant ou sa haine  
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.  
D'abord , en arrivant, il faut vous préparer  
A le suivre partout , tout voir , tout admirer ,  
Son parc , son potager , ses bois , son avenue ,  
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.

*GRESSET, le Méchant, acte II, sc. VII.*

~~~~~

Le Disputeur.

AURIEZ-VOUS , par hasard , connu feu M. d'Aube ,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

(1) Rapprochez ce portrait de *la Laitière* et *le Pot-au-Lait*.

Contiez-vous un combat de votre régiment ?
 Il savait mieux que vous où , contre qui , comment.
 Vous seul en auriez eu toute la renommée ,
 N'importe , il vous citait ses lettres de l'armée ;
 Et Richelieu présent , il aurait raconté
 Ou Gênes défendue , ou Mahon emporté.
 D'ailleurs homme de sens , d'esprit et de mérite ;
 Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
 L'un , bientôt rebuté d'une vaine clameur ,
 Gardait , en l'écoutant , un silence d'humeur.
 J'en ai vu , dans le feu d'une dispute aigrie ,
 Près de l'injurier , le quitter de furie ;
 Et , rejetant la porte à son double battant ,
 Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
 Ses neveux , qu'à sa suite attachait l'espérance ,
 Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
 Un voisin asthmatique , en l'embrassant un soir ,
 Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
 Et , parmi cent vertus , cette unique faiblesse
 Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
 Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit ,
 Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
 Et , tout prêt d'expirer , gardant son caractère ,
 Il faisait disputer le prêtre et le notaire.

Que la bonté divine , arbitre de son sort ,
 Lui donne le repos que nous rendit sa mort ,
 Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre.

RULHIÈRE , *les Disputes.*



Les Ridicules de la Société.

UMBRIEL à l'instant , vieil gnome rechigné ,
 Va d'une aile pesante , et d'un air renfrogné

Chercher en murmurant la caverne profonde ,
 Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde ,
 La déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
 Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour ,
 Et le souffle malsain de leur aride haleine
 Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
 Sur un riche sofa , derrière un paravent ,
 Loin des flambeaux , du bruit , des parleurs et du vent ,
 La quinteuse déesse incessamment repose ;
 Le cœur gros de chagrin , sans en savoir la cause ,
 N'ayant pensé jamais , l'esprit toujours troublé ,
 L'œil chargé , le teint pâle , et l'hypocondre enflé.
 La médisante envie est assise auprès d'elle ,
 Vieil spectre féminin , décrépité pucelle ,
 Avec un air dévot déchirant son prochain ,
 Et chansonnant les gens l'*Évangile* à la main.
 Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée ,
 Une jeune beauté non loin d'elle est couchée ;
 C'est l'affectation qui grasseye en parlant ,
 Ecoute sans entendre , et lorgne en regardant ,
 Qui rougit sans pudeur , et rit de tout sans joie ;
 De cent maux différents prétend qu'elle est la proie ,
 Et pleine de santé , sous le rouge et le fard ,
 Se plaint avec mollesse , et se pâme avec art (1).

VOLTAIRE, *copié d'après Pope.*

~~~~~

### *L'Abeille et le Serpent.*

L'ABEILLE et le serpent hideux  
 Aiment les fleurs et la verdure ,  
 Et de la sève la plus pure ,  
 Ils se nourrissent tous les deux.

---

(1) Voyez *Caractères et Portraits* , en prose.

Mais opposés par leur génie ,  
Vivants sur les mêmes gazons ,  
L'une les change en ambroisie ,  
Et l'autre les change en poisons.

De la plante la plus amère ,  
L'abeille sait tirer du miel ;  
Dans l'herbe la plus salubre ,  
Le serpent puise un suc mortel.

En quelque lieu qu'il se repose ,  
On voit le feuillage mourir ;  
Elle vole de rose en rose ,  
De lis en lis, sans les flétrir.

Elle boit les pleurs de l'aurore ,  
Sans en ternir la pureté :  
L'onde pâlit, se décolore ,  
Quand le reptile en a goûté.

Dans son palais géométrique ,  
L'abeille vit pour l'univers :  
Proscrit par la haine publique ,  
Le serpent règne aux lieux déserts.

De sa caverne insidieuse  
Il menace tous les vivants :  
Dans sa cellule studieuse  
Elle est l'exemple des savants.

Utile au pauvre , l'une entasse  
Tous ses trésors dans les hameaux ;  
Et sacrilège avec audace ,  
L'autre dépouille les tombeaux.

Entendez l'essaim qui murmure ,  
C'est la voix d'un peuple innocent ;  
Du serpent la famille obscure  
Siffle, et c'est le cri du méchant.



La douce abeille qu'on irrite ,  
 Punit d'ingrats persécuteurs :  
 L'affreux serpent qu'on ressuscite ,  
 Assassine ses bienfaiteurs.

A-t-elle vengé son injure ?  
 L'abeille est sans dard et sans fiel :  
 Pour chaque nouvelle morsure ,  
 Le serpent garde un trait mortel.

O sage ! qui prêtez l'oreille  
 A ce contraste si frappant ,  
 Gardez-vous d'irriter l'abeille ,  
 Ou de caresser le serpent.

CÉRUTTI.

~~~~~  
Sociétés de Paris.

. PARIS ! il m'ennuie à la mort ,
 Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice ,
 En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
 Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer ,
 Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
 Trouver à chaque pas des gens insupportables ,
 Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables ,
 Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !....
 Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !....
 Des prétendus esprits souffrir la suffisance ,
 Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence ;
 Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
 Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
 Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !....
 Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds, ni têtes ;
 Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
 Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
 Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte ,
 Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte :

Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
 Un homme sans projets dans sa terre fixé,
 Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
 Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
 Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
 Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

GRESSET, *le Méchant*, acte II.

~~~~~  
*Le Monde.*

C L É O N.

Oh bon ! quelle folie ! êtes-vous de ces gens  
 Soupçonneux, ombrageux ? Croyez-vous aux méchants,  
 Et réalisez-vous cet être imaginaire,  
 Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?  
 Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,  
 Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :  
 On reçoit et l'on rend, on est à-peu-près quitte.  
 Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,  
 Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,  
 Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?  
 Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre.  
 L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :  
 Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;  
 Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.  
 Si vous parlez des faits et des tracasseries,  
 Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries ;  
 Et si vous attachez du crime à tout cela,  
 Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.  
 L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :  
 Aujourd'hui, dans le monde on ne connaît qu'un crime,  
 C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons :  
 Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,

Si l'on s'aimait si fort : l'amusement circule  
 Par les préventions , les torts , le ridicule ;  
 Au reste , chacun parle et fait comme il l'entend.  
 Tout est mal , tout est bien , tout le monde est content.

## A R I S T E.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :  
 Tout est in différent pour les âmes sublimes.  
 Le plaisir , dites-vous , y gagne : en vérité ,  
 Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.  
 Ce jargon éternel de la froide ironie ,  
 L'air de dénigrement , l'aigreur , la jalousie ,  
 Ce ton mystérieux , ces petits mots sans fin ,  
 Toujours avec un air qui voudrait être fin ,  
 Ces indiscretions , ces rapports infidèles ,  
 Ces basses faussetés , ces trahisons cruelles ,  
 Tout cela n'est-il pas , à le bien définir ,  
 L'image de la haine et la mort du plaisir ?  
 Aussi ne voit-on plus , où sont ces caractères ,  
 L'aisance , la franchise et les plaisirs sincères ;  
 On est en garde , on doute enfin si l'on rira :  
 L'esprit qu'on veut avoir gêne celui qu'on a.  
 De la joie et du cœur on perd l'heureux langage  
 Pour l'absurde talent d'un triste persiflage :  
 Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air (1) ?

*Le même , ibid. , acte IV, sc. VII.*

~~~~~

Le Fat ignorant.

L'ORATEUR des foyers et des mauvais propos !
 Quels titres sont les siens ! L'insolence et des mots ,
 Les applaudissements , le respect idolâtre
 D'un essaim d'étourdis , chenilles du théâtre ;

(1) Voyez , en prose , *Définitions.*

Et qui, venant toujours grossir le tribunal
 Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
 Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
 Sur les fruits des talents, et les dons du génie.
 Cette audace d'ailleurs, cette présomption,
 Qui prétend tout ranger à sa décision,
 Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
 L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
 Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
 Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
 Qu'*attendre* est pour juger la règle la meilleure,
 Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
 De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots ;
 Malgré tous les efforts de leur petite envie,
 Une froide épigramme, une bouffonnerie
 A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
 Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
 J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
 Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
 Examinez-les bien, un ton sentencieux,
 Cache leur nullité sous un air dédaigneux.

.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire ;
 Si vous saviez combien cet esprit est aisé !
 Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
 Le plus stupide obtient la même réussite.
 Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
 Stérilité de l'âme, et de ce naturel
 Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
 On dit l'esprit commun, par son succès bizarre ;
 La méchanceté prouve à quel point il est rare :
 Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
 Le véritable esprit marche avec la bonté.

Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle , croyez-moi , tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien , et , malgré vos maximes ,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits *du méchant* qu'on abhorre ,
Et loin de le proscrire , on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton ,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le boufon ,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre ,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois , il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?
— On le craint , c'est beaucoup. — Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de faibles rivaux ,
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre , à confondre ,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté ,
Réunit la bassesse et l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage ,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage ,
De voiler , d'enhardir la faiblesse d'autrui ,
Et d'en être à-la-fois et l'amour et l'appui ?

Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est-là son bonheur , c'est être misérable ,
Etranger au milieu de la société ,
Et partout fugitif , et partout rejeté.

Vous connaîtrez bientôt par votre expérience ,
 Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
 Un commerce de suite avec les mêmes gens ,
 L'union des plaisirs , des goûts , des sentiments ,
 Une société peu nombreuse et qui s'aime ,
 Où vous pensez tout haut , où vous êtes vous même ,
 Sans lendemain , sans crainte , sans malignité ,
 Dans le sein de la paix et de la sûreté :
 Voilà le seul bonheur honorable et paisible
 D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
 Sans amis , sans repos , suspect et dangereux ,
 L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
 Mais jugez avec moi combien l'est davantage
 Un méchant affiché , dont on craint le passage ,
 Qui , traînant après lui les rapports , les horreurs ,
 L'esprit de fausseté , l'art affreux des noirceurs ,
 Abhorré , méprisé , couvert d'ignominie ,
 Chez les honnêtes gens demeure sans patrie ;
 Voilà le vrai proscrit , et vous le connaissez .

.
 S'amuser , dites-vous ? quelle erreur est la vôtre !
 Quoi ! vendre tour-à-tour , immoler l'une à l'autre
 Chaque société , diviser les esprits ,
 Aigrir des gens brouillés , ou brouiller des amis ,
 Calomnier , flétrir des femmes estimables ,
 Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ,
 Ce germe d'infamie et de perversité ,
 Est-il dans la même âme avec la probité ?

Tout le monde est méchant ? oui ces cœurs haïssables ,
 Ce peuple d'hommes faux , de femmes , d'agréables ,
 Sans principes , sans mœurs , esprits bas et jaloux ,
 Qui se rendent justice en se méprisant tous .
 En vain ce peuple affreux , sans frein et sans scrupule ,
 De la bonté du cœur veut faire un ridicule :

Pour chasser ce nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelques traits de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité;
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

Le même, ibid., acte IV, sc. IV.

Les mœurs de Sybaris.

QUELLE cité ! ses goûts sont des besoins pour elle ;
A qui peut en trouver d'une espèce nouvelle ,
Des trésors de l'Etat on y donne des prix.

Ces lâches habitants ont banni de leur ville
Tous les arts, dont le bruit trouble un sommeil tranquille ;
Ils pleurent des boufons quand ils les ont perdus ,
Et laissent dans l'oubli le héros qui n'est plus.
Ils prodiguent sans fruit l'éternelle richesse
Qu'entretient dans leurs murs un terroir opulent ;
Et les faveurs des Dieux sur ce peuple indolent ,
Ne servent qu'à nourrir le luxe et la mollesse.

Les hommes sont si doux , parés avec tant d'art ,
Occupés si long-temps à consulter leurs glaces ,
A corriger un geste , un sourire , un regard ,
A moduler leurs voix , à composer leurs graces ,
Qu'ils ne paraissent point former un sexe à part.

Dans une gaieté fausse ils s'occupent de vivre.
Usés par l'inconstance , ils se lassent de tout ;
Ils laissent un plaisir qui cause leur dégoût ,
Pour s'ennuyer encor du plaisir qui va suivre.
L'âme froide au bonheur est de feu pour les maux ;

La plus légère peine et l'éveille et l'agite :
Une rose pliée au lit d'un Sybarite ,
Pendant toute une nuit le priva du repos.

Le poids de leur parure accable leur paresse ;
Le mouvement d'un char les fait évanouir :
Leur cœur est si flétri qu'il ne peut plus jouir ,
Et que dans les festins il leur manque sans cesse.

Sur des lits de duvet qu'ils couronnent de fleurs ,
Ils passent une vie uniforme et tranquille :
Leur corps , pendant le jour , y demeure immobile ;
Ils sont exténués , s'ils vont languir ailleurs.
Enfin le Sybarite , esclave et fait pour l'être ,
Fatigué d'une armure , effrayé du danger ,
Tremblant dans son pays et devant l'étranger ,
Comme un troupeau servile , attend le premier maître.

LÉONARD , *trad. du Temple de Gnide.*

Même sujet.

LOIN que le sybarite , en voltigeant sans cesse
Et d'objets en objets , et d'ivresse en ivresse ,
Epure enfin son âme au feu des voluptés ;
Las de tant de plaisirs rapidement goûtés ,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence.
Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance.
Son âme sans ressort languit sans mouvement ,
Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment.

Dans le rire affecté d'une joie apparente ,
Il consume le cours de sa vie indolente :
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui.
Cet ennui le dévore , il le traîne avec lui ,
Et c'est envain qu'il quitte , en croyant se distraire ,
Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire.

De mes concitoyens les sens trop délicats,
Toujours près du bonheur, ne le possèdent pas.
Il échappe à leurs soins, à leurs recherches vaines :
Mais froids pour le plaisir, ils ressentent les peines.
Leurs maux les plus légers sont des tourments affreux.
L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.

Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés.
Leur corps faible et tremblant s'affaisse sous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur mollesse extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés.
On les voit, sur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides
Leurs mains, en frémissant, portent les coupes d'or :
Ils y burent l'ennui, qu'ils vont y boire encor.

Pour hâter le soleil et la course des heures,
Etendus sur des lits au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais.
Le silence et la nuit règnent dans leurs palais.
Là bercés tristement des mains de la mollesse,
Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse.
Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agitent enfin, et vont languir ailleurs.

Trop faibles, Dieux puissants, rendez vain cet augure !
Trop faibles pour porter le fardeau d'une armure,
Epouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.

COLARDEAU.

F I N.



T A B L E

DES DIVISIONS ET DES MORCEAUX DÉTACHÉS CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

I^{re}. D I V I S I O N.

P O É S I E.

La manière de faire les vers. BOILEAU, *art poétique*, ch. 1. p. 1.
La manière de lire les vers. FRANÇOIS (de Neufchâteau). p. 7.

II^e. D I V I S I O N.

N A R R A T I O N S.

Le passage du Rhin. BOILEAU, *épître* 4. p. 11.
La mort d'Hippolyte. RACINE, *Phèdre*, acte 5. p. 14.
L'horreur des guerres civiles. VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 8. p. 16.
Même sujet. DELILLE, *poème de la Pitié*. p. 19.
Combat de Turenne et d'Aumale. VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 10.
p. 22.
Combat de Tancrède et de Raimbaud. LA HARPE, *Jérusalem délivrée*, ch. 7. p. 25.
Dernier combat de Mithridate contre les Romains. RACINE, *Mithridate*, acte 5, scène 4. p. 27.
Combat de Rodrigue contre les Maures. CORNEILLE, *le Cid*, acte 4,
scène 3. p. 29.
Le combat du Lutrín. BOILEAU, *Lutrín*, ch. 5. p. 30.
Le meunier de Sans-Souci. ANDRIEUX. p. 35.
La famine de Paris. VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 10. p. 38.
Egiste, fils de Mérope, attaque Polyphonte au pied de l'autel où ce
tyran allait épouser sa mère. *Id. Mérope*, acte 5. p. 41. — Oreste
délivré des fers d'Egiste. *Id. Oreste*, acte 5, sc. 7. p. 43.
Conjuration de Cinna. CORNEILLE, *Cinna*, acte 1. p. 44.
Les deux serpents. DELILLE. p. 46.
Imitation du même sujet. MALFILÂTRE. p. 48.
Le serpent du Sénégal, ou Vêlose et Almandès. ROUCHER, *poème
des mois*. p. 49.
La mort de Coligny. VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 2. p. 51.

Le procès du sénat de Capoue. ANDRIEUX, p. 53.

Songe d'Athalie. RACINE, *Athalie*, acte 2, sc. 5. p. 57.

Songe de Clytemnestre. CRÉBILLON, *Electre*, acte 1, sc. 7. p. 59.

— Songe de Thieste. *Id.*, *Atrée et Thieste*, acte 2, sc. 2. p. 60.

Un spectre apparaît à Sémiramis. VOLTAIRE, *Sémiramis*, acte 1, sc. 5. p. 61.

Contagion à la suite d'une éruption du Vésuve. R. R. CASTEL, *les plantes*, ch. 3. p. 63.

L'épizootie. DELILLE, *traduction des Georgiques*, ch. 3. p. 64.

Le massacre de la Saint-Barthélemi. VOLTAIRE, *Henriade*, chant 2. p. 68.

Les crimes et les meurtres révolutionnaires. DELILLE, *poème de la Pitié*, ch. 3. p. 69.

Bajazet et le berger. LA HARPE, *épître au comte de Schowalow, sur les effets de la nature champêtre*. p. 71.

IIIe. D I V I S I O N.

T A B L E A U X.

Bienfaits de la poésie. BOILEAU, *art poétique*, ch. 4. p. 73.

L'invention et la naissance des arts. RACINE le fils, *religion*, ch. 3. p. 74.

Le besoin, père des arts. DELILLE, *traduction de Virgile, georg. liv. 1.* p. 76. — Les beaux arts. *Id. ibid.* p. 76. — La nature. *Id. ibid.* p. 77.

Les Gordilières. LA HARPE, *Dithyrambe*, etc. p. 77.

La Laponie. RULHIÈRE, *épître à Champfort*. p. 78.

Les Alpes, le Jura, etc. ou les grandes images de la nature. FONTANES, *le verger*. p. 79.

Le Rhône. LA HARPE, *épître au comte de Schowalow*, etc. p. 80.

La campagne au lever du soleil. BOISJOLIN. p. 81.

Le paysage. LA HARPE, *épître au comte de Schowalow*, etc. p. 82.

La fin d'une belle journée de printemps. MICHAUD, *le printemps d'un proscrit*, ch. 3. p. 82.

Le clair de lune. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 7. p. 86.

Les vues propres au verger. FONTANES, *le verger*. p. 87.

Les hospices. DELILLE, *poème de la Pitié*, ch. 2. p. 88.

Même sujet. LEGOUVÉ, *mérite des Femmes*. p. 89.

L'instinct paternel et maternel des oiseaux. RACINE le fils, *religion*, ch. 1. p. 90.

La tendresse maternelle. LEGOUVÉ, *mérite des Femmes*. p. 91.

Les jardins. DELILLE, *les jardins*, ch. 3. p. 92.

Les fleurs. DELILLE, *les jardins*, ch. 3. p. 93.

- Les fleurs. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 9. p. 94.
 Le printemps et les fleurs. ROUCHER, *les mois*. p. 96.
 Les fleurs. MICHAUD, *le printemps d'un proscrit*, ch. 11 p. 97.
 Les fleurs et le Jardin des Plantes. FONTANES. p. 97.
 Le printemps et les fleurs. PARNY, p. 100. — La rose. *Id.* p. 102.
 Les jardins de Versailles et Marly. DELILLE, *les jardins*, ch. 1.
 p. 103. — Les plus doux ornements des jardins. *Id. ibid.* p. 104.
 L'élysée des amis, des hommes et des dieux dans les jardins. CASTEL,
les plantes, ch. 4. p. 105.
 Même sujet. DELILLE, *les jardins*, ch. 4. p. 107.
 L'histoire. LEGOUVÉ, *les souvenirs*. p. 109. — Les ruines. *Id.*, *la*
mélancolie. p. 110.
 Les ruines antiques. DELILLE, *les jardins*, ch. 4. p. 111.
 Bacchus et son cortège. COLARDEAU, *traduction du temple de Gnide*,
 ch. 6. p. 114.
 L'automne. ROUSSEAU, *ode 3*, liv. 3. p. 116.
 Le feuillage d'automne, ou la mélancolie. DELILLE, *les jardins*,
 ch. 2. p. 117.

III. DIVISION.

DESCRIPTIONS.

- La poésie descriptive ; préceptes de ce genre. LA HARPE, *épître au*
comte de Schowalow, sur les effets de la nature champêtre, et
sur la poésie descriptive. p. 118.
 L'Éden. DELILLE, *les jardins*, ch. 1. p. 120.
 L'origine des fleuves. RACINE le fils, *la religion*, ch. 1. p. 121.
 La fontaine de Vaucluse. DELILLE, *les jardins*, ch. 3. p. 122.
 Les mines. THOMAS, *pétreïde*. p. 123.
 Le modèle du peintre, ou les couleurs de la nature. LEMIERRE, *poème*
de la peinture. p. 126. — Les premières leçons de l'harmonie. *Id.*
les fastes, ch. 16. p. 127.
 Le chantier de Sardam. THOMAS, *pétreïde*. p. 129.
 La peste d'Egine. SAINT-ANGE, *traduction d'Ovide, métamor-*
phoses, liv. 7. p. 130.
 Les bois, les bosquets, livrés à la coignée. DELILLE, *les jardins*,
 ch. 2. p. 133. — Le bonheur des champs. *Id.*, *traduction des*
géorgiques, ch. 2. p. 135.
 Le monde et la retraite. LÉONARD, *la journée du printemps*. p. 139.
 La ville et les champs. COLARDEAU, *épître à M. Duhamel*. p. 140.
 Le printemps. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 5. p. 141.
 Même sujet. MICHAUD, *le printemps d'un proscrit*, ch. 1. p. 143.
 L'herborisation. DELILLE, *géorgiques françaises*. p. 145.

- Les fêtes nocturnes. THOMAS, *la pétréide*. p. 146.
 Les charmes de l'étude. SAINT-LAMBERT, *les saisons*. p. 147.
 L'orage. DELILLE, *traduction des géorgiques*. p. 149.
 Même sujet. ROSSET, *l'agriculture*. p. 151.
 Même sujet. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 10. p. 151.
 Même sujet. SAINT-LAMBERT, *les saisons*. p. 152.
 Les Antilles et leurs orages. LÉONARD. p. 153.
 Même sujet. COLARDEAU, *épître à M. Duhamel*. p. 155.
 Les arbres, les fruits, les végétaux conquis. DELILLE, *les jardins*, ch. 2. p. 156.
 L'éducation d'Achille. LUCE, *traduction libre de Stace*. p. 159.
 Le directeur. BOILEAU, *satyre* 10. p. 164.
 Vert-vert. GRESSET, *vert-vert*, ch. 1. p. 165.
 La veillée. SAINT-LAMBERT, *les saisons*. p. 168.
 La vendange. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 12. p. 169.
 Même sujet. SAINT-LAMBERT, *les saisons*. p. 173.
 La chasse au cerf. DELILLE, *les géorgiques françaises*. p. 173.
 Même sujet. SAINT-LAMBERT, *les saisons*. p. 176.
 Même sujet. ROUCHER, *les mois*, ch. 9. p. 178.
 La chasse, la pêche. BOISJOLIN, *forêt de Windsor, traduction de Pope*. p. 180.
 La ferme. DELILLE, *les jardins*, ch. 4. p. 184.
 Le coq. ROSSET, *agriculture*, ch. 6. p. 184.
 Le cheval. DELILLE, *traduction des géorgiques*, ch. 3. p. 185.
 Même sujet. *Id.*, *les jardins*, ch. 1. p. 186.
 L'étalon. ROSSET, *agriculture*. p. 187.
 Les arbres, les plantes, les fruits, etc. de l'équateur, éloge de la France. CASTEL, *les plantes*, ch. 2. p. 188.
 Les arbres, les fruits de différents climats, éloge de l'Italie. DELILLE, *traduction des géorgiques*, ch. 2. p. 192.
 Eloge de l'Occitanie, le ci-devant Languedoc. ROSSET, *agriculture*. p. 195.
 Puissance et majesté de la nature sous la zone Torride. SAINT-LAMBERT, *poème des saisons*. p. 197.
 Les fleurs. BOISJOLIN, *poème sur la botanique*. p. 202.

IV^e. DIVISION.

ALLÉGORIES.

- La fable et l'allégorie. BOILEAU, *art poétique*, ch. 3. p. 203.
 Même sujet. CORNEILLE. p. 204.
 Apologie de la fable. VOLTAIRE. p. 206.

Même sujet. FONTANES, *la forêt de Navarre*. p. 208.

Même sujet. DELILLE, *géorgiques françaises*. p. 209.

Le véritable et le faux honneur. BOILEAU, *satyre 11*. p. 210.

L'âge d'or. BERNIS. p. 212.

Le règne de l'harmonie, ou l'âge d'or. J. B. ROUSSEAU, *allégories*. p. 213.

La porte du bonheur. p. 215.

Le palais du soleil. SAINT-ANGE, *traduction des métamorphoses d'Ovide*. p. 216. — Le palais de la renommée. *Id.*, *ibid*, liv. 11. p. 217.

— Le sommeil et sa demeure. *Id.*, *ibid*, liv. 11. p. 218. — L'envie et son antre. *Id.*, *ibid*, liv. 14. p. 219.

Même sujet. J. B. ROUSSEAU, *allégories*. p. 221.

Même sujet. VOLTAIRE. p. 222. — Même sujet. *Id.*, *henriade*, ch. 7. p. 222.

L'envie et le temps. LA HARPE. p. 223.

La calomnie. J. B. ROUSSEAU. p. 225.

La chicane. BOILEAU, *le lutrin*, ch. 5. p. 225.

Le travail. VOLTAIRE. p. 226. — L'amitié. *Id.* p. 227. — La liberté. *Id.* p. 228.

La faveur. GRESSET. p. 229.

L'esprit et la folie. BRET. p. 231.

L'attelage. REGNIER-DESMARAIS. p. 232.

La folie et l'amour. LAFONTAINE. p. 233.

Le palais des destins. VOLTAIRE, *henriade*, ch. 7. p. 234.

L'amour. J. B. ROUSSEAU. p. 234.

Le palais de l'amour. VOLTAIRE, *henriade*, ch. 9. p. 235.

Le temple et le trône de l'opinion. RULHIÈRE, *les disputes*. p. 238.

Le temple de la tragédie. DORAT, *la déclamation*, ch. 1. p. 238.

Même sujet. LA HARPE, *dithyrambe*. p. 240.

Sixte-Quint et la politique. VOLTAIRE, *la henriade*, ch. 4. p. 240. — La religion. *Id.*, *ibid*. p. 241.

L'hypocrisie. J. B. ROUSSEAU. p. 242. — Le temps. *Id.* p. 242.

L'à-propos. RULHIÈRE. p. 242.

Le don du contre-temps. *Id.* p. 244.

Ve. DIVISION.

DÉFINITIONS.

La bible. FONTANES. p. 246.

Quel est l'homme juste ? J. B. ROUSSEAU, *ode 1*, liv. 1. p. 248.

Qu'est-ce que l'honneur ? BOILEAU, *satyre 2*. p. 249.

La raison. VOLTAIRE. p. 251.

- L'histoire. J. B. ROUSSEAU. p. 251.
 La république et la monarchie. VOLTAIRE, *Brutus*, acte 2, sc. 2.
 p. 252.
 Devoirs d'un roi. LAMOTTE-HOUDART, *Inès de Castro*. p. 253.
 Les différents âges. BOILEAU, *art poétique*, ch. 3. p. 254.
 La peinture. LAFONTAINE. p. 254.
 La mode. BERNIS. p. 255.
 La mélancolie. LA HARPE, *épître au comte de Schowalow*. p. 256.
 L'espérance et le sommeil. VOLTAIRE, *Henriade*, ch. 7. p. 256.
 Les sciences naturelles. COLARDEAU, *épître à M. Duhamel*. p. 257.
 Qu'est-ce que l'esprit de parti? CHABANON, *dialogue de l'esprit de parti*, 1775. p. 258.

VI. D I V I S I O N.

M O R A L E.

- L'homme, preuve de la divinité par son existence physique et morale.
 RACINE le fils, *la religion*, ch. 1. p. 260.
 Existence de Dieu. J. B. ROUSSEAU, *ode 2*, liv. 1. p. 261.
 Dieu et son essence. LEBRUN, *poème de la nature*. p. 262.
 Conseil d'un père à son fils, entrant dans le monde. J. B. ROUSSEAU,
épître 5, liv. 2. p. 263.
 Un père à son fils sur la religion, l'amitié, la gloire et les lois.
 CHAMPEFORT, *poésies diverses*. p. 265.
 Rien n'est beau que le vrai. BOILEAU, *épître 9*. p. 268.
 Amour de la retraite. LAFONTAINE. p. 271.
 La paix des champs et l'agitation des villes. LEMIERRE, *les fastes*,
 ch. 4. p. 271.
 L'ami des muses et de la nature, dans les champs et dans les bois.
 BOISJOLIN, *forêt de Windsor*, traduction de Pope. p. 272.
 L'amitié. VOLTAIRE, *mélanges de poésie*. p. 275.
 Même sujet. DUCIS, *épître sur l'amitié*. p. 274.
 Aux nymphes de Vaux, ou inconstance de la fortune. LAFONTAINE.
 p. 275.
 Même sujet. J. B. ROUSSEAU, *épître 3*, liv. 2. p. 276.
 Utilité des ennemis. BOILEAU, *épître 7*. p. 277.
 Le sage. LAFONTAINE, *Philémon et Baucis*. p. 279.
 L'art de jouir. VOLTAIRE, *discours sur la modération*. p. 279. —
 L'estime, l'union qui doivent régner entre les hommes de talent. *Id.*
discours sur l'envie. p. 280.
 Les malheurs de la méfiance. DELILLE, *poème de l'imagination*.
 p. 281.

- Le suicide. GRESSET, *Edouard III*, acte 4, sc. 7. p. 284.
 La vertu. BERNIS. p. 285.
 Les religions antiques. DELILLE, *l'imagination*. p. 286.
 Tyranniques excès de l'amour de la chasse. BOISJOLIN, *traduction de la forêt de Windsor, de Pope*. p. 287.
 Respect des Romains pour les morts. ROUCHER, *les mois*. p. 289.
 Images et monuments de deuil dans les jardins. DELILLE, *les jardins*, ch. 4. p. 290.
 Le cimetière de campagne. LEGOUVÉ, *la mélancolie*. p. 293.
 Le jour des morts. LEMIERRE, *les fastes*, ch. 14. p. 294.
 Le jour des morts dans une campagne. FONTANES. p. 295.
 Les moutons. MAD. DESHOULIÈRES. p. 298. — Le ruisseau. *Idem*. p. 300.

VII^e. DIVISION.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

- Imprécations d'Athalie. RACINE, *Athalie*, acte 5, sc. 6. p. 304.
 Imprécations de Camille. CORNEILLE, *les Horaces*, acte 4, sc. 5. p. 305.
 Désespoir de Didon, et ses imprécations contre Enée. LEFRANC DE POMPIGNAN, *Didon*, sc. dern. p. 305.
 Désespoir d'Hermione et ses reproches, ses plaintes, ses prières, ses menaces à Pyrrhus. RACINE, *Andromaque*, acte 4, sc. 5. p. 307.
 Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux abandon où il est réduit dans l'île de Lemnos. LA HARPE, *Philoctète*, acte 1, sc. 1. p. 308.
 Le tyran Phocas entre Héraclius et Martian, qu'il veut et ne peut distinguer l'un de l'autre, pour sauver son fils et immoler son ennemi. CORNEILLE, *Héraclius*, acte 4, sc. 4. p. 310.
 Electre repousse avec horreur la proposition qu'ose lui faire Clytemnestre de donner sa main au fils d'Egiste. VOLTAIRE, *Oreste*, acte 4. p. 311.
 Jupiter à Mars. J. B. ROUSSEAU, *ode à la paix*. p. 213.
 Hippolyte demande à son père la permission de s'éloigner, pour l'imiter, s'illustrer ou périr. RACINE, *Phèdre*, acte 3, sc. 5. p. 313.
 Achille, à qui Agamemnon rappelle l'oracle qui menace sa tête, brave son sort et préfère la gloire à la vie. RACINE, *Iphigénie*, acte 1, sc. 2. p. 314.
 Ulysse employe tout l'art de son éloquence pour déterminer Agamemnon à sacrifier le sang de sa fille à la gloire de la Grèce. RACINE, *Iphigénie*, acte 1, sc. 3 et 5. p. 315. — Thésée reproche à Hippolyte

- le crime dont Phèdre l'accuse , et réponse d'Hippolyte. *Idem* , *Phèdre* , acte 4, sc. 2. p. 318 et suiv.
- Marius dans les marais de Minturnes. ARNAULT , *Marius à Minturnes* , tragédie. p. 319.
- Trouble et remords de Clytemnestre. VOLTAIRE , *Oreste* , acte 1 , sc. 6. p. 321.
- Remords de Phèdre. RACINE , *Phèdre* , acte 4, sc. 6. p. 322.
- Trouble et remords de Sémiramis. VOLTAIRE , *Sémiramis* , acte 1 , sc. 5. p. 322.
- Trouble et agitation d'Auguste sur son sort , sans cesse en butte aux conjurations. CORNEILLE , *Cinna* , acte 4, sc. 3. p. 323.
- Servir sa patrie , même ingrate. MARMONTEL , *Aristomène* , acte 1 , sc. 2. p. 326.
- Oreste à Pylade , résolu de sacrifier sa vie à celle de son ami. LATOUCHE , *Iphigénie en Tauride* , acte 3, sc. 5. p. 327.
- Le vieux marin hollandais , sur le bord du Zuidersee , au czar Pierre. THOMAS , *Pétréide* . p. 328.
- Le paysan du Danube , aux Romains et au sénat. LAFONTAINE , *fable 7* , liv. 11. p. 330.
- Fureur d'Oreste. RACINE , *Andromaque* , scène dernière. p. 332.
- Même sujet. LATOUCHE , *Iphigénie en Tauride* , acte 2 , sc. 3. p. 333.
- Même sujet. VOLTAIRE , *Oreste* , scène dernière. p. 334.
- Même sujet. CRÉBILLON , *Electre* , scène dernière. p. 334.
- La mollesse , dans l'effroi de se voir chassée de son dernier asyle , conjure la nuit de la préserver d'un tel malheur. BOILEAU , *lutrin* , ch. 2. p. 336.
- La discorde , sous les traits du vieux Sidrac , ranime ses compagnons effrayés aux cris du hibou qui sort des flancs du lutrin. BOILEAU , *lutrin* , ch. 3. p. 337.
- Pythagore , contre l'usage des viandes. SAINT-ANGE , *traduction des métamorphoses d'Ovide* , liv. 5. p. 339.
- Cléopâtre s'animent à son dernier forfait. CORNEILLE , *Rodogune* , acte 5 , sc. 1. p. 342.
- Sémiramis fait connaître aux grands et au peuple le héros qu'elle choisit pour époux. VOLTAIRE , *Sémiramis* , acte 3 , sc. 6. p. 343.
- Oreste , au nom des Grecs , demande à Pyrrhus de leur livrer le fils d'Hector. Réponse de Pyrrhus. RACINE , *Andromaque* , acte 1 , sc. 2. p. 345.
- Iphigénie à son père , en se soumettant à ses ordres et à la volonté des destins. RACINE , *Iphigénie* , acte 4, sc. 4. p. 347. — Clytemnestre reproche à Agamemnon sa cruauté , sa faiblesse , son ambition et lui déclare la résolution où elle est de périr , avant d'abandonner sa fille à Calchas. *Idem. ibid.* p. 348. — Iphigénie engage Achille à

céder aux Dieux et à suivre sa glorieuse destinée. *Id. ibid. acte 5, sc. 2. p. 351.* — Agrippine accuse Burrhus d'ambition, d'ingratitude, et lui reproche, ainsi qu'à Sénèque, de retenir Néron son fils dans une indigne dépendance. Réponse de Burrhus. *Idem, Britannicus, acte 1, sc. 2. p. 352.* — Agrippine rappelle à Néron tous ses bienfaits, et lui reproche son ingratitude. *Idem, acte 4, sc. 4. p. 354.* — Burrhus retraçant à Néron la gloire, le bonheur de ses premières années, s'efforce d'arracher de son cœur sa haine contre Britannicus. *Idem, ibid. acte 4, sc. 3. p. 358.*

Mahomet s'ouvre à Zopire sur les projets et le but de son ambition.

VOLTAIRE, *Mahomet, acte 2, sc. 5. p. 359.*

Mathan avoue à Nabal son ambition, ses crimes et ses remords. RACINE, *Athalie, acte 3, sc. 2. p. 361.* — Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher à Rome. *Idem, Mithridate, acte 3, sc. 1. p. 362.*

Abandon, désespoir et terreur de Néron. LEGOUVÉ, *Epicharis et Néron, acte 5, sc. 4. p. 365.*

Remords et désespoir de Charles IX. CHÉNIER, *Charles IX, sc. dernière. p. 366.*

VIII^e. DIVISION.

DIALOGUES.

Éélix et Pauline. CORNEILLE, *Polyeucte, acte 3, sc. 3. p. 368.*

Agamemnon et Iphigénie. RACINE, *Iphigénie, acte 2, sc. 2. p. 369.*

— Athalie et Joas. *Idem, Athalie, acte 2, sc. 7. p. 371.*

Dermide et Fillan. ARNAULT, *Oscar, acte 4, sc. 1. p. 374.*

Trissotin et Vadius. MOLIÈRE, *femmes savantes, acte 3, sc. 5. p. 376.*

IX^e. DIVISION.

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

Le Français et l'Anglais. THOMAS, *Pétréide. p. 380.*

Coligny. VOLTAIRE, *Henriade, ch. 2. p. 384.* — Henri de Guise-le-Balafré, *Idem, ibid. ch. 3. p. 385.* — Mayenne et d'Aumale. *Id. ibid. ch. 3. ibid.* — Mornay. *Id., ibid. ch. 9. p. 386.* — L'armée de Joyeuse et l'armée de Henri IV. *Idem, ibid. ch. 3. p. 387.* — Philippe II et Charles-Quint. *Idem, ibid. ch. 3. p. 389.* — Catherine de Médicis. *Idem, ibid. ch. 2. p. 389.* — Elysabeth et l'Angleterre. *Idem, ibid. ch. 1. p. 390.*

Richelieu. THOMAS, *Pétréide. p. 391.*

Richelieu et Mazarin. VOLTAIRE, *Henriade, ch. 7. p. 392.*

- Condé, Turenne. THOMAS, *Pétréide*. p. 392. — Le prince Eugène. *Idem, ibid.* p. 393. — Cromwel. *Idem, ibid.* p. 394.
- Fénélon. CHÉNIER, *Fénélon*, acte 3. p. 395.
- La cour. BERNIS, *la religion vengée*. p. 396.
- L'idylle, ou l'églogue. BOILEAU, *art poétique*. ch. 2. p. 398. —
Élégie. *Idem, ibid.* ch. 2. p. 399. — La satire. *Idem, ibid.* ch. 2.
p. 400.
- Virgile et Homère dans la poésie didactique. LA HARPE, *épître au
comte de Schowalow*. p. 401.
- Homère. BOILEAU, *art poétique*, ch. 3. p. 402.
- Lucain, ou l'enthousiasme du poète. LEGOUVÉ, *Epicharis et Néron*,
acte 2, sc. 2. p. 403.
- Boileau peint par lui même. *Epître* 10. p. 404.
- La comédie, ou Molière. J. B. ROUSSEAU, *épître* 2, liv. 2. p. 405.
- La femme savante et la précieuse. BOILEAU, *satyre* 10. p. 406.
- Les femmes savantes. MOLIERE, *femmes savantes*, acte 2, sc. 3.
p. 408. — Le misantrope. *Id. misantrope*, acte 1, sc. 1. p. 409.
— Le philanthrope. *Idem, ibid.* p. 411.
- L'optimiste et le pessimiste, ou tout est mal, tout est bien. COLIN-
D'HARLEVILLE, *l'optimiste*, acte 3, sc. 9. p. 412.
- Le joueur. RÉGNARD, *le joueur*, acte 4, sc. 1. p. 414.
- Le métromane. PIRON, *la métromanie*, acte 3, sc. 7. p. 414.
- Le philosophe. DESTOUCHES. p. 416.
- Des philosophes. PALISSOT, *les philosophes*, acte 1, sc. 2. p. 416.
- L'inconstant. COLIN-D'HARLEVILLE, *l'inconstant*, acte 2, sc. 9.
p. 417. — Les châteaux en Espagne, ou le bonheur du maître et
du valet. *Idem, les châteaux en Espagne*, acte 3, sc. 7 et 8.
p. 417.
- Le châtelain. GRESSET, *le méchant*, acte 2, sc. 7. p. 420.
- Le disputeur. RULHIÈRES, *les disputes*. *ibid.*
- Les ridicules de la société. VOLTAIRE, *copié d'après Pope*. p. 421.
- L'abeille et le serpent. CÉRUTTI. p. 422.
- Sociétés de Paris. GRESSET, *le méchant*, acte 2. p. 424. — Le
monde. *Idem, ibid.* acte 4, sc. 7. p. 425. — Le fat ignorant.
Idem, ibid. acte 4, sc. 4. p. 426. — Les mœurs de Sybaris.
LÉONARD, *traduction du temple de Gnide*. p. 430.
- Même sujet. COLARDEAU. p. 431.

Fin de la table des divisions du second volume.

T A B L E

ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

A

- A**BANDON, désespoir et terreur de Néron. Modèle de style oratoire; par LEGOUVÉ. p. 365.
- Abeille (portrait de l') et du serpent; par CÉRUTTI. p. 422. —
- Achille à Agamemnon, qui lui rappelle l'oracle qui menace sa tête. Modèle de style oratoire; par RACINE. p. 314. — Son éducation. Modèle de description; par LUCE. p. 159.
- Agamemnon et Iphigénie. Modèle de dialogue; par RACINE. p. 369.
- Age d'or (l'). Sujet d'allégorie; par BERNIS. p. 212.
- Âges (les différens). Modèle de définition; par BOILEAU. p. 254.
- Agrippine accuse Burrhus d'ambition, etc. Modèle de style oratoire; par RACINE. p. 552. — Elle reproche à Néron son ingratitude. Modèle de style oratoire; *Idem*. p. 354.
- Alpes (les). Tableau; par FONTANES. p. 79.
- Amitié (l'). Sujet d'allégorie; par VOLTAIRE. p. 227. — Sujet de morale; *Idem*. p. 273. — *Idem*; par DUCIS. p. 274.
- Amour (l'). Sujet d'allégorie; par J. B. ROUSSEAU. p. 235. — (Le palais de l'). Sujet d'allégorie; par Voltaire. p. 235.
- ANDRIEUX, *le meunier de Sans-Souci*. Sujet de narration. p. 35. — *Idem*, le procès du sénat de Capoue. Sujet de narration. p. 53.
- Antilles (les) et leurs orages. Modèle de description; par LÉONARD. p. 153. — *Idem*; par COLARDEAU. p. 155.
- A-propos (l'). Sujet d'allégorie; par RULHIÈRES. p. 242.
- Arbres (les), les fruits, etc., conquis. Modèle de description; par DELILLE. p. 156. — *Idem*, de différens climats. Modèle de description; par *Idem*. p. 192. — *Idem*, de l'équateur. Modèle de description; par CASTEL. p. 188.
- Armée de Joyeuse (l') et l'armée de Henri IV. Modèle de portrait; par VOLTAIRE. p. 387.

ARNAULT. Marius dans les marais de Minthurnes. Modèle de style oratoire. p. 319. — Dermide et Fillan. Modèle de dialogue. p. 374.

Arts (l'invention et la naissance des). Tableau; par RACINE fils. p. 74. — (Le besoin, père des). Tableau; par DELILLE. p. 76. — (Les beaux). Tableau; *idem*. p. 76.

Athalie et Joas. Modèle de dialogue; par RACINE. p. 371.

Attelage (l'). Sujet d'allégorie, par REGNIER-DESMARIS. p. 232.

Automne (l'). Tableau; par J. B. ROUSSEAU. p. 116.

B

Bacchus et son cortège. Tableau; par COLARDEAU. p. 114.

Bajazet et le berger. Sujet de narration; par LA HARPE. p. 71.

BERNIS. La mode. Modèle de définition. p. 255. — La Vertu. Sujet de morale. p. 285. — La cour. Modèle de portrait. p. 396.

Bible (la). Modèle de définition; par FONTANES. p. 246.

BOILEAU. La manière de faire les vers. p. 1. — Le passage du Rhin.

Sujet de narration. p. 11. — Le combat du *Lutrin*. Sujet de narration. p. 30. — Bienfaits de la poésie. Tableau. p. 73. — Le directeur. Modèle de portrait. p. 164. — Ses préceptes sur la fable et l'allégorie. p. 204. — Le véritable et le faux honneur. Sujet d'allégorie. p. 210. — La chicane. Sujet d'allégorie. p. 225. — La discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons. Modèle de style oratoire. p. 337. — Qu'est-ce que l'honneur? Modèle de définition. p. 249. — Les différents âges. Modèle de définition. p. 254. — Rien n'est beau que le vrai. Sujet de morale. p. 268. — L'utilité des ennemis. Sujet de morale. p. 277. — La mollesse implore le secours de la nuit. Modèle de style oratoire. p. 336. — Caractère de l'idylle ou de l'éplogue. p. 399. — Caractère de l'épique. *Ibid.* — Caractère d'Homère. p. 402. — Caractère de la satire. p. 400. — Peint par lui-même. p. 404.

Bois (les), les bosquets livrés à la coignée. Modèle de description; par DELILLE. p. 133.

BOISJOLIN. La campagne au lever du soleil. Tableau. p. 81. — La chasse, la pêche. Modèle de description. p. 180. — Les fleurs. Modèle de description. p. 202. — L'ami des muses et de la nature, etc. Sujet de morale. p. 272. — Tyranniques excès de l'amour de la chasse. Sujet de morale. p. 287.

Bonheur (la porte du). Sujet d'allégorie. p. 215.

BRET. L'esprit et la folie. Sujet d'allégorie. p. 231.

Burrhus s'efforce d'apaiser Néron en faveur de Britannicus. Modèle de style oratoire; par RACINE. p. 358.

C

Calomnie (la). Sujet d'allégorie; par J. B. ROUSSEAU. p. 225.

Campagne (la) au lever du soleil. Tableau; par BOISJOLIN. p. 81.

Capoue (le procès du sénat de). Sujet de narration; par ANDRIEUX. p. 53.

CASTEL (R. R.). Contagion à la suite d'une éruption du Vésuve. Sujet de narration. p. 63. — L'élysée des amis des hommes et des Dieux dans les jardins. Tableau. p. 105. — Les jardins. Tableau. p. 105. — Les arbres, les plantes, etc. Modèle de description. p. 188.

Catherine de Médicis. Modèle de portrait; par VOLTAIRE. p. 389.

CERUTTI. Portrait de l'abeille et du serpent. p. 422.

CHABANON. Qu'est-ce que l'esprit de parti? Modèle de définition. p. 258.

CHAMPFORT. Un père à son fils, sur la religion, etc. Sujet de morale. p. 265.

Champs (le bonheur des). Modèle de description; par DELILLE. p. 155.

Champs (la paix des). Sujet de morale; par LEMIERRE. p. 271.

Charles IX (remords et désespoir de). Modèle de style oratoire; par CHÉNIER. p. 366.

Chasse au cerf (la). Modèle de description; par DELILLE. p. 173.

Id. Modèle de description; par SAINT-LAMBERT. p. 176.

Id. Modèle de description; par ROUCHER. p. 178.

Chasse (la), la pêche. Modèle de description; par BOISJOLIN. p. 180.
— (tyranniques excès de l'amour de la). Sujet de morale; *id.* p. 287.

Châteaux en Espagne, ou le portrait du bonheur du maître et du valet. Modèle de portraits; par COLIN D'HARLEVILLE. p. 417.

Châtelain (portrait du); par GRESSET. p. 420.

CHÉNIER. Remords et désespoir de Charles IX. Modèle de style oratoire. p. 366. — Fénelon. Modèle de portraits. p. 395.

Cheval (le). Modèle de description; par DELILLE. p. 185.

Chicane (la). Sujet d'allégorie; par BONNEAU. p. 225.

- Cimetière (le) de campagne. Sujet de morale ; par LEGOUVÉ. p. 293.
- Clair de lune (le). Tableau ; par LEMIERRE. p. 86.
- Cléopâtre s'animant à son dernier forfait. Modèle de style oratoire ; par CORNEILLE. p. 342.
- Clytemnestre (reproches de) à Agamemnon. Modèle de style oratoire ; par RACINE. p. 348.
- COLARDEAU. Bacchus et son cortège. Tableau. p. 114. — La ville et les champs. Modèle de description. p. 140. — Les Antilles et leurs orages. Modèle de description. p. 155. — Sciences naturelles. Modèle de définition. p. 257. — Les mœurs de Sybaris. Modèle de portrait. p. 431.
- Coligny. Modèle de portrait ; par VOLTAIRE. p. 384. — (la mort de). Sujet de narration. p. 51.
- COLIN D'HARLEVILLE. Caractère de l'optimiste et du pessimiste. p. 412. — Châteaux en Espagne , ou le bonheur du maître et du valet. Modèle de caractères. p. 417. — Caractère de l'inconstant ; *ibid.*
- Combat de Turenne et d'Aumale ; par VOLTAIRE. p. 22.
- de Tancrède et de Raimbaud ; par LA HARPE. p. 25.
- (dernier) de Mithridate contre les Romains ; par RACINE. p. 27.
- de Rodrigue contre les maures ; par CORNEILLE. p. 29.
- du *Lutrin* ; par BOILEAU. Modèle de narration. p. 30.
- Comédie (caractère de la), ou Molière ; par J. B. ROUSSEAU. p. 405.
- Condé et Turenne. Modèle de portrait ; par THOMAS. p. 392.
- Conjuration de Cinna. Sujet de narration ; par CORNEILLE. p. 44.
- Conseils d'un père à son fils , etc. Sujet de morale ; par J. B. ROUSSEAU p. 263.
- Contagion à la suite d'une éruption du Vésuve. Sujet de narration ; par R. R. CASTEL. p. 63.
- Contretemps (le don du). Sujet d'allégorie ; par RULHIÈRE. p. 244.
- Cordilières (les). Tableau ; par LA HARPE. p. 77.
- Coq (le). Modèle de description ; par ROSSET. p. 184.
- CORNEILLE. Combat de Rodrigue contre les Maures. Sujet de narration. p. 29. — Conjuration de Cinna. Sujet de narration. p. 44. — Imprécations de Camille. Modèle de style oratoire. p. 305. — L'incertitude et l'irrésolution du tyran Phocas , etc. Modèle de style oratoire. p. 310. — Trouble et agitation d'Auguste. Modèle de style oratoire. p. 323. — Cléopâtre

s'animant à son dernier forfait. Modèle de style oratoire. p. 342.

— Félix et Pauline. Modèle de dialogue. p. 368.

Cour (la). Modèle de portrait; par BERNIS. p. 396.

CRÉBILLON. Songe de Clytemnestre. Sujet de narration. p. 59. —

Songe d'Atrée et Thieste. Sujet de narration. p. 60. — Fureurs d'Oreste. Modèle de style oratoire. p. 334.

Cromwel. Modèle de portrait; par THOMAS. p. 394.

D

DELILLE. L'horreur des guerres civiles. Sujet de narration. p. 19.

— Les deux serpents. Sujet de narration. p. 46. — L'épizootie.

Sujet de narration. p. 64. — Les crimes et les meurtres révolutionnaires. Sujet de narration. p. 69. — Les beaux arts. Tableau.

p. 76. — Le besoin, père des arts. Tableau. p. 76. — La nature.

Tableau. p. 77. — Les hospices. Tableau. p. 88. — Les jardins.

Tableau. p. 93. — Les fleurs. Tableau. p. 93. — Les jardins de

Versailles et de Marly. Tableau. p. 103. — Les plus doux orne-

ments des jardins. Tableau. p. 104. — L'élysée des hommes et des

Dieux dans les jardins. Tableau. p. 107. — Le feuillage d'automne.

Tableau. p. 117. — L'éden. Modèle de description. p. 120. — La

fontaine de Vaucluse. Modèle de description. p. 122. — Les bois,

les bosquets, livrés à la coignée. Modèle de description. p. 133.

— Le bonheur des champs. Modèle de description. p. 135.

— L'herborisation. Modèle de description. p. 145. — L'orage.

Modèle de description. p. 149. — Les arbres, les fruits, etc.,

conquis. Modèle de description. p. 153. — La chasse au cerf.

Modèle de description. p. 173. — La ferme. Modèle de des-

cription. p. 184. — Le cheval. Modèle de description. p. 185

et 186. — Les arbres, les fruits, de différents climats. Modèle

de description. p. 192. — Apologie de la fable. p. 209. — Les

religions antiques. Sujet de morale. p. 286. — Les malheurs de

la méfiance. Sujet de morale. p. 281. — Images et monuments

de deuil dans les jardins. Sujet de morale. p. 290.

Dermide et Fillan. Modèle de dialogue; par ARNAULT. p. 374.

Destins (le palais des). Sujet d'allégorie; par VOLTAIRE. p. 234.

DESHOULIÈRES (madame). Les moutons. Sujet de morale. p. 298.

— Le ruisseau. Sujet de morale. p. 300.

DESTOUCHES. Caractère du philosophe. p. 415.

- Dieu et son essence. Sujet de morale ; par LEERUN. p. 261.
 — (existence de). Sujet de morale ; J. B. ROUSSEAU. p. 261.
 Directeur (le). Modèle de description ; par BOILEAU. p. 164.
 Discorde (la) ramène les compagnons de Sidrac. Modèle de style oratoire ; par BOILEAU. p. 337.
 Disputeur (caractère du), par RULHIÈRES. p. 420.
 DUCIS. L'amitié. Sujet de morale. p. 274.

E

- Eden (l'). Modèle de description ; par DELILLE. p. 120.
 EGINE (la peste d'). Modèle de description ; par SAINT-ANGE. p. 130.
 Egiste attaque Polyphonte aux pieds des autels. Sujet de narration ; par VOLTAIRE. p. 41.
 Electre (indignation d'), lorsqu'on lui propose de donner la main au fils d'Egiste. Modèle de style oratoire ; *idem*. p. 311.
 Élégie (caractère de), par BOILEAU. p. 399.
 Elysée (l') des amis des hommes et des Dieux dans les jardins. Tableau ; par CASTEL. p. 105. — *Idem*. Tableau ; par DELILLE. p. 107.
 Elisabeth et l'Angleterre. Modèle de portrait ; par VOLTAIRE. p. 390.
 Ennemis (utilité des). Sujet de morale ; par BOILEAU. p. 277.
 Envie (l') et son antre. Sujet d'allégorie ; par SAINT-ANGE. p. 219.
 Epizootie (l'). Sujet de narration ; par DELILLE. p. 64.
 Espérance (l') et le sommeil. Modèle de définition ; par VOLTAIRE. p. 256.
 Esprit (l'). Sujet d'allégorie ; par BRET. p. 231. — De parti (qu'est-ce que l') ? Modèle de définition ; par CHABANON. p. 258.
 Etalon (l'). Modèle de description ; par ROSSET. p. 187.
 Etude (les charmes de l'). Modèle de description ; par SAINT-LAMBERT. p. 147.
 Eugène (le prince). Modèle de portrait ; par THOMAS. p. 394.

F

- Fable (apologie de la) ; par VOLTAIRE. p. 206. — *Idem* ; par FONTANES. p. 208. — *Idem* ; par DELILLE. p. 209. — (la) et l'allégorie. Préceptes dans ce genre ; par BOILEAU. p. 204. — *Idem* ; par CORNEILLE. p. 206.

- Famine (la) de Paris. Sujet de narration; par VOLTAIRE. p. 38.
- Fat ignorant (caractère du); par GRESSET. p. 426.
- Faveur (la). Sujet d'allégorie; *idem*. p. 229.
- Félix et Pauline. Modèle de dialogue; par CORNEILLE. p. 368.
- Femme savante (la) et la précieuse. Sujet de caractère; par BOILEAU. p. 406.
- Femmes savantes (les). Sujet de caractère; par MOLIERE. p. 408.
- Fénélon. Modèle de portrait; par CHÉNIER. p. 395.
- Ferme (la). Modèle de description; par DELILLE. p. 184.
- Fêtes nocturnes (les). Modèle de description; par THOMAS. p. 146.
- Feuillage (le) d'automne. Tableau; par DELILLE. p. 117.
- Fleurs (les). Tableau; *id.* p. 93. — *Idem*; par LEMIERRE. p. 94. — *Idem*; par MICHAUD. p. 97.
- (les) et le jardin des plantes. Tableau; par FONTANES. p. 97.
- (les). Modèle de description; par BOISJOLIN. p. 202.
- Fleuves (l'origine des). Modèle de description; par RACINE fils. p. 121.
- Folie (la) et l'amour. Sujet d'allégorie; par LAFONTAINE. p. 233.
- FONTANES. Les Alpes, le Jura, etc. Tableau. p. 79. — Les vues propres au verger. Tableau. p. 87. — Les fleurs et le jardin des plantes. Tableau. p. 97. — Apologie de la fable. p. 208. — Le jour des morts dans une campagne. Sujet de morale. p. 295.
- Fortune (inconstance de la). Sujet de morale; par Lafontaine. p. 275. — *Idem*. Sujet de morale; par J. B. ROUSSEAU. p. 276.
- FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. La manière de lire les vers. p. 7.
- Français (le) et l'Anglais. Modèle de portrait; par THOMAS. p. 380.
- Fureurs d'Oreste. Modèle de style oratoire; par LATOUCHE. p. 333. — *Id.*; par VOLTAIRE. p. 334. — *Id.*; par CRÉBILLON. p. 334.

G

- GRESSET. *Vert-Vert*. Modèle de description. p. 165. — La faveur. Sujet d'allégorie. p. 229. — Le suicide. Sujet de morale. p. 284. — Portrait du châtelain. p. 420. — Portrait des sociétés de Paris. p. 424. — Le monde. Modèle de portrait. p. 425. — Caractère du fat ignorant. p. 426.
- Guerres civiles (l'horreur des). Sujet de narration; par VOLTAIRE. p. 16. — *Idem*; par DELILLE. p. 19.
- Guise (Henri de). Modèle de portrait; par VOLTAIRE. p. 385.

H

Harmonie (les premières leçons de l'). Modèle de description ; par
LEMIERRE. p. 127.

— (le règne de l'). Sujet d'allégorie ; par J. B. ROUSSEAU.
p. 213.

Herborisation (l'). Modèle de description ; par DELILLE. p. 145.

Hermione (désespoir d'). Modèle de style oratoire ; par RACINE.
p. 307.

Hippolyte à son père, en lui demandant la permission de s'éloigner,
etc. Modèle de style oratoire ; par RACINE. p. 313. — (la mort d').

Sujet de narration. p. 14.

Histoire (l'). Tableau ; par LEGOUVÉ. p. 109.

— *Id.* Modèle de définition ; par J. B. ROUSSEAU. p. 251.

Homère (caractère d'); par BOILEAU. p. 402.

Homme (l'), preuve de la divinité, etc. Sujet de morale ; par RACINE
le fils. p. 261.

Homme juste (quel est l') ? Modèle de définition ; par J. B.
ROUSSEAU. p. 248.

Hommes de talent (l'estime, l'union qui doivent régner entre les).
Sujet de morale ; par VOLTAIRE. p. 280.

Honneur (qu'est-ce que l') ? Modèle de définition ; par BOILEAU.
p. 249. — (le véritable et le faux). Sujet d'allégorie ; *idem.*
p. 210.

Hospices (les). Tableau ; par DELILLE. p. 88.

— *Id.* ; par LEGOUVÉ. p. 89.

Hypocrisie (l'). Sujet d'allégorie ; par J. B. ROUSSEAU. p. 242.

I

Imprécations d'Athalie. Modèle de style oratoire ; par RACINE. p. 304.

— de Camille ; par CORNEILLE. p. 305.

— de Didon ; par LEFRANC DE POMPIGNAN. p. 505.

Incertitude (l') et l'irrésolution du tyran Phocas, etc. Modèle de
style oratoire ; par CORNEILLE. p. 310.

Inconstant (caractère de l'); par COLIN D'HARLEVILLE. p. 417.

Instinct (l') paternel et maternel des oiseaux. Tableau ; par RACINE
le fils. p. 90.

Iphigénie à son père, en se soumettant à la volonté des destins.
Modèle de style oratoire ; par RACINE. p. 347. — Elle engage

Achille à céder aux Dieux, etc. Modèle de style oratoire. p. 351.

J

- Jardins (les). Tableau; par DELILLE. p. 93 et 107. — (les) de Versailles et de Marly. Tableau. p. 103. — (les plus doux ornements des). Tableau. p. 104.
 — (les). Tableau; par CASTEL. p. 105.
 — (images et monuments de deuil dans les). Sujet de morale; par DELILLE. p. 290.
 Joueur (caractère du); par REGNARD. p. 414.
 Jouir (l'art de). Sujet de morale; par VOLTAIRE. p. 279.
 Jupiter à Mars. Modèle de style oratoire; par J. B. ROUSSEAU. p. 210.

L

- LAFONTAINE. L'amour de la retraite. Sujet de morale. p. 271. — *Aux nymphes de Vaux, ou l'inconstance de la fortune*. Sujet de morale. p. 275. — La folie et l'amour. Sujet d'allégorie. p. 233. — La peinture. Modèle de définition. p. 254. — Le passage du Danube. Modèle de style oratoire. p. 330.
 LA HARPE. Combat de Tancrède et de Raimbaud. Sujet de narration. p. 25. — Bajazet et le berger. Sujet de narration. p. 71. — Les Cordilières. Tableau. p. 77. — Le Rhône. Tableau. p. 80. — Le paysage. Tableau. p. 82. — La poésie descriptive. Préceptes de description. p. 118. — Le temple de la tragédie. Sujet d'allégorie. p. 240. — La mélancolie. Modèle de définition. p. 256. — Caractère de Virgile et d'Homère dans la poésie didactique. p. 401.
 LAMOTTE-HOUDART. Les devoirs d'un roi. Modèle de définition. p. 253.
 Laponie (la). Tableau; par RULHIÈRES. p. 78.
 LATOUCHE. Oreste à Pylade. Modèle de Style oratoire. p. 327. — Fureurs d'Oreste. Modèle de style oratoire. p. 333.
 LEBRUN. Dieu et son essence. Sujet de morale. p. 261.
 LEFRANC DE POMPIGNAN. Imprécations de Didon. Modèle de style oratoire. p. 305.
 LEGOUVÉ. Les hospices. Tableau. p. 89. — La tendresse maternelle. p. 92. — L'histoire. Tableau. p. 109. — Les ruines. Tableau. p. 109. — Le cimetière de campagne. Sujet de morale. p. 293. — Abandon, désespoir et terreur de Néron. Modèle de style oratoire. p. 365. — Caractère de Lucain, ou l'enthousiasme du poète. p. 403.

- LEMIERRE.** Le clair de lune. Tableau. p. 86. — Les fleurs. Tableau. p. 94. — Le modèle du peintre, ou les couleurs de la nature. Sujet de description. p. 126. — Les premières leçons de l'harmonie. Modèle de description. p. 127. — Le printemps. Modèle de description. p. 141. — L'orage. Modèle de description. p. 151. — La vendange. Modèle de description. p. 169. — La paix des champs et l'agitation des villes. Sujet de morale. p. 271.
- LÉONARD.** Le monde et la retraite. Modèle de description. p. 139. — Les Antilles et leurs orages. Modèle de description. p. 153. — Les mœurs de Sybaris. Modèle de portrait. p. 430.
- Liberté (la).** Sujet d'allégorie ; par **VOLTAIRE.** p. 228.
- Lucaïn** (caractère de) ou l'enthousiasme du poète ; par **LEGOUVÉ.** p. 403.
- LUCE.** L'éducation d'Achille. Modèle de description. p. 159.

M

- Mahomet** s'ouvre à Zopire sur ses projets. Modèle de style oratoire ; par **VOLTAIRE.** p. 359.
- MALFILÂTRE.** Les deux serpents. Sujet de narration. p. 48.
- MARMONTEL.** Servir la patrie, même ingrate. Modèle de style oratoire. p. 326.
- Marius** dans les marais de Minthurnes. Modèle de style oratoire ; par **ARNAULT.** p. 319.
- Massacre (le)** de la Saint-Barthélemy. Sujet de narration ; par **VOLTAIRE.** p. 68.
- Mathan** avoue à Nabal ses crimes et ses remords. Modèle de style oratoire ; par **RACINE.** p. 361.
- Mayenne** et d'Aumale. Modèle de portraits ; par **VOLTAIRE.** p. 385.
- Méfiance** (les malheurs de la). Sujet de morale ; par **DELILLE.** p. 281.
- Mélancolie (la).** Modèle de définition ; par **LA HARPE.** p. 256.
- Métromane** (caractère du) ; par **PIRON.** p. 414.
- MICHAUD.** La fin d'une belle journée de printemps. Tableau. p. 82. — Les fleurs. Tableau. p. 97. — Le printemps. Modèle de description. p. 143.
- Mines** (les). Modèle de description ; par **THOMAS.** p. 123.
- Misanthrope** (le). Sujet de caractère ; par **MOLIÈRE.** p. 409.
- Mithridate**, vaincu, déclare à ses fils son projet de marcher à Rome. Modèle de style oratoire ; par **RACINE.** p. 362.
- Mode (la).** Modèle de définition ; par **BERNIS.** p. 255.

- Mollesse (la) implore le secours de la nuit. Modèle de style oratoire ; par BOILEAU. p. 336.
- MOLIÈRE. Trissotin et Vadius. Modèle de dialogue. p. 376. — Caractère des Femmes savantes. p. 408. — Caractère du Misantrope. p. 409. — Caractère du Philantrope. p. 411.
- Monde (le). Modèle de portraits ; par GRESSET. p. 425.
- (le) et la retraite. Modèle de description ; par LÉONARD. p. 139.
- Mornai. Modèle de portraits ; par VOLTAIRE. p. 386.
- Morts (le jour des). Sujet de morale ; par LEMIERRE. p. 294.
- (respect des Romains pour les). Sujet de morale ; par ROUCHER. p. 289.
- (le jour des) dans une campagne. Sujet de morale ; par FONTANES. p. 295.
- Moutons (les). Sujet de morale ; par madame DESHOULIÈRES. p. 298.
- Muses (l'ami des) et de la nature, etc. Sujet de morale ; par BOISJOLIN. p. 272.

N

- Nature (la). Tableau ; par DELILLE. p. 77.
- (puissance et majesté de la), sous la zone Torride. Modèle de description ; par SAINT-LAMBERT. p. 197.

O

- Occitanie (éloge de l'), le ci-devant Languedoc. Modèle de description ; par ROSSET. p. 195.
- Opinion (le trône et le temple de l'). Sujet d'allégorie ; par RULHIÈRES. p. 238.
- Optimiste (caractère de l') et du pessimiste ; par COLIN D'HARLEVILLE. p. 412.
- Orage (l'). Modèle de description ; par DELILLE. p. 149.
- *Id.* ; par ROSSET. p. 151.
- *Id.* ; par LEMIERRE. p. 151.
- *Id.* ; par SAINT-LAMBERT. p. 152.
- Oreste délivré des fers d'Egiste. Sujet de narration ; par VOLTAIRE. p. 43.
- à Pylade. Modèle de style oratoire ; par LATOUCHE. p. 327.
- demande à Pyrrhus le fils d'Hector, et réponse de Pyrrhus. Modèle de style oratoire par RACINE. p. 345.

- PALISSOT. Caractère des philosophes. p. 416.
- PARNI. Le printemps et les fleurs. Tableau. p. 100. — La rose. Tableau. p. 102.
- Patrie (servir la), même ingrate. Modèle de style oratoire ; par MARMONTEL. p. 326.
- Paysage (le). Tableau ; par LA HARPE. p. 82
- Paysan du Danube (le). Modèle de style oratoire ; par LAFONTAINE. p. 330.
- Peintre (le modèle du), ou les couleurs de la nature. Sujet de description ; par LEMIERRE. p. 126.
- Peinture (la). Modèle de définition ; par LAFONTAINE. p. 254.
- Philantrope (caractère du) ; par MOLIERE. p. 411.
- Philippe II et Sixte-Quint. Modèle de portrait ; par VOLTAIRE. p. 389.
- Philosophe (caractère du) ; par DESTOUCHES. p. 415.
- Philosophes (caractère des) ; par PALISSOT. p. 416.
- PIRON. Caractère du métromane. p. 414.
- Poésie (la) descriptive. Préceptes de description ; par LA HARPE. p. 118.
- (bienfaits de la). Tableau ; par BOILEAU. p. 73.
- Prières de Philoctète à Pyrrhus. Modèle de style oratoire ; par LA HARPE. p. 308.
- Printemps (le). Modèle de description ; par LEMIERRE. p. 141.
- (le). Modèle de description ; par MICHAUD. p. 143.
- (le) et les fleurs. Tableau ; par ROUCHER. p. 96.
- (le) et les fleurs. Tableau ; par PARNY. p. 100.
- (la fin d'une belle journée de). Tableau ; par MICHAUD. p. 82.
- Pythagore, contre l'usage des viandes. Modèle de style oratoire ; par SAINT-ANGE. p. 339.

R

- RACINE. Dernier combat de Mithridate contre les Romains. p. 27.
- Imprécations d'Athalie. Modèle de style oratoire. p. 304. — Désespoir d'Hermione. Modèle de style oratoire. p. 307. — Hippolyte à son père, en lui demandant la permission de s'éloigner, etc. Modèle de style oratoire. p. 313. — Achille à Agamemnon, lorsque celui-ci lui rappelle l'oracle qui menace sa tête. Modèle de style oratoire. p. 314. — Ulysse à Agamemnon, pour le déterminer à sacrifier Iphigénie. Modèle de style oratoire. p. 315. — Reproches de Thésée à Hippolyte, et la réponse de

- celai-ci. Modèle de style oratoire. p. 318. — Remords de Phèdre. Modèle de style oratoire. p. 322. — Oreste demande à Pyrrhus le fils d'Hector. Modèle de style oratoire. p. 345. — Iphigénie à son père, en se soumettant à la volonté des destins. p. 347. — Clytemnestre reproche à Agamemnon sa cruauté, etc. Modèle de style oratoire. p. 348. — Iphigénie engage Achille à céder aux Dieux. Modèle de style oratoire. p. 351. — Agrippine accuse Burrhus d'ambition, etc. Modèle de style oratoire. p. 352. — Agrippine reproche à Néron son ingratitude. Modèle de style oratoire. p. 354. — Burrhus s'efforce de fléchir Néron en faveur de Britannicus. Modèle de style oratoire. p. 358. — Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher à Rome. Modèle de style oratoire. p. 362. — Agamemnon et Iphigénie. Modèle de dialogue. p. 369.
- RACINE fils. L'invention et la naissance des arts. Tableau. p. 74. — L'origine des fleuves. Modèle de description. p. 121. — L'homme, preuve de la Divinité, etc. Sujet de morale. p. 261.
- Raison (la). Modèle de définition; par VOLTAIRE. p. 251.
- REGNARD. Caractère du joueur. p. 414.
- REGNIER-DESMARIS. L'attelage. Sujet d'allégorie. p. 232.
- Religion (la). Sujet d'allégorie; par VOLTAIRE. p. 241. — (Un père à son fils sur la). Sujet de morale; par CHAMFORT. p. 265.
- Religions antiques (les). Sujet de morale; par DELILLE. p. 286.
- Remords de Phèdre. Modèle de style oratoire; par RACINE. p. 322.
- Renommée (le palais de la). Sujet d'allégorie; par SAINT-ANGE. p. 217.
- Reproches de Thésée à Hippolyte. Modèle de style oratoire; par RACINE. p. 318.
- République (la) et la monarchie. Modèle de définition; par VOLTAIRE. p. 252.
- Retraite (l'amour de la). Sujet de morale; par LAFONTAINE. p. 271.
- Révolution (les crimes et les meurtres de la). Sujet de narration; par DELILLE. p. 69.
- Richelieu. Modèle de portrait; par THOMAS. p. 392.
- Richelieu et Mazarin. Modèle de portrait; par VOLTAIRE. p. 392.
- Ridicules (tableau des) de la société; *idem*, d'après Pope. p. 421.
- Rhin (le passage du). Sujet de narration; par BOILEAU. p. 11.
- Rhône (le). Tableau; par LA HARPE. p. 80.

Roi (devoirs d'un). Modèle de définition; par LAMOTTE-HOUDART.
p. 253.

Rose (la). Tableau; par PARNY. p. 102.

ROSSET. Le coq. Modèle de description. p. 184.

ROUCHER. Le serpent du Sénégal. p. 49. — Le cheval. Modèle de description. p. 187. — Eloge de l'Occitanie, le ci-devant Languedoc. Modèle de description. p. 195. — Le printemps et les fleurs. Tableau. p. 96. — La chasse au cerf. Modèle de description. p. 178.

ROUSSEAU (J. B.), l'automne. Tableau. p. 116. — Le règne de l'harmonie, ou l'âge d'or. Sujet d'allégorie. p. 213. — La calomnie. Sujet d'allégorie. p. 225. — L'amour. Sujet d'allégorie. p. 235. — Le temps. Sujet d'allégorie. p. 242. — L'existence de Dieu. Sujet de morale. p. 261. — Conseils d'un père à son fils, etc. Sujet de morale. p. 263. — L'inconstance de la fortune. Sujet de morale. p. 276. — Jupiter à Mars. Modèle de style oratoire. p. 313. — La comédie, ou Molière. Modèle de caractère. p. 405.

Ruines (les). Tableau; par LEGOUVÉ. p. 109.

Ruines (les) antiques. Tableau; par DELILLE. p. 111.

Ruisseau (le). Sujet de morale. Par madame DESHOULIÈRES. p. 300.

RULHIÈRES. La Laponie. Tableau. p. 78. — Le trône et le temple de l'opinion. Sujet d'allégorie. p. 238. — L'à-propos. Sujet d'allégorie. p. 242. — Le don du contre-temps. Sujet d'allégorie. p. 244. — Caractère du disputeur. p. 420.

S

Sage (le). Sujet de morale; par LAFONTAINE. p. 279.

SAINT-ANGE. La peste d'Egine. Modèle de description. p. 150. — Le palais du soleil. Sujet d'allégorie. p. 216. — Le palais de la renommée. Sujet d'allégorie. p. 217. — L'envie et son antre. Sujet d'allégorie. p. 219. — Le soleil et sa demeure. Sujet d'allégorie. p. 219. — Pythagore contre l'usage des viandes. Modèle de style oratoire. p. 339.

SAINT-LAMBERT. Les charmes de l'étude. Modèle de description. p. 147. — L'orage. Modèle de description. p. 152. — La veillée. Modèle de description. p. 173. — La vendange. Modèle de description. p. 173. — La chasse au cerf. Modèle de description. p. 176.

Sans-Souci (le meunier de). Sujet de narration; par ANDRIEUX.
p. 35.

Sardam (le chantier de). Modèle de description; par THOMAS. p. 129.

Satyre (caractère de la); par BOILEAU. p. 400.

Sciences naturelles (les). Modèle de définition; par COLARDEAU. p. 257.

Sémiramis annonce l'époux qu'elle a choisi. Modèle de style oratoire; par VOLTAIRE. p. 343.

Serpent (le) du Sénégal. Sujet de narration; par ROUCHER. p. 49.

Serpents (les deux). Sujet de narration; par DELILLE. p. 46.

— *Id.*; par MALFILÂTRE. p. 48.

Sixte-Quint et la politique. Sujet d'allégorie; par VOLTAIRE. p. 240.

Sociétés de Paris (portrait des); par GRESSET. p. 424.

Soleil (le palais du). Sujet d'allégorie; par SAINT-ANGE. p. 216.

— Sommeil (le) et sa demeure. Sujet d'allégorie; *id.* p. 219.

Songe d'Athalie. Sujet de narration; par VOLTAIRE. p. 57.

— de Clytemnestre. Sujet de narration; par CRÉBILLON. p. 59.

— de Thieste. Sujet de narration; *id.* p. 60.

Spectre (apparition d'un) à Sémiramis. Sujet de narration; par VOLTAIRE. p. 61.

Suicide (le). Sujet de morale; par GRESSET. p. 284.

Sybaris (les mœurs de). Modèle de portrait; par LÉONARD. p. 430.

— *Id.*; par COLARDEAU. p. 431.

T

Temps (le). Sujet d'allégorie; par J. B. ROUSSEAU. p. 242.

Tendresse maternelle (la). Tableau; par LEGOUVÉ. p. 91.

THOMAS, les mines. Modèle de description. p. 123. — Le chantier de Sardam. Modèle de description. p. 129. — Les fêtes nocturnes. Modèle de description. p. 146. — Le vieux marin hollandais. Modèle de style oratoire. p. 328. — Richelieu. Modèle de portrait. p. 391. — Condé et Turenne. Modèle de portrait. p. 392. — Le prince Eugène. Modèle de portrait. p. 394. — Cromwel. Modèle de portrait. p. 394.

Tragédie (le temple de la). Sujet d'allégorie; par Dorat. p. 238.

— *Id.*; par LA HARPE. p. 240.

Travail (le). Sujet d'allégorie; par VOLTAIRE. p. 226.

Trissotin et Vadius. Modèle de dialogue; par MOLIERE. p. 376.

Trouble et agitation d'Auguste. Modèle de style oratoire; par CORNEILLE. p. 323.

Trouble et remords de Clytemnestre. Modèle de style oratoire; par VOLTAIRE. p. 321. — de Sémiramis. Modèle de style oratoire. p. 322.

U

Ulysse à Agamemnon, pour le déterminer à sacrifier Iphigénie. Modèle de style oratoire ; par RACINE. p. 315.

V

Vauclase (la fontaine de). Modèle de description ; par DELILLE. p. 122.

Veillée (la). Modèle de description ; par SAINT-LAMBERT. p. 173.

Vendange (la). Modèle de description ; par LEMIERRE. p. 169. — *Idem*. Modèle de description ; par SAINT-LAMBERT. p. 173.

Vers (la manière de faire les) ; par BOILEAU. p. 1. — (La manière de lire les) ; par FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. p. 7.

Vertu (la). Sujet de morale ; par BERNIS. p. 285.

Vert-Vert. Modèle de description ; par GRESSET. p. 165.

Ville (la) et les champs. Modèle de description ; par COLARDEAU. p. 140.

Vieux marin hollandais (le). Modèle de style oratoire ; par THOMAS. p. 328.

Virgile et d'Homère (caractère de) dans la poésie didactique ; par LA HARPE. p. 401.

VOLTAIRE. L'horreur des guerres civiles. Sujet de narration. p. 16.

— Combat de Turenne et d'Aumale. Sujet de narration. p. 22. —

La famine de Paris. Sujet de narration. p. 38. — Egiste attaque

Polyphonte, etc. Sujet de narration. p. 41. — Oreste délivré des

fers d'Egiste. Sujet de narration. p. 43. — La mort de Coligny.

Sujet de narration. p. 51. — Songe d'Athalie. Sujet de narration.

p. 57. — Apparition d'un spectre à Sémiramis. Sujet de narration.

p. 62. — Massacre de la Saint-Barthélemy. Sujet de narration.

p. 68. — Apologie de la fable. p. 206. — Le travail. Sujet d'allé-

gorie. p. 226. — L'amitié. Sujet d'allégorie. p. 227. — La liberté.

Sujet d'allégorie. p. 228. — Le palais des destins. Sujet d'allé-

gorie. p. 234. — Le palais de l'amour. Sujet d'allégorie. p. 235.

— Sixte-Quint et la politique. Sujet d'allégorie. p. 240. — La

religion. Sujet d'allégorie. p. 241. — La république et la monar-

chie. Modèle de définition. p. 246. — La raison. Modèle de défi-

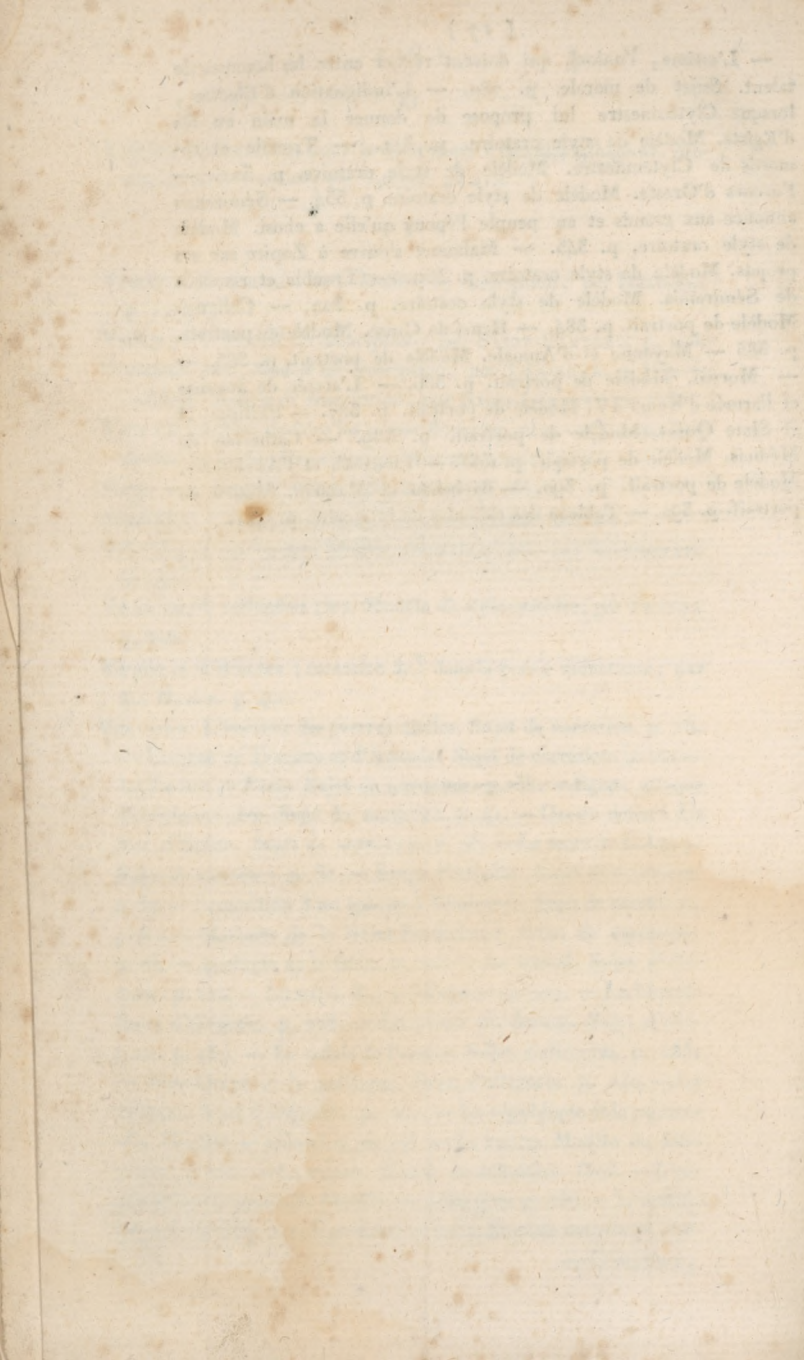
nition. p. 251. — La raison. Modèle de définition. *Ibid.* — L'es-

pérance et le sommeil. Modèle de définition. p. 256. — L'amitié.

Sujet de morale. p. 273. — L'art de jouir. Sujet de morale. p. 279.

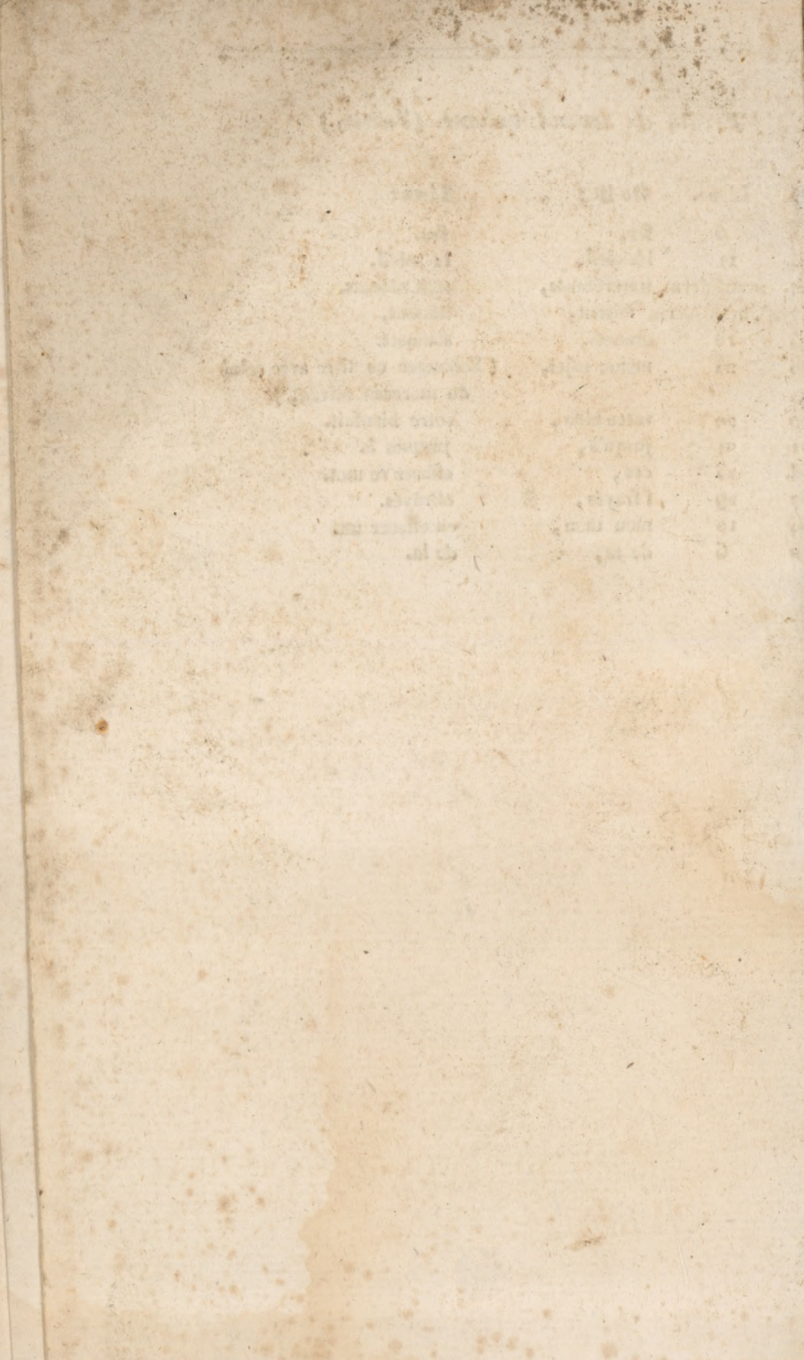
— L'estime,

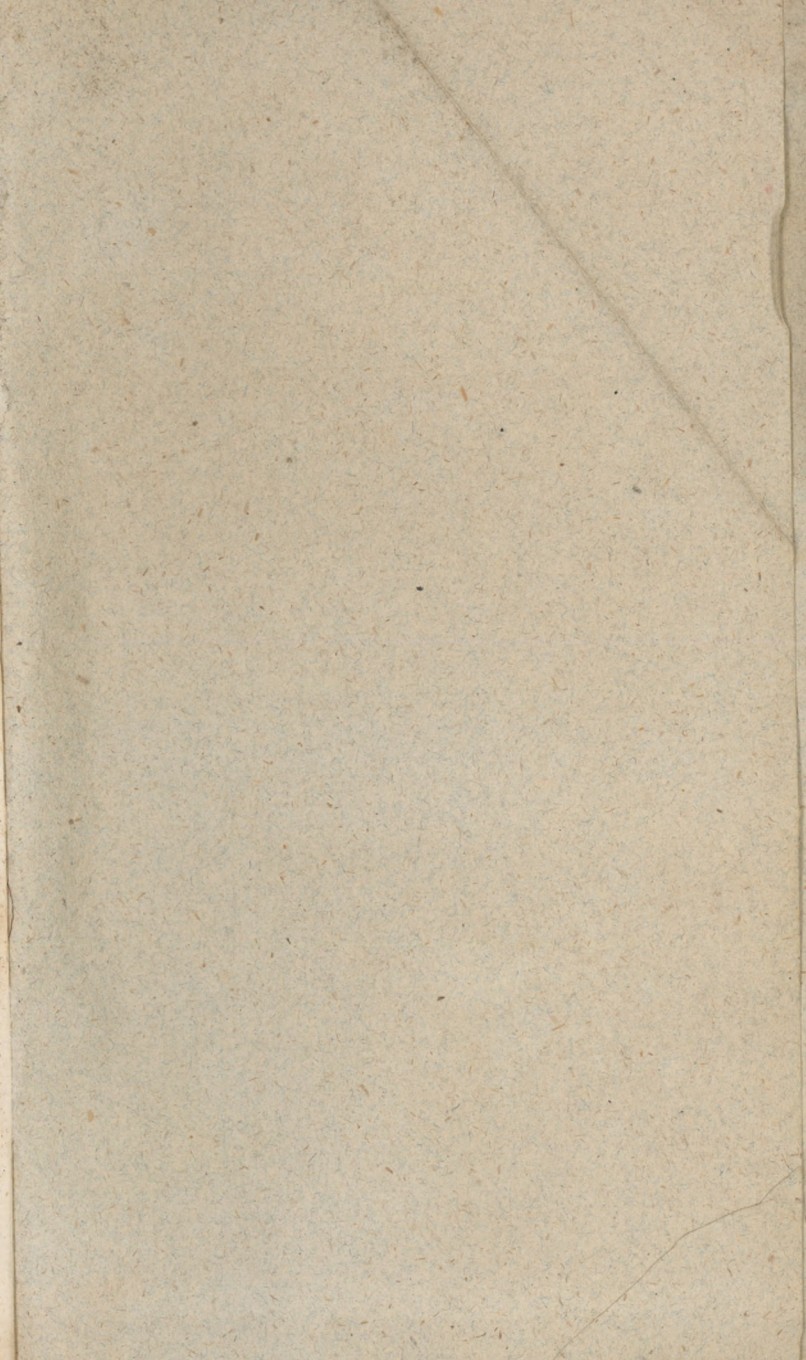
— L'estime, l'union, qui doivent régner entre les hommes de talent. Sujet de morale. p. 280. — L'indignation d'Electre, lorsque Clytemnestre lui propose de donner la main au fils d'Egiste. Modèle de style oratoire. p. 311. — Trouble et remords de Clytemnestre. Modèle de style oratoire. p. 321. — Fureurs d'Oreste. Modèle de style oratoire. p. 334. — Sémiramis annonce aux grands et au peuple l'époux qu'elle a choisi. Modèle de style oratoire. p. 343. — Mahomet s'ouvre à Zopire sur ses projets. Modèle de style oratoire. p. 359. — Trouble et remords de Sémiramis. Modèle de style oratoire. p. 322. — Coligny. Modèle de portrait. p. 384. — Henri de Guise. Modèle de portrait. p. 385. — Mayenne et d'Aumale. Modèle de portrait. p. 385. — — Mornai. Modèle de portrait. p. 386. — L'armée de Joyeuse et l'armée d'Henri IV. Modèle de portrait. p. 387. — Philippe II et Sixte Quint. Modèle de portrait. p. 389. — Catherine de Médicis. Modèle de portrait. p. *ibid.* — Elisabeth et l'Angleterre. Modèle de portrait. p. 390. — Richelieu et Mazarin. Modèle de portrait. p. 392. — Tableau des ridicules de la société. p. 421.

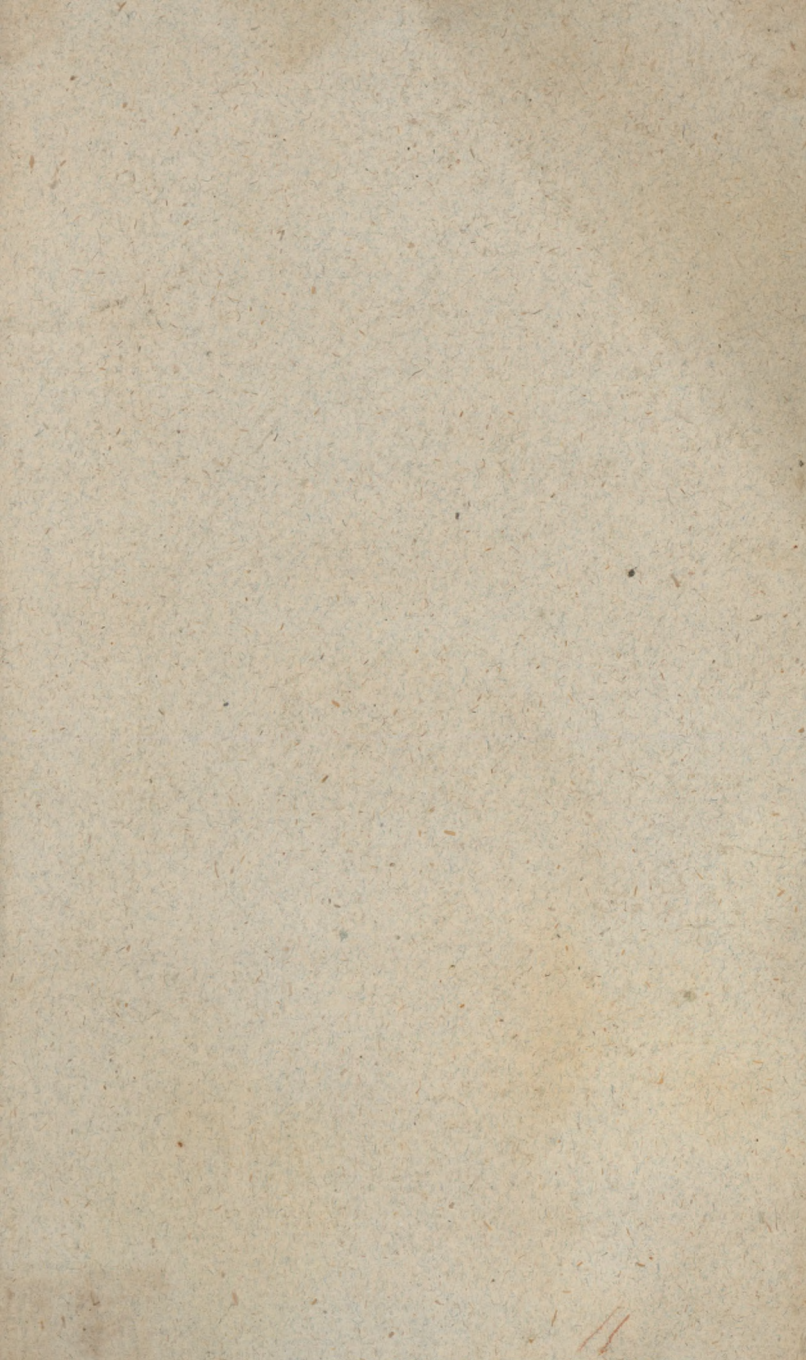


Errata du second volume. (Poésie.)

Page.	Ligne.	On lit :	Lisez :
50	6	fer,	feu.
144	11	lés oleil,	le soleil.
161		avant-dern. tous récents,	tout récents.
177	4 ^e .	avant-dern. laissent,	laissent.
195	18	oumets,	soumets.
276	22	même sujet,	(Echanger ce titre avec celui du morceau suivant.)
300	20	votre bien ,	votre bienfait.
301	21	jusqu'à ,	jusques à.
<i>Ibid.</i>	23	ces ,	effacez ce mot.
337	29	f frayés ,	effrayés.
384	10	mon mon ,	en effacer un.
400	6	de sa ,	de la.







Biblioteka UJK Kielce

UJK



0546698